LE
PÉCHÉ DE MADELEINE

I.

La première fois que je vis Robert Wall, ce fut un soir du mois de décembre. Il était environ sept heures; ma cousine et moi, blotties sous les rideaux de la fenêtre, nous regardions avec impatience tomber la neige, qui ensevelissait sans bruit la cour de l'hôtel.

J'avais vingt-deux ans, et Louise dix-sept. Elle était vêtue, — je la vois encore, — d'une robe de soie d'un rose pâle; ses épaules délicates et sa jolie tête blonde sortaient de cette robe comme un lis blanc d'un bouquet de roses. Elle était bien charmante, et je le lui disais : alors elle courait en riant s'admirer dans la glace, puis elle revenait, et, appuyant son visage contre les vitres, « il ne viendra pas, » disait-elle avec un soupir.

Pour tromper son ennui, je lui parlais du bonheur qui l'attendait, de ses toilettes, de la vie de plaisir qu'elle pourrait mener après son mariage; mais elle m'écoutait à peine. — S'il allait ne pas me plaire! disait-elle; songe donc, Madeleine, nous sommes presque mariés déjà, et nous ne nous connaissons pas. — Tout à coup elle tressaillit. — Le voici, s'écria-t-elle, c'est lui, c'est Robert!

La porte cochère venait de s'ouvrir lourdement; une voiture entra dans la cour et s'arrêta au perron, juste au-dessous de nos fenêtres. Un homme descendit rapidement; mais la marquise qui protégeait le perron nous empêcha de le voir. Une rougeur fugitive éclairait le visage ordinairement pâle de Louise. — Je n'ose pas descendre, murmura-t-elle d'une voix émue : dire que c'est ma

destinée qui est là, sous les traits de cet homme, et que dans un instant je vais le voir face à face!

— Que crains-tu? lui répondis-je : n'es-tu pas libre?

Pourtant je tremblais comme elle. Le mariage de Louise et de Robert Wall, résolu depuis si longtemps, annoncé à demi-voix à tous nos amis, avait à mes yeux l'autorité d'un fait accompli, et cependant Louise et Robert ne s'étaient jamais vus. Leurs pères, amis d'enfance et associés au début de leur carrière, avaient ensemble commencé leur fortune. Plus tard, à la suite de quelques revers, ils s'étaient séparés sans que leur amitié en ressentît nulle atteinte. M. Wall était allé s'établir à New-York avec son fils, alors âgé de quatre ans. Mon oncle, resté en France, lui rendit à plusieurs reprises, et malgré la distance, quelques-uns de ces services qu'une âme élevée ne saurait oublier. La naissance de Louise, qui coûta la vie à sa mère, créa entre mon oncle et M. Wall, veuf lui-même depuis quelques années, un nouveau lien, puissant et douloureux. La petite orpheline fut dès son premier jour, dans la pensée de ces deux hommes, la compagne prédestinée de Robert, et ce mariage qui devait fondre en une seule famille ces deux vies si pareillement éprouvées devint leur rêve, le but unique de leurs efforts. Louise et Robert apprirent à s'aimer en apprenant à vivre.

Les affaires toujours embarrassées de M. Wall le retinrent loin de France pendant de longues années, et lorsqu'enfin il se croyait libre de partir, la mort le surprit. Robert, obligé de faire face aux difficultés de cette lourde succession, dut rester plusieurs mois encore seul à New-York; mais il ne perdait pas de vue le dernier vœu de son père, et dès que les obstacles furent aplanis, sa première pensée fut pour la France, pour sa jeune fiancée, pour cette famille inconnue qui l'attendait avec impatience.

Louise, habituée à entendre chaque jour parler de Robert, s'était insensiblement attachée à lui par tant de liens subtils et forts, qu'elle se fût sentie malheureuse et comme dépossédée de son bonheur, si on lui eût annoncé que ce mariage était impossible. Et pourtant une angoisse soudaine s'emparait d'elle au moment de voir Robert. — Qu'allait-il rester de son cher idéal? Ce jeune homme, qui l'attendait tout près de là, était-il bien tel qu'elle l'avait rêvé? Était-ce bien celui qu'elle aimait depuis si longtemps avec tant d'ignorance et de foi? Elle était libre encore, il est vrai; mais cette liberté, pouvait-elle en user? Avait-elle réellement le pouvoir de répudier tout à coup tant de songes et d'espoirs qui formaient la trame même de sa vie? Elle sentait confusément, et je sentais comme elle, que sa destinée lui avait échappé à son insu, et qu'il était bien tard pour tenter de la reprendre.

Je l'aimais tendrement. Il y avait dix ans et plus que nous vivions comme deux sœurs, depuis le jour où j'avais été recueillie, orpheline et pauvre, par la pitié de mon oncle. Aucune des pensées de Louise ne m'était étrangère, et mon cœur battait de la même émotion que le sien. Nous nous regardions sans parler. — Allons, dit-elle enfin, autant tout de suite que plus tard. — Elle me prit la main, et nous descendîmes lentement. Elle s'arrêta néanmoins, hésitante encore, sur le seuil du petit salon où quelques parens et quelques vieux amis se trouvaient réunis; mais j'écartai la portière, et je la poussai en avant.

Robert Wall était devant nous, debout au coin de la cheminée et un peu penché vers mon oncle. Il ne me sembla point au premier coup d'œil qu'il fût beau, et pourtant cette figure irrégulière, encadrée par d'épaisses torsades de cheveux noirs, me frappa par un caractère de volonté et de force. Mon oncle le présenta à sa fille, et ils causèrent tous trois. Je ne crois pas que le regard de Robert se soit arrêté sur moi une seule minute pendant la première moitié de la soirée; je pus donc l'examiner à l'aise. Il avait une taille moyenne, souple et nerveuse, l'air un peu hautain; mais par momens quelque chose de tendre et de velouté voilait tout à coup l'éclat un peu froid de ses yeux. Son sourire aussi avait une douceur particulière et imprévue qui lui donnait beaucoup de charme. Mon oncle l'interrogea sur sa vie aux États-Unis, et il répondit avec cet accent de sincérité scrupuleuse qui inspire la confiance. Il raconta en termes simples et pourtant pittoresques plusieurs aventures qui lui étaient personnelles, les unes burlesques, les autres sanglantes, toutes de nature à nous donner une idée exacte de ces mœurs étranges où la force individuelle vaut souvent mieux que le droit, et où chacun lutte seul, à ses risques et périls, au milieu de cette mêlée d'hommes et d'intérêts confus. Un trait qui me frappait en lui, c'était son indifférence, son mépris même pour la vie humaine. Jeté dès l'enfance au milieu de ces combats sans merci où l'égoïsme le plus féroce n'est souvent que l'instinct de la conservation surexcité par le péril, il s'était habitué à ne craindre la mort ni pour lui ni pour les autres; c'était un enjeu, rien de plus.

Certes Robert Wall tombant inopinément dans notre salon parisien était bien le contraire du banal : sans avoir rien d'excentrique, sans viser à l'effet, il y avait en lui une étrangeté piquante, une saveur à demi sauvage qui éveillait l'intérêt. Parfois, au récit d'un épisode de sa vie passée, ses yeux s'allumaient tout à coup, un pli profond se creusait entre les sourcils, et l'on sentait que d'ardentes passions se cachaient sous la calme gravité de ce visage. Je me tournais alors instinctivement vers Louise, et je pensais malgré moi qu'elle était bien frêle pour marcher dans la vie d'un pas égal à

celui de ce jeune homme. Je me l'étais figuré tout autrement, moins robuste, moins résolu, plus semblable à Louise, qui était la grâce même et la faiblesse. Que de fois Louise et moi nous nous étions dépeint mutuellement Robert! Les lettres de M. Wall, toutes triomphantes d'orgueil paternel, avaient fourni plusieurs traits de ce portrait idéal; mais notre jeune imagination l'avait complété, ou plutôt refait à sa fantaisie. Aussi avec quelle curiosité je l'observais ce premier soir!

Il était assis près de Louise, et je souriais involontairement à voir comme celle-ci m'oubliait vite en l'écoutant. Qu'avait-elle besoin de moi en effet? C'est à cette heure que se place le premier sentiment vif de mon isolement dans la vie, de ma profonde inutilité dans l'avenir. Jusqu'alors ma reconnaissance pour mon oncle, ma tendresse pour Louise, avaient rempli tout mon cœur : il ne me semblait pas qu'il pût admettre une affection nouvelle; mais à l'aspect de ce jeune bonheur naissant à mes côtés une inquiétude étrange s'empara de moi. Appuyée sur le fauteuil de mon oncle, je suivais d'un œil distrait la silencieuse partie de whist; je regardais tomber une à une les cartes que les joueurs ramassaient sans bruit, et j'écoutais les murmures des voix de Louise et de Robert, qui se confondaient ou se répondaient. Que pouvaient-ils se dire?

Un temps bien long s'écoula ainsi; puis, mon oncle m'ayant priée de chanter, je me levai avec empressement, heureuse d'échapper à mon inexplicable ennui, et, ouvrant un cahier au hasard, je tombai sur un fragment d'*Alceste*. Je ne sais quelle émotion puissante, quelles facultés endormies s'éveillèrent alors au souffle du génie de Gluck dans mon âme troublée de pressentimens; je trouvai, pour rendre les immortels sanglots d'Alceste, des accens que je ne me connaissais pas, et les larmes me gagnaient, lorsque, levant par hasard les yeux vers la glace à demi noyée dans l'ombre qui se trouvait en face, j'aperçus les yeux de Robert fixés sur moi avec une expression profonde de surprise et d'admiration : j'en ressentis un frisson d'orgueil, puis une insurmontable timidité s'empara de mon esprit, et je m'arrêtai brusquement. Bien des années se sont écoulées depuis ce jour, d'irréparables événemens se sont accomplis, des déchiremens cruels ont emporté mon âme en lambeaux; mais je ne puis oublier ce premier regard, surpris dans un miroir obscur, et dont je ne soupçonnais pas alors le fatal pouvoir.

Dès le lendemain, Robert revint, puis le surlendemain et les jours suivans. Il prit ainsi en peu de temps, au milieu de la famille, l'attitude d'un prétendant déclaré. Mon oncle ne songea point à élever la moindre objection contre ces visites assidues. Ne fallait-il pas que ces deux jeunes gens se connussent avant de se lier l'un à l'autre? Louise, du reste, ne cherchait ni à combattre ni à cacher la vive

sympathie qui l'entraînait vers Robert. — Pourvu qu'il m'aime! disait-elle quelquefois avec un demi-sourire, et cette défiance d'elle-même me semblait le premier symptôme de l'amour.

Chaque jour, Robert nous devint plus cher à tous; chacun de nous subit l'influence de cette nature vive et tendre, de cette volonté forte, mais douce, qui dominait sans combattre. Sa vie s'écoulait au coin de notre feu; c'est à peine si dans les heures inévitablement désœuvrées du matin il daignait jeter un coup d'œil sur les splendeurs de Paris : les seuls instans qui lui semblassent dignes d'être comptés étaient ceux qu'il passait dans le petit hôtel de la rue de Grenelle, entre Louise et moi. Il arrivait d'ordinaire vers trois heures; à peine entré, il lui fallait raconter en détail les courses ou les flâneries de sa matinée. De son côté, il exigeait le récit des grands événemens survenus depuis la veille. Quelquefois nous prenions un livre, et l'un de nous lisait à voix haute; mais bientôt mille questions, les folies et les rires, se croisaient entre nous, et la lecture restait inachevée; toute visite était malvenue, qui dérangeait notre chère intimité. Je garde encore de ces heures écoulées d'impérissables souvenirs dont toute l'amertume de ma vie ne saurait me faire maudire la douceur.

Quand le soir était venu, nous allions au spectacle ou au concert, ou bien, si nous ne sortions pas, je me mettais au piano, et Louise et moi nous chantions, tandis que mon oncle faisait son invariable partie de whist. C'étaient nos meilleurs momens. Plus d'une fois il m'arriva, pendant que je chantais, de rencontrer de nouveau les yeux de Robert fixés sur moi avec une expression singulière; mais c'étaient de rapides instans, et le trouble qu'ils faisaient naître ne leur survivait guère. Robert néanmoins me donnait peu d'éloges et parlait rarement de ma voix. Un jour seulement, comme je lui reprochais sa froideur distraite quand Louise chantait, il sourit. — C'est que la musique pour moi n'est pas un art, dit-il, c'est une passion; vous aussi, Madeleine, vous avez la passion... — Louise était près de nous, et il n'ajouta rien.

Peu à peu j'en vins à attendre l'arrivée de Robert Wall avec la même impatience que Louise elle-même; je reconnaissais son pas longtemps avant tout le monde. Une sensation indéfinissable m'avertissait de son approche. Comment il se fit que de si vives émotions, et si nouvelles, n'éveillèrent en moi aucune sérieuse inquiétude, c'est ce que je ne puis dire. Sans doute mon inexpérience de l'amour contribuait à m'abuser : je n'avais nulle défiance contre le sentiment qui grandissait en moi; Robert ne devait-il pas être le mari de Louise, presque un frère, et ne devais-je pas l'aimer? Peut-être aussi quelque secrète faiblesse prolongea mon erreur : je cédai sans doute à ce lâche instinct qui nous porte à fermer les yeux

devant un danger qu'on pressent et qu'on n'ose pas définir. Notre vie d'ailleurs coulait si doucement : les semaines succédaient aux semaines, sans que personne songeât à les compter. Mon oncle faisait préparer à petit bruit le second étage de l'hôtel, qu'il destinait au jeune ménage; les apprêts du mariage se faisaient discrètement, on en parlait à demi-voix, comme si on eût craint d'effaroucher le bonheur en le nommant trop haut; mais à tout moment d'involontaires allusions venaient rappeler à chacun la pensée de tous. Louise était radieuse, et moi j'aurais voulu éterniser cette paix enchantée.

II.

Un soir nous étions, ma cousine et moi, dans notre appartement, occupées à notre toilette : nous allions aux Italiens; mais, tout animées par je ne sais quelles folies, nous avions laissé fuir l'heure sans y songer, et notre confusion fut grande quand mon oncle nous fit avertir qu'il nous attendait. Je m'enfuis dans ma chambre, et en peu d'instans je fus prête. Louise, moins prompte, plus coquette peut-être, était loin d'être aussi avancée. Je lui proposai de l'aider, mais elle refusa. — Envoie-moi Justine, dit-elle; vite, vite! et va faire prendre patience à ces messieurs.

Je descendis en fredonnant, et, après avoir averti la femme de chambre que Louise l'attendait, je traversai rapidement le premier salon et j'entrai dans le boudoir. A ma grande surprise, il n'y avait pas de lumière, et je pensai que mon oncle et Robert étaient restés à fumer dans la serre. J'entrai en tâtonnant, et, m'accoudant sur la cheminée, j'étendis le pied vers les tisons épars. J'étais là depuis un instant à peine, quand un bruit léger me fit tressaillir, et tout près de moi je vis une forme indécise se mouvoir dans l'obscurité, tandis qu'une voix, si basse que je la reconnus à peine, murmura ces mots : — Madeleine, chère Madeleine, il faut que je vous parle; il en est temps. Peut-être ai-je déjà trop tardé...

— Quoi! c'est vous, Robert? m'écriai-je après la première surprise; vous m'avez vraiment fait peur. Que faites-vous donc là, dans l'ombre, comme un conspirateur?

— Je pensais à vous, dit-il d'une voix sérieuse, et je crois en vérité que c'est Dieu même qui vous amène ici. Quand je vous ai vue venir vers moi tout à l'heure, comme si vous répondiez à mon secret appel, lorsque j'ai reconnu votre démarche souple et lente, ces grands yeux qui éclairent pour moi jusqu'aux ténèbres, je me suis dit que c'était l'heure de parler, et que toutes les incertitudes devaient cesser. Et pourtant, voyez comme je tremble, Madeleine... Mon Dieu! n'avez-vous donc rien deviné?... Si vous savez mon se-

cret, par pitié dites-le. Est-ce que vous n'avez pas compris? Est-ce que vous n'avez pas lu tout mon cœur dans mes yeux?

J'étais frappée de stupeur; je n'osais comprendre.

— Que dites-vous?... balbutiai-je dans mon trouble; Louise, Louise vous aime,... vous le savez. Vous êtes fou!...

— Peut-être, dit-il doucement; mais n'aurez-vous pas pitié de ma folie? Si vous saviez ce que j'ai souffert en sentant naître et grandir en moi cet amour!

— Robert, dis-je d'un ton sévère et en essayant d'affermir ma voix malgré les battemens précipités de mon cœur, pas un mot de plus! Chacune de vos paroles est une offense... Comment ne l'avez-vous pas compris? comment osez-vous me parler d'amour?

— Pardon, murmura-t-il, je suis un pauvre fou, vous l'avez dit; mais je vous respecte et je vous adore. — Écoutez-moi; consentez à m'entendre... Puis-je offrir à Louise un cœur qui est à vous? Serait-ce loyal, dites? Le puis-je? Sais-je seulement si elle tient à moi? C'est une enfant; est-ce qu'on aime à son âge? est-ce qu'on sait aimer? Madeleine, je suis libre encore, songez-y, et je vous aime à en mourir.

— Assez! m'écriai-je en le repoussant, car il était presque à mes pieds; je ne veux pas vous entendre. Tout cela est une trahison envers ma sœur, et pour moi un outrage.

Je fis un mouvement pour sortir.

— Vous ne voulez pas m'entendre! s'écria-t-il avec un éclat subit dans la voix et en saisissant mes deux mains, qu'il retint fortement dans les siennes. Vous êtes cruelle, Madeleine; mais, sachez-le, mon amour n'est pas de ceux qu'on décourage. Je vous aimerai malgré vous, et je vous forcerai à m'aimer... Oh! vous allez me railler, je le sais; mais vous ne connaissez pas la passion. Vous croyez qu'on peut nouer et dénouer ces chaînes en souriant ou en secouant dédaigneusement la tête!... Vous croyez qu'on peut dire à un homme : Aimez ici, et n'aimez pas là! L'amour ne choisit pas, Madeleine; il vient d'en haut et nous terrasse. Ne riez pas, imprudente, cela vous porterait malheur.

Tandis qu'il parlait, je me sentais troublée, à demi vaincue déjà. Ces paroles enflammées, cet emportement jusqu'alors inconnu trouvaient un secret complice dans la faiblesse de mon cœur; mais je me raidis contre moi-même, et, affectant une froideur hautaine, je dégageai mes mains, qu'il tenait encore. A cet instant, un rayon de lumière qui glissa entre les deux portières et le frôlement d'une robe sur le tapis du salon voisin nous avertirent de l'approche de Louise. — Madeleine, dit-il précipitamment, un mot encore, un seul! En quoi mon amour vous offenserait-il, si Louise y consentait? Laissez-moi...

— Silence au nom du ciel! m'écriai-je avec effroi. La portière soulevée nous laissa voir la tête souriante de Louise.

— Comment! vous êtes là, tous deux, dans l'obscurité? dit-elle naïvement; puis, sans remarquer notre trouble : — Mon père attend; vite, dépêchons-nous! Je suis sûre qu'ils dormaient là tous les deux, ajouta-t-elle en prenant le bras de Robert, qu'elle entraîna gaîment.

Je les suivis plus lentement, heureuse de cet instant de solitude qui me permettait de cacher ma rougeur.

Cette soirée des Italiens fut l'une des plus pénibles dont je me souvienne. L'étincelante musique du *Barbier*, sa folle gaîté, irritaient mes nerfs ébranlés; la sécurité de Louise me navrait. Robert affectait de ne s'occuper que de moi, de ne regarder que moi, comme s'il lui était indifférent que cela fût remarqué. Je tremblais que mon oncle et Louise elle-même ne finissent par s'apercevoir de cette affectation; quelquefois il me semblait que mon oncle était d'une tristesse inaccoutumée, et je me persuadais qu'il soupçonnait déjà notre secret : dans ses mots les plus simples, je croyais voir une allusion ou un reproche. Je regardais Louise, et, en la voyant sourire, un attendrissement involontaire me gagnait; puis, au milieu de tout cela, c'était comme un ravissement intérieur dont je m'indignais. Je souffrais, et j'étais heureuse. Une joie sans nom remplissait tout mon être, et pourtant quelque chose d'aigu et de poignant se mêlait à mon bonheur.

Enfin le spectacle s'acheva. J'avais besoin de silence, d'obscurité, de solitude surtout. A peine de retour à l'hôtel, je prétextai la fatigue, et je courus m'enfermer dans ma chambre. Là, je tombai à genoux, et, cachant ma tête dans mes mains, j'essayai de recueillir mes pensées. Ce n'était pas un conseil divin que j'implorais ainsi : mon cœur orgueilleux ne demandait point de secours. Ce qui m'accablait, c'était le poids soudain d'émotions écrasantes, c'était le besoin irréfléchi de prendre Dieu à témoin d'une félicité que je ne pouvais confier à personne. Je ne sais s'il se produisit jamais une plus violente révélation de l'amour; ma pensée bondissait, emportée dans un tourbillon de joies folles, d'allégresses sans nom. Aimer! être aimée! Ces mots m'ouvraient des espaces infinis où mon âme fuyait comme une chose ailée, et je m'épuisais en efforts pour la suivre ou la retenir. En un instant, j'eus honte et pitié de ma vie passée, de ces années lentement effeuillées dans la paix et le silence du cœur. Il me semblait que je venais seulement de comprendre le prix de la vie, et que tout, devoir, dignité, bonheur, se résumait dans la joie d'être aimée. La nuit entière s'écoula ainsi. Vers le matin seulement, je m'assoupis.

Que se passa-t-il en moi pendant ces courts instans d'un sommeil agité? quelle mystérieuse révolution s'accomplit à mon insu?

A mon réveil, mes impressions étaient toutes changées. L'exaltation de la veille faisait place à une lassitude humiliée, et un singulier malaise m'oppressait. Je me levai, et j'ouvris la fenêtre. Le ciel était gris, et une pluie glacée me frappa au visage. Je refermai la fenêtre et me jetai en frissonnant sur mon lit; mes paupières appesanties s'abaissèrent d'elles-mêmes, mais je ne parvins pas à me rendormir. Mille idées confuses s'agitaient lourdement dans mon cerveau, sans que je pusse arrêter ce travail incessant de la fièvre. Parmi les pensées qui s'entre-choquaient ainsi, la plus importune, la plus douloureuse, c'était le souvenir de Louise. Je voulais en vain l'écarter; elle revenait toujours, et je rougissais d'avoir pu songer à être heureuse à sa place; je me reprochais amèrement cet espoir presque criminel, auquel mon âme s'était soudainement livrée, et pourtant je ne pouvais me résoudre à lui sacrifier mon cœur, car je savais enfin que j'aimais, et de quel amour... Je me rappelais une à une toutes les heures écoulées depuis l'arrivée de Robert parmi nous; je suivais Louise pas à pas durant cette longue suite de jours, cherchant des indices, épiant des symptômes et voulant me persuader qu'elle n'aimait pas autant que j'aimais moi-même. Je me redisais ces mots de Robert dont j'avais été frappée : — C'est une enfant; est-ce qu'on aime à son âge? — Mais je ne parvenais pas à me rassurer. Je connaissais trop la tendre et délicate nature de Louise, cette sensibilité profonde qui souvent, pour des peines légères, nous avait fait trembler, et en songeant à toutes ces choses des larmes brûlantes tombaient de mes paupières fermées.

En ce moment, un souffle léger passa sur mon front; j'ouvris les yeux, et je vis Louise qui se penchait vers moi. — Qu'as-tu donc? tu pleures? me dit-elle avec une douce inquiétude. As-tu quelque chagrin? es-tu malade?

— Non, répondis-je en essayant de sourire. Je pensais à toi, ma petite Louise. Sais-tu qu'il faudra nous séparer bientôt? Un sentiment nouveau va sans doute diviser nos vies comme nos cœurs.

— Tais-toi, méchante! s'écria-t-elle vivement; est-ce que je pourrais vivre sans toi, sans t'aimer, sans te confier, comme autrefois, toutes mes pensées? — Tenez, ingrate, voyez quel moment vous choisissez pour me dire de si dures paroles... Je vous apporte mon cadeau de noces.

Et elle mit dans mes mains une liasse de papiers que je pris machinalement. Chacune de ses paroles, sa sécurité, son air joyeux et tendre me navraient. — Si je lui prends son bonheur, me disais-je, qui la consolera? Elle, sans soupçonner l'amertume de mes pensées, s'empara doucement de mes deux mains. — Écoute, reprit-elle avec son charmant sourire, te rappelles-tu une petite maison grise, toute tapissée de vigne et cachée sous des châtaigniers, pour

laquelle tu t'étais prise de si folle passion pendant notre séjour à Vannes?

— Oui, répondis-je, je la vois encore.

— Et la lande qui s'étend tout alentour, et le maigre ruisseau qui parfois s'égare au milieu du sentier?

— Oui, je me souviens. J'aimais l'air triste et recueilli de ce pauvre logis.

— Eh bien! s'écria Louise en frappant joyeusement dans ses mains, ta chère maisonnette, la voilà! Je te l'apporte avec son petit jardin de curé qui avait fait ta conquête; elle est dans ce rouleau de papiers. Mon père s'est adressé au propriétaire, qui a consenti à la lui vendre. Qu'en pouvait-il faire?... Un vrai nid à rêves!... C'est bon pour une tête romanesque comme la nôtre. Quel bonheur, n'est-ce pas? quand j'irai avec Robert te visiter dans ton domaine! Tu nous en feras les honneurs avec cette grâce de reine qui vous distingue, mademoiselle... Ah! je voudrais être déjà mariée! — Et sais-tu? ajouta-t-elle d'un ton de confidence, je crois que cela ne tardera guère; mon père me disait hier qu'il désirait que ce fût fait avant l'été.

Je froissai les papiers épars sur mon lit.

— Oh! tout est bien en règle, continua-t-elle croyant que je voulais les lire. Voilà les titres de vos propriétés, mademoiselle... Embrasse-moi donc, Madeleine; dis-moi que cela te fait plaisir, dis-moi que tu m'aimes. Oh! moi, je t'adore, vois-tu; je voudrais que tu fusses heureuse,... heureuse comme moi, mon amie!

Je serrai contre moi sa jolie tête en pleurant; mais cette fois mes larmes ne l'inquiétèrent pas, elle les attribuait à la joie.

— Louise, dis-je tout à coup en la regardant fixement comme pour lire au fond de son âme, il y a une idée, une folie, quelque chose qui m'obsède. Il faut que tu m'aides à sortir de cette angoisse. Songe bien qu'il y va du bonheur de ma vie, de la tienne aussi. Réfléchis avant de répondre.

— Tu m'effraies! s'écria-t-elle en essayant de fuir mon regard; mais je la retins fortement.

— Louise, repris-je d'une voix grave, es-tu bien sûre d'aimer Robert?

Elle resta interdite, cherchant à deviner où j'en voulais venir.

— Pourquoi me demander cela? Ne le sais-tu pas comme je le sais moi-même? Ne te l'ai-je pas dit mille fois? — Si je l'aime!... oh! de toute mon âme! A quoi bon cette question, cet air solennel?

Elle me regardait à son tour avec de grands yeux brillans d'inquiétude. — Qu'as-tu à m'apprendre? parle!... Est-il malade? Sais-tu quelque chose?... Crois-tu donc qu'il ne m'aime pas, lui?

Sa voix était altérée : on eût dit qu'elle attendait la sentence qui devait la faire vivre ou mourir.

— Eh bien! dis-je lentement, si en effet il en aimait une autre?...

Elle jeta un cri, et devint toute tremblante et pâle comme une morte. — Il vaudrait mieux mourir, balbutia-t-elle d'une voix étouffée et avec un accent qui me déchira le cœur. O Madeleine!...

Elle joignit les mains, et sans pouvoir ajouter un mot elle me regardait avec un effroi suppliant.

Je ne pus résister à ce regard. — Rassure-toi, dis-je en l'attirant sur mon cœur; je vois bien que tu l'aimes; pardonne-moi d'en avoir douté, de t'avoir effrayée... Oui, toute incertitude doit cesser... Tu seras heureuse, ma Louise; va, sois tranquille.

Je l'embrassai à plusieurs reprises et la calmai aisément. La sereine confiance de la jeunesse remplaça vite cette passagère inquiétude que j'avais fait naître. Peu d'instans après, Louise me quittait, légère et déjà consolée. Restée seule, je me dis que j'étais bien perdue. Je devais tout à mon oncle, à Louise elle-même; pouvais-je ravir à ma sœur celui qu'elle aimait? — Car elle l'aime! — me disais-je. Je me dois cette justice que je ne faiblis pas devant le sacrifice. Quand je crus comprendre quel était mon devoir, je l'acceptai sans lâcheté. Je repoussai courageusement toute pensée qui eût pu m'attendrir sur moi-même, et je songeai résolûment à mettre l'impossible entre Robert et moi.

L'heure de rejoindre la famille me surprit au milieu de ces réflexions. Je ramassai tristement les titres de propriété que Louise m'avait apportés et que j'avais laissés tomber sur le parquet, et je me dis que peut-être un jour j'irais ensevelir dans cette solitude mon cœur anéanti; mais je chassai vite cette pensée avec un fier sourire : je me sentais l'âme si bien trempée, qu'il ne me semblait pas que la douleur pût me vaincre. J'avais hâte de revoir Robert pour fixer irrévocablement mon sort. La douleur du sacrifice disparaissait presque dans l'orgueil du devoir accompli.

A trois heures, Robert vint comme chaque jour. Il était fort pâle, et Louise le plaisanta sur ce qu'elle appelait son air fatal. Pour moi, je n'osais ni le regarder, de peur de faiblir, ni parler. Chez Robert, une légère contraction des lèvres et des sourcils trahissait une préoccupation inaccoutumée. Il attendait, comme moi sans doute, l'instant où nous nous trouverions seuls; mais l'occasion ne venait pas. Mon oncle était sorti; comment éloigner Louise? Les heures se traînaient péniblement. La causerie languissante, l'air inquiet de Louise, qui ressentait notre malaise sans le comprendre, ma propre émotion, tout rendait l'attente insupportable. Si ma volonté ne fléchissait pas, je sentais du moins mes forces faiblir. Enfin Louise se leva, fatiguée peut-être à son insu par le poids de

cette longue journée; un nuage obscurcit ma vue quand la porte se referma derrière elle : nous étions seuls. Je levai involontairement les yeux sur Robert, et je rencontrai les siens fixés sur moi avec une expression inquiète qui me toucha. — Eh bien! dit-il, qu'avez-vous résolu, Madeleine? que dois-je craindre?

Je gardai le silence : une chaîne de fer semblait sceller mes lèvres. Je voulais lui dire : — Je ne vous aime pas, — et je ne pouvais me résoudre à prononcer de tels mots; je les repoussais, et il ne m'en venait point d'autres. Un lourd silence pesait sur nous, le temps passait, et Louise pouvait revenir.

— Madeleine, reprit-il, n'avez-vous donc rien à me dire?

— Que vous dirai-je? répondis-je en essayant de sourire. Cet amour dont vous me parliez hier, cet amour si récent n'est pas encore, grâce à Dieu, de ceux qui ne peuvent mourir. Oublions-le...

— Oublier! et le puis-je? s'écria-t-il avec l'accent d'une douleur véritable. Qu'avez-vous dit? Est-ce là votre sentence? Ne me laissez-vous aucun espoir?

Il s'arrêta, et comme je gardais le silence : — C'est donc vrai que vous ne m'aimez pas? Ah! quel mal vous me faites!... Si je pouvais croire que c'est Louise qui nous sépare!... Laissez-moi tenter... Si elle me déliait de mes engagemens, consentiriez-vous?...

— Non, non! Louise ne saurait rien changer à ce qui est...

— Mais c'est de la haine, murmura-t-il; que vous ai-je fait?

— Vous venez trop tard, répliquai-je en détournant la tête.

— Trop tard!

— Je vous dois la vérité, repris-je avec effort; aussi bien il faut en finir!... Sachez donc que ce cœur, auquel vraiment vous attachez trop de prix, je l'ai donné.

Je ne sais comment ce mensonge s'échappa de mes lèvres. J'étais, il est vrai, décidée à ôter à Robert toute espérance; mais je n'avais rien imaginé, rien résolu pour cela. Ce fut comme une inspiration subite, et l'effet fut plus grand que je ne pouvais l'attendre.

— C'est impossible, dit-il, c'est impossible! Quoi? ces yeux limpides et profonds m'ont à ce point trompé! Ils ont si bien caché vos secrets! Comment n'ai-je rien su, rien soupçonné?

— Tout le monde l'ignore, répondis-je précipitamment, tant j'avais hâte d'échapper à cette nécessité de faire mentir mon cœur et ma bouche. Robert, c'est à votre honneur que je confie cet aveu.

Il s'inclina sans répondre; nous gardâmes le silence longtemps.

— Allons! reprit-il, tout est donc fini! Adieu, mon beau rêve!

Il fit quelques pas vers la porte, puis, revenant soudain : — Je le connaîtrai, s'écria-t-il, celui que vous me préférez; je le connaîtrai!

— Et quand cela serait, dis-je avec calme, vous vous souvien-

drez, je pense, qu'en vous confiant mon secret, je ne vous ai pas donné le droit d'en abuser contre moi.

Il se laissa tomber sur un siége. — Je partirai, dit-il, vous n'aurez rien à redouter de moi.

— Pourquoi partir? Qu'irez-vous chercher loin de nous? N'avez-vous pas une famille ici? N'avez-vous pas une douce et adorable femme, la meilleure, la plus parfaite que vous puissiez rêver? Et une sœur loyale, Robert, ajoutai-je en lui tendant la main, — une fidèle amie, croyez-le! Laissez-vous aimer, restez.

— Pour être témoin de votre bonheur, n'est-ce pas?

— Oh! m'écriai-je imprudemment, Dieu sait que le spectacle de mon bonheur ne vous offensera sans doute jamais.

— Est-ce possible?... Vous aimez sans espoir, dites-vous? Oui, je resterai; qui sait si l'avenir...

— Non, n'espérez rien, Robert, car, sachez-le, il y a plus de bonheur pour moi dans cette seule attente, dût-elle être éternelle, qu'il n'y en aurait dans toutes les félicités de la terre...

— Assez, assez! murmura-t-il d'une voix étouffée; tant de cruauté n'est pas nécessaire. — Et il sortit.

Robert ne revint pas le lendemain. Dans un billet très laconique, où le nom de Louise était assez froidement amené, il écrivit qu'il était malade. Mon oncle alla le voir, accompagné du médecin de la famille; ils le trouvèrent levé, mais avec un peu de fièvre. Ce malaise, feint ou réel, se prolongea; mon oncle le visitait chaque jour, mais Robert s'informait à peine de nous et ne parlait pas de nous revoir. Louise commença bientôt à s'inquiéter. Cette froideur subite après tant d'empressement était inexplicable pour tout autre que moi. Mon oncle aussi devint soucieux, et je tremblais que, dans une de ses visites matinales, il n'abordât franchement une explication. Que voulait Robert? Faire pressentir sa retraite sans doute? Cette idée, la seule vraisemblable, me torturait. En cette anxiété, je résolus de lui écrire; forte de mes intentions et de mon dévouement, je me lançai sans hésiter en dehors des usages et des routes battues. « Revenez, lui écrivais-je, Louise vous aime, et meurt de votre absence. Vous avez laissé croître et s'enraciner, sans souci de ce qu'elle en pourrait souffrir, un amour que tout encourageait en elle; vous n'avez pas le droit maintenant de fuir en emportant la paix de sa jeune âme. » Et je continuai ainsi, écrivant sans ordre tout ce que la tendresse la plus profonde pour Louise pouvait m'inspirer. Cette flamme nouvelle, cette ardeur inconnue que je sentais circuler dans mes veines depuis que j'étais aimée, je la laissai déborder à flots au nom de Louise et pour elle. « Qu'attendez-vous de l'avenir? disais-je encore. Qu'irez-vous chercher par le

monde? Le bonheur est là : il vous sourit et vous tend la main, le bonheur tel que votre père l'a rêvé pour vous, celui-là même que vous êtes venu chercher, plus beau, meilleur que vous ne pouviez le rêver, et vous le dédaignez pour une chimère, car je ne suis pas telle que vous l'avez cru : vous aimiez en moi une âme neuve, ignorante de l'amour; j'en connais les douceurs et les tourmens. Qu'avez-vous donc aimé? et que ferez-vous maintenant de votre vie? Vous la jetterez aux quatre vents du ciel peut-être? Ah! Robert, vous ne serez pas heureux, et vous aurez tué une enfant innocente! Comment n'avez-vous pas songé, imprudent, qu'elle ne pourrait vous voir chaque jour sans vous aimer? »

J'écrivis plusieurs lettres qui restèrent sans réponse, et que je dus, bien malgré moi, confier aux gens de la maison pour être remises à leur adresse. Je n'avais pas l'habitude de sortir seule, et Louise ne me quittait guère; puis le temps pressait. Ce ne fut pas sans répugnance et sans appréhension pourtant que je me résignai à mettre les domestiques dans la confidence de cette démarche. Il était impossible qu'ils n'eussent pas remarqué l'absence prolongée de Robert, et la coïncidence de mes lettres mystérieuses avec cette absence pouvait donner lieu à de malveillans soupçons. Un air d'intelligence impertinente que je surpris au moment où Justine recevait mon dernier billet me prouva que je ne m'étais pas inquiétée à tort. Je ne me repentis pas cependant, et la droiture de mes intentions me rassura.

Ce qui me tourmentait bien plus, c'était le silence singulier de Robert et la tristesse croissante de Louise. Elle l'attendait toujours : le moindre bruit la faisait tressaillir; chaque fois que la porte du salon s'ouvrait, une rougeur brûlante couvrait son visage; je ne savais que dire, que répondre à ses questions, à son regard inquiet, douloureusement fixé sur moi, comme si elle eût deviné, pauvre enfant, que je savais seule le secret qui la faisait souffrir.

Mon oncle aussi devenait de plus en plus préoccupé; il y avait plusieurs jours qu'il n'était allé voir Robert, et il évitait de prononcer son nom. La situation était intolérable, et je sentais qu'elle ne pouvait se prolonger. Que faire? J'étais découragée. Je me voyais impuissante à sauver Louise; mais l'idée ne me vint pas d'élever mon bonheur sur les débris du sien : je sentais crouler l'édifice de nos joies intimes, et, ne pouvant rien conjurer, je m'ensevelissais résolûment sous les ruines.

Un soir, nous étions tous les trois au salon. Louise, agitée et souffrante, s'était jetée sur une causeuse et tenait les yeux fermés; peut-être voulait-elle échapper par le sommeil à la longueur du temps; peut-être, en feignant de dormir, espérait-elle seulement se

soustraire à la nécessité de prendre part à la vie commune. Mon oncle lisait, et moi je brodais en songeant. Un profond silence régnait parmi nous, quand vers dix heures la porte s'ouvrit, et Robert entra. Je ne pus retenir un cri de surprise, et Louise se leva en proie à une émotion si vive qu'elle m'effraya, tant elle révélait de craintes et de souffrances passées. Rien ne peut rendre l'expression de joie qui illumina son visage : je ne sais si la fille de Jaïre éprouva une telle ivresse quand la voix du maître la fit sortir des ombres de la mort.

Robert ne me parut pas changé : il causa avec son aisance et son naturel accoutumés, et aux timides reproches que lui adressait Louise : — J'étais malade, répondit-il simplement, je souffrais, chère Louise; mais tout est fini, et je ne vous quitterai plus. — Il baisa en souriant le bout de ses doigts.

L'accueil de mon oncle fut d'abord très froid; mais sa rancune ne tint pas devant l'émotion radieuse de son enfant. Pauvre et chère Louise! elle aimait trop pour savoir feindre; elle n'en eut même pas la pensée. Robert revenu, elle oublia ce qu'elle avait souffert, et se montra aussi joyeuse, aussi douce qu'autrefois. A les voir ensemble, on eût dit qu'ils s'étaient quittés la veille, et que rien d'étrange ne s'était passé entre eux. La soirée s'écoula familièrement, comme tant d'autres toutes semblables, mais avec un sentiment plus vif de ce bonheur que nous avions cru perdu.

A partir de cette soirée, Robert revint comme autrefois : tout reprit le train habituel, et ces jours douloureux furent comme s'ils n'avaient pas existé. Il me semblait même que Robert était plus gai, plus expansif qu'auparavant; je l'observais, ne sachant si je devais m'en réjouir ou m'en effrayer.

— Vous aviez raison, me dit-il la première fois que nous nous trouvâmes seuls, je poursuivais une chimère; mais tout est fini, bien fini, je vous jure. Un instant j'ai songé à m'enfuir; puis, au moment de partir, je me suis aperçu qu'en dehors de vous quelque chose me retenait encore dans cette France que vous m'avez fait aimer. Ma vie est désormais liée à celle de Louise, à la vôtre, à cet ensemble d'êtres et de sentimens que j'ai connus ici, et que je ne retrouverais plus... Vos lettres sont venues, et je les bénis; elles m'ont ouvert les yeux. Oui, j'aimerai Louise, je l'aime déjà. Ne serais-je pas insensé et criminel de fuir cette charmante créature, cette âme blanche où mon regard peut plonger sans crainte de rencontrer même une ombre étrangère? Merci, Madeleine, de m'avoir éclairé; vous m'avez tout confié loyalement, sans fausse pruderie; vous êtes un brave cœur, et vous aurez en moi le plus dévoué et le plus respectueux des frères.

Il souligna de la voix ces derniers mots, comme pour me rassu-

rer sur l'avenir et effacer le passé. — Je vous crois, dis-je en lui tendant la main.

Le soir même, il demanda officiellement Louise en mariage.

III.

Je ne m'appesantirai pas sur les jours qui suivirent. Les préparatifs du trousseau, le choix de la corbeille, dont je fus chargée, me fournirent de continuels prétextes pour m'absenter sans affectation et laisser souvent les deux jeunes gens seuls. Je présidai moi-même à l'installation de leur appartement, et je surveillai tous les détails avec la sollicitude d'une mère. Grâce à la générosité de mon oncle, je leur préparai un nid d'une merveilleuse élégance; rien ne me semblait assez beau, assez parfait de formes, assez harmonieux de couleur.

Plus d'une fois pourtant, alors que les ouvriers s'agitaient autour de moi, attendant et exécutant mes ordres, je sentis des larmes monter tout à coup à mes yeux. Plus d'une fois aussi, quand, fatiguée de la journée, j'allais me reposer près de Louise et de Robert, j'éprouvai un douloureux serrement de cœur en les surprenant doucement inclinés l'un vers l'autre et causant à demi-voix. Cependant Robert n'affectait point près d'elle une passion qu'il ne ressentait sans doute pas encore; mais il lui témoignait une tendresse attentive et indulgente. Louise en était heureuse, ignorant dans sa candeur que l'amour pût avoir d'autres regards et parler un autre langage. Moi, je mettais tous mes soins à réprimer certains retours de faiblesse qui surprenaient parfois mon courage; j'aurais voulu me les cacher à moi-même. Entre Robert et moi, tout était oublié; nos rapports furent ce qu'ils devaient être, affectueux et simples.

Le mariage était fixé au 20 juillet. Je l'appelais de tous mes vœux, espérant retrouver le calme dans le sentiment de l'irréparable. Ce jour arriva enfin. J'habillai Louise moi-même, je la parai des flots de dentelles de sa robe de mariée, et je posai sur sa tête sa couronne blanche. Je ne l'avais jamais vue si belle.

On partit pour l'église. Je n'essaierai pas de raconter ce que je souffris pendant cette cérémonie religieuse. Ces douleurs-là passent la parole humaine. L'espèce d'enthousiasme qui m'avait soutenue jusqu'alors tomba tout à coup, et je me trouvai brusquement en face d'une réalité effroyable. Robert était là, devant moi; je l'aimais, et il était perdu pour moi. Son calme, son front impassible et hautain m'irritaient; j'aurais voulu surprendre au moins quelque trace de doute, quelque ombre de regret. J'en voulais à Louise de n'avoir pas su deviner ce que je faisais pour elle; j'accusais le monde entier. Je me disais que le ciel ne permettrait pas qu'un tel mariage

s'accomplît, et j'appelais à mon aide un coup de foudre divin. A genoux, la tête cachée dans mes deux mains, je semblais prier tandis que toutes les puissances révoltées de mon être se soulevaient en moi. Et pourtant ce mariage s'accomplit au milieu de la joie de tous et sous les bénédictions du prêtre. Dieu n'intervint pas pour l'empêcher, le soleil continua de répandre à flots ses rayons sur nous, et personne ne soupçonna mon désespoir.

Le reste du jour s'écoula dans les préparatifs du bal pour le soir. Malgré la saison avancée, Louise avait tenu à réunir autour d'elle toutes ses amies, et les invités se trouvèrent nombreux. L'hôtel et le jardin furent splendidement illuminés. Louise avait, sous les diamans dont elle était chargée, un éclat vraiment surnaturel; son regard et son sourire étincelaient. Je n'ai gardé de cette fête qu'un souvenir confus; je circulais parmi les groupes comme une somnambule, sans voir et sans penser; j'avais une lourdeur de tête insupportable.

Vers la fin du bal, je me retirai, brisée, dans un coin du boudoir, de ce même boudoir où Robert un soir m'avait fait l'aveu de son amour, et là, seule, cachée à demi par d'immenses vases de fleurs, oubliée de tous, au bruit de la fête, je me retraçai cette scène rapide et funeste. De quel espoir insensé mon âme s'était un instant enivrée! Était-il donc vrai que tout était perdu, perdu sans retour, et que je l'avais voulu? Ma tête s'égarait; tout ce qui m'entourait m'apparaissait comme revêtu de deuil, et la valse, qui entraînait dans son tourbillon un flot de couples joyeux, retentissait dans mon cerveau malade comme un air funèbre; mes artères battaient avec violence, et il me semblait entendre le bruit répété des cloches. Au milieu du nuage qui s'épaississait sur mes yeux, j'aperçus mon oncle, qui me cherchait; je fis un effort pour aller vers lui, mais je ne parvins pas à me lever, et je fus obligée de m'attacher à son bras pour me soutenir. — Qu'as-tu donc, ma bonne fille? me dit-il tendrement; tu parais souffrante?... C'est la fatigue, n'est-ce pas?

— Oui, la fatigue,... sans doute, balbutiai-je sans savoir ce que je disais.

— Il faut aller te reposer, ma pauvre Madeleine, tu ne te soutiens plus. Aussi bien cette rude journée est passée, bien passée, grâce à Dieu, et nous allons te gâter maintenant; tu t'es donné tant de peine, tu as été parfaite, admirable... Dieu te bénira, mon enfant, et ton vieil oncle passera sa vie à te rendre heureuse.

Il me semblait que j'allais mourir. — Écoute, ma fillette, dit-il encore en baissant la voix, Louise est bien fatiguée aussi, la pauvre petite! Va, ma bonne Madeleine, lui tenir lieu une fois encore de la mère qu'elle n'a plus. Emmène-la, et conduis-la chez elle.

Je n'eus pas la force de répondre; cependant j'en trouvai encore pour obéir. J'appelai Louise, et la conduisis jusqu'au seuil de son appartement; mais là une puissance invincible m'arrêta : je voulus qu'elle entrât seule dans ce royaume où seule elle devait régner, et que rien de moi n'y pût pénétrer, pas même le fugitif parfum de mon bouquet. Je l'embrassai et m'enfuis dans ma chambre, où je tombai sans connaissance.

La nuit, une maladie grave se déclara et me tint, pendant plusieurs semaines, plus près de la mort que de la vie; j'eus presque constamment le délire, et dans mes rares instans lucides j'étais obsédée par la crainte d'avoir trahi mon secret; mon oncle et Louise ne me quittaient guère : au sortir de mes crises, je les trouvais toujours près de moi, épiant les symptômes du mal. Deux ou trois fois aussi il me sembla voir Robert. Quand je revenais à moi, et que je rencontrais leurs yeux inquiets fixés sur les miens, loin de leur être reconnaissante, je m'irritais d'avoir tant de témoins des transports de mon esprit. La douleur, les larmes de ceux qui m'entouraient ne me touchaient pas : elles m'annonçaient le danger sans que j'en fusse émue; je voyais la mort approcher sans éprouver ni plaisir ni regret. Au milieu des symptômes d'une dissolution prochaine, une seule idée me restait, c'est que j'aimais Robert et que je devais le taire éternellement.

La maladie diminua, mais la crainte d'avoir parlé dans mon délire m'était insupportable. J'interrogeai ceux qui m'entouraient; j'observai surtout mon oncle et Louise, croyant toujours saisir sur leurs visages quelque expression inaccoutumée, quelque signe révélateur. Je recommençai sans fin mes investigations avec cette ténacité et ces ruses particulières aux monomanes. Ils ne comprenaient rien à ma singulière préoccupation, et me répondaient avec une complaisance infatigable, n'accusant que la fièvre du désordre de mes facultés. J'eus beau les interroger ensemble ou séparément, tourner et retourner leurs réponses, essayer mille manières de les surprendre : je ne découvris rien, et je finis peu à peu par me rassurer. Cette conviction hâta ma convalescence. Je me laissai aller enfin à la douceur de revivre, à cet incomparable état de bien-être que connaissent seuls ceux qui viennent d'échapper aux étreintes de la mort. Aussitôt que je pus me lever, les médecins conseillèrent de me transporter à la campagne.

On était arrivé au mois de septembre. Ce fut par une belle et tiède journée que nous partîmes pour Ville-Ferny. Mon oncle, craignant pour moi la fatigue, ne voulut pas que nous prissions le chemin de fer, et il me fit conduire avec Louise en calèche. Lui-même, retenu par des affaires, ne devait nous rejoindre que le lendemain;

Robert prit les devans dès le matin. Il nous attendait au perron quand nous arrivâmes le soir, vers sept heures; il m'aida à descendre de voiture et me conduisit à mon appartement. On avait, par son ordre, dressé le couvert dans le petit salon de travail qui précédait ma chambre à coucher. Les candélabres, chargés de bougies allumées, donnaient à l'appartement un air de fête. Je remarquai qu'on avait rempli les jardinières de mes fleurs préférées, et que des livres, choisis parmi ceux que j'aimais, étaient placés sur un guéridon, à portée de ma chaise longue. On apporta le souper. Robert et Louise renvoyèrent les domestiques et prirent plaisir à me servir eux-mêmes, attentifs à prévenir mes désirs et à m'épargner jusqu'à la fatigue d'un mouvement. Cette soirée est parmi les plus belles dont j'aie gardé mémoire. Je ne pouvais me résoudre à quitter mes deux amis et à prendre du repos; je les retenais avec des instances d'enfant gâté; je m'attachais à Louise; j'inventais mille prétextes pour rester encore : il fallut pourtant se séparer.

Plusieurs semaines s'écoulèrent dans un état de délicieuse langueur; ma faiblesse m'ôtait la faculté de penser et de me souvenir. Peu à peu cependant les forces revinrent, et avec elles un sentiment aigu de mon existence. Je commençai à observer; tout naturellement ce furent Louise et Robert qui fixèrent d'abord mon attention : ils me semblèrent l'un et l'autre parfaitement heureux. J'essayai de m'en réjouir; mais j'eus à lutter souvent contre des accès d'amer découragement qui me rendirent à charge à moi-même.

Ce fut dans ces dispositions que je revins à Paris. Louise et Robert, jeunes et beaux tous les deux, furent fêtés et recherchés du monde élégant : chaque soir, de nouveaux plaisirs les enlevaient à la famille. Je voulus d'abord les suivre; mais cette vie bruyante et banale me fatiguait sans me distraire, et j'y renonçai bientôt. Je prétextai le mauvais état de ma santé, et, tandis que Louise et son mari brillaient dans des fêtes sans cesse renaissantes, je tins compagnie à mon oncle. C'est ainsi qu'obstinément repliée sur moi-même, je passai mes longues soirées d'hiver dans la contemplation de mon mal. L'altération visible de ma santé inquiéta ceux qui m'entouraient. Ils redoublèrent de soins; mais la source du mal était inconnue et profonde, leurs efforts demeurèrent stériles.

Le printemps reparut; les salons se fermèrent tour à tour, et la campagne rajeunie attira de nouveau ses hôtes inconstans : moi seule, je ne changeai pas. J'allais et venais, j'agissais, je riais même; mais l'âme était absente. Tandis que mes forces semblaient renaître dans la paix embaumée des champs, au souffle rafraîchissant d'un air plus pur, mon être moral se dissolvait rapidement, aux prises avec ma secrète et unique pensée : les instincts égoïstes qui dorment dans l'âme se dressaient, chaque jour plus mollement

combattus, et pervertissaient à mon insu ma volonté. Moi, qui m'étais si follement complu dans le silence de mon sacrifice, je m'abandonnais maintenant aux plus lâches regrets. L'orgueil seul me restait : ce fut seulement quand je le sentis prêt à me trahir à son tour que je compris avec terreur à quel degré d'abaissement moral j'étais pas à pas descendue.

Un jour, j'avais fait à cheval une assez longue promenade en compagnie de Louise et de Robert, et nous revenions au pas, sans nous presser. Je leur avais laissé prendre les devans, et les suivais à quelque distance. Depuis longtemps déjà je m'imaginais que Robert, après avoir cru m'aimer, s'était pris pour moi d'une aversion véritable; je remarquais qu'il me fuyait. Plusieurs fois je l'avais surpris me regardant avec une expression si sombre que j'en avais été saisie; mais il avait aussitôt détourné les yeux avec impatience. Il me semblait d'ailleurs qu'il était plus tendre, plus expansif avec sa femme, s'étudiant à multiplier près d'elle les preuves de son affection. Aussi était-ce avec intention que j'étais restée en arrière, mettant autant de soin à l'éviter qu'il en mettait à me fuir. Avant de rentrer dans le parc, il fallait traverser un petit pont fort raide, jeté, à une grande hauteur, sur la voie du chemin de fer. Robert venait de le franchir ainsi que Louise : j'allais m'y engager à mon tour, quand mon cheval, effrayé peut-être par le sifflement d'une locomotive qui approchait, fit un brusque écart. Je voulus le ramener et l'obliger à passer, mais il se cabra en se renversant contre le parapet du pont, et j'allais sans nul doute être précipitée, quand Robert accourut, saisit le cheval à la bride et le maintint d'une main ferme. En cet instant, l'expression de son visage me frappa; il avait pâli, et il me sembla que ses lèvres frémissaient de colère. — En vérité, dit-il brusquement, on dirait que vous voulez vous tuer, et que vous prenez plaisir à nous voir trembler pour vous.

Sans répondre, je donnai un coup de cravache à mon cheval, qui en deux bonds franchit la passerelle. Louise, effrayée, attendait immobile; elle me reprocha doucement mon imprudence. — Tu es une enfant, lui dis-je avec un peu d'impatience, suis-je jamais tombée? Laisse à d'autres ces frayeurs ridicules. — Robert entendit ces mots, mais il ne les releva pas, et nous rentrâmes silencieusement au château.

Le soir, quelques voisins de campagne dînaient à Ville-Ferny, et je me rappelle qu'on parla d'une aventure scandaleuse qui occupait tout Paris. Une jeune femme, riche et belle, tenant par sa naissance aux plus nobles maisons du faubourg Saint-Germain, venait de s'enfuir avec son amant. La fureur du mari trompé, le désespoir de la famille, le triomphe de ses ennemis, tout était noté, raconté, détaillé. Nous avions autrefois connu cette jeune femme, et, quoique

nous l'eussions depuis longtemps perdue de vue, ce drame de famille, à la fois vulgaire et terrible, nous causa une impression douloureuse. Ce qui aggravait encore la faute de Charlotte de L....., c'est qu'elle avait un enfant, une petite fille de quelques mois, dont les sourires auraient dû l'arrêter au bord de l'abîme. Aussi n'était-ce de tous côtés qu'une réprobation : Louise elle-même osait à peine lui chercher des excuses. Pour moi, je gardais le silence; humiliée par de secrètes défaites, je ne me sentais le courage de condamner personne. J'écoutais toutes ces voix indignées, et j'enviais à ces femmes le calme de leur conscience, qui leur donnait le droit de juger et de flétrir.

Peu à peu la conversation dévia, comme il arrive toujours en pareille circonstance, et l'on entama une grande discussion sur le mariage ; quelques hommes soutenaient que c'était une institution contre nature, presque immorale, et qui rapetissait l'âme humaine en restreignant sa liberté. Les femmes et Louise surtout défendaient avec vivacité la cause contraire. Tous les lieux communs en usage dans ces sortes de querelles furent mis en avant de part et d'autre. — Il n'y a de vraie dignité, disaient les uns, que dans l'union libre de deux êtres attachés l'un à l'autre par le lien idéal d'un amour partagé ; quant à ces époux maussades, résignés de mauvaise grâce, et qui souvent éludent en secret les obligations que la loi leur impose, ils n'inspirent et ne méritent aucun égard ; ils sont grotesques, voilà tout.

— Quoi! s'écriait Louise, ne voyez-vous aucune grandeur dans cette téméraire promesse d'aimer pour toujours, pour la vie, pour l'éternité, dans cet abandon sans retour, sans arrière-pensée? Cela n'est-il pas plus noble, plus digne de respect que cette prudence mesquine qui calcule si savamment les hasards de l'inconstance?

— Ma chère enfant, répondait en souriant M. de Chervière, l'un de nos voisins, qui peut promettre de bonne foi qu'il ne changera jamais? Autant vaudrait jurer de ne point vieillir.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Wall? demanda tout à coup la douairière de Briare.

Robert, qui jusqu'alors n'avait point pris part à la conversation, tressaillit en s'entendant interpeller, et j'attendis avec quelque émotion sa réponse.

— Je pense, dit-il après une légère hésitation, qu'il n'y a dans ce monde qu'une chose grande et vraie, c'est l'amour. Heureux ceux que la société unit quand le cœur le désire! c'est un rêve du ciel réalisé; mais heureux aussi ceux qui savent aimer malgré les obstacles, les contradictions et les lois imaginaires de la morale! La vérité est d'aimer; le reste est pure convention. — Et, se tournant vers sa femme : Vous aimerais-je moins, mon enfant, aurais-je pour vous

moins de respect, si vous aviez sacrifié famille, honneur et repos pour moi! Si, condamnée par tous, vous vous étiez jetée, confiante et résolue dans mes bras, croyez-vous, Louise, que vous me seriez moins chère?

— Voilà, mon cher Robert, dit en riant mon oncle, des principes de morale que je ne vous conseillerai pas de transmettre à vos fils.

— Mes fils sauront bien les trouver d'eux-mêmes, n'en doutez pas. Quand même ma sagesse vieillie parlerait un jour un autre langage, s'ils ont le cœur sincère, ils penseront comme moi...

— S'ils sont sincères, m'écriai-je malgré moi, s'ils ont le courage de regarder en eux et autour d'eux, ils sauront vite que l'amour n'est que le rêve de la vie, si plutôt il n'en est pas l'éternel mensonge. Et s'il m'était permis de guider un jour vos fils, Robert, je leur dirais, moi : Ne croyez pas à l'amour, mais faites-y croire les autres; ne donnez pas votre cœur et gardez-vous d'oublier les trompeuses paroles dont vous aurez bercé quelque âme ingénue; d'autres encore s'y laisseront prendre. Ne vous attardez pas à regarder en arrière; jouez sans remords l'éternelle comédie de votre passion; faites aujourd'hui les sermens que vous faisiez hier. Ne gardez du passé que le souvenir de vos triomphes; tant pis pour qui les paie de ses larmes ou de sa vie!

— Tudieu! quelle harangue! s'écria mon oncle en riant.

— Ma chère, dit Mme de Chervière, votre thèse n'est pas neuve, elle traîne dans tous les mauvais romans, et franchement elle est un peu passée de mode pour de jolies lèvres roses comme les vôtres.

— Eh! mademoiselle, dit galamment M. de Chervière, laissez-nous vous assurer que l'amour existe; veuillez nous croire sur parole en attendant qu'un autre, plus heureux, soit admis à vous le prouver. Votre jeune misanthropie n'a pas le droit de contredire notre expérience.

— Mon Dieu, messieurs, repris-je, je ne demande pas mieux que de vous croire; mais regardez autour de vous. Qui donc sait aimer? Est-ce Charlotte de L.... par exemple? Mais qui aime-t-elle? Son mari ou son amant? Avant de répondre, laissez passer un an sur sa fuite, moins encore peut-être. Et vous, messieurs, vous maudissez le mariage, et vous trouvez la vie trop longue pour qu'un seul amour puisse la remplir? Je n'ai pas d'expérience, dites-vous? soit; mais j'ai regardé autour de moi, j'ai écouté, j'ai compris. Est-ce ma faute? Et, si vous ne savez pas aimer, est-ce que je vous accuse? Je vous plains, voilà tout. Le monde est vieux et a tout usé; nous naissons vieux, et nous trouvons toutes choses finies. Le nom seul des choses nous reste, triste héritage : on parle d'amour, mais personne n'aime.

— Et moi? dit tout doucement Louise.

Je tressaillis; je l'avais oubliée.

— Toi, oui, toi seule, répondis-je après un court silence, et je sortis du salon, laissant chacun fort scandalisé de cette liberté de tout dire que m'accordait mon oncle.

J'allai m'accouder sur la balustrade de la terrasse, et je donnai libre cours à mes larmes. L'air était lourd; pas un souffle de vent. Les fleurs, alanguies par la chaleur du jour, n'envoyaient que d'âcres parfums; un malaise orageux pesait sur la nature entière. Le ciel, où mes yeux cherchaient en vain un encouragement, était sombre, et par momens un éclair silencieux rayait les masses noires des nuages, qui s'amoncelaient lentement. Je me laissai glisser sur un banc, à l'angle de la terrasse.

— C'est blasphémer que de nier l'amour quand on aime, Madeleine! me dit Robert, qui s'était approché sans que je le visse, et qui s'assit près de moi. Avez-vous songé à ce qu'aurait souffert celui... dont vous m'avez parlé un jour,... celui que vous aimez, s'il vous avait entendue tout à l'heure reniant sa foi et brûlant ce que votre cœur adore?

— Vous prenez trop de soin pour lui; rassurez-vous, répondis-je. Celui que j'aime ne s'inquiète guère de moi, je vous jure; il est heureux, il m'oublie.

— Vous l'aimez donc toujours? dit-il tout bas.

— Si je l'aime? m'écriai-je avec désespoir; mais j'en meurs!... Vous ne le voyez donc pas? Personne ne le voit, personne ne le comprend... Ah! que ne suis-je déjà un atome de cette poussière que je foule à mes pieds!...

— Madeleine, on ne doit pas parler de la mort à votre âge.

— C'est vrai, repris-je amèrement; il faut rire, n'est-ce pas? et ne pas importuner les heureux... Qu'ai-je fait pour tant souffrir?... Mais la paix se fera un jour, bientôt, je le sens... Peut-être alors comprendrez-vous, Robert, de quoi l'on meurt à mon âge...

Je m'arrêtai éperdue devant le regard qu'il attacha sur moi, et je m'enfuis dans ma chambre. — Qu'ai-je fait? me dis-je en tombant sur mes genoux, écrasée par la honte; me suis-je trahie? En suis-je donc à ce point d'abaissement?... Ah! ce regard, il me brûle; si je pouvais l'effacer de tout mon sang! Cœur misérable, tu t'es livré!... Eh bien! il faut fuir, partir à tout prix; je ne m'exposerai pas à rencontrer de nouveau ces yeux... Je ne veux pas rougir devant lui.

Je réfléchis quelque temps, puis, prenant une résolution soudaine, je me levai, et j'écrivis au docteur Bruneau, que je connaissais depuis mon enfance et qui m'aimait comme un père : « J'ai besoin de vous; venez! » Quand ce billet fut parti, je me sentis plus calme. Je me couchai, bien décidée à garder la chambre le lende-

main et les jours suivans, jusqu'à ce que j'eusse arrêté un plan de conduite.

Le lendemain, de très bonne heure, le docteur arriva. Il recula en m'apercevant.

— Vous le voyez, dis-je en lui tendant la main, je m'en vais de ce pas au cimetière.

— Que se passe-t-il donc? dit-il en me faisant asseoir à ses côtés. Ce changement est incroyable; avouez tout de suite que vous avez commis quelque imprudence, ou bien vous me cachez un gros chagrin?... Dites-moi la vérité, ma bonne fille...

— Rien, docteur, rien de tout cela.

Il me regardait en secouant la tête, tandis que ses doigts comptaient les folles pulsations de mes artères.

— Venez, docteur, dis-je brusquement; si vous voulez me sauver, vous le pouvez. Cela ne dépend que de vous... Dites un mot, et votre Madeleine revient à la santé.

— Voyons! Qu'est-ce que c'est?... Quelque folie?

— Oui, une folie, mais une folie inoffensive, qui ne fera de mal à personne, au contraire... Je voudrais voyager... Ne riez pas, docteur; ce que je dis là est la vérité même. L'ennui me tue; il dévore mes jours et mes nuits; un ennui lourd comme le plomb, voyez-vous?... Vous ne connaissez pas cette maladie-là, vous!

— Si, si, elle a un vilain nom, ma pauvre Madeleine.

— Ah! la maladie est plus laide que le nom, croyez-le. Docteur, si vous êtes mon ami, vous persuaderez à mon oncle de m'emmener, n'importe où, pourvu que ce soit bien loin, en Espagne, en Italie, en Chine, si vous voulez.

— Allons! allons! la chose n'est pas impossible, et le moyen n'est pas mauvais.

— Oui, mais, docteur, il faut que ce soit tout de suite; je ne veux pas rester ici quatre jours; je serais morte avant...

— Quel volcan! Et pourquoi n'arrangez-vous pas cela vous-même avec votre oncle? Il ne sait rien vous refuser.

— Ah! mon bon, mon excellent ami, c'est que ce n'est pas tout encore... Il faut persuader aussi à mon oncle que ce voyage, nécessaire pour moi, serait funeste à Louise.

— Mais non; je ne peux pas dire cela. Louise est fraîche comme l'aurore, et se porte à merveille. D'ailleurs, je la connais, rien au monde ne pourrait la décider à vous laisser partir sans elle, souffrante comme vous l'êtes.

— Voilà ce que je craignais, m'écriai-je avec découragement; eh bien! renonçons à tout cela. Autant rester ici et en finir tout de suite.

— Mais, mon enfant...

— Tenez, docteur, repris-je avec effort, pensez de moi ce que vous voudrez, que je suis une mauvaise âme, une ingrate, que sais-je? mais c'est elle, c'est Louise, puisqu'il faut l'avouer enfin, c'est ma sœur dont la présence me tue. Vous ne soupçonnez pas ma misère, n'est-ce pas? Ah! je suis bien malade, mon bon docteur. Oui, Louise, ma chère Louise, que j'aimais tant autrefois, je ne peux plus la voir...

— Madeleine, que dites-vous? Est-elle donc changée pour vous?

— Plus tendre, plus parfaite que jamais... Je vous fais horreur? Si vous saviez ce que ce mal odieux m'a fait souffrir, vous auriez pitié de moi... Faites-moi partir; je reviendrai guérie. Je vous ramènerai votre Madeleine d'autrefois, celle que vous aimiez, celle que tout le monde aimait.

Je pleurais; il s'efforça de me calmer, et alla trouver mon oncle. Je ne sais ce qu'il lui dit, ce qu'il dit à Louise; mais le soir même mon oncle m'annonça que nous partirions tous les deux dans quelques jours pour l'Italie.

IV.

Je commençai tout de suite mes préparatifs de voyage, mais sans quitter la chambre; Louise était avec moi. Je craignais que Robert ne demandât la permission de me voir; il n'en fit rien, et je lui en sus gré.

Nous atteignîmes ainsi le 2 septembre. Il avait été décidé que le soir même Robert et Louise quitteraient Ville-Ferny et iraient m'attendre à Paris, où je devais les rejoindre avec mon oncle dans la matinée du lendemain. Nous partions pour l'Italie deux jours après. Je n'avais donc plus que quelques heures à vivre à Ville-Ferny, et Louise insista pour que je descendisse, et que cette dernière journée fût passée en famille. Mon départ était si proche, que je me crus assez forte pour revoir Robert, et je cédai. Quand j'entrai au salon, appuyée sur le bras de mon oncle, il était assis dans l'embrasure d'une fenêtre, près de mon métier à tapisserie, et roulant les soies d'une main distraite. Il leva la tête au bruit de mes pas.

J'arrivai, cuirassée d'orgueil, décidée à ne montrer que la joie du départ jusqu'à ce qu'il en vînt à douter de ce qu'il avait cru comprendre. Mon oncle me conduisit vers la fenêtre où se tenait Robert, et m'installa doucement dans un grand fauteuil.

— Vous sentez-vous mieux? me demanda Robert, quand je me fus assise, et que Louise eût mis à ma portée des livres et ma broderie; vous semblez bien faible pour vous mettre en voyage?

— Je suis plus forte que je ne le parais, répondis-je d'une voix

assez ferme; le changement d'air d'ailleurs et la distraction me remettront vite... Nous ferons de longues courses à pied dans les montagnes, n'est-ce pas, mon oncle?

— Dans moins de huit jours, Madeleine aura escaladé le Mont-Blanc, répondit-il en souriant.

Nous nous mîmes alors à tracer tous ensemble l'itinéraire de notre voyage à travers les Alpes et l'Italie; d'après nos projets de séjour dans diverses villes, nous ne devions pas arriver à Naples avant cinq mois.

— Et après que ferez-vous? demanda Robert avec hésitation.

— Après? dit mon oncle. Madeleine veut m'emmener en Afrique, en Asie, je ne sais où, à la recherche du soleil. Pourquoi ne ferions-nous pas le tour du monde?

— Nous permettrez-vous du moins d'aller vous embrasser à Naples, quand vous prendrez votre vol vers l'Orient? dit Louise.

— Si vous êtes bien sages,... nous verrons, répondit mon oncle en nous quittant pour faire sa promenade de chaque jour. Il proposa à Robert de l'accompagner, mais celui-ci refusa.

Louise, très occupée de mes derniers apprêts de voyage, dont elle voulait m'épargner la fatigue, allait et venait, donnant des ordres sans cesser de causer avec nous. Il vint un moment néanmoins où elle fut obligée de monter dans sa chambre pour écrire quelques lettres, et nous nous trouvâmes seuls, Robert et moi. Autour de nous, dans les clairs rayons du soleil, quelques insectes bourdonnaient joyeusement, et les profondeurs du ciel, un peu pâli par l'approche de l'automne, invitaient à la confiance et à la paix.

— Quand nous reverrons-nous? murmura Robert.

— Mais... demain, répliquai-je en essayant de sourire.

— Oui, et après?

Je n'eus pas le courage de répondre. Il me regardait tristement, sans détourner les yeux, comme s'il eût voulu graver l'un après l'autre mes traits dans sa mémoire.

Parmi les fleurs qui ornaient la terrasse, un gros bouquet de pois odorans blancs et roses, détaché de son appui par quelque folle brise et mollement balancé sur sa tige trop frêle, se penchait à la fenêtre entr'ouverte. Robert me l'offrit, et comme j'étendais la main pour le prendre, il saisit mes doigts, et les contempla longtemps; on eût dit qu'il cherchait dans le réseau bleuâtre des veines une réponse à quelque douloureux problème. Puis, se penchant tout à coup vers moi et relevant les yeux : C'était donc moi? dit-il si bas que je l'entendis à peine; c'était moi que vous aimiez, Madeleine, et vous partez, et nous sommes séparés à jamais!...

J'aurais voulu protester, que mes lèvres glacées m'en eussent

ôté le pouvoir; mais je voyais trop bien qu'il possédait mon secret pour tenter de le défendre. Je retirai la main qu'il tenait encore, et je m'en couvris le visage.

— Pourquoi détourner la tête? reprit-il. Pourquoi me cacher vos pleurs? A quoi bon nous tromper encore? Ah! quel courage vous avez eu! Pourquoi donc n'avoir pas parlé avant que tout fût irréparable? Nous aurions été si heureux!... Je vous ai tant aimée!... Si vous aviez su combien je vous aimais, vous n'auriez pas osé ce que vous avez fait. Ah! cruelle et adorée, à quel dieu inconnu avez-vous sacrifié ma vie avec la vôtre? Quelle fausse grandeur vous a séduite?

Il s'était laissé glisser à mes genoux. Moi, je pleurais; mes larmes s'échappaient sans secousse comme d'une source trop pleine, et tombaient goutte à goutte sur ses cheveux.

— Quand je songe, continua-t-il, que vous allez partir, que je ne vous verrai plus, et qu'à l'abîme qui nous sépare vous allez ajouter le supplice de l'absence, je suis prêt à vous maudire... Le jour où vous m'avez dit que vous en aimiez un autre, j'ai cru qu'une souffrance égale à celle-là ne m'atteindrait plus en ce monde; mais je me trompais. C'est à mesure que la lumière s'est faite, quand des mots sans suite, échappés au délire, qui n'avaient un sens que pour moi, m'ont mis sur la trace de votre héroïque folie, c'est plus tard, quand j'ai vu votre beauté pâlir dans les regrets, quand votre grandeur et surtout votre faiblesse m'ont été révélées, c'est alors, Madeleine, que j'ai appris ce que c'est que souffrir. Et j'ai dû me taire, j'ai refoulé mon désespoir; je voulais être digne de vous, le ciel m'en est témoin... Si je parle en ce moment, Madeleine, c'est que mes forces m'ont trahi, c'est que mon courage est vaincu comme le vôtre. Je vous adore et je vais vous perdre... Ah! laissons une fois au moins nos larmes et nos cœurs se confondre... Madeleine, n'est-ce pas que vous m'avez bien aimé?

— Robert, par pitié! m'écriai-je douloureusement, je suis lâche; mais ne vous faites pas une arme de ma faiblesse pour m'enlever le peu qui me reste de ma propre estime. Laissez-moi quitter cette maison sans remords. Que le souvenir de cette heure ne s'élève pas un jour entre Louise et moi!... J'en appelle à votre honneur...

Je voulais me dégager de son étreinte; mais il me retenait avec force. — Ne me repoussez pas, disait-il; mon respect est profond. Vous ai-je jamais offensée par un mot? Ne me suis-je pas fait violence à chaque minute de ma vie? N'ai-je pas mis la froideur dans mon regard, l'indifférence dans mon sourire, à tel point que vous avez été jalouse, pauvre enfant? Oh! ne niez pas : j'ai tout lu heure par heure, tout entendu soupir par soupir, et chaque jour vous m'êtes devenue plus chère... Laissez-moi un instant à vos pieds;

ne m'enviez pas ce triste et dernier bonheur, le seul que vous puissiez me donner, le seul que je veuille vous demander.

— Robert, au nom du ciel, laissez-moi! N'entendez-vous pas? Il y a quelqu'un là, sur cette terrasse...

Je m'étais levée, pâle d'effroi, car j'avais cru saisir un léger bruit de branches froissées près de la fenêtre, et il m'avait semblé voir passer une ombre sur le rideau.

— Il n'y a personne, vous vous trompez, dit Robert en me forçant à me rasseoir.

— J'ai entendu pourtant, répétai-je avec terreur. Si c'était Louise, ô mon Dieu! ou seulement quelque domestique!...

— Chère folle! comme vous tremblez! dit-il après avoir, pour me calmer, parcouru de l'œil toute la terrasse. — Quel mal croyez-vous donc avoir fait? Votre âme est pure comme le ciel.

— Vous étiez à mes pieds, Robert!...

— Que craignez-vous donc? Il n'y a jamais personne à cette heure de ce côté du château. Voyons, souriez-moi; ce regard effrayé me fait trop de peine. Avez-vous songé, Madeleine, qu'un jour viendra où nous pourrons nous revoir sans péril, où nos cœurs auront vieilli? Croyez-vous que ce soit possible, dites? Croyez-vous vraiment que nous puissions jamais nous serrer la main sans frémir et nous raconter l'un à l'autre les orages de notre vie, comme deux voyageurs échappés au naufrage? Ah! vous ne l'espérez guère, n'est-il pas vrai, Madeleine? Et vous avez raison de me fuir. Vivre l'un près de l'autre sans être l'un à l'autre, est-ce que cela se peut? Nous lutterions quelque temps, puis un beau jour je vous prendrais dans mes bras, et je vous emporterais dans mon pays à demi sauvage; j'irais cacher mon bonheur au plus profond de nos forêts... Ah! Madeleine, quel rêve! S'il était temps encore!...

Il continua de parler ainsi, tantôt à demi calmé, tantôt entraîné par sa fougueuse nature, mais soumis pourtant à notre rude destin.

Le jour tomba peu à peu, et l'heure de dîner arriva. Mon oncle n'était pas rentré. Il était parti tard, à cheval, nous dit le valet de chambre, et avait recommandé qu'on ne l'attendît point pour se mettre à table, parce qu'il avait à terminer le soir même une grave affaire. Pierre ne put pas nous dire de quel côté il s'était dirigé, et nous fûmes un peu étonnés de cette affaire si grave qui l'éloignait de nous si inopinément.

On sait que Louise et Robert partaient le soir même pour Paris. Louise était toute triste de ne pas voir son père et de ne pas l'embrasser avant de quitter Ville-Ferny. — Il faut qu'il ait eu quelque sérieuse contrariété, disait-elle en montant en voiture; gronde-le bien fort de ma part... A demain, Madeleine! ajouta-t-elle, comme les chevaux partaient, en m'adressant un baiser de sa petite main

blanche. Pauvre chère Louise, elle ne se doutait guère, et moi non plus je ne le croyais pas, que nous nous étions embrassées pour la dernière fois, et que je ne devais plus la revoir!

Je la suivis longtemps d'un œil rêveur, même après que la calèche eut disparu dans les détours du parc; j'écoutai longtemps le bruit des roues et le pas des chevaux, qui allaient s'éteignant peu à peu : la fraîcheur et le silence de la nuit m'avertirent enfin de rentrer. J'attendis mon oncle très avant dans la soirée, mais il ne revint pas; cela me préoccupa, quoique je fusse loin de soupçonner la catastrophe que préparait son absence. Quand la fatigue m'obligea de me coucher, je recommandai à la femme de chambre de me prévenir aussitôt que mon oncle serait de retour. Bientôt je m'assoupis, et je ne sais si je rêvai ou si je l'entendis réellement rentrer; mais la réalité se confondit avec le rêve, et mon sommeil était si profond que je ne parvins pas à m'éveiller. Dieu m'accorda cette trêve entre les douleurs du passé et le coup qui m'attendait à mon réveil.

V.

Au moment de retracer ce qui va suivre, je me sens faiblir. Quand je songe à ce qu'aurait pu être ma vie, si cette chose ne fût pas arrivée, la révolte et le désespoir étouffent presque mes remords. Oui, à ce moment encore, je le déclare, mon cœur était pur malgré ses défaillances; je n'avais plus la force de combattre, il est vrai, mais j'avais la volonté de fuir.

Quand j'ouvris les yeux après quelques heures de ce calme sommeil que je ne connais plus, les rayons du soleil matinal glissaient dans ma chambre à travers les rideaux; des bruits vagues, ces allées et venues discrètes qui annoncent le réveil d'une maison quand les maîtres dorment encore, arrivaient jusqu'à moi sans que je cherchasse à m'en rendre compte : je m'efforçais de prolonger cette demi-torpeur bienfaisante, et de m'attarder dans une dernière rêverie avant de m'avouer à moi-même que le soleil avait lui, car depuis longtemps chaque jour nouveau m'apportait tant de peines que je le redoutais instinctivement comme un ennemi. Tout à coup le bruit d'une voiture roulant sur le sable et le pas d'un cheval s'éloignant au grand trot me tirèrent de ma somnolence; je sautai hors du lit et courus à la fenêtre juste assez tôt pour voir l'américaine disparaître au tournant d'une allée, mon oncle lui-même conduisant, et Pierre, son valet de chambre, à côté de lui. Ce fut comme une vision rapide, et je restai quelque temps immobile, cherchant en vain à me rendre compte de ce départ matinal. Enfin je sonnai. — Mon oncle est donc sorti? dis-je à la femme de chambre.

— Oui, mademoiselle, monsieur a laissé cette lettre, et Pierre reviendra tout à l'heure prendre les ordres de mademoiselle.

Je la congédiai d'un signe, et, m'asseyant sur le bord du lit, j'ouvris la lettre. Plusieurs billets de banque s'en échappèrent, mais je ne les vis que longtemps après. Dès les premiers mots, j'étais restée comme frappée de la foudre, recommençant chaque phrase sans arriver à en saisir le sens : ce que je comprenais pourtant, c'est que j'étais perdue. Voici cette lettre, telle que la colère et l'indignation l'avaient dictée à mon oncle; elle était datée de la veille.

« Je sais tout, j'ai tout compris enfin! Je vous ai surprise tantôt dans les bras de votre amant, et si je ne vous ai pas écrasés tous les deux au milieu de votre honte, c'est que j'aurais tué Louise en vous frappant. C'est pour elle seule que je veux épargner votre complice; mais vous, que j'aimais comme une fille et qui trahissez votre sœur, je ne veux plus vous voir. Était-ce le caprice ou le remords qui vous avait décidée à ce long voyage? Étiez-vous lasse de votre amant, ou quelque honte vous était-elle venue enfin de tromper ceux qui vous aimaient et qui se livraient à vous sans défiance? Ah! j'ai vu hier de mes yeux ce que je n'aurais pu croire quand le monde entier se fût levé pour l'attester...

« Vous quitterez Ville-Ferny ce matin même, et vous ferez connaître à mon notaire le lieu de votre retraite; il aura soin que vous puissiez vivre à l'abri de toute gêne et honnêtement, s'il se peut; mais lui seul, lui seul, entendez-vous, doit être informé de ce que vous deviendrez. Que Louise, que son mari l'ignorent à jamais! Ceci, je l'exige, Madeleine, au nom de tout ce qui doit vous être sacré : la mémoire de votre mère, votre sœur innocente, un reste d'honneur, qui survit peut-être encore à votre chute.

« LOUIS DE LIVOY. »

Et en *post-scriptum* il ajoutait : « Épargnez-vous toute tentative de justification; je dois vous prévenir que vos lettres seraient brûlées sans être ouvertes. »

Je ne sais combien de temps je restai atterrée, sans pensée et sans larmes.

Je fus arrachée à ma torpeur par l'arrivée de la femme de chambre. Elle venait me prévenir que Pierre attendait mes ordres. — Qu'il monte quand je sonnerai! — dis-je avec une sorte d'égarement. Je m'habillai en toute hâte, et, prenant une plume, j'écrivis à mon oncle les choses incohérentes qui me vinrent à l'esprit dans cette heure de défaillance. « Oui, j'ai souffert, j'ai lutté, j'ai aimé et je me suis trahie, disais-je. Je voulais que Louise fût heureuse; je lui ai sacrifié mon bonheur, mon amour, ma vie entière, et puis j'ai tout perdu dans une heure de faiblesse. Robert m'aimait, je l'ai

repoussé pour le donner à Louise; j'ai assisté chaque jour au spectacle de leur bonheur, j'ai vécu près d'eux la mort dans l'âme et le sourire aux lèvres, et si je voulais fuir avec vous loin d'eux, ce n'était pas devant le remords, mais devant le péril. Comment il s'est fait qu'au moment du départ mon fatal secret s'est échappé de mon cœur, je ne puis le dire... Vous étiez là, vous avez surpris ma première faiblesse... Dites vous-même si le châtiment n'est pas égal à la faute! Louise ignore tout et doit tout ignorer. Jamais un mot de moi ne viendra troubler sa vie ni la vôtre. Adieu. Pardonnez si je refuse vos dons : ils seraient trop lourds pour mon cœur, quand le vôtre me repousse... Adieu, vous qui m'avez recueillie, protégée, aimée. Je ne puis croire que vous vieillirez sans moi; mon courage se brise à cette pensée. »

Je ramassai les billets de banque épars à mes pieds et les joignis à cette lettre. Je choisis ensuite, parmi les caisses toutes préparées pour notre voyage d'Italie, une petite malle où j'entassai du linge et quelques objets de toilette fort simples. De tous mes bijoux, je ne gardai que ma montre; c'était celle de ma mère : elle était bien à moi. J'avais dans une bourse à part une faible somme prélevée sur mes dépenses de toilette et destinée à mes aumônes particulières; je la pris pour faire face à mes premiers frais de voyage, car je voulais quitter Paris à l'instant et fuir au plus loin. Je brûlai quelques lettres, quelques papiers sans importance, mais où j'avais tracé, dans de meilleurs jours, bien des pensées sereines, bien des rêves de bonheur; je fis lentement le tour de cette petite chambre où j'avais vécu si longtemps heureuse, m'arrêtant devant chaque objet, contemplant chaque meuble avec un attendrissement douloureux; puis j'appelai Pierre. Il prit la petite caisse que je lui désignai. Je parcourus ensuite l'un après l'autre les appartemens du château, disant à chacun un adieu éternel. Dans la chambre de Louise, je m'arrêtai devant un petit portrait aux deux crayons représentant Robert en habit de chasse : un instant j'eus la tentation de détacher ce tableau et de m'enfuir avec mon trésor; mais non, rien de lui ne m'appartenait. Je sortis lentement, le regardant toujours; arrivée à la porte, je ne pouvais me décider à la franchir : il me semblait que ses yeux me rappelaient et que ses lèvres muettes s'ouvraient pour prononcer mon nom. Dans le salon, je m'assis une fois encore dans ce fauteuil où j'étais la veille quand il se tenait à mes pieds... Enfin il fallut partir.

Personne ne m'attendait à mon arrivée à Paris. Pierre fit approcher une voiture, et comme il se disposait à monter sur le siége : — Allez de votre côté, lui dis-je, je ne rentre pas à l'hôtel.

Il me regarda avec étonnement. — Mademoiselle n'a pas besoin de moi? Où faut-il faire conduire mademoiselle?

J'hésitai un instant. — A Saint-Roch, répondis-je à tout hasard. Il transmit mon ordre, et pendant que le cheval se mettait en mouvement, je pus le voir, immobile et comme pétrifié, me suivre d'un œil hébété.

Au premier détour de la rue, j'arrêtai le cocher et lui ordonnai de me conduire à la gare d'Orléans. Là, je dus attendre quelques heures. Le train de Bretagne ne partait que dans la soirée. Il s'ébranla enfin et m'emporta loin de Paris. Dans l'abandon et la détresse où je me trouvais, l'idée m'était venue de me réfugier provisoirement dans cette petite maison de La Roche-Yvon que Louise m'avait donnée en cadeau de noces, non pas que je la considérasse comme ma propriété définitive, car j'avais à dessein laissé mes titres de possession avec les bijoux que je tenais de la libéralité de mon oncle; mais je voulais d'abord et à tout prix mettre une longue distance entre moi et ceux que je quittais. Je pensais d'ailleurs qu'on n'aurait pas l'idée de me chercher là, en supposant que quelqu'un s'intéressât encore à moi, et les rapports de mon oncle avec la vieille femme chargée de la garde du petit logis étaient si rares qu'il devait, selon toute probabilité, s'écouler un temps assez long avant qu'il fût averti de mon apparition dans le pays. Dans l'intervalle, j'espérais bien avoir pris un parti et m'être créé des ressources.

Au milieu de la catastrophe qui bouleversait ma vie, j'étais plus calme que je ne l'avais été depuis longtemps. Devant l'injustice de ma destinée, mon cœur altier protestait; l'énormité du châtiment me rendait l'énergie. J'avais à combattre contre des obstacles matériels, la pauvreté, l'abandon. Cela me semblait chose aisée après cette lutte énervante contre une secrète passion qui grandissait chaque jour; j'éprouvais, malgré ma détresse, comme un sentiment de délivrance, et je dormais assez paisiblement, quand le train s'arrêta à Nantes. Je me fis conduire aussitôt au bureau de la diligence pour Vannes, qui partait le soir même. Je passai une grande partie de la journée dans le bureau, assise sur des paquets, un peu effrayée de me trouver pour la première fois sans protection, regardée curieusement par les employés et heurtée par les portefaix. Aussitôt que la diligence fut chargée, je montai dans le coupé, où j'étais seule heureusement; la présence d'un être riant, respirant, agissant à mes côtés, m'eût été odieuse.

A peine arrivée à Vannes, je me procurais une voiture et me mis en route pour La Roche-Yvon. Une pluie fine et pénétrante s'étendait en épais brouillard sur la campagne; les feuilles immobiles des arbres ruisselaient silencieusement; les branches des ajoncs emmêlés de fils de la Vierge, les bruyères et les herbes étaient chargées d'une lourde rosée; des flaques d'eau brillaient au loin d'un éclat terne sur la lande brune; le ciel était bas, gris, sans profon-

deur. Mon guide, jeune garçon de dix-huit à vingt ans, au visage maigre, encadré de cheveux longs et plats cachés en partie sous le chapeau de feutre à larges bords, chantait à demi-voix une chanson mélancolique sur un air monotone. Le jour tombait si vite qu'il était nuit close quand nous arrivâmes à La Roche-Yvon.

Nous eûmes beaucoup de peine à nous faire ouvrir par la vieille Marie-Anne, et plus de peine encore à lui faire comprendre qui j'étais. Elle était un peu sourde, et je serais peut-être même demeurée plus longtemps à parlementer sur le seuil, si le garçon qui déchargeait la voiture n'eût apporté de la cuisine une torche de résine enflammée. Elle me regarda un instant avec surprise, puis elle me reconnut. C'était la veuve d'un ancien fermier de mon oncle, à laquelle il avait, sur ma demande, accordé la garde de la petite maison, et la pauvre vieille femme ne savait plus comment me témoigner sa joie de me revoir. Je lui expliquai que j'avais été malade, que je venais en Bretagne pour rétablir ma santé, que je désirais ne voir personne, et que je la priais de ne pas parler de mon arrivée. Elle me demanda si mon oncle et Louise ne me rejoindraient pas bientôt; je lui fis comprendre qu'ils ne pouvaient venir maintenant : je comptais d'ailleurs ne demeurer à La Roche-Yvon que le temps de reprendre quelques forces.

Tandis qu'elle s'empressait à l'étage supérieur pour préparer ma chambre et que j'entendais ses pas, appesantis par l'âge, faire craquer le plancher mal joint, je m'assis dans la cuisine, au coin de la vaste cheminée, et je réchauffai devant une flamme claire mes membres raidis par l'humidité. Au bout d'un certain temps, Marie-Anne reparut. Ma chambre était prête. C'était une pièce fort grande, éclairée par deux fenêtres ouvrant sur le petit jardin, et tellement envahie par les rameaux d'une vigne antique qu'au premier coup de vent l'on entendait les feuilles et les menues branches gratter les étroits carreaux et heurter doucement, comme si elles cherchaient à entrer. Le plancher se composait de larges ais de châtaignier brunis et lustrés par le temps; les poutres du plafond étaient de même bois et de même couleur. Dans un coin de la chambre se trouvait le vieux lit de chêne à baldaquin paré d'étoffe de laine foncée à glands et passementeries bleuâtres; dans un autre coin, un bahut à la serrure démantelée, une table et quelques siéges de forme massive : tel était le mobilier. Un vieux miroir, au cadre richement sculpté, mais dont la dorure avait disparu, ornait la haute cheminée. L'aspect de cette chambre me plut; rien ne pouvait m'y distraire de mes graves pensées. Je souhaitai le bonsoir à la vieille Marie-Anne, mais je ne dormis guère : un froid humide me pénétrait dans cette grande pièce, depuis longtemps inhabitée. Les

énormes dimensions de cette chambre, accrues encore par les ténèbres et le sentiment de ma solitude, me causaient une sorte d'effroi. Le vent s'était élevé, et, s'engouffrant dans la large cheminée, agitait jusqu'aux lourds rideaux de mon lit; ses sifflemens à travers la lande me faisaient frissonner : il me semblait que j'entendais quelqu'un pleurer autour de moi.

Le jour parut enfin, triste et pluvieux comme la veille; je courus à la fenêtre. A travers les branchages de la vigne, j'aperçus le petit jardin et les plates-bandes bordées de buis. Des roses pâles à demi effeuillées, de maigres dahlias et quelques arbustes traînant leurs branches indisciplinées dans les allées étroites, voilà ce que je vis du premier coup d'œil. A droite, la lande immense que nous avions traversée la veille; à gauche, l'épaisse châtaigneraie plantée sur le revers du coteau et descendant en pente rapide jusqu'au ruisseau grossi par la pluie. Au loin, l'horizon, noyé dans la brume, ne laissait rien deviner de l'aspect du pays. Je regagnai mon lit et j'y restai à songer tristement jusqu'à l'heure où Marie-Anne entra dans ma chambre.

La pluie tombait toujours. J'essayai de sortir, mais je rentrai bientôt, découragée par la boue et la brume. J'avais emporté quelques livres; je voulus lire, je ne pus fixer ma pensée, et le livre glissa de mes mains. L'incertitude de l'avenir m'oppressait : j'étais sans ressources, il fallait à tout prix m'en créer, car j'aurais mieux aimé mourir que d'avoir recours à mon oncle. Cependant ma résolution de cacher à tout jamais mon passé m'interdisait de songer à aucune de ces positions toutes de confiance où l'honorabilité personnelle et les recommandations importent autant que le savoir. Que me restait-il, si ce n'est le travail des doigts? Le courage ne me manquait pas; mais quand le soir je me retrouvai dans ma grande chambre, mal éclairée par une lumière chétive, et que, jetant un regard autour de moi, je me sentis si abandonnée, si bien perdue pour tous ceux que j'aimais, quand je réfléchis que cette solitude serait éternelle, je tombai dans un indicible abattement. Au dehors, tout n'était que confusion et ténèbres. Le vent de mer, traversant la lande déserte, venait se heurter aux angles de la maison avec des sifflemens aigus; la pluie, qui n'avait pas cessé durant tout le jour, tombait alors à flots. Je me tenais blottie dans le coin de la vaste cheminée, et je suivais des yeux la fumée, qui s'élevait en lentes spirales, souvent repoussée par les rafales du dehors, mais recueillant ses nuages dispersés, et montant, montant toujours.

Marie-Anne dormait depuis longtemps sans doute, car j'avais laissé fuir l'heure sans y songer, lorsque je crus entendre un faible bruit mêlé au tumulte du dehors. J'écoutai : le bruit se renouvela;

c'était comme un pas léger sous ma fenêtre. Qui donc était là par cette nuit affreuse? Quelque paysan sans doute attardé dans les mauvais chemins et sans abri contre la tempête. Je m'approchai de la croisée et m'efforçai de pénétrer du regard l'effrayante obscurité de la nuit. En ce moment, on frappa un coup à l'un des volets du rez-de-chaussée; je savais que de la cuisine, où elle couchait, Marie-Anne ne pouvait entendre cet appel. J'ouvris la fenêtre et me penchai au dehors : un flot de pluie impétueux et glacé vint m'aveugler en me frappant au visage, et le vent, pénétrant à l'intérieur, éteignit la lumière. Tandis que je m'efforçais de la rallumer, la vigne qui tapissait la maison s'agita violemment : j'entendis un bruit de feuillages et de branches froissées, et comme je me retournais avec effroi vers la fenêtre, demeurée ouverte, un homme la franchit hardiment et se tint debout devant moi. Je jetai un cri, et, tombant à genoux, je tendis les bras vers lui, car je l'avais reconnu à travers ses cheveux en désordre et la pluie qui ruisselait sur son visage. Il ferma la fenêtre, puis, me soulevant dans ses bras, il m'emporta près du feu.

— N'ayez pas peur, c'est moi, dit-il, en rejetant son manteau souillé de boue et s'agenouillant à mes pieds sur la pierre de l'âtre; me voici près de vous, Madeleine. Je vous ai retrouvée; rien au monde ne nous séparera plus.

— Robert! comment êtes-vous là? Qui donc vous a dit de venir? Mon oncle?...

Il secoua la tête tristement.

— Il est arrivé quelque malheur, dis-je en me levant toute pâle. Louise?...

La voix expira sur mes lèvres.

— Rassurez-vous; votre oncle, votre cousine ne courent aucun danger... Je suis parti pour vous rejoindre, Madeleine... J'ai quitté, pour n'y revenir jamais, la demeure d'où l'on vous a chassée...

— C'est impossible; vous me trompez... Il faut retourner, Robert, partir sur le champ. Vous me perdez, mon Dieu! j'ai juré à mon oncle de ne vous revoir jamais. Qui donc a pu vous dire?...

— Ah! que vous aimez faiblement, Madeleine! Je viens partager votre abandon, et vous me parlez de vous quitter!

— Mais j'ai juré, Robert, j'ai juré d'être morte pour tous... Et plût à Dieu que je le fusse en effet! Mon oncle va me maudire, s'il sait que vous êtes ici! Et Louise!...

— Votre oncle a pris soin lui-même de briser les liens qui m'unissaient à sa fille, dit Robert d'une voix dure et brève. Jamais je ne le reverrai.

— O mon Dieu! et Louise?

— Louise! reprit-il avec un léger frémissement. Le ciel m'est té-

moin que j'aurais voulu lui épargner cette douleur. Vous le savez, je voulais pour elle étouffer notre amour, car nous nous aimions, Madeleine; mais son père vous a chassée, chassée honteusement. Et moi, il m'a insulté... Je ne m'exposerai pas à subir de nouveau d'odieux soupçons. Votre oncle m'a rendu libre par ses outrages, et je vous apporte ma liberté.

Je l'écoutais avec stupeur.

— Que vous êtes pâle, pauvre enfant! continua-t-il en me regardant avec une tendre pitié. Quel ravage en si peu de temps! Laissez-moi vous contempler, mon amie, et baiser vos petites mains amaigries. Nous ne nous quitterons plus, Madeleine; comprenez-vous? La fatalité, la Providence, si vous l'aimez mieux, Dieu lui-même nous réunit malgré les hommes, malgré nous, insensés qui voulions nous fuir!

— Ah! Robert, ne mêlons pas Dieu à nos tristes passions. Que parlez-vous de vivre l'un près de l'autre sans nous quitter jamais? Ne savez-vous pas que mon devoir est de vivre et souffrir seule, que votre place n'est point ici?

— Quoi! s'écria-t-il, offensés et méconnus tous les deux, sans famille désormais, quand la destinée s'obstine à nous pousser l'un vers l'autre, serons-nous assez fous pour nous fuir? N'avons-nous pas trop lutté déjà, trop souffert?... Ah! Madeleine, laissez-vous aimer...

Il s'assit près de moi, et, mêlant à son récit les transports de sa fougueuse tendresse, il me raconta le drame qui avait suivi mon départ : comment mon oncle, pour expliquer mon inexplicable disparition, avait persuadé à Louise que ma raison, ébranlée depuis longtemps, avait succombé le matin à un subit accès d'égarement, — que, sous le coup de cette crise mentale, j'avais refusé de suivre Pierre à l'hôtel. — L'altération évidente de ma santé, quelques étrangetés d'humeur dans les derniers temps donnaient du crédit à cette fable. J'appris que mon oncle, prêtant l'oreille à certains propos échangés entre les domestiques, les avait interrogés et avait su par Justine que j'avais eu une correspondance secrète avec Robert avant son mariage. Convaincu alors que nous nous aimions dès cette époque, il accusa Robert de nous avoir sacrifiées toutes les deux à de vils calculs. J'étais pauvre en effet, et Louise était riche. Dans une explication qu'il eut avec son gendre, il ne put lui cacher ses soupçons, il lui jeta cet outrage à la face. Robert pâlit sous cette mortelle injure; mais, dédaigneux d'y répondre, il sortit d'un pas assuré, descendit les escaliers, traversa la cour et quitta l'hôtel, sans même regarder en arrière. Au moment où il franchissait le seuil, il aperçut Pierre, et, l'appelant aussitôt, il le questionna sur ma fuite. Par un hasard étrange, celui-ci avait gardé le numéro du fiacre que j'avais pris le matin même. Robert s'en empara, et put

ainsi, après quelques heures de recherches, ressaisir mes traces. Un peu de réflexion, un secret pressentiment peut-être lui fit deviner le reste. Vingt-quatre heures juste après moi, il prenait la route de la Bretagne. A Vannes, il eut quelque peine à se renseigner sur la situation exacte de La Roche-Yvon, et ne put même pas se procurer de guide; mais, résolu et confiant en son instinct de demi-sauvage, il se lança seul, malgré l'obscurité, dans le dédale des chemins creux et des landes, tantôt arrêté par les ronces et les buissons, tantôt se heurtant à des roches de granit. Il courait le risque d'errer ainsi jusqu'au matin, et la lande commençait à lui sembler sans issue, lorsqu'il distingua au loin la faible lueur que projetait ma fenêtre éclairée. Il marcha dans cette direction et se trouva bientôt au pied du logis. Quoique rien ne l'assurât que cette masse confuse, dont il ne pouvait distinguer les formes à travers la nuit, fût La Roche-Yvon, il était résolu à demander là l'hospitalité et à y attendre le jour. C'est alors qu'il avait frappé. J'avais ouvert la fenêtre, et lui, me reconnaissant, avait saisi le tronc noueux de la vigne, et s'était en un instant trouvé près de moi.

Après ce long récit, il me fut évident que mon malheureux oncle, dans son imprudente colère, avait creusé entre Louise et son mari un abîme qu'il serait bien difficile désormais de combler. La funeste passion de Robert se faisait d'ailleurs dans cette circonstance complice de son orgueil.

— Il faut partir, — lui disais-je; mais il secouait la tête d'un air résolu.

— Ma vie est où vous vivez, répondait-il : je resterai; si vous me chassez, je me réfugierai dans le bois voisin, dans une chaumière, n'importe où. Je respirerai le même air que vous, je vous verrai de loin. Quelquefois je passerai près de vous, et je vous saluerai comme font les paysans qui vous rencontrent sur la route. M'envierez-vous cette joie des pauvres et des indifférens?

J'aurais dû le repousser, refuser de l'entendre, lui interdire l'accès de ma demeure; mais les sophismes de la passion, les défaillances d'une volonté séduite se réunissaient pour me perdre. — Je saurai le décider à partir, pensais-je; il ne me faut qu'un peu de temps. Moi seule je puis faire ce miracle de fléchir son orgueil. C'est ainsi que je cédai aux artifices de mon cœur, et je consentis à revoir Robert. Je lui indiquai dans la châtaigneraie un endroit écarté où je devais le rejoindre vers le milieu du jour. Les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon; il était temps de se séparer. Des bruits confus encore et rares annonçaient le retour de la vie active dans l'immense étendue. Les coqs enroués s'appelaient déjà d'une ferme à l'autre. Nous échangeâmes un adieu avec l'assurance de nous retrouver dans quelques heures, et Robert, enjambant leste-

ment la fenêtre, disparut bientôt derrière une haie touffue de houx et de noisetiers.

VI.

Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels nous nous vîmes en toute liberté. L'humeur chagrine de l'automne semblait s'être dissipée, et ses tièdes splendeurs nous invitaient aux longues promenades. Nous nous fatiguions à gravir les coteaux parés de bruyères roses et d'ajoncs à fleurs d'or; quelquefois nous nous asseyions à l'abri d'un buisson, au milieu des grandes fougères jaunies qui craquaient doucement sous nos pas. Nous nous racontions l'un à l'autre nos souffrances, nos combats, ou bien, remontant plus loin dans le passé, nous nous faisions confidence de nos premiers rêves, nous étonnant de les trouver si pareils. Les heures s'envolaient vite. Le soir, nous revenions lentement sur nos pas; grâce aux premières ombres de la nuit, Robert osait approcher plus près de ma demeure, et il me suivait des yeux jusqu'à ce que je fusse rentrée. Alors seulement il s'éloignait et allait chercher un gîte dans quelque ferme écartée. Moi, je m'enfermais pour rêver en attendant le lendemain; j'évitais de regarder au-delà : l'avenir n'existait pas pour nous. Je savais que Robert devait partir, que je devais hâter son départ. Je me promettais d'employer à le convaincre le jour suivant; mais, lorsque le moment de le revoir était venu, tout mon courage tombait, une angoisse affreuse arrêtait les paroles sur mes lèvres, et la journée passait sans que j'eusse rien dit.

Nous n'avions aucune nouvelle de Paris; il semblait que nous fussions seuls au monde, et par instans il m'arrivait d'oublier les souffrances du passé, aussi bien que les menaces de l'avenir, dans l'enchantement rapide de l'heure présente. L'attitude respectueuse et discrète de Robert me rassurait et calmait mes remords. Je buvais ainsi à longs traits à la coupe perfide, je m'enivrais du subtil poison, et dans ces douces ivresses, auxquelles nul ne prend part impunément, mon âme perdait sans retour sa force avec sa pureté. La flamme de la jeunesse, l'incertitude du lendemain, les dangereux conseils de la solitude et de l'amour, tout augmentait le péril. Je me félicitais de ma victoire, et je ne m'apercevais pas que j'étais vaincue d'avance.....

Le châtiment ne se fit pas attendre.

S'il est une infortune digne de pitié, c'est pour une âme fière le sentiment de sa déchéance. Avoir eu l'ambition du sublime, l'orgueil d'un grand dévouement, tant de dédain pour les destinées simples et communes, tant de hauteur pour juger les défaillances d'autrui, et se trouver sous le coup du mépris, quel châtiment! Ce fut là désormais le supplice de ma vie. Le soleil me devint odieux,

il éclairait ma honte. Je n'osais plus regarder en face la vieille Marie-Anne, ce visage d'honnête femme me troublait. Je sus alors quelles sont les vraies misères de ce monde, celles dont on rougit et qu'on n'ose avouer; je sus qu'il n'est pas de plus cruel abandon que celui d'une âme qui a perdu le respect d'elle-même, qui se juge et se fuit. Il me semblait que Robert lui-même devait me mépriser; souvent je le lui disais, et tous les efforts de sa tendresse ne réussissaient pas à me rassurer. Sitôt qu'il me quittait, je tombais dans de cruels désespoirs; il me semblait presque que je le haïssais. J'aurais voulu être morte, et la mort me faisait peur. Que n'aurais-je pas donné pour croire au néant!

Tant que j'avais été pure, je m'étais crue invincible; les obstacles mêmes accroissaient mon orgueil, et j'affrontais le péril avec une témérité hautaine; je croyais n'avoir d'autres conseils à prendre que les miens, d'autre juge à redouter que moi-même. Cet immense orgueil ne survécut pas à ma chute; moi tombée, il ne me resta rien. Je passai subitement d'une confiance insensée à un abattement désespéré, et je commençai à flotter, comme une chose inerte, au gré des plus folles terreurs, des contradictions les plus douloureuses. J'essayais de regarder au ciel; mais Dieu ne m'apparaissait que pour me condamner.

Mes nuits s'écoulaient dans de mortelles insomnies ou d'effrayans cauchemars; j'arrivais au matin baignée d'une sueur froide, brisée de corps et d'âme, pour reprendre le lourd fardeau de mes remords. Mon mal ne fit qu'augmenter, et Robert s'en alarma malgré les efforts que je faisais pour le cacher. J'avais perdu le gouvernement de ma volonté : parfois j'accablais Robert de tendresse passionnée, puis l'instant d'après tout était changé; je l'accueillais d'un air irrité, ou bien je le repoussais et tombais en de longues crises de larmes. Je ne pouvais rester seule dans ma chambre sans ressentir une frayeur maladive; il me semblait que la vengeance divine m'attendait dans ce lieu. La vie me devint intolérable, et je suppliai Robert de m'emmener. — Allons plus loin, lui dis-je; la mer est devant nous, là-bas; marchons vers elle. Je retrouverai le calme peut-être au spectacle de sa grandeur et de ses orages.

Nous partîmes dès le lendemain. Quand je dis adieu à Marie-Anne, elle m'embrassa les larmes aux yeux. — Vous avez raison de retourner à Paris, dit-elle avec sa naïve rudesse; l'air du pays n'est pas bon pour vous, mademoiselle. Je n'osais pas vous le dire, mais je crois bien que vous n'auriez pas vu les neiges, si vous étiez demeurée ici plus longtemps.

Je la quittai sans la détromper et sans lui dire que je restais en Bretagne. Nous nous arrêtâmes, Robert et moi, dans un hameau de pêcheurs où de braves gens consentirent à nous recevoir. Pendant

les premiers jours, j'éprouvai, grâce à la nouveauté des lieux, à la présence continuelle de Robert, un véritable soulagement. Robert fit venir des livres, des journaux, des crayons; il m'obligeait à m'occuper, à sortir de moi. Nous fîmes de longues promenades, tantôt à pied sur la grève ou les falaises, tantôt en mer, dans une barque de pêcheurs. Dans une de nos excursions, nous découvrîmes une grotte creusée par les vagues dans les rochers, où nous prîmes l'habitude de venir chaque jour; quelquefois la marée montait, pendant que, paresseusement couchés sur le sable, nous suivions du regard le rapide progrès des lames, qui s'amoncelaient avec fracas à l'entrée de la grotte; quelques-unes même, s'allongeant sur le sable, venaient lécher nos pieds.

Nous étions alors prisonniers pour de longues heures, et rien ne nous plaisait plus que cette roche creuse où nous passions nos journées, séparés du reste du monde. Je ne pouvais me lasser de contempler la mer, cette immensité vivante, qui semblait, par sa plainte éternelle, s'associer à nos peines sans les troubler. Trop faible pour m'élever jusqu'à Dieu, je m'adressais à la nature comme à un intermédiaire secourable, et je puisais quelque douceur dans ces épanchemens. J'ai retrouvé un jour, dans un porte-feuille oublié, une de ces confidences, poésie sans art, où débordait mon cœur douloureux. Je la transcris ici parce qu'elle peint assez fidèlement l'état de mon âme :

La nuit vient de tomber sur la plage endormie;
Pas un rayon au ciel, pas une étoile amie!
Dans leurs folles fureurs les rafales du vent
Tordent les tamaris sur leur terrain mouvant,
Et de tes profondeurs un flot sombre s'élève,
Et vient, tout éperdu, se briser sur la grève,
Avec de longs soupirs, des cris et des sanglots,
Comme si tu roulais, enchaînés sous tes flots,
Meurtris par ta colère, ô mer impitoyable,
Des milliers de cap ifs dans leur prison de sable,
Rien ne peut t'arrêter. Les vagues de la mer
Montent, montent toujours... Pareil au flot amer
Qui creuse le rocher en ces grottes profondes,
Un mortel souvenir a, sous ses lourdes ondes,
Plus lourdes chaque jour, enseveli mon cœur.
Moins clément que la mer pourtant, le flot vengeur
Ne s'apaise jamais, jamais ne se retire,
Et, quand d'un souffle égal ton sein calmé respire,
Que dans ta couche, ô mer, tu rentres pas à pas,
Sur mon cœur sans repos la paix ne descend pas!...
Si tu pouvais du moins effacer ma souillure,
Je te dirais : Accours, prends cette vie impure,
Réveille tes fureurs! Dans ton flot indompté
Je veux trouver la mort avec la liberté.

J'essayai vainement d'exprimer de moins cruelles pensées; je ne

savais chanter ni l'amour ni le bonheur, et ne trouvais des mots que pour exprimer mes souffrances. Bientôt je devins incapable même de ce léger effort. Mon mal se réveillait avec une effroyable intensité. La vue d'un enfant, celle du pauvre ménage qui nous avait accueillis, me faisaient fondre en larmes. Félicités perdues pour moi, comme elles me semblaient douces! Notre hôte avait une petite fille de trois ans que j'embrassais parfois à la dérobée; elle se débattait, effrayée par l'ardeur de mes caresses.

Il arrivait aussi qu'irritée de tant souffrir, je me révoltais contre l'injustice de mon sort. — Si le ciel me repousse, si les hommes me maudissent, me disais-je, jouissons au moins des jours qui me restent à vivre. Je suis jeune, j'aime et je suis aimée; épuisons les joies de l'amour : ne les ai-je pas assez chèrement achetées? Mais l'amour lui-même semblait me trahir; j'avais trop souffert et trop longtemps; mon cœur était aride, et n'avait plus la force d'être heureux.

Alors j'accusais Robert. — L'amour n'est pas ce que j'ai rêvé, disais-je. Il m'écoutait sans colère : cette impétueuse nature se transformait pour moi; mais je m'aperçus qu'il devenait triste, et, quand je le vis souffrir, je me fis horreur. — Écoute, lui dis-je un jour que je le voyais plus abattu, partons encore; allons plus loin. Veux-tu m'emmener dans ton pays, dans cette Amérique qui t'est si chère? Mettons l'infini entre le passé et nous. Nous serons heureux là-bas. — Il me serra dans ses bras. — Tu as raison, dit-il, l'air de France te tue, et je meurs de ton mal. Envolons-nous bien loin, seuls, tout seuls au monde; nous commencerons une vie nouvelle; nul ne saura ce qui nous touche, et nous l'oublierons nous-mêmes. Il y a longtemps que j'avais ce désir, je n'osais pas te le dire.

Il paraissait si heureux que je me sentis calmée. Nous nous mîmes aussitôt à faire des rêves et à nous enchanter par avance d'une félicité idéale. Robert écrivit au Havre, où il avait eu autrefois des correspondans, pour s'informer des prochains départs. En attendant la réponse, nous continuâmes à nous entretenir de notre grand projet, à choisir la province où nous irions nous établir et les forêts qui abriteraient notre destinée fugitive. Je retrouvai de l'activité et comme une élasticité de vie pour faire nos préparatifs. La réponse arriva, nous annonçant qu'un paquebot devait partir pour New-York le 30 octobre, et Robert fit aussitôt retenir notre passage. Il nous restait sept jours encore; mais nous avions tant de hâte de nous mettre en route que nous résolûmes de quitter sur-le-champ le hameau que nous habitions et de voyager à petites journées.

Je poussai un soupir de soulagement, lorsque le lendemain je me plaçai, à côté de Robert, au fond de la carriole qui nous emportait. C'était une fraîche et claire matinée d'automne. Une légère gelée blanche couvrait les buissons et les herbes, et se changeait,

à mesure que le soleil s'élevait, en brillantes gouttes de rosée. Nous plongions de longs regards au creux des vallons noyés dans un brouillard transparent, tandis que la cime des coteaux baignait dans l'air pur. En étendant le bras, nous pouvions cueillir au passage des touffes de houx ornées de baies rouges, ou bien nous arrachions une feuille aux chênes trapus et mutilés qui se penchaient comme des sentinelles au bord du chemin. Notre petit cheval efflanqué marchait d'un pas joyeux, en secouant ses grelots, tandis que son maître sifflait à demi-voix une chanson mélancolique. La paix de la campagne me gagnait; il y avait longtemps que je ne m'étais senti l'esprit si léger. Nous voyageâmes ainsi à travers la Bretagne, puis la Normandie, évitant les voitures publiques et les grandes routes, et nous faisant conduire de préférence par les chemins détournés. Nous pouvions échanger librement nos impressions : le plus souvent un regard ou un sourire suffisait. Nous goutâmes pendant ces quelques jours comme une ombre de bonheur; mais l'âme humaine est ingénieuse à se créer des tourmens : elle a mille manières de souffrir d'une même blessure.

A mesure que le terme de notre voyage approchait, un souvenir déchirant se dressait devant moi. Louise m'apparaissait partout : je croyais la reconnaître dans chaque femme inconnue qui passait près de nous. La nuit, je l'entendais gémir à mes côtés. Cette chère image me devint une vision vengeresse... Je n'avais plus entendu parler d'elle depuis l'arrivée de Robert à La Roche-Yvon. En quittant Paris, j'avais résolu d'écrire à mon oncle malgré sa défense. La nécessité de fixer un plan de vie et l'arrivée de Robert firent ajourner cette lettre. Plus tard, je n'osai plus : qu'aurais-je pu dire?

Pendant notre station au bord de la mer, je m'étais, à l'insu de Robert, adressée au curé de Ville-Ferny pour avoir des nouvelles; je n'avais pas eu de réponse. Peut-être le paysan chargé de porter ma lettre à la poste du village voisin l'avait-il perdue; peut-être aussi le curé de Ville-Ferny n'avait-il pas daigné m'écrire. Je me figurais souvent que Louise était morte, et cette idée me rendait presque folle.

Vers le milieu du sixième jour, nous nous arrêtâmes dans une vieille cité normande accroupie dans la plaine, un peu noire, un peu triste malgré les flèches élancées de ses églises gothiques. C'est là que nous devions prendre le bateau à vapeur pour nous rendre au Havre; le *steamer* partait le surlendemain. Robert me proposa de sortir; mais je me sentais fatiguée, et il me laissa en promettant de revenir bientôt. Quand je fus seule dans cette chambre d'hôtel, froide, un peu sombre, n'ayant d'autre horizon que les maisons voisines, noircies par le temps, et une rue tortueuse, bruyante sans gaîté, mes fantômes familiers revinrent m'assaillir. Je voulus les

repousser : mes efforts ne servirent, comme il arrive d'ordinaire, qu'à leur donner plus de prise sur mon imagination ébranlée; bientôt je n'y pus tenir, et la tête en feu, la poitrine oppressée, je pris à la hâte un chapeau, et, m'enveloppant d'un châle, je sortis.

Je marchai droit devant moi, rapidement, sans rien voir; peu à peu l'air et le mouvement rafraîchirent mon front : le bouillonnement intérieur se calma dans mes veines. J'étais sur d'immenses avenues plantées d'arbres séculaires, entourant comme d'une ceinture une vaste prairie, dont l'extrémité se perdait au loin dans la campagne. Le vent, plus humide que froid, détachait les larges feuilles des platanes et les roulait devant moi en soulevant des tourbillons de poussière. Au ciel, de grands nuages noirs couraient, rapidement emportés. Ces longues avenues étaient désertes, et cette solitude me plut; je ralentis un peu ma course. Le jour baissait, je ne le remarquais point, et, quand je m'en aperçus, il y avait longtemps déjà que j'avais quitté l'hôtel. Je voulus revenir sur mes pas; mais je ne pus retrouver mon chemin, et, marchant toujours, j'arrivai sur le port.

La marée montait; elle refoulait la rivière, qui se gonflait en soulevant les vaisseaux à l'ancre; de petites vagues bruyantes clapotaient contre les murs du quai. Je restai à les considérer longuement; l'eau noire reflétait la lueur terne des réverbères et la lumière rouge des feux de charbon allumés sur les navires. Je voyais tout autour les matelots s'agiter comme des ombres. Nul ne s'occupait de moi, nul ne semblait me voir. Le ciel se couvrait de plus en plus, et l'obscurité devenait complète. A mesure que le jour baissait, mes pensées s'amoncelaient en orages. Je regardais alternativement le ciel, qui semblait se dérober sous les brumes, et l'eau noire et profonde du canal. — Fermer les yeux, pensais-je, et marcher en avant, tout droit, deux pas, trois au plus, puis disparaître pour toujours! et trouver le repos peut-être!... Qui sait?... Nul n'entendrait plus parler de moi. Une malheureuse qui se noie, c'est vulgaire et triste; mais se sauver avec un amant, est-ce moins triste et moins vulgaire?... Il souffrirait, lui, je le sais : du moins je ne le verrais plus souffrir; d'ailleurs les regrets sont-ils éternels? Il est jeune; la vie est longue... Mais le repos est-il là en effet, sous cette eau froide? Est-il vrai que nous ayons ainsi, à portée de notre volonté, un remède à tous nos maux, un refuge assuré contre le remords et la responsabilité de nos actes? Oh! si je savais que rien de moi ne dût survivre! Je l'ai entendu affirmer autrefois : comment se fait-il que je n'y peux croire? Quelle est donc cette partie de mon être qui proteste contre le néant, comme elle protestait hier, tout à l'heure encore, contre ma vie criminelle? Est-ce que la chair doit s'élever contre les œuvres de la chair? Est-ce qu'elle doit re-

fuser de se soumettre à ses lois?... Ah! mystère cruel, pourquoi me tentes-tu?

La pluie tombait maintenant en larges gouttes, comme des larmes tièdes; les rares passans se hâtaient, glissant le long des maisons pour se mettre à l'abri. Appuyée sur une borne de bronze autour de laquelle s'enroulait le câble d'un navire, je n'avais pas le courage de faire un mouvement. Robert pourtant m'attendait, je devinais son inquiétude; mais que faire? — Lui porter un amour empoisonné de remords, les lâches amertumes d'un cœur sans énergie! N'avoir la force ni de vivre, ni de mourir! me disais-je. Que vais-je devenir?...

La pluie tombait toujours, et je commençais à frissonner sous mes vêtemens mouillés; je regardai autour de moi pour chercher un abri. Apercevant une faible clarté à quelque distance, je me dirigeai de ce côté et me trouvai bientôt à l'entrée d'une petite cour pavée et dallée, et éclairée par une lanterne fumeuse. De hautes murailles percées d'étroites ouvertures l'entouraient de trois côtés. A droite, une porte basse était entre-bâillée; je la poussai, et j'entrai dans une chapelle. L'autel était éclairé, et un vieux prêtre officiait; mais l'assemblée, peu nombreuse, restait dans l'ombre. A droite de l'autel, une haute grille, derrière laquelle tombait à plis raides un rideau de serge, annonçait la présence de religieuses cloîtrées. Bientôt leurs voix, un peu traînantes et plaintives, se mirent à psalmodier l'office du soir. Je m'agenouillai dans le coin le plus obscur de l'étroite nef, et je me laissai bercer par ces chants qui s'élevaient et s'abaissaient d'une façon monotone sur chaque verset des psaumes. Il y avait bien longtemps que je n'étais entrée dans une église : la dernière fois, Louise m'accompagnait. Quels abîmes s'étaient creusés depuis ce jour!... Au bruit des chants et des prières, une sorte d'apaisement se faisait en moi : à genoux, les paupières fermées, les lèvres muettes, j'osais à peine respirer; mais bientôt le silence se fit, on éteignait les cierges, et les assistans commençaient à se disperser. Il fallait partir. — O Dieu! m'écriai-je dans un élan suprême, Dieu vivant qui entendez nos plaintes, qui pardonnez tous nos égaremens, Dieu de Madeleine et de la femme adultère, plus miséricordieux que les hommes, plus indulgent que ma propre conscience, Dieu saint, j'ai profané vos dons, je n'ai su faire que le mal... J'ai vécu d'orgueil, et l'orgueil m'a perdue. Je crie vers vous, Seigneur; sauvez l'ouvrage de vos mains.

Un léger coup frappé sur mon épaule me fit tressaillir : c'était une femme vêtue d'un costume moitié laïque, moitié religieux. — On va fermer, dit-elle.

— Comment se nomme cette église?

— La Charité.

— Un hospice sans doute?

— Non, madame, c'est une maison de refuge pour les filles repenties.

Je reculai d'un air égaré comme si elle m'eût frappée en pleine poitrine. — Ah! balbutiai-je, c'est là qu'on enferme ces... malheureuses?...

— Oui, madame; il y en a pourtant quelquefois qui viennent ici d'elles-mêmes.

Et, sans s'occuper de moi davantage, elle se mit à ranger les chaises. Je sortis en chancelant, et, arrivée dans la petite cour d'entrée, je fus obligée de m'appuyer contre le mur. En dehors de la cour, par la porte encore ouverte, j'apercevais le quai désert et l'eau du canal, à l'intérieur s'élevaient des bruits vagues qui ressemblaient à l'écho affaibli des psalmodies. — Y a-t-il vraiment des femmes qui viennent en ce lieu d'elles-mêmes, sans y être contraintes? Mais quand? sous l'empire de quels remords, de quels déchiremens? Y a-t-il donc un moment précis où une âme se dit : Voilà l'heure? Y a-t-il quelqu'une de ces pauvres créatures qui, aimée et le cœur plein d'amour, soit entrée là volontairement? — J'étais si absorbée que je tressaillis en entendant marcher à côté de moi. — Êtes-vous malade? qu'attendez-vous? dit la tourière, qui, près de fermer les portes, m'avait aperçue dans l'obscurité.

Je fis un mouvement pour sortir; puis, obéissant à je ne sais quelle force mystérieuse : — Pourrait-on parler à la supérieure ce soir? demandai-je, tandis que mon cœur battait à se rompre en attendant la réponse. Je me disais : Voilà l'arrêt de la fatalité. Si elle dit non, je partirai : Robert m'attend; si au contraire... Eh bien! ce sera ma sentence.

Il me sembla que des siècles s'écoulaient avant qu'elle ouvrît la bouche, et, quand elle eut parlé, je fus obligée de lui faire répéter sa réponse : je ne l'avais pas entendue. — A cette heure! avait-elle dit, c'est impossible. — Je respirai avec force; pourtant je ne sortis pas.

— Il s'agit, ajoutai-je, d'une âme à sauver. Que Dieu vous pardonne, ma sœur, si, pouvant m'introduire, vous m'avez repoussée!

Je m'éloignai. Elle me rappela. — Entrez, dit-elle. Je vais demander si ce que vous voulez est possible.

Un nuage passa sur mes yeux. La terre me paraissait tourner autour de moi, et je fus tentée de m'enfuir; mais elle avait ouvert une porte, elle marchait devant moi : je la suivis. Elle m'introduisit dans un parloir, posa une petite lampe sur la table de bois blanc, puis elle sortit. Je me laissai tomber sur une chaise de paille, et j'écoutai. Une cloche tinta à l'intérieur : un coup, deux coups, puis quelques pas discrets et des murmures de voix, puis le silence

et un peu après une autre cloche, plus éloignée, répétant le signal. Je ne sais combien de temps je restai là, frémissante et n'entendant que les battemens de mon cœur. Enfin le bruit d'une porte tout près de moi me fit tourner la tête vers une double grille noire qui coupait en deux parties la petite pièce où j'étais. Derrière cette grille, j'entendis le frôlement d'une robe sur les dalles; une clé grinça dans une serrure, et les lourds volets qui garnissaient la grille à l'intérieur s'ébranlèrent et se replièrent lentement. Une femme vêtue d'une tunique de laine blanche et d'un voile noir m'apparut à travers les étroits barreaux, et se tint debout devant moi, sans parler. Alors, sous l'empire de cette puissance inconnue à laquelle j'obéissais malgré moi, je lui racontai ma triste histoire, cette tentation de mourir qui m'obsédait, et le hasard qui m'avait conduite dans cette demeure, et qui me poussait encore en ce moment à lui demander conseil. Elle m'écouta sans m'interrompre.

— Dieu vous cherche, ma fille, dit-elle quand j'eus fini. Écoutez-le, abdiquez à ses pieds cette liberté dont vous avez fait un si mauvais usage; donnez-vous à lui, mais librement, non par surprise. Allez et méditez; quand votre résolution sera prise, vous viendrez, et notre maison vous sera ouverte.

— Si je pars, je sais que je ne reviendrai pas, m'écriai-je en me mettant à genoux au pied de la grille. Ma mère, décidez pour moi : je suis faible, car j'aime. Je sens mon cœur qui m'échappe, retenez-moi. Fermez vos grilles sur celle qui doit disparaître du monde... Qui sait si je rencontrerai jamais une heure comme celle-ci?

Je la priais, elle méditait sans répondre, et j'espérais lâchement qu'elle ne me garderait pas. A la fin, elle céda. — Souvenez-vous, dit-elle, que vous serez libre de sortir le jour où vous le voudrez. — Et remarquant ma pâleur : — Pauvre fille, ajouta-t-elle doucement, vous avez raison de venir à nous, personne ne vous réclame, et vous êtes pour tous une occasion de chute et de scandale. — Elle me demanda alors si je n'avais aucun adieu à faire; je lui sus gré de cette pensée, et je traçai d'une main défaillante les lignes qui suivent.

Ceci est mon testament.

« Je vous lègue Louise à consoler.

« Je vous ai trop aimé, Robert : cet amour a été notre malheur à tous. Vous avez bien souffert à cause de moi, pauvre ami, et souvent je me suis maudite en vous voyant si triste et si pâle. Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait et celui que je vais encore vous faire. Je n'avais plus la force de vivre ainsi; les larmes de Louise m'étouffaient.

« J'ai tenté le sublime et j'ai échoué misérablement; j'ai été un

être inutile et malfaisant. A vous, Robert, de réparer le mal que j'ai causé; à vous de faire que mon âme, cette âme dont vous avez été la trop chère idole, repose un jour en paix! »

Bien des larmes coulèrent sur ces lignes, et dans ma hâte d'en finir j'étouffai les choses que j'aurais voulu dire. La supérieure attendait : je lui présentai le papier; mais elle refusa de le lire. —Vous êtes encore libre, dit-elle. Je mis l'adresse, et la priai de faire remettre cette lettre le même soir à Robert, mais de façon qu'il ne pût voir le messager; puis je quittai le parloir, et la tourière m'introduisit dans l'intérieur du refuge, où je retrouvai la supérieure. Elle me prit la main et me conduisit à travers d'étroits corridors et de longs escaliers. — La règle de la maison est bien austère, me dit-elle, et les exercices vous sembleront durs. Je voudrais les alléger; mais ceci dépasse mon pouvoir. Pour vous donner du courage, mon enfant, vous songerez que la vie est courte, et que vous avez beaucoup à expier.

Je ne répondis pas. Que m'importait? Ma pensée était ailleurs: elle suivait les pas du messager, elle le devançait même. Ah! comme je tremblais pour Robert! Je m'aperçus à peine que nous entrions dans un dortoir, et que nous nous arrêtions devant une petite couchette nue et froide; je ne sais comment il se fit que je me trouvai déshabillée et couchée. La supérieure s'était retirée, une veilleuse seule m'éclairait, et la respiration des femmes endormies dans cette immense salle faisait autour de moi comme un épais murmure.

Quelle nuit! Que de fois je me soulevai, décidée à reprendre mes vêtemens et à courir vers Robert! Puis, songeant que tout le monde dormait et que je ne pouvais sortir, je retombais découragée.

VII.

J'appris le lendemain que Robert m'avait attendue longtemps la veille sans concevoir d'inquiétude. A mesure pourtant que la soirée avançait, il devint soucieux, et bientôt, persuadé que je m'étais égarée, il était sorti dans l'espoir de me rencontrer. A plusieurs reprises, il était rentré à l'hôtel, et, ne m'y trouvant pas, il sortait chaque fois plus agité; il avait aussi envoyé au-devant de moi dans différentes directions. Ce fut pendant une de ses absences que ma lettre arriva, et, quand il rentra, on ne put lui donner aucun renseignement sur la personne qui l'avait apportée. A peine l'eut-il lue qu'il s'élança comme un fou hors de l'hôtel, et passa toute la nuit à errer dans les rues de la ville. Dès le matin, il fit commencer les plus actives recherches, et obtint même la permission de faire sonder le canal et la rivière jusqu'à une assez grande distance.

Tout le temps qu'il passa dans cette ville, c'est-à-dire près d'une semaine, j'eus régulièrement de ses nouvelles, grâce à la supérieure, qui, par pitié pour moi, le fit surveiller discrètement. Perdant enfin tout espoir de me retrouver et convaincu sans doute que j'avais attenté à mes jours, il partit.

Je priai le chapelain de la maison d'écrire secrètement au curé de Ville-Ferny, et je sus ainsi que Louise vivait à la campagne, avec son père, fort retirée, ne voyant pas même ses plus proches voisins; quelques vieux amis seuls étaient admis de temps à autre. Louise d'ailleurs était fort souffrante et ne quittait pas la chaise longue. Elle commençait à l'époque de notre fuite une grossesse que personne n'avait soupçonnée, et qu'elle-même peut-être ne soupçonnait pas encore. On devine le coup que notre cruelle trahison dut porter à cette âme si tendre au moment même où une double vie s'éveillait en elle. Elle ne faisait que dépérir, et l'on doutait qu'elle pût mener à terme son précieux fardeau. Si mauvaises que fussent ces nouvelles, elles me calmèrent un peu. Louise vivait. Le curé ajoutait qu'on lui avait assuré que M. Robert Wall était à Paris; mais il ne savait rien de plus.

De longs mois s'écoulèrent, pendant lesquels je m'initiai douloureusement à ma nouvelle vie. J'étais bien seule. La sainteté des religieuses me décourageait, et le respect me tenait éloignée d'elles. Les femmes qui m'entouraient au contraire, mes compagnes de misère, m'inspiraient une répugnance invincible; ces visages vulgaires, flétris pour la plupart, frappés d'effronterie, me faisaient horreur. Elles avaient essayé d'abord de m'attirer à elles en provoquant une confidence par le récit de leurs infortunes; mais devant mon sauvage silence elles s'étaient lassées, et maintenant elles me fuyaient. Aucun bruit du dehors ne m'arrivait; il me semblait que j'étais dans ces lieux d'expiation où les bruits de la terre expirent et où les âmes criminelles attendent l'heure du pardon. J'appris à travailler. Courbée dès le matin sur un métier ou appliquée à un grossier ouvrage de couture, je tuais la pensée par l'activité matérielle. Les nuits surtout m'étaient odieuses; cette communauté de vie avec des êtres moins coupables que moi peut-être, mais plus dégradés, m'inspirait une invincible répulsion. Ces femmes sont réparties en plusieurs classes : les plus jeunes, celles qu'on enferme seulement par prudence, sont soigneusement préservées du contact des autres. Il y a une classe spéciale aussi pour les filles réellement repenties, celles qui depuis de longues années donnent aux autres le bon exemple, et qui refusent de quitter la maison.

Moi, j'étais parmi les *Thaïs*, comme on les appelle, c'est-à-dire les nouvelles venues, toutes palpitantes encore de leurs passions à peine vaincues, et agitées pour la plupart du désir de recouvrer la

liberté. C'est le vice encore frémissant : à les voir, à les entendre, le dégoût me prenait; mais je devais rester parmi elles : ce spectacle m'était salutaire. Ah! si l'on savait ce que deviennent dans les bas-fonds de la société ces passions que nous idéalisons trop souvent dans le monde! Je fus longtemps avant de m'avouer que l'orgueilleuse Madeleine était, elle aussi, une parcelle de cette fange où le vice mal assoupi fermentait sourdement autour de moi. Peu à peu pourtant je courbai la tête, et j'appris à prier...

Un matin, je reçus une lettre du curé de Ville-Ferny. « Les voies de Dieu sont mystérieuses, écrivait-il; il fait jaillir la lumière des ténèbres et la consolation de la source même de nos larmes. Votre cousine a donné le jour à un fils. Jusqu'au dernier moment, on craignait qu'elle ne pût vivre assez pour voir son enfant; mais Dieu lui a accordé cette grâce.

« L'épreuve a été terrible; on m'appela en toute hâte. Son père était là, pâle comme un marbre : je n'oublierai jamais l'expression de ce visage. Il contemplait sa fille d'un œil sans larmes et suivait sur son front le progrès des ombres mystérieuses qui l'envahissaient. Je priais au pied du lit. Dans la pièce voisine, on entendait par intervalles le faible vagissement de l'enfant nouveau-né et des voix de femmes chuchotant entre elles. Dans la chambre de la malade, il régnait au contraire un silence effrayant. Tout à coup elle se souleva, et, fixant sur nous un regard assuré : — Mon mari! dit-elle avec une fermeté inusitée, je voudrais voir mon mari. — Son père, sans répondre, me jeta un regard plein d'angoisses. Nous nous étions rencontrés dans la même pensée : c'était le délire qui commençait; mais elle, se dressant tout à fait et de la même voix nette et calme : — Je veux le voir et lui remettre moi-même son fils, dit-elle. Puis, cherchant sous son oreiller un petit portefeuille dont elle ne se séparait jamais, elle y prit un papier soigneusement plié, et me le tendit. C'était l'adresse de M. Wall, et je ne sais encore comment elle se l'était procurée. — Monsieur le curé, reprit-elle, je vous en prie, partez sur-le-champ; dites-lui que je le demande : il viendra, je le connais. Allez vite, le temps presse; je tâcherai de vivre jusqu'à votre retour.

« Elle se laissa retomber sur ses oreillers; je consultai son père du regard : il hésitait et semblait sous l'empire d'un violent combat intérieur. Enfin il fit un signe, et je partis. Il était nuit quand j'arrivai à Paris; je courus à la demeure de M. Wall. Je tremblais qu'il ne fût absent, ou qu'il ne refusât de me recevoir. On m'introduisit sur-le-champ. M. Wall me parut vieilli, quoique l'expression de son visage fût la même qu'autrefois. Je ne sais s'il me reconnut, mais il ne laissa paraître aucune émotion; il se leva et se tint de-

bout, sans parler, attendant que je lui expliquasse le motif de ma visite. J'avais songé à le préparer peu à peu à ce que j'avais à lui dire; son attitude impatiente et hautaine me fit changer d'avis. Quand il apprit que sa femme était mourante et le demandait, il tressaillit : une pâleur subite couvrit son visage, et ses lèvres frémirent; mais, lorsqu'il sut qu'il avait un enfant, il cacha son front dans ses mains. — Un fils! s'écria-t-il, j'ai un fils! — Puis, d'une voix profonde : — Ah! pauvre femme! pauvre Louise!

« Tout à coup il releva la tête. — Partons, monsieur, partons vite. — Et, sans parler à personne, sans tarder un instant, il marcha devant moi.

« Pendant la route, il m'adressa de nombreuses questions sur sa femme et son enfant; il semblait en proie à une véritable fièvre. Sans cesse il se penchait à la portière du wagon et plongeait dans la nuit des regards inquiets; puis il se rasseyait avec un de ces soupirs où semblent se concentrer toutes les énergies et les angoisses de l'âme. — Pensez-vous que j'arrive à temps? me demandait-il alors. Si elle allait croire que je lui ai refusé de la voir dans un tel moment! — Elle vous attend, répondais-je.

« Deux heures de la nuit sonnaient à l'église du village lorsque nous arrivâmes au perron du château. Avant d'entrer, il s'arrêta, et, me prenant le bras : — Croyez-vous qu'elle sache,... qu'elle soit informée?... — Il hésitait et ne pouvait achever. Je compris sa pensée. — J'ai lieu de croire qu'elle sait tout, lui dis-je; des crises de larmes plus fréquentes dans ces derniers temps, et sur lesquelles elle refusait de s'expliquer, se rattachaient sans doute à la nouvelle de cette mort funeste, très répandue dans le pays.

« Il frémit, et, lâchant mon bras, il traversa d'un pas rapide la terrasse jusqu'à un angle où il s'appuya comme pour se soutenir, et resta la tête penchée : on eût dit qu'il cherchait sur un banc voisin quelque trace connue, quelque signe familier que l'obscurité lui dérobait.

« Je l'appelai. Il passa la main sur son front à plusieurs reprises, comme pour chasser le souvenir qui l'arrêtait ainsi au seuil de cette demeure; puis ses yeux se fixèrent sur une fenêtre faiblement éclairée au premier étage. Il se rapprocha lentement. Nous entrâmes. Rien n'était changé dans la chambre de la malade depuis mon départ. Elle semblait dormir. Son père, assis près d'elle, gardait une immobilité de statue; il ne parut pas nous voir.

« Pendant un temps assez long, on n'entendit d'autre bruit que celui de notre respiration oppressée. Aucun de nous ne parlait ni n'osait faire un mouvement. Enfin Mme Wall ouvrit les yeux, et, voyant son mari penché vers elle, elle le regarda fixement, comme

si elle eût craint d'être dupe d'un songe; puis une faible rougeur passa sur son visage, elle se souleva, et, lui tendant la main : — Pauvre Robert!... dit-elle. — Il saisit cette petite main, et, tombant à genoux, il pleura comme un enfant. Elle se fit alors apporter son fils, et appelant votre oncle : — Père, dit-elle, voici l'heure de pardonner: c'est ma faute, vois-tu, je n'ai pas su me faire aimer. Mon fils, j'espère, sera plus heureux que moi. — S'adressant alors à son mari : — Robert, vous n'avez pas vu mon père? — Tous les deux comprirent. Ils osèrent se regarder pour la première fois et se saluèrent.

« Peu d'instans après, la fièvre vint, puis le délire. Il semblait que l'agonie allait commencer; mais la frêle créature résistait à la mort. La nuit, le jour suivant s'écoulèrent dans de cruelles alarmes. D'autres nuits et d'autres jours, des semaines entières ont passé. Son père et son mari ne l'ont pas quittée. Le mieux est venu et a ramené l'espoir et la confiance... Ils partent tous ensemble pour l'Amérique dans la seconde semaine de ce mois. »

Il allait donc s'accomplir, ce voyage autrefois rêvé par Robert; mais celle qui avait dû l'accompagner d'abord restait seule en arrière, ombre ignorée du passé.

Je regardai la date de cette lettre : il y avait deux semaines déjà qu'ils étaient en mer.

Mars 18...

Neuf années ont passé, neuf années toutes semblables, où pas un jour n'a différé de l'autre : j'ai vécu de la vie de mes compagnes, accomplissant comme elles, dans un ordre calculé et à des heures invariables, la monotone série de nos travaux et de nos prières. Aujourd'hui pourtant je vis à part : des évanouissemens subits et prolongés ont causé de l'inquiétude autour de moi, et on m'a retirée des salles communes. J'ai une cellule où je vis seule le jour, où je dors seule la nuit. C'est un adoucissement que je n'ai pas demandé, mais dont je jouis avec bonheur.

J'ai employé ce temps à recueillir mes souvenirs, à écrire cette longue confession. Peut-être sera-t-elle pour d'autres un enseignement profitable. Peut-être le récit de mes misères, de mes remords, de mon expiation, désarmera-t-il ceux que j'ai scandalisés par mes égaremens, et m'obtiendra-t-il l'aumône d'une prière : l'indulgence est aisée envers les morts, et quand on lira ces lignes, celle qui les écrit aura depuis longtemps disparu de ce monde.

Il m'en a coûté de remuer toutes ces cendres; je l'ai fait pourtant sans rien dissimuler. Ma tâche est terminée. Il y a des états de

l'âme sur lesquels le temps passe en vain : il n'apporte et n'enlève rien. Je vivrais vingt ans que je n'ajouterais à ce qui précède ni un sentiment nouveau, ni un événement digne de remarque. Je ne désire plus rien, pas même de mourir...

8 mai 18...

Je croyais tout fini; je me trompais. Une nouvelle inattendue m'a tirée de ma torpeur : ils reviennent! Louise écrit à Ville-Ferny pour annoncer leur arrivée, qui suivra de près son message. Ils sont heureux, c'est elle qui le dit.

Pourquoi ce trouble? Je croyais mon cœur mort à toutes choses, et je le sens frémir à leur approche. Louise, me dit-on, parle de son père, qui les accompagne et qui se fait vieux, puis longuement de ses enfans. Ils en ont trois maintenant.

J'étouffe dans cette cellule; je voudrais pouvoir marcher, courir même... Vain effort! je retombe sur cette chaise, que je ne quitte plus. Par ma fenêtre ouverte, je vois plusieurs religieuses qui se promènent dans les allées du jardin; leurs visages sont paisibles; elles rient, même les plus âgées, d'un rire frais et jeune. Que c'est beau, la pureté! une vie pure, un cœur pur!

Plus près de moi, d'autres bruits me frappent : des métiers s'agitent, et des voix rudes et grondeuses... Ce sont les *Thaïs* qui travaillent... C'est ma famille, à moi! O Dieu juste!...

10 mai 18...

Non, je ne sortirai plus de cette cellule; je ne peux même plus me traîner à la chapelle.

Mon horizon se resserre. Je le trouvais si borné déjà quand je pouvais encore parcourir l'enceinte du refuge. Les limites se sont bien rapprochées. Les quatre murs de ma cellule et une étroite échappée sur les arbres du jardin, voilà ce qui me reste de l'immense univers! Il ne semble pas qu'un être humain puisse tenir moins de place : il faudra se réduire encore pourtant; l'espace se rétrécira de plus en plus jusqu'à prendre l'exacte mesure de ce corps amaigri. Ce sera ma dernière demeure. Quelquefois, dans l'obscurité de mes nuits sans sommeil, je crois sentir comme l'approche des murs qui vont m'enserrer dans leur étreinte.

Mon heure n'est pas éloignée... Tantôt j'étais près de ma fenêtre ouverte, seule comme toujours, et je poursuivais dans les profondeurs sans tache du ciel je ne sais quelles visions qui m'emportaient loin de la terre. En abaissant les yeux sur la vitre appuyée contre la boiserie noire, j'ai aperçu, se reflétant comme dans un miroir,

une figure dont l'aspect m'a saisie : des yeux agrandis outre mesure, une bouche sévère et douloureuse, un visage aminci, dont les contours se confondaient avec les linges blancs de sa coiffe. Où donc avais-je autrefois rencontré cette femme? Elle était vêtue de l'habit des pénitentes : comment ne l'avais-je pas vue déjà dans la maison?...

Par un brusque mouvement de curiosité, je me suis retournée; le pâle fantôme s'est retourné comme moi.

Je n'ai pu retenir un sourire. — Quoi! c'est vous, Madeleine? Qu'avez-vous fait de votre jeunesse et de votre beauté, pauvre fille?...

Ce visage oublié depuis dix ans, je l'ai regardé de nouveau : il ne semble plus appartenir à un être vivant. Personne au monde ne pourrait maintenant me reconnaître, — non, personne!...

Ai-je dit que le temps passait sans rien enlever?

Il a tout emporté au contraire, sauf la douleur.

12 mai 18...

Si j'allais attendre leur arrivée au Havre? Je suis libre : aucun vœu ne me retient. Je me cacherais pour les voir une dernière fois; ils ne se douteront pas de ma présence, et, quand même ils passeraient tout près de moi, que pourrait leur dire ce visage foudroyé? Pas un seulement ne tressaillerait en me coudoyant dans la foule. Il me semble les voir : mon oncle un peu courbé, un peu blanchi; Louise toujours belle, avec ces formes un peu plus amples que la seconde jeunesse apporte aux femmes; ces trois beaux enfans, avec des têtes d'anges... Et lui?... Non, je n'irai pas!

Quand ils mettront le pied sur la terre de France, j'aborderai, moi, d'autres rivages...

13 mai 18...

Je ne quitte plus mon lit. On ne me laisse plus seule : il y a toujours une religieuse priant à mes côtés. Le chapelain est venu ce matin, il reviendra ce soir pour les dernières prières. C'est moi qui l'ai demandé...

Il y a une pensée qui m'obsède et que je ne peux chasser. Je voudrais savoir s'il m'a réellement aimée! M'a-t-il aimée, hélas! comme je l'aimais? Mais qu'importe?... Tout est fini : dors en paix, pauvre Madeleine!

P. Albane.

LA GRÈCE

DEPUIS LA RÉVOLUTION DE 1862

II.

LA SOCIÉTÉ GRECQUE ET LA CHUTE DU ROI OTHON (1).

La Grèce est le plus petit des royaumes de l'Europe; elle n'a pas 1,200,000 habitans, et ses revenus montent à peine à 20 millions. Si on ne devait la considérer qu'au point de vue de la puissance matérielle, elle serait à peine digne de l'attention des hommes d'état. Aujourd'hui ce petit royaume traverse une crise grave, à laquelle malgré tout il faut prévoir dans l'avenir une heureuse issue, mais qui a temporairement le résultat de toutes les révolutions, celui d'affaiblir le pays et de gêner son action en dehors de ses frontières. Avec ses finances délabrées et son armée désorganisée, la Grèce ne saurait de longtemps donner à la Turquie des inquiétudes directes au point de vue militaire. Elle n'aurait pas les moyens d'entreprendre une campagne pour affranchir l'Épire, la Thessalie, la Macédoine ou la Crète, ou même de fomenter et de soutenir une insurrection sérieuse dans ces provinces contre l'autorité de la Porte. Aussi bien des gens, après avoir cru la Grèce capable de conquérir à elle seule une grande partie de l'empire ottoman, après s'être fait une idée trop haute de ses forces, en sont venus, par l'excès contraire, à la considérer comme un pays nul, sans influence et sans avenir, condamné à végéter dans l'anarchie sur son étroit territoire. La nation grecque paie durement aujourd'hui, bien plus encore que certaines fautes de ses chefs de partis, l'exagération de

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

l'enthousiasme dont elle a été l'objet en 1821. Ce qu'on reproche aux Grecs, sans peut-être y avoir bien réfléchi, c'est de n'avoir pas réalisé un espoir chimérique et recommencé le siècle de Périclès au lendemain de l'indépendance. Le plus grand malheur de ce peuple est que, tout en parlant beaucoup de lui, on ne l'a jamais suffisamment étudié ni compris. Et cependant les races, comme les hommes, gagnent toujours à être connues dans l'exacte mesure de leurs défauts et de leurs qualités, telles que les ont faites leur naissance, leur éducation, les vicissitudes qu'elles ont traversées, les influences qu'elles ont subies.

La faiblesse, nous dirions même l'impuissance matérielle de la Grèce, n'est pas un fait nouveau, conséquence de la dernière révolution. Le royaume hellénique a toujours été hors d'état d'engager avec des chances de succès une guerre contre la Turquie; depuis qu'il a repris sa place parmi les nations européennes, on l'a constamment vu déchiré par les factions, plongé dans le chaos de sa formation sociale, sans finances et sans armée. Tout impuissante qu'elle est, la Grèce n'en a pas moins été depuis trente ans et n'en est pas moins encore aujourd'hui un des points les plus importans de la politique européenne; incapable d'enlever violemment une province à la Turquie, elle tient pourtant dans ses mains une des clés de la question d'Orient. Il importe de rechercher les causes de ce phénomène étrange, de préciser quelle est dans l'Orient contemporain la situation morale de la Grèce indépendante, d'étudier le caractère de la nation hellénique avec ses qualités et ses défauts, enfin de jeter un coup d'œil rapide sur le gouvernement qui pendant trente ans a présidé aux destinées de ce pays, car c'est dans le passé seulement qu'on peut trouver les moyens de préjuger l'avenir et de mieux comprendre le présent.

I.

Le rôle de la race grecque dans l'Orient contemporain offre une étroite ressemblance avec celui qu'elle y jouait dans l'antiquité. Qu'étaient-ce, au point de vue des ressources matérielles, que les républiques de Sparte et d'Athènes, qui, sans cesse en guerre l'une contre l'autre et troublées de plus dans leur propre sein par des dissensions continuelles, comptaient à peine deux cent mille citoyens chacune? Ne se trouvaient-elles pas, à l'égard du colossal empire des Perses, dans la même situation que la Grèce d'aujourd'hui vis-à-vis de la Turquie? Par un sublime effort de patriotisme, elles avaient pu, en s'unissant, repousser l'invasion de Xerxès, comme la Grèce moderne a pu secouer le joug des sultans; mais la Grèce antique eût été incapable, par ses propres forces, de renver-

ser la puissance des Achéménides, si elle n'avait appelé à son aide le bras de barbares hellénisés, qui commencèrent par l'asservir. Peuple essentiellement marin, les Hellènes s'étaient répandus le long des rivages de la mer sur des étendues assez vastes, mais étroites, où ils formaient une couche sans profondeur. Toutes les fois que la population prenait un trop grand accroissement dans les cités helléniques, un besoin inné poussait cet excédant loin du sol natal; des troupes d'émigrans s'en allaient fonder des villes nouvelles, véritables greffes de civilisation entées sur des souches barbares, au sein desquelles pénétrèrent bientôt l'esprit et les mœurs de la Grèce. A la suite des conquêtes macédoniennes, et déjà même avant cette époque, les Grecs se sont dispersés sur un espace de terrain immense, agissant partout à l'aide de leur double supériorité intellectuelle et commerciale, modifiant par leur simple contact les tribus les plus différentes et les conquérant à l'hellénisme, laissant en un mot l'empreinte indélébile de leur passage jusque dans les régions les plus éloignées du monde antique. Cette supériorité, ils la devaient non à la vigueur ou la pureté physique de leur race, à la puissance effective de leurs cités, mais aux forces de leur âme et de leur génie. De tout temps, ce peuple vraiment privilégié a été disséminé par les décrets de la Providence au milieu des masses passives des autres peuples comme un levain qui provoquait en elles le développement, comme une âme qui leur communiquait la vie et le mouvement. Il en est encore ainsi de nos jours. Établis en colons sur les côtes de Syrie, les Grecs ont mis les Maronites en communication avec la mer, ils sont maîtres d'une grande partie du commerce de l'Égypte, et de là ils se tendent la main sur une ligne non interrompue depuis Damas et Alexandrie jusqu'à Stamboul, donnant à chacune des cités marchandes du Levant le caractère d'une ville avant tout grecque, comme l'étaient sans exception toutes les cités du littoral asiatique dans l'antiquité. Le commerce de la Mer-Noire est pour eux presque un monopole, et les grandes villes commerciales de la Russie du midi, telles qu'Odessa et Taganrog, sont réellement des colonies helléniques établies au milieu des Moscovites, de même qu'Olbiopolis, Théodosie et Panticapée étaient jadis des établissemens grecs au milieu des Scythes.

La race grecque représente la force motrice dans l'empire turc, comme, il y a vingt-deux siècles, elle la représentait dans l'Asie des Perses; elle la représente même dans tout ce vaste empire russe auquel elle a donné sa foi, sa civilisation, ses arts, de telle façon que, dans un sens moral, il y a eu presque une sorte de transformation des Slaves en Grecs. Là où le commerce, l'industrie et la civilisation ont été portés à un certain degré de développement dans les pays orientaux, c'est aux Grecs qu'en revient l'honneur. Ecclésias-

tiques, médecins, changeurs, marchands, secrétaires des pachas, employés de finances, interprètes dans toute la Turquie, les Grecs ont jeté sur ce pays comme un immense réseau qui leur permet d'accaparer toutes les affaires, de prendre en main le fil de toutes les intrigues gouvernementales et de toutes les tentatives populaires. Ils sont même destinés à raviver le sentiment national des autres races chrétiennes. En Servie, les germes d'émancipation et de renaissance ont été jetés par Rhigas et par l'hospodar Constantin Ypsilantis bien avant que l'on n'aperçût les premiers symptômes du mouvement qui s'est manifesté de nos jours au sein des populations slaves. Les Roumains de la Moldavie et de la Valachie, n'ont commencé à se sentir une nation qu'après avoir été relevés de leur ignorance et de leur abaissement par les princes phanariotes, après avoir reçu pendant plus d'un siècle une éducation exclusivement grecque, après que Bucharest eut été le premier centre reconstitué de vie hellénique. Encore aujourd'hui, quelques progrès qu'ils aient accomplis, ils parviendraient difficilement à se passer de l'élément d'activité et d'intelligence que maintiennent les colonies d'Hellènes établies dans presque toutes leurs grandes villes, où elles ont su se mettre en possession du commerce et d'un grand nombre de professions libérales, telles que la médecine. Là où l'hellénisme a fait pénétrer son influence, les Bulgares ont aussi été relevés à leurs propres yeux; dans l'état de décadence où la servitude les avait réduits, ils n'avaient eux-mêmes presque plus l'amour de la patrie, et leurs seuls patriotes sont sortis des écoles grecques. Il serait facile de montrer l'action des Grecs, aussi grande et aussi féconde, pénétrant par une sorte d'infiltration latente dans l'Asie-Mineure et dans la Syrie, au sein des Maronites du Liban, et même plus d'une fois auprès des chefs musulmans qui, comme Ali-Bey et l'émir Daher, essayèrent d'y élever le drapeau d'une nationalité arabe contre la Porte-Ottomane.

De toutes les races qui habitent la Turquie, la race grecque est la plus intelligente et celle qui possède le plus remarquable ensemble de qualités. Seuls dans l'empire ottoman, les Grecs s'occupent activement de fabriquer; ils sont plus laborieux qu'aucun autre peuple du midi. Dès les premiers débuts de leur régénération, ils se sont montrés tellement supérieurs dans le commerce et dans la navigation, que les Anglais, bons juges en pareille matière, et tout étonnés de leur habileté, de leur persévérance, de leur esprit d'économie, ont prédit à leur marine un succès extraordinaire. Et cette prédiction, nous la voyons aujourd'hui réalisée, puisque les Grecs, tant du royaume hellénique que des ports de la côte de Turquie, ont actuellement entre leurs mains tout le cabotage du Levant et font même une concurrence victorieuse aux autres pavillons dans la

grande navigation entre ces contrées et les ports de l'Europe occidentale. Les Grecs ont une vie de famille plus intime, plus unie et plus pure que bien des peuples méridionaux plus avancés qu'eux; ils traitent les femmes avec respect, et par cette seule raison il est permis d'affirmer que la perspective d'une civilisation supérieure leur est ouverte. Ce sont là les traits les plus caractéristiques qui distinguent le Grec du Turc, paresseux et craignant la mer, de l'Albanais, sauvage, grossier et perfide, qui avilit sa femme jusqu'à en faire sa servante et presque sa bête de somme, du Slave, courageux, mais sans intelligence politique, et jusqu'à présent incapable de dépasser un certain degré de civilisation, du Roumain, plongé dans toutes les fanges de la corruption byzantine, du Juif et de l'Arménien, cupides tous les deux, et ne sachant pas faire du produit de leur travail un usage profitable aux autres. Ce sont ces qualités qui, même dans la servitude, rapprochent les Grecs des sociétés occidentales, et qui leur ont valu des sympathies que l'on a pu ébranler, mais non jamais entièrement déraciner.

Pour quiconque étudie la situation de la Turquie depuis trente ans, deux faits dominent les graves événemens qui s'y sont accomplis sans amener encore la solution de la question d'Orient : c'est la décadence de plus en plus irrémédiable des musulmans et en même temps les progrès de la population chrétienne. Ces progrès se sont réalisés dans toutes les branches. Depuis trente ans, les chrétiens de la Turquie ont grandi en nombre, en intelligence, en moralité, en instruction, en richesse. Ce ne sont plus les rayas abaissés et tremblans du début de ce siècle : si les tanzimats, les hatti-cherifs et les hatti-houmayouns sont demeurés lettre morte, si rien n'a été réellement fait pour établir l'égalité politique tant de fois promise des religions et des races, ils ont aujourd'hui le sentiment de leur force et de l'impuissance croissante de leurs dominateurs; ils comprennent que la prépondérance passera bientôt entre leurs mains. Ainsi se prépare l'unique solution praticable et juste du grand problème oriental, celle qui s'accomplira par la régénération et l'affranchissement des races de l'Orient sur le sol qu'ont possédé leurs ancêtres. Dans ces deux faits de premier ordre, l'initiative et l'action principale appartiennent incontestablement à l'élément grec. Lorsque l'empire turc s'écroulera définitivement, et que de ses débris sortiront de jeunes nations chrétiennes, la part territoriale des Grecs ne sera sans doute pas celle que supposaient les philhellènes de 1821, celle que les Grecs eux-mêmes rêvent dans leurs aspirations d'avenir : elle sera peut-être la plus restreinte de toutes; mais la race hellénique n'en aura pas moins à s'enorgueillir d'avoir semé une moisson dont elle ne recueillera pas tous les fruits. Elle aura su accomplir en Orient une œuvre aussi grande et aussi

féconde que celle de ses ancêtres, et elle gardera toujours la primauté d'intelligence, de civilisation et d'influence morale sur les peuples qu'elle aura contribué à délivrer. La race grecque est en effet l'intermédiaire obligé par lequel les idées et la civilisation de l'Europe pénétrent au sein des peuples chrétiens de l'Orient. Le contact direct des Européens ne produit pas sur ces peuples un effet aussi heureux : il corrompt plus qu'il ne civilise, il porte la mort plutôt que la vie. C'est, dans le grand travail de décomposition et de recomposition dont les contrées qui ont été le berceau de nos connaissances sont aujourd'hui le théâtre, un réactif trop puissant, qui brûle tout ce qu'il touche, qui détruit sans reformer. Pour avoir une action salutaire, il faut peut-être qu'il se soit affaibli, qu'en passant par l'intermédiaire d'une race qui tient autant de l'Orient que de l'Europe, il soit devenu plus propre au milieu dans lequel il doit agir.

L'œuvre des Grecs dans les contrées orientales, la mission qui leur est dévolue et qu'ils s'appliquent à remplir sans peut-être en comprendre eux-mêmes toute la portée, est donc grande et belle; mais une nation ne saurait travailler avec succès à une œuvre semblable, si elle ne possède pas un centre de vie intellectuelle et morale, un point d'où rayonnent tous les efforts et qui leur donne à la fois l'impulsion et l'unité. Ce centre, c'est le royaume hellénique. C'est pour cela que le microscopique état de la Grèce, tout faible, tout troublé qu'il est, demeure d'une importance capitale dans les affaires de l'Orient, et ne saurait trop attirer l'attention des politiques. C'est dans ce sens que l'on peut affirmer, en dépit du découragement et des déceptions de quelques-uns des philhellènes, que l'œuvre commencée à Navarin n'a pas été perdue, qu'elle a été au contraire le point de départ d'une ère nouvelle pour les chrétiens de la Turquie. Si la race grecque est l'intermédiaire et comme la distributrice des idées de l'Europe parmi les Orientaux, c'est à Athènes qu'elle les reçoit, qu'elle se les approprie; c'est de là que, passant du rôle de disciple à celui de maître, elle les répand parmi ceux qui sont moins préparés qu'elle à les recueillir de première main.

Pour se convaincre du rôle important que joue la race grecque en Orient, il ne faut pas se borner à visiter les échelles des côtes de l'Asie-Mineure et de la Turquie, à suivre la ligne des bateaux à vapeur; il faut pénétrer dans l'intérieur du pays et vivre au sein des populations. Alors on verra que chaque ville possède un médecin, un Grec élevé à Athènes, que chaque ville possède un maître d'école, un Grec élevé à Athènes. Si on rencontre un avocat capable de soutenir les procès devant les tribunaux consulaires, un industriel, un commerçant riche et faisant de grandes affaires, un prêtre s'élevant au-

dessus de l'ignorance commune, un homme à qui son instruction a valu l'influence prépondérante sur ses compatriotes, ce sera encore un Grec élevé à Athènes. Et chez les personnes qui ont quelque teinture des choses de l'esprit, que trouvera-t-on toujours et partout? Des livres grecs imprimés à Athènes. On comprend dès lors ce qu'est en réalité ce royaume de Grèce que les diplomates affectent de dédaigner. Autant il est impuissant dans les faits de chaque jour, autant il est puissant sur les âmes et les intelligences. La Grèce d'aujourd'hui n'a ni argent, ni soldats, ni flottes; mais elle possède une force plus grande et d'une sphère plus haute, une force plus redoutable pour la Turquie : c'est l'université d'Athènes.

L'université d'Athènes est à peine connue des nombreux voyageurs qui traversent chaque année en courant l'antique cité de Minerve. C'est pourtant le plus beau et le plus précieux fruit de l'affranchissement du sol classique des Hellènes. Elle compte parmi ses professeurs des hommes tout à fait éminens, elle peut supporter sans crainte la comparaison avec les meilleures universités allemandes de second ordre; mais ce qui fait son extrême importance, c'est qu'elle est la seule institution d'enseignement supérieur qui existe en Orient. Chaque année, près de neuf cents jeunes gens, dont plus des deux tiers sortent de l'empire ottoman, viennent y recevoir les notions du droit, de la médecine, des lettres, des sciences et de la théologie. Athènes, comme ville d'enseignement, offre un spectacle unique aujourd'hui dans le monde, et qui rappelle l'université du Paris du moyen âge et de la renaissance, aux temps fameux des écoles de la rue du Fouarre et du parvis Notre-Dame. Comme ceux du Paris d'autrefois, les étudians y jouissent de priviléges qui leur permettent de former une sorte de petite république à part. Comme eux, ils sont turbulens, indociles, souvent gênans pour leurs professeurs et même pour le gouvernement. On voit éclater chez eux ces émeutes universitaires qui tiennent une si grande place dans l'histoire de notre cité parisienne; mais ils ont la même soif d'apprendre, la même ardeur, la même application, le même héroïsme de l'étude. Combien n'en voit-on pas, fils de pauvres rayas des provinces les plus reculées de la Turquie, à qui leurs familles ne peuvent rien donner pour les aider à vivre, supporter, comme jadis les *capets* de Montaigu, les plus dures privations, pour arriver à se repaître du pain de l'intelligence! Il y en a qui se font ouvriers, qui manient la varlope du menuisier ou le marteau du forgeron, et qui viennent avec leurs mains calleuses et leurs habits de travail s'asseoir sur les bancs pour entendre les cours où se développent les hautes spéculations de la philosophie et de l'histoire. D'autres s'engagent comme domestiques, et se réservent dans chaque journée quelques heures seulement pour suivre les

cours. Nous en avons vu qui se réduisaient pendant des mois entiers au pain et à l'eau pour acheter les livres nécessaires à leurs études. Ce n'est qu'à l'université d'Athènes qu'on voit se renouveler presque tous les jours le trait de Ronsard et de Baïf veillant des nuits entières dans leur mansarde, et se passant tour à tour leur unique chandelle pour mener à bonne fin le travail commencé. Quand ils ont terminé les trois ans de leur cours d'études, ces vaillans étudians retournent dans leur pays natal pour y répandre la civilisation, les sciences et les idées modernes. Certes le vieux Colocotronis avait bien raison quand il disait le jour de l'inauguration de l'université d'Athènes : « Voilà un palais qui donnera quelquefois de l'embarras à celui du roi; mais c'est lui qui dévorera la Turquie, et il fera plus pour la patrie que nous autres klephtes ignorans nous n'avons pu faire avec nos sabres et nos fusils. »

Il y a peu de villes en Europe qui soient le théâtre d'un mouvement intellectuel plus actif que celui d'Athènes. Le premier travail des Grecs a porté sur leur propre idiome. Ils n'ont pas été plus tôt délivrés du joug ottoman qu'ils ont affranchi leur langue des mots turcs qui l'avaient envahie, et, par la même occasion, des mots francs qui en altéraient l'unité. Jamais décret de souverain absolu ne fut plus ponctuellement obéi que ne l'a été ce vœu de quelques puristes, et cela non pas seulement dans la conversation des hommes éclairés, mais dans le langage même des classes inférieures. Ce qui est remarquable, c'est que les hommes du barreau, regardés dans les autres pays comme les plus grands corrupteurs de la langue, en ont été en Grèce les réformateurs. Le peuple d'Athènes a été de tout temps, il est encore aussi ami de la chicane que les Normands les plus processifs; les tribunaux ne désemplissent pas d'acteurs et de spectateurs. Les avocats ont tous étudié avec amour la langue grecque ancienne et fait une fréquente lecture de ses grands prosateurs, du facile Isocrate en particulier : leurs discours deviennent donc comme une école pour leurs cliens et leurs auditeurs. En même temps l'église est une autre école de bon langage, grâce à la récitation des admirables offices de saint Jean Chrysostome et de saint Basile, à la lecture journalière de l'Évangile dans le texte original. Le vieux Coray avait commencé, avant l'affranchissement de la Grèce, la réforme de la langue. A leur rentrée dans leur pays, ses admirateurs et ses disciples ont voulu la continuer, et leurs efforts ont été encouragés par le goût général pour la philologie, car la philologie est la passion de tous les étudians grecs, non-seulement de ceux qui se vouent au professorat, mais de ceux qui veulent se consacrer aux lois, à la médecine, à l'église et à l'administration publique : le beau parler grec est souvent là ce qu'a été chez nous à certaines époques la faconde de la tribune. En France,

la grammaire, dans toutes ses difficultés, n'est bien enseignée qu'aux femmes; quant aux hommes, ils n'apprennent guère leur langue que par l'intermédiaire d'une autre langue savante. Il en est autrement en Grèce, et la grammaire grecque y siége en maîtresse à la base et au faîte de tout enseignement. De là un dédain beaucoup trop grand dans la génération actuelle pour les ouvrages en grec moderne imprimés avant la guerre de l'indépendance.

Les efforts ne se bornent pas néanmoins à reconstituer la langue. Pour donner une idée de l'importance du mouvement littéraire dans le royaume de Grèce, il est utile de citer le nombre des établissemens industriels qu'il alimente. Entre Athènes et le Pirée, on compte quatre fonderies de caractères et vingt-cinq imprimeries; d'autres ateliers typographiques existent à Syra, Nauplie, Tripolitza, Calamata, Patras, Missolonghi et Lamia. Athènes a dix-huit journaux politiques, et une dizaine d'autres se publient dans le reste du pays. Il est vrai que bien des plaintes s'élèvent en Grèce même contre ce développement de la presse politique. Elle n'est que trop souvent animée d'un dangereux esprit révolutionnaire, violente, injurieuse pour les hommes les plus respectables, dénuée de tout sentiment de respect et de convenance; mais un mauvais journal, toute fâcheuse que puisse être son action, n'en est pas moins un progrès dans un pays qui ne connaissait, il y a quarante ans, ni discussion, ni publicité, ni vie intellectuelle ou politique d'aucune sorte. D'ailleurs il serait injuste de condamner en bloc la presse athénienne d'après de misérables folliculaires. Elle compte aussi des hommes honorables et des organes dignes d'estime : *la Légalité* (Εὐνομία), *la Régénération* (Παλιγγενεσία), *l'Ami du Peuple* (Φιλόλαος), *le Grec patriote* (Φιλόπατρις Ἕλλην), *la Grèce* (journal français), défendent avec beaucoup de courage et de vrai talent la cause de l'ordre et de la liberté constitutionnelle contre les attaques du parti révolutionnaire; puis, dans un ordre plus élevé de publications périodiques, on rencontre un journal archéologique, trois recueils littéraires, deux de médecine, un de jurisprudence et un de théologie. Toutefois le nombre des recueils sérieux qui paraissent à Athènes est trop considérable pour que le public en soit restreint dans un petit état de douze cent mille âmes; c'est en pays turc que se trouve la majorité des lecteurs de ces publications, qui apportent un concours des plus puissans à la propagande intellectuelle que la Grèce poursuit dans le Levant.

C'est le grand malheur de la littérature néo-hellénique que le grec soit aussi peu connu qu'il l'est en Occident, particulièrement en France. Un bien petit nombre de personnes sont en état de lire dans le texte original, et sans l'aide d'une traduction, les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque; on ne saurait donc s'étonner que

nul pour ainsi dire chez nous, à cinq ou six exceptions près, n'ait ouvert un seul volume des écrivains de la Grèce contemporaine. La langue d'Homère commence pourtant à retrouver une riche littérature, et, si elle était mieux connue, la Grèce se relèverait dans l'opinion publique, car il serait facile de voir, par ce qu'elle a produit depuis trente ans de liberté, qu'avant un siècle elle aura reconquis dans le mouvement des lettres et des sciences en Europe la place qui convient à son nom et à ses souvenirs. Aucun pays, dans les trente dernières années, n'a produit plus de poètes et de meilleurs. Les noms de Solomos, d'Alexandre Soutzo, de Zalacosta, de Rhangabé, de Valaoritis, sont dignes d'être cités avec honneur. Le style de la prose, comme il arrive toujours dans l'enfance des littératures, est jusqu'à présent moins fixé que celui de la poésie, bien qu'il y ait déjà dans ce genre des œuvres qui ne disparaîtront pas. L'*Histoire de la Guerre de l'Indépendance* de M. Tricoupis, l'*Histoire de la Nationalité grecque* de M. Constantin Paparrhigopoulos, la *Vie de Washington* de M. Dragoumis, les *Études byzantines* de M. Zambelli, le *Cyrille Lucaris* de M. Renieris, sont d'excellens travaux historiques, qui auraient été fort remarqués, s'ils avaient paru dans quelqu'une des langues de l'Occident. La lutte de la délivrance nationale a donné naissance à toute une bibliothèque de mémoires, parmi lesquels se distinguent ceux de Colocotronis, écrits sous la dictée du vieux chef péloponésien par M. Tertzétis, ainsi que l'*Histoire de Souli* et les *Mémoires militaires* du général Perrhévos, objets de l'admiration de Niebuhr, qui, sous la barbarie de la langue, y découvrait une ressemblance avec le livre de Thucydide. La science des antiquités, comme il était naturel en Grèce, s'y est développée la première et y compte de nombreux adeptes. MM. Coumanoudis, Papadopoulos, Rhousopoulos, Pervanoglou, M. Rhangabé surtout, à qui son beau livre des *Antiquités helléniques* a ouvert les portes de l'Institut de France, seraient considérés partout comme des archéologues de mérite. Les études ne se bornent même pas aux antiquités nationales; l'hébreu est enseigné dans l'université d'Athènes, dans cette ville où les lettrés des siècles classiques professaient un si absolu dédain pour les langues des barbares. Déjà la Grèce a possédé un sanscritiste habile, Galanos, et plusieurs ouvrages de la littérature indienne n'ont encore été traduits que dans l'idiome des Hellènes. M. Braïlas, de Corfou, renouvelle, sur les traces de l'école spiritualiste française, la science de la philosophie dans le pays de Platon et d'Aristote. Les études de jurisprudence ne sont pas moins développées dans la capitale de la Grèce. Le livre de MM. Rhallis et Potlis sur le droit ecclésiastique oriental a eu cette rare bonne fortune d'être proclamé, dès son apparition, par les canonistes des pays catholiques et des pays protes-

tans, un des classiques de la matière. Les ouvrages de M. Calligas sur le droit romain tel qu'il est encore en vigueur en Grèce, de M. Pierre Paparrhigopoulos sur les obligations, de M. Phréarritis sur les Institutes de Justinien, de M. Navtis sur le droit commercial dans l'antiquité et dans les temps byzantins, sont cités avec estime par les jurisconsultes de l'Allemagne. Tout cela, sans doute, n'est que l'analogue de ce que l'on voit dans les autres pays de l'Europe; mais ce qui serait tout naturel ailleurs frappe à bon droit en Grèce, lorsqu'on songe au point de départ, encore si rapproché. Aussi l'une des impressions les plus vives de nos voyages a-t-elle été d'assister, à Athènes, aux séances d'une commission de jurisconsultes indigènes discutant la rédaction d'un code civil sur les bases de la législation française adaptée aux mœurs du pays, dans cette ville où trente ans plus tôt le chef des eunuques noirs imposait ses caprices à de tremblans esclaves.

Dans la carrière des sciences physiques et mathématiques, en exceptant la médecine, le développement est moins marqué. Il semble que ces aptitudes ne se soient pas encore réveillées comme celles dont nous venons de parler. La Grèce a des médecins d'un vrai mérite, quelques anatomistes, un botaniste, un astronome; mais ni dans les mathématiques, ni dans la chimie, ni dans la physique, elle n'a jusqu'à ce jour produit de travaux originaux. La littérature de cette vaste portion des connaissances humaines se compose exclusivement de traductions. C'est en effet là une nature d'ouvrages dont il faut tenir grand compte lorsqu'on veut apprécier le mouvement intellectuel du royaume hellénique. Les traductions dans toutes les langues présentent peu d'intérêt pour les étrangers, bien qu'il y en ait quelquefois qui s'élèvent au rang de classiques; cependant elles ont une importance particulière en un pays qui, comme la Grèce, remplit à l'égard de nombreuses populations le rôle d'intermédiaire entre la civilisation et la barbarie. Les livres les plus importans qui paraissent en France, en Allemagne, en Angleterre, sont immédiatement traduits à Athènes, et c'est sous cette forme qu'ils se répandent dans le Levant.

Toute médaille ici-bas a son revers. Ce mouvement d'études libérales, qui fait la véritable force de la Grèce à l'extérieur, est en même temps une des causes de sa faiblesse intérieure. Le royaume hellénique est en réalité une tête sans corps, et le contraste de son impuissance matérielle avec l'étendue de son influence morale doit être compté comme une des premières sources de l'agitation presque perpétuelle où il se débat. Après les pays scandinaves et l'Écosse, la Grèce est peut-être l'état européen où l'instruction est la plus répandue dans le peuple. Les écoles primaires des deux sexes, tant celles du gouvernement que les écoles privées, y sont au

nombre de 830, et sont annuellement fréquentées par 64,000 élèves. Lorsque nous faisions, il y a trois ans, des fouilles à Éleusis pour le compte du gouvernement français, sur 70 ouvriers que nous employions, et que nous avions uniquement choisis pour leur vigueur à manier la pioche, 6 seulement ne savaient pas lire, écrire et compter. Quand la génération qui s'élève aujourd'hui sera arrivée à l'âge d'homme, on ne rencontrera plus dans le pays un seul individu absolument illettré. L'avidité des connaissances est incroyable parmi les rangs populaires. « As-tu jamais rencontré un Grec qui ne fût pas capable de tout apprendre? » nous disait avec une vanité naïve un matelot chez lequel nous étions étonné de trouver des notions tout à fait étrangères à son état. On lit énormément dans le peuple des villes et même des campagnes, mais on lit un peu indistinctement, le mauvais comme le bon, le mauvais en politique, voulons-nous dire, car la Grèce a le bonheur d'être préservée jusqu'à présent des publications obscènes qui inondent nos campagnes. Les journaux surtout sont dévorés. L'instruction supérieure est distribuée par 102 écoles secondaires dites *écoles helléniques*, où l'on enseigne les classiques de l'antiquité grecque et le français, et 7 gymnases, correspondant à nos lycées. Vient ensuite l'université d'Athènes, dont les cours sont si fréquentés. Ajoutons que plus de 200 jeunes Grecs se rendent chaque année dans les universités de France et d'Allemagne, où partout on les range au nombre des élèves les plus intelligens et les plus studieux.

C'est un beau spectacle que cette passion des choses de l'esprit, mais elle est poussée en Grèce à un degré fâcheux. Chacun aspire aux carrières libérales et néglige les occupations moins relevées, et en même temps l'exiguïté du territoire rend, pour les gens du pays qui n'iront pas ensuite s'établir en Turquie, ces carrières sans débouchés. La Grèce possède des littérateurs, des avocats, des médecins, des journalistes, des théoriciens politiques, en nombre suffisant pour défrayer un grand empire; mais, bien que l'on ait importé dans le royaume hellénique les rouages compliqués des bureaucraties occidentales et que l'on y ait multiplié les places du gouvernement sans proportion avec les ressources du budget, le pays est si petit que le nombre de ces places ne suffit pas aux compétiteurs. Toutes les voies qui y conduisent sont encombrées de candidats dont les chances de succès, en temps régulier, seraient presque nulles. Il n'y a pas non plus d'avancement possible dans l'armée par ordre réglementaire. Tous ces jeunes gens, qui ne trouvent pas un emploi de leurs facultés et de l'instruction qu'ils ont reçue, et qui ne se résignent pas à revenir à l'exercice d'une profession manuelle, souffrent et s'agitent. De là dans la jeunesse d'Athènes

et des autres villes le désir continuel de changemens qui renouvellent l'administration le plus souvent possible, de là l'assaut du pouvoir, l'âpre avidité des ambitions personnelles. Les avocats sans causes, les médecins sans malades, les bacheliers sans carrière, les sous-lieutenans sans perspective d'avancement, constituent par tous pays les premiers élémens du parti révolutionnaire, et la Grèce ne fait pas exception sous ce rapport à la règle commune.

II.

Un négociant français, établi depuis longues années à Athènes, disait plaisamment des Grecs à lord Byron : « C'est toujours la même canaille qu'au temps de Thémistocle. » Il n'y a pas, en bien et en mal, de meilleur jugement sur le peuple hellène. Jamais caractère national n'a moins changé que celui des Grecs au travers des siècles et des vicissitudes sans nombre qu'ils ont subies. Ils ont la même intelligence que leurs ancêtres, la même rapidité de conception, la même justesse d'esprit, le même patriotisme; mais ils ont conservé leurs défauts comme leurs qualités. La légèreté, la turbulence inquiète, la vanité, l'esprit personnel, la finesse souvent tortueuse, la jalousie démocratique, sont aussi développés dans la Grèce de nos jours que dans les républiques de Sparte et d'Athènes. Le paysan qui bannissait Aristide par la seule raison qu'il était fatigué de l'entendre appeler *le juste* se retrouverait à un grand nombre d'exemplaires dans l'Athènes contemporaine. Les Grecs sont toujours et avant tout ce peuple essentiellement complexe que personnifiait le *démos* de Parrhasius, figure célèbre, dont le visage portait à la fois l'expression de tous les vices et de toutes les vertus. Ils unissent les défauts et les qualités en apparence les plus opposés; ils sont à la fois avides d'argent et prodigues de celui qu'ils ont acquis, cupides et généreux, égoïstes et disposés au sacrifice, obséquieux et fiers, calculés et capables d'entraînemens, doués de bon sens pratique et se laissant aller à des chimères insensées, turbulens et faciles à conduire pour celui qui sait agir sur leur esprit. Le même homme chez eux sera capable des plus nobles dévouemens patriotiques et n'hésitera pas à conduire le pays aux abîmes lorsqu'ils s'agira pour lui d'une question d'orgueil ou d'ambition personnelle. C'est pour cela que l'on a porté sur eux tant de jugemens contradictoires, qui contiennent tous une part de vrai et une part de faux. Il n'y a pas de peuple plus difficile à bien comprendre pour un étranger; seul un long séjour au milieu des Grecs permet de pénétrer dans la connaissance intime de leur caractère et de les juger équitablement.

Non-seulement le fond du caractère du peuple grec est resté le

même, mais on retrouve dans chaque province les traits saillans qui dans l'antiquité en distinguaient les habitans. Le Béotien est toujours pesant et laborieux, l'Acarnanien belliqueux et pillard, l'Arcadien simple et droit dans sa vie pastorale, le Spartiate rude et brave, persévérant, mais sans finesse; l'indulgence des lois de Lycurgue pour le vol dans lequel on a déployé du courage est restée empreinte dans les mœurs des Maïnotes; le guerrier de la Phthiotide et de la chaîne du Pinde a la violence et la loyauté de ses ancêtres; l'habitant des îles montre toute la délicatesse du génie ionien, mais en même temps son penchant à la duplicité.

Les Grecs modernes ont conservé le souvenir de leur histoire et jusqu'à ces traditions poétiques qui peuplaient de divinités les sites les plus isolés, les forêts les plus profondes et les solitudes de la mer. Même de nos jours, où le christianisme a depuis bien des siècles réduit l'antique Olympe en poussière, la nature n'est pas la nature pour ce peuple inventif et ingénieux : c'est le séjour de divinités fantastiques, murmurant avec le ruisseau, soupirant avec la brise et bruissant dans le feuillage des arbres. Saint George et saint Démétrius ont recueilli la succession des Dioscures, saint Nicolas celle de Neptune; saint Élie remplace l'antique Hélios sur les sommets des montagnes. L'imagination populaire place encore des néréides dans toutes les fontaines. Les paysans d'Éleusis racontent la légende de sainte Déméter et de sa fille, qui fut enlevée par un aga turc de la Morée; ceux de Corinthe, l'histoire de Mme Aphrodite et de ses nombreux amans. Charon est toujours le messager de la mort, qui emporte les âmes dans les sombres demeures; Pluton n'a pas encore cédé à Lucifer l'empire des régions infernales, qui s'appellent, comme dans l'antiquité, *Hadès* ou le Tartare. Le berger voit encore des fantômes se dresser dans la plaine de Marathon; les malades offrent des bandelettes à une colonne anciennement consacrée à Esculape. Vous verriez des gens curieux de l'avenir se diriger vers l'endroit où s'élevaient les chênes prophétiques de Dodone, et vous pourriez rencontrer des femmes stériles en pèlerinage pour aller s'asseoir, afin d'obtenir des enfans, sur un rocher qui était autrefois compris dans l'enceinte d'un temple de Diane. Les capitaines de pallikares demandent à l'omoplate du mouton, comme les anciens guerriers aux entrailles, des indices sur l'issue d'un combat, pour lequel leurs hommes se parent et se peignent, comme faisaient les Spartiates aux Thermopyles, leurs cheveux ramenés en arrière à la mode des Abantes. Dans les fêtes populaires, la profusion des couronnes de fleurs et des guirlandes, les chœurs d'hommes et de femmes, les danses conservées par une tradition bien des fois séculaire, tout rappelle les descriptions des écrivains classiques.

Qu'importent après cela les laborieuses recherches par lesquelles

un savant célèbre de l'Allemagne, Fallmerayer, a cru pouvoir prouver que le sang des habitans de la Grèce avait été profondément changé pendant le cours du moyen âge par des invasions multipliées, et qu'il y avait aujourd'hui parmi eux plus de Slaves que de véritables Grecs? S'il en était ainsi, la nation hellénique présenterait le plus merveilleux phénomène de l'histoire; la seule force de l'esprit aurait donné de nos jours aux grands hommes de l'antiquité grecque des enfans qui leur seraient étrangers, et cependant les rappelleraient par tant de traits! N'est-il pas plus raisonnable de croire que, malgré des mélanges incontestables, le fond de la population de ces contrées célèbres n'a pas essentiellement été modifié? Les Grecs ne sont devenus ni Albanais par l'influence des colons arnautes, ni Osmanlis par l'influence des conquérans turcs, ni Italiens par celle des Vénitiens, ni Romans par celle des Français et des Catalans; ils ne sont pas non plus devenus Slaves. Non-seulement ils ont fait preuve d'une ténacité extraordinaire dans la résistance qu'ils opposaient aux nationalités étrangères, mais encore ils ont montré qu'ils possédaient la force morale nécessaire pour les absorber, force que ne possédaient ni les Ottomans ni aucune autre tribu chrétienne de la Turquie. Leur langue a vaincu au moyen âge la langue slave; plus tard, dans un grand nombre de provinces, elle a vaincu la langue turque, même dans la bouche des Turcs, ainsi que la langue albanaise, privée de règles et d'alphabet. La population albanaise, telle qu'elle se trouve actuellement renfermée dans l'état grec, est sur le point d'être entièrement assimilée aux Grecs, comme, dans un contact plus immédiat, les Slaves aussi seraient absorbés par eux. Parmi les hommes de la guerre de l'indépendance, il y en avait de presque toutes les races chrétiennes de l'Orient européen: Colettis était un Valaque du Pinde, Hadji-Christos un Bulgare, Vasso un Monténégrin; les hardis marins d'Hydra, les indomptables pallikares de Souli, Miaoulis, Tombazis, Botzaris, Tzavellas, appartenaient à la race albanaise, et cependant tous ces hommes, sans distinction d'origine, étaient Grecs de sentimens, d'esprit, de génie: ils combattaient pour la patrie grecque, et ils se seraient tenus pour offensés, si l'on avait contesté leur nationalité. C'est qu'en effet l'hellénisme a conservé jusqu'à nos jours son plus remarquable et son plus précieux apanage, la faculté d'absorption et d'assimilation des élémens étrangers, que son contact sait rendre grecs.

Les philhellènes de 1821 avaient donc raison dans leur enthousiasme, lorsqu'ils croyaient s'intéresser aux véritables descendans des Grecs anciens; mais ils se trompaient en s'imaginant que ces Grecs étaient ceux de Miltiade et de Périclès. Rétrogradant vers la barbarie pendant quatre siècles de domination turque, le peuple hellène est revenu aux mœurs de l'âge d'Homère. Ce n'est pas en

effet Xénophon, ni Thucydide, ni même Hérodote, dont le souvenir revient à chaque pas dans la pensée lorsque l'on parcourt aujourd'hui la Grèce; les scènes qui se reproduisent sous les regards du voyageur sont celles de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. On rencontre dans toutes les montagnes des cabanes habitées par des pâtres comme Eumée, on y est accueilli, comme Ulysse déguisé en mendiant, par des chiens féroces de la vraie race antique des molosses; mais, comme lui, on y trouve une réception d'autant plus hospitalière de la part des bergers, qui ne demandent le nom et la patrie de leurs hôtes qu'après les avoir admis à leur foyer. Le pallikare descendu des monts de la Thessalie est vêtu à peu près comme les anciens rois de la Phthiotide : il a leur caractère belliqueux, emporté, hardi jusqu'à la témérité; comme eux, il provoque ses ennemis par des injures, et engage un dialogue avec ceux-ci avant d'entamer le combat. Seulement, quand son ancêtre Achille marchait à la bataille, il avait des armes ciselées par Vulcain, et il mettait en fuite les guerriers de l'Asie au seul bruit de sa voix; de retour au camp, il fallait un bœuf entier pour apaiser sa faim et celle de ses compagnons. L'Achille moderne s'abrite derrière un cippe antique ou derrière un rocher pour faire usage de sa carabine, qui tient lieu du frêne du Pélion; l'étoffe a remplacé le métal dans son costume. De retour au *liméri*, c'est-à-dire au bivac, il égorge et fait rôtir lui-même un mouton de la même manière que son aïeul s'y prenait pour sacrifier un bœuf; la proportion est gardée. Le farouche Diomède revit dans les Maïnotes; le souvenir de la race tragique des Atrides se réveille lorsque l'on entend l'histoire de cette puissante famille des Mavromichalis, qui laisse la pensée incertaine entre l'horreur et l'admiration, tant son nom rappelle à la fois de crimes et de gloire : d'un côté les meurtres de Capodistria, de Plapoutas et de Korphiotakis, de l'autre douze fils tombés sur les champs de bataille de l'indépendance! Mais, de tous les héros d'Homère, celui qui personnifie le mieux les Grecs d'aujourd'hui, dans leurs qualités et dans leurs défauts, est sans contredit Ulysse, l'intrépide navigateur qui se joue des flots et des tempêtes, marchand dans l'âme, madré comme un vieux renard, amoureux des fables à tel point qu'il finit par ajouter foi lui-même à ses plus invraisemblables récits, beau parleur, brave comme pas un quand la nécessité le réclame absolument, mais préférant toujours se tirer d'affaire par la ruse plutôt que par le courage.

L'état de société que l'on désigne par le nom d'*âge héroïque* est un état de violence. C'est ce qui arrive dans certaines parties de la Grèce. La *vendetta* ravage la Laconie et la Messénie comme la Corse il y a cinquante ans. Le brigandage reparaît périodiquement dans quelques provinces malgré la gendarmerie, malgré les efforts du

gouvernement, secondés par la population paisible, pour extirper du pays cette plaie, que les progrès de la prospérité matérielle feront seuls entièrement disparaître en intéressant tous les citoyens au maintien de la tranquillité publique. L'existence du brigandage est le grand reproche que l'on adresse toujours à la Grèce; mais il faut reconnaître qu'on l'exagère singulièrement. A en croire certains récits, on ne pourrait faire un pas hors d'Athènes sans être attaqué et dépouillé; rien n'est plus inexact. La Grèce vient de traverser douze mois entiers sans gouvernement, sans administration, sans armée, et dans cet espace de temps qui lui eût été si favorable, le brigandage s'est développé sur une échelle infiniment moindre qu'il n'existait, il y a douze ou quinze ans, dans la situation normale des choses. On parlait beaucoup de brigands en 1863 dans les journaux de l'Occident, on en parlait beaucoup aussi à Athènes, surtout dans la colonie européenne; mais en fait de crimes de ce genre bien avérés, on ne pouvait en citer que neuf dans toute l'étendue du pays et dans l'année entière. Sortiez-vous d'Athènes pour aller dans les provinces, vous trouviez sur les routes une complète sécurité, et nous pouvons en parler pertinemment, car trois mois se sont à peine écoulés depuis que nous avons parcouru une grande partie de la Grèce, seul, sans escorte, et sans y faire une mauvaise rencontre. Il serait d'ailleurs bien difficile que le brigandage fût complétement déraciné dans le royaume hellénique. Il y a quarante ans, la vie de klephte, c'est-à-dire d'*outlaw*, de bandit sinon de brigand, était la seule ouverte à l'homme d'un caractère assez généreux pour ne pas courber patiemment la tête sous le joug des dominateurs étrangers, elle était la seule forme de la résistance nationale : elle est donc entourée d'une auréole de gloire chevaleresque. Les pères de ceux qui arrivent maintenant à l'âge d'homme l'ont tous menée, et bien des anciens klephtes sont encore vivans et pleins de vigueur, racontant à la jeunesse leurs exploits, héroïques sans doute et ennoblis par la grandeur de la cause qu'ils servaient, mais où souvent les conditions et les nécessités d'une guerre de cette nature les ont amenés à des aventures peu compatibles avec un état de société régulier, quelquefois même avec le code pénal. La durée d'une génération ne suffit pas pour effacer des impressions de ce genre, pour faire complétement pénétrer dans toutes les couches de la population l'idée bien nette que, la condition politique du pays ayant changé, la révolte contre l'état social a aussi changé de nature, et pour lui faire comprendre que ce qui était action patriotique chez les pères est devenu crime chez les fils. Cela est encore plus difficile dans les provinces limitrophes de la Turquie; de l'autre côté de la frontière (que ne marque dans toute son étendue aucun obstacle naturel), la situation des choses est la même qu'en Grèce avant 1821. Ainsi la

même action prend un caractère moral différent des deux côtés d'une ligne purement idéale; ce qui est patriotisme et courage généreux au-delà est en-deçà brigandage. On ne saurait s'étonner si quelques-uns s'y trompent encore. Au reste, lorsque nous parlons de brigands, nous employons une expression impropre pour nous conformer à l'usage : nous devrions nous servir des mots de partisans politiques. C'est toujours en effet au nom d'un parti ou d'une passion politique qu'ont lieu en Grèce les actes de violence contre les personnes ou les propriétés et que se forment les bandes; elles n'attaquent presque jamais que les individus du parti contraire. Le brigandage proprement dit, celui qui n'a que le vol pour mobile, s'il se rencontre quelquefois en Grèce, n'y est pas indigène; il vient des frontières du nord, c'est-à-dire de la Turquie, car ce n'est pas la Grèce, mais la Turquie, qui est infestée par des nuées de malfaiteurs armés courant les campagnes et rançonnant les voyageurs. Il n'y a plus de brigands proprement dits dans le Péloponèse et dans les îles de l'Archipel, parce que le Péloponèse et les îles ont des frontières naturelles et peuvent se défendre. On en voit dans le nord de la Grèce, parce qu'il n'y a point là de frontières naturelles. Mais qui parle des brigands des environs de Constantinople ou de Smyrne? La mode est de parler de ceux de la Grèce. « Attendons la fin de la mode, » comme écrivait un jour M. Saint-Marc Girardin.

Ce que nous venons de dire de l'état social de la Grèce paraîtra sans doute en contradiction avec les faits et les chiffres que nous avons donnés sur la diffusion de l'instruction dans ce pays; mais ce n'est pas la première fois que la Grèce aura présenté le contraste d'un développement intellectuel très remarquable avec un état de société dans l'enfance, et l'on peut même presque dire dans la barbarie. A une époque où l'on ne savait pas encore travailler le fer, qui n'est pas nommé une seule fois dans les poèmes d'Homère, et où l'on immolait des hommes aux dieux pour obtenir des vents favorables, l'instrument de l'intelligence, la langue, avait devancé si rapidement par ses progrès les autres instrumens humains, que déjà Hésiode et Homère pouvaient faire parler toutes les passions et décrire toutes les œuvres des dieux et des hommes. Ainsi la culture intellectuelle avait précédé, chez les anciens Grecs, toutes les autres cultures. Le même phénomène se reproduit aujourd'hui chez leurs descendans. La charrue est encore celle de Triptolème, le vin continue à être renfermé dans les outres et mêlé de résine; toute voiture, même l'utile brouette, est inconnue hors des environs d'Athènes et de deux ou trois autres villes; à peine existe-t-il vingt-cinq lieues de routes dans le pays; partout, excepté dans les villes, les matelas sont une invention qui ne s'est pas fait jour, et on couche par terre sur un tapis ou enveloppé dans son manteau. Au bas de l'é-

dîfice de la civilisation, il n'y a presque rien encore; mais il en est autrement du faîte : la Grèce semble vouloir avant tout des académiciens, des philosophes, des poètes, plus tard elle fera des ingénieurs et des mécaniciens.

La Grèce d'ailleurs, on ne saurait trop le dire, telle qu'elle est aujourd'hui, travaillant à se débrouiller du chaos de barbarie où l'avait jetée la domination turque, est le pays des contrastes. Il n'y a pas de meilleure image de l'état de la Grèce que l'aspect des rues d'Athènes. Près d'une boutique à la turque, dans laquelle le marchand s'assied sur ses genoux en déroulant gravement entre ses doigts les grains de son chapelet, on voit une marchande de modes de Paris ou un café à la française avec un billard d'acajou. Ici un groupe de Maltais accroupis dans la rue attendent l'emploi de leur activité, là des pallikares à la blanche fustanelle, à la veste dorée, aspirent la fumée du narguileh; des marins de l'Archipel, portant leurs gilets rouges et leurs larges pantalons, se promènent en se tenant par le petit doigt avec le dandinement qui leur est particulier, tandis que d'autres Grecs, vêtus à l'européenne, finissent une bouteille de bière en fumant la cigarette et en dissertant en français sur les journaux de Paris. Celui-là porte le costume grec avec un chapeau de paille, celui-ci une redingote française avec la fustanelle et les grandes guêtres qui ont remplacé les cnémides antiques. Il n'y a pas, nous le répétons, une plus juste image de la société grecque dans son état actuel. A côté de la civilisation la plus raffinée, on y rencontre des mœurs presque sauvages; à côté d'un instinct aussi démocratique que celui des Américains, on y voit des existences féodales pareilles à celles des barons du xe siècle, fondées sur la violence et soutenues par la rapine. Comment s'étonner ensuite de voir ce pays dans des crises si fréquentes? La Grèce est comme une chaudière où fermentent les élémens d'une société nouvelle; il faudra peut-être un siècle avant que l'amalgame de tous ces élémens divers soit consommé, avant qu'une harmonie parfaite s'établisse entre eux. Jusque-là on verra périodiquement se répéter des agitations et des crises dont on ne comprendra pas toujours la cause, mais qui sont celles qu'ont traversées tous les pays avant d'arriver à la constitution régulière de leur état social. Par momens elle semblera reculer, comme elle le fait depuis un an; mais quand les angoisses et les difficultés de la transition seront passées, on verra toujours un progrès sortir de la crise qui effrayait les amis de la Grèce et la faisait presque douter d'elle-même.

En essayant ainsi de donner une idée exacte du caractère des Grecs, nous avons négligé le reproche qui leur est peut-être le plus souvent adressé, celui d'une improbité générale dans la nation; mais nous n'avons jamais, pour notre part, pu parvenir à concilier

ce reproche avec les faits que nous révélait une expérience personnelle. Nous avons trois fois voyagé en Grèce, nous y avons fait de longs séjours dans les villes et dans les campagnes, et nous n'y avons jamais rencontré un homme qui nous ait fait tort d'un centime. C'est au point de vue commercial, il est vrai, que l'on élève le reproche de friponnerie contre les Hellènes. Cependant nous avons vu d'assez près le commerce du Levant pour savoir quelles en sont les habitudes, combien l'improbité y est générale, et pour affirmer que ce ne sont pas les négocians européens établis dans les Échelles qui ont le droit de reprocher aux négocians grecs que toutes leurs opérations ne soient pas marquées au coin de la plus scrupuleuse honnêteté. Lorsque l'on voit d'ailleurs la situation que tiennent les maisons grecques dans toutes les grandes villes de commerce de l'Occident, il est impossible d'admettre que l'improbité soit la loi constante du commerce hellénique, et qu'il ne compte pas des hommes aussi honorables que celui de toutes les autres nations.

Il y a certainement beaucoup de corruption en Grèce, principalement dans les villes, comme il y en a dans tout le Levant. Il y en a parmi les commerçans et les gens d'affaires, parmi les hommes politiques et dans les habitudes de l'administration. Une partie de cette corruption découle de la servitude, une autre provient, comme en Russie, du contact prématuré de la civilisation européenne avec des élémens qui n'étaient pas encore suffisamment préparés à se trouver sous son action directe. Nous comprenons que les voyageurs et les diplomates qui n'ont été en contact qu'avec certaines catégories de personnes et certaines classes de la société grecque en rapportent des impressions défavorables; mais ceux qui connaissent plus à fond la Grèce savent que les vices et la corruption qui se voient à la surface n'existent pas dans la masse du pays, et disparaissent à mesure que l'on descend dans les rangs de la société. Il semble que ce soit surtout l'exercice du pouvoir qui, faute d'une bonne organisation et de principes solides, produise un effet de démoralisation, justifiant ainsi le proverbe grec qui dit : « C'est par la tête que pourrit le poisson. »

Les classes populaires demeurent étrangères aux agitations politiques; depuis trente ans, le paysan ou l'ouvrier grec a pendu au croc dans sa chaumière le fusil de pallikare avec lequel il a combattu dans les légions de l'indépendance, pour reprendre sa charrue ou ses outils. Ami de l'ordre et fermement attaché au principe monarchique, sentant le besoin de la tranquillité et plein de bon sens, il suit d'un œil dédaigneux les luttes de l'ambition des chefs de partis, et il s'abstient de s'y mêler. C'est lui qui l'année dernière, organisé spontanément en garde nationale, a sauvé la Grèce de l'anarchie, empêché la guerre civile, étouffé le brigandage et contenu

les soldats débandés, prêts à se livrer aux plus honteux excès. Pendant cinq mois, à la suite des journées de juin 1863, Athènes a été exclusivement gardée par sa milice citoyenne, sans un soldat, un gendarme ou un sergent de ville; dans ses annales, on ne compte peut-être pas une époque où l'ordre et la sécurité aient été plus grands, où il y ait eu moins de crimes et de délits, et tous ceux qui ont alors visité la capitale de la Grèce peuvent attester comme nous avec quel zèle, quelle discipline, quelle intelligence et quelle politesse les gens du peuple accomplissaient leur service, infiniment actif et pénible, de gardes nationaux. Les classes populaires dans le royaume hellénique sont laborieuses, patientes, sobres, d'une chasteté extraordinaire pour une population méridionale. Dans un état de société plein encore de rudesse et de violence, leurs mœurs sont douces et leur caractère vraiment bon. Affectueux et simples, les gens du peuple, surtout dans les campagnes, accueillent le voyageur avec un empressement touchant; ils le soignent comme un frère, s'il est malade; ils cherchent à le distraire, s'il paraît triste; ils s'attachent vite à celui qui leur témoigne de l'intérêt, et ces hommes qu'on accuse de toujours calculer se donnent sans réserve et sans arrière-pensée. L'honnêteté est extrême dans les rangs inférieurs; un Anglais, qui est établi depuis trente ans à Athènes et qui est loin de se montrer favorable aux Grecs, nous faisait remarquer que le vol domestique était inconnu parmi eux. Descendez dans l'intérieur des familles, vous y rencontrerez des sentimens religieux sans hypocrisie, des vertus réelles sans ostentation, un grand respect pour la pureté des jeunes filles et les cheveux blancs des vieillards, beaucoup d'union entre les frères, une confiance réciproque, un grand calme d'existence et très peu de tracasseries domestiques. Ne vous croiriez-vous pas alors transporté dans un de ces pays où le froid amortit la fougue des passions et resserre les liens qui unissent les hommes par le sentiment de leurs besoins réciproques? Et cependant jamais un azur plus serein n'a brillé sur votre tête, jamais une atmosphère plus douce et plus pure n'a caressé vos organes : c'est la zone de Sybaris et de l'Ionie, c'est le climat où Cadix et Naples retentissent de leurs fêtes éternelles,

Littora quæ fuerunt castis inimica puellis,

où le Turc, indifférent à tout le reste, ne conserve d'ardeur que pour ses impures et insatiables voluptés, où la nature enfin, lasse de produire des tempéramens énergiques, semble engourdie dans une corruption raffinée, obstacle éternel aux conquêtes de la vertu, aux efforts du patriotisme et de la liberté. Il faut donc qu'un travail bien étrange se soit opéré sur cette terre, il faut que l'homme qui l'occupe y ait subi un renouvellement bien complet pour qu'il ait

échappé à tant de périlleuses influences. Et cet homme est le Grec; il parle la langue des Hellènes, la race la plus anciennement civilisée de l'Occident; il en a conservé le génie et les usages. Par quel étrange phénomène se montre-t-il aujourd'hui, malgré tous les défauts qu'on peut lui reprocher, non-seulement supérieur aux maîtres qui l'ont tenu depuis quatre siècles sous leur férule, mais comme régénéré dans les souffrances de la persécution et de l'esclavage, et relevé en grande partie de l'état de dégradation où il était tombé sous la domination romaine, puis dans les siècles de l'empire byzantin?

III.

On ne saurait condamner une nation tout entière sur la conduite de deux ou trois cents hommes qui font métier d'intrigues politiques, et qui sont à l'intérieur la plaie du pays autant qu'ils lui nuisent dans l'opinion de l'extérieur. Ces hommes n'ont d'autre pensée que de renverser leurs rivaux et de saisir le pouvoir pour en savourer les jouissances d'amour-propre et les avantages matériels. Le gouvernement qui voudra résolûment s'appuyer sur le peuple grec pour mettre fin à leur règne aura une force immense et les brisera sans rémission. D'ailleurs, pour juger équitablement ce qu'on appelle la classe politique de la Grèce et ses vices, il est nécessaire de tenir compte de trois faits : le petit nombre d'années qui se sont écoulées depuis que l'état hellénique jouit d'une vie indépendante, la conduite qu'ont tenue depuis cette époque dans les affaires intérieures du pays les trois puissances protectrices, enfin la nature du gouvernement qui a présidé pendant trente ans aux destinées de la Grèce.

Il faut que, malgré tout ce qu'on dit et ce qu'on écrit sur les Grecs, on ait d'eux en Occident une bien haute idée, puisqu'on s'étonne toujours qu'un peu plus d'un quart de siècle après être sortis du plus dur esclavage auquel nation puisse être soumise, ils n'aient pas encore la sagesse, l'expérience et la moralité politique des peuples qui depuis une longue suite de générations vivent de la vie indépendante et civilisée. En leur demandant pareille chose, on demande tout simplement aux Hellènes d'être le premier peuple du monde. Nous ne saurions, pour notre part, être aussi exigeant. Une nation esclave peut trouver dans son désespoir, dans sa foi, dans son patriotisme, les vertus héroïques qui servent au jour des combats, briser ses fers et chasser l'étranger : de 1821 à 1830, la Grèce en a fourni au monde un admirable exemple, que l'on a trop vite oublié; mais il faut aux esclaves pour régler leur liberté, pour apprendre à en user avec la sagesse des hommes libres de naissance,

un temps plus long que pour s'affranchir. Jadis la loi romaine n'assimilait définitivement les anciens esclaves aux hommes libres de race qu'à la seconde génération née depuis l'affranchissement. C'était une loi profondément philosophique et qui doit s'appliquer aux peuples comme aux individus. En Grèce, l'indépendance est encore de date bien récente : les chefs de partis politiques, les hommes en possession d'occuper les ministères à tour de rôle, appartiennent presque tous à la génération qui a vécu jusqu'à l'âge d'homme sous l'esclavage ottoman, et ont conservé le pli moral reçu dans leur enfance; la nouvelle génération qui commence à poindre est née au lendemain même de l'affranchissement, et son éducation, loin de se faire à la forte école de la liberté constitutionnelle, s'est faite sous un gouvernement qui redoutait avant tout les aspirations libérales, qui semblait prendre à tâche d'éloigner la jeunesse de la pratique des choses de l'état. Aussi les Grecs ne sont-ils, à proprement parler, que des affranchis. Ils ont la ferme volonté de s'inscrire d'une manière définitive au rang des peuples libres, et ils font, pour y arriver, de louables efforts; mais ils ont encore les défauts des affranchis, leur inexpérience, leur ruse soupçonneuse, traversée de temps à autre par des entraînemens de crédulité irréfléchie, leur passion de se sentir maîtres à leur tour; ils en ont les erreurs, ils en commettent les fautes. Le temps seul et l'expérience, acquise souvent à leurs propres dépens, effaceront chez eux ces restes de la condition servile sous laquelle ils ont langui pendant quatre siècles.

L'Europe, qui avait prêté à leur délivrance un généreux appui, avait une noble mission à remplir envers eux, celle de tutrice désintéressée, de guide de leurs premiers pas. Tout au contraire, les intrigues rivales des gouvernemens occidentaux ont été une triste école pour les hommes d'état de la Grèce. Dès les premiers jours de l'insurrection grecque, on avait vu se former ce que l'on a nommé les trois partis étrangers. Il était évident que la Grèce ne pourrait pas indéfiniment combattre avec ses seules forces contre les forces immensément supérieures de la Turquie, et qu'un jour viendrait où un appui extérieur serait la condition indispensable de son salut. En conséquence, tous ceux qui avaient à cœur l'œuvre entreprise de reconstituer la nation, qui possédaient quelque connaissance des affaires politiques, cherchaient, chacun selon ses idées ou ses sympathies individuelles, à lui procurer au dehors l'amitié et le concours d'une des grandes puissances européennes. L'existence des trois partis était donc un résultat presque nécessaire des circonstances que traversait alors la Grèce, et des dangers auxquels elle était chaque jour exposée; mais les partis russe, anglais et français auraient cessé avec la crise qui leur avait donné naissance, si les gouvernemens de ces trois puissances avaient compris que les de-

voirs de l'honneur et de l'humanité leur imposaient de ne pas déchirer par leurs intrigues le malheureux pays qu'ils se décidaient à sauver, et de ne pas y armer les factions les unes contre les autres. Loin de là, dès le début de la guerre de l'indépendance, ils semblèrent ne voir dans la Grèce qu'un nouveau champ de bataille pour leurs luttes d'influence.

Aussi des guerres civiles où les intrigues étrangères avaient une part prépondérante éclatèrent-elles en présence même de l'ennemi. La Providence avait, au commencement de ce siècle, suscité dans la race hellénique un grand homme d'état : il fut, à la fin de la lutte de l'indépendance, appelé au gouvernement de la Grèce; mais il avait antérieurement dirigé les affaires d'une des premières puissances de l'Europe. Tandis que la Russie lui était sympathique, que le gouvernement du roi Charles X le soutenait moins chaudement, mais d'une manière loyale, l'Angleterre ne voyait en lui que l'ancien ministre de l'empereur Alexandre, au lieu d'y voir l'homme dont le génie administratif et l'expérience politique pouvaient seuls organiser un état qui semblait n'avoir échappé au joug des Ottomans que pour tomber dans une inextricable anarchie. Poussées avec une prodigieuse activité, les intrigues anglaises soulevèrent contre le président une opposition d'abord imprudente et bientôt criminelle, excitèrent des révoltes et déchaînèrent les passions qui mirent le poignard à la main du meurtrier de Capodistria. L'assassinat de Nauplie fut le signal d'une anarchie plus effroyable que celle qui avait précédé l'élection du président, et dans laquelle les influences européennes eurent encore une triste part. Il fallut, pour sauver alors la Grèce, toute l'énergie de Colettis, jointe à l'intervention d'un généreux philhellène allemand, d'un érudit et d'un philologue célèbre, M. Thiersch, qui, par une noble inspiration, s'était arrogé à lui-même le rôle de pacificateur que les représentans de l'Europe ne savaient pas remplir.

Pendant que ces événemens se passaient en Grèce, la conférence de Londres avait fait définitivement entrer la constitution du royaume hellénique dans le droit public européen; mais c'était en restreignant son territoire à des proportions qui empêchèrent l'acceptation de la couronne par le prince Léopold de Saxe-Cobourg, devenu depuis roi des Belges, dont la maturité et la sagesse politique eussent été si utiles à la monarchie grecque dans les débuts de son existence. Le choix de l'Europe tomba alors sur un enfant, et condamna la Grèce, pour l'inauguration de sa vie monarchique, aux hasards d'une régence. C'était une grave imprudence que d'envoyer un prince allemand gouverner un peuple méridional. Rien de plus opposé que le caractère germanique et le caractère grec : l'un flegmatique, lent et réfléchi, l'autre ardent, tout de passion et de

premier mouvement. Il y avait vingt chances contre une que la sympathie ne pût jamais s'établir entre le pays et son nouveau souverain. C'était une beaucoup plus grande imprudence de mettre à la tête d'un état qui demandait par-dessus tout une main ferme pour le guider dans la voie de la renaissance un prince trop jeune pour régner par lui-même. Enfin, puisque le choix qu'on avait fait obligeait de commencer par une régence, les puissances signataires du traité de Londres témoignaient d'une condescendance bien regrettable en laissant le roi Louis de Bavière confier exclusivement la régence à des Allemands qui n'avaient jamais habité la Grèce, et ne savaient rien ni de ses besoins ni de son caractère.

On a rarement vu plus mauvais gouvernement que ne le fut celui de la régence : les Bavarois semblaient vraiment ne voir dans la Grèce qu'une ferme à exploiter; ils achevaient de l'épuiser au lieu de travailler à la relever de ses ruines. La régence compta d'abord dans son sein quelques hommes profondément respectables, comme Maurer et d'Abel; mais au bout de peu de temps ces hommes furent obligés de se retirer : l'influence funeste du comte d'Armansberg et de Ruydhart demeura seule maîtresse du terrain, et se maintint pendant les premières années de la majorité du roi. Le triomphe du système de germanisation de la Grèce fut alors complet : l'administration était devenue presque entièrement allemande; l'armée, en immense majorité, était composée de Bavarois, tandis que les officiers de la guerre de l'indépendance n'avaient pour la plupart ni pensions ni grades reconnus par l'état; l'absolutisme était la règle du gouvernement; l'emprunt de 60 millions, garanti par les puissances protectrices, était dilapidé presque sans profit aucun pour la Grèce. Et cependant l'Europe ne faisait rien; elle laissait la régence agir à sa volonté, et les puissances se bornaient à nouer des intrigues pour faire prédominer tel membre de cette régence qu'elles croyaient leur être favorable.

Vint enfin le moment où le roi prit réellement en main les rênes du pouvoir, et voulut constituer un gouvernement indigène. Ce moment par malheur coïncida avec les événemens de 1840; la Grèce devint plus que jamais le terrain des luttes d'influence entre les diverses puissances de l'Occident, luttes qui avaient pris tant de vivacité à l'occasion des affaires égyptiennes. Non-seulement on intrigua pour faire arriver tel ou tel parti à la direction des affaires, mais plusieurs gouvernemens, oubliant le devoir que leur imposait le titre de protecteurs du royaume hellénique, travaillèrent à jeter la Grèce dans les périls d'une révolution. Ainsi dans les années 1839 et 1840 la Russie organisa la vaste conspiration des *philorthodoxes;* en 1843, la Russie et l'Angleterre coalisées poussèrent énergiquement au mouvement du 3 septembre, que le bon sens et le patrio-

tisme du peuple grec surent arrêter à temps et faire tourner au profit du pays, mais qui, dans la pensée des cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg, devait se terminer par le renversement d'Othon Ier. Ainsi en 1847 l'Angleterre excita les formidables révoltes de l'Eubée, de la Phthiotide et de l'Achaïe; en 1850, lord Palmerston envoya la flotte britannique devant le Pirée, sous prétexte d'appuyer les réclamations ridicules du juif Pacifico, mais en réalité pour amener une tentative contre la couronne, et en 1852 la Russie arma contre le gouvernement grec l'insurrection religieuse du moine Christophe Papoulakis. Nous ne nous appesantirons pas sur les faits plus récens; mais lorsqu'une série de fautes déplorables eut amené la révolution d'octobre 1862, chacun sait si les intrigues étrangères ont peu contribué à l'état de désordre et d'impuissance où le pays s'est débattu pendant douze longs mois.

L'existence politique de la Grèce, depuis que le traité du 7 mai 1832 l'a définitivement introduite dans la grande famille des états européens, se divise en deux périodes, celle du pouvoir absolu et celle du gouvernement constitutionnel. Dans la première phase, la tâche de la royauté était plus facile que dans la seconde. La nation grecque, épuisée par sa guerre héroïque contre les Ottomans, lassée par dix ans de troubles et surtout par l'inextricable anarchie qui avait suivi la mort du président, sentait dans tous ses rangs le besoin d'une autorité forte et concentrée. On sortait d'un chaos où rien n'était resté debout, et on avait devant soi table rase pour tout édifier. Les résistances s'effaçaient devant le prestige monarchique, encore sans atteinte et tout puissant sur les hommes rudes, mais naïfs, qui avaient fait l'indépendance; chacun s'empressait de seconder le gouvernement dans l'œuvre commune du rétablissement de l'ordre et de la création d'un régime normal. Cette lune de miel de la royauté bavaroise, qui donnait les plus belles espérances, ne dura pas un an, et les fautes de la régence perdirent une situation qui ne s'est jamais représentée sous un jour aussi favorable. Il ne servirait de rien d'insister sur l'époque où le gouvernement de la Grèce fut celui de la monarchie absolue : cette époque, flétrie par les Hellènes du nom de *Bavarocratie*, a légué un bien lourd héritage à celle qui lui a succédé; mais ni le pays ni le roi ne doivent en être tenus pour responsables : le pays n'avait point de part sérieuse aux actes d'une autorité entièrement étrangère, et pour le souverain, sa jeunesse à cette époque ne permet pas de faire remonter jusqu'à lui la responsabilité de ce que ses ministres faisaient en son nom.

Une ère nouvelle commença en 1843 pour l'état hellénique avec l'expulsion des derniers Bavarois; ce fut le début et en même temps le plus beau moment de sa vie politique. La conviction de l'insuffi-

sance de la royauté à gouverner seule, sans contrôle, avec les traditions de ses débuts, décida des hommes d'un esprit aussi pratique, d'une intelligence aussi clairvoyante et d'un caractère aussi désintéressé que Londos, Mavrocordatos et Metaxa, à lui imposer une charte malgré les difficultés que devait rencontrer la marche régulière du régime constitutionnel dans un pays en voie de formation. Guidé par leur main ferme et prudente, le peuple d'Athènes se leva dans la nuit du 3 septembre 1843, et vint au palais réclamer du souverain une constitution. Après quelques hésitations, Othon Ier céda, et le peuple grec, une fois ses légitimes demandes obtenues, eut la sagesse de ne pas verser dans l'ornière de la révolution. Une assemblée constituante fut immédiatement convoquée, et arrêta d'accord avec le pouvoir royal les dispositions du pacte qui devait désormais servir de base au gouvernement de l'état. Les délibérations de cette assemblée resteront l'honneur de la nation hellénique; on est étonné, lorsqu'on en lit les procès-verbaux, du bon sens, de l'honnêteté, du vrai patriotisme, qui animaient alors les représentans de ce peuple encore à demi sauvage. Dominés par les trois puissantes figures de Colettis, de Metaxa et de Mavrocordatos, les débats ont une gravité solennelle et une maturité que l'on n'a plus revues dans les luttes parlementaires de la Grèce; les hommes les plus indisciplinés et les plus corrompus semblent comme apprivoisés et relevés par le seul nom de la liberté et par l'influence des chefs qui dirigent les partis; on ne découvre ni esprit d'anarchie, ni logomachie stérile, ni rêves creux de théoriciens; les discussions sont sobres et pratiques, à tel point que trois mois suffisent pour les nombreux travaux de cette assemblée. En un mot, les actes de la constituante de 1843 sont dignes des nations les plus avancées de l'Europe, et semblent promettre à la Grèce à peine naissante l'avenir politique le plus brillant. Si la charte rédigée par cette assemblée avait été réellement pratiquée de part et d'autre, et par le pouvoir et par le pays, la Grèce aurait joui depuis vingt ans d'un gouvernement qui eût suffi pour changer la face du royaume. Quand les assemblées chargées d'établir le pacte fondamental d'un pays se réunissent à la suite d'une insurrection victorieuse, elles ne sont que trop souvent portées à multiplier les précautions constitutionnelles contre la royauté : elles défendent aux ministres de siéger dans les chambres, où elles imposent au souverain de ne les prendre que parmi les députés; elles ne donnent au roi qu'un veto suspensif; elles instituent une seule chambre, élective, afin de mettre le prince constamment en présence du vote populaire, et elles assurent à cette chambre une part du pouvoir exécutif en lui faisant décider les questions de paix et de guerre, en lui donnant un contrôle sur le choix des fonctionnaires supérieurs, etc. Les constituans

grecs de 1843 surent ne pas abuser de leur triomphe, et n'adoptèrent aucune de ces dispositions ultra-révolutionnaires. Aussi y eut-il un sentiment unanime d'enthousiasme et d'espérance pour saluer la promulgation de la charte constitutionnelle. Tout souriait alors à la Grèce : les puissances de l'Europe lui donnaient un appui sympathique et s'exagéraient même ce qu'elle était capable de faire; la nation et le roi, réconciliés après une crise heureusement traversée, semblaient devoir marcher désormais dans un complet accord; le pays, justement fier de sa conduite, avait foi en lui-même: toutes ses aspirations d'avenir s'étaient réveillées; il se sentait digne de la liberté qu'il avait conquise et capable de la supporter; il saluait dans l'établissement de cette liberté l'aurore d'une ère d'agrandissement et de prospérité. L'état hellénique eut alors une de ces heures brillantes et sans nuages qui ne se rencontrent que rarement dans la vie des peuples.

Mais les espérances de 1843 devaient être déçues. Le gouvernement constitutionnel ne s'est pas encore réellement naturalisé en Grèce; après vingt ans d'une marche troublée et imparfaite, il s'est écroulé dans une catastrophe qui a mis le pays au bord de l'abîme. Le soulèvement du 22 octobre 1862 a révélé les plaies d'un état politique bien inférieur à celui qui s'était manifesté après le 3 septembre 1843. Au lieu d'un mouvement légal, on a vu se produire une révolution; l'ordre qui avait été conservé alors a fait place à l'anarchie; l'armée, demeurée intacte après le mouvement constitutionnel, est tombée en dissolution; l'administration s'est désorganisée, les questions de personnes se sont substituées aux questions de principes. Où la différence des deux époques est la plus frappante, c'est dans la comparaison de la constituante actuelle avec celle de 1843; les vices et les fautes dont l'assemblée d'il y a vingt ans avait su se préserver ont formé les caractères les plus saillans de la conduite de celle qui cherche maintenant à s'éterniser, bien que son mandat soit expiré depuis l'installation du nouveau roi. Les nobles débats de la première constituante ne se sont pas renouvelés; on n'a pour ainsi dire assisté qu'à des scènes de déplorable tumulte, dégénérant plus d'une fois en pugilat; les anarchistes sont en majorité parmi les représentans, chez qui le patriotisme semble éteint par l'avidité la plus vulgaire. C'est avec raison que le sentiment public proteste contre les actes et l'esprit d'une assemblée de cette nature, qui n'est qu'une fausse représentation du pays, et nous doutons qu'aucun des membres qui la composent puisse ouvrir sans confusion le recueil des procès-verbaux de la constituante de 1843. Pour conserver la conviction que la race grecque est apte à la liberté, il faut depuis un an détourner

les yeux d'Athènes pour les reporter sur les Iles-Ioniennes; mais dans le royaume hellénique on ne saurait se dissimuler l'infériorité politique de la génération élevée sous la royauté, si on la compare à celle qui s'était formée dans les souffrances de la tyrannie étrangère et les épreuves de la guerre de l'indépendance. Sur ce point, il y a eu décadence, tandis qu'il y avait progrès dans l'ordre matériel et dans l'ordre intellectuel. Quelle peut être la cause d'un semblable contraste? D'où vient l'échec si complet de l'expérience du régime constitutionnel tentée de 1843 à 1862 et terminée par la catastrophe du 23 octobre? Les intrigues étrangères y ont eu sans doute une part considérable; cependant elles ne suffisent pas pour l'expliquer : il faut qu'il y ait eu des causes intérieures dont la responsabilité, comme il arrive toujours, doit peser en partie sur la royauté et en partie sur le pays, du moins sur ses hommes politiques.

Le roi Othon était un prince honnête, qui aimait la Grèce, qui voulait le bien de son pays d'adoption, qui agissait consciencieusement dans ce qu'il croyait son devoir et son droit; mais il suivait un système funeste qu'il n'avait pas créé, qu'il avait reçu tout organisé de la régence, et il n'avait pas assez de fermeté pour rompre avec les traditions de ce système. Élevé dans un pays où le régime de la liberté politique n'était pas encore en vigueur, formé à gouverner sans contrôle et sans constitution d'après le mode absolutiste des administrations d'Armansberg et de Ruydhart, il n'avait jamais, quoiqu'il en eût la bonne volonté, pu comprendre le rôle véritable et les obligations d'un roi constitutionnel. Il se méprenait sur la nature et l'étendue de sa prérogative royale à tel point qu'il croyait y trouver le droit de prendre et de laisser ce qu'il voulait dans la charte jurée par lui, laquelle ne contenait cependant pas d'article 14. Resté Allemand en dépit de tous ses efforts pour devenir Grec, et bien qu'en 1854 il eût un moment donné des gages de son désir de s'associer aux aspirations nationales, depuis le jour de son avénement jusqu'à celui de sa chute, il n'avait pas réussi à sortir de la situation d'un prince étranger superposé à la nation hellénique sans s'être fondu dans ses rangs.

La justice oblige de reconnaître qu'en appelant le prince Othon de Bavière au trône de Grèce, l'Europe lui avait créé de sérieuses difficultés. En se décidant à constituer chez les Hellènes un royaume indépendant, une partie au moins des puissances qui siégèrent aux conférences de Londres semble avoir cherché à placer ce royaume dans des conditions où il ne fût pas viable. On a forcé la Grèce à restituer aux Turcs des contrées qui s'étaient affranchies du joug musulman; on n'assignait qu'un million de citoyens au royaume grec, avec un territoire dont la moitié n'est pas susceptible de culture,

tandis qu'on laissait dans la part des Ottomans tous les cantons fertiles dont les produits auraient pu devenir une source de revenus pour le gouvernement hellénique. Cependant on pouvait vivre, et tout ce que la nation est parvenue, durant ces trente années, à créer en dehors du gouvernement par l'initiative des particuliers et par la puissance de l'esprit d'association, aussi développé chez les Grecs que chez les Anglais, donne la mesure de ce qu'aurait pu faire le pouvoir.

Au lieu de dépenser une partie très considérable du budget à entretenir une armée inactive, trop nombreuse pour le chiffre de la population et pour les revenus de l'état, trop faible pour enlever une seule province à la Turquie, on pouvait, en adoptant le même système que la Suisse, en ayant seulement un très petit nombre de soldats en service permanent et une *landwehr* bien exercée par des manœuvres annuelles, décupler les forces militaires du pays et en même temps conserver plusieurs milliers de bras à l'agriculture, accroître les forces productives, créer, avec une partie de l'argent dépensé pour une armée insuffisante, des routes qui auraient répandu dans les provinces les plus reculées l'abondance et la prospérité. Au lieu d'entretenir à grands frais une frégate, trois corvettes et quelques petits bâtimens à voiles et à vapeur, on pouvait développer par des subventions intelligentes la marine à vapeur de commerce, qui se fondait dans le port de Syra, et qui, comptant déjà douze grands navires à vapeur, en aurait eu bientôt vingt ou trente avec un concours actif du gouvernement, de telle sorte qu'en cas de guerre elle eût fourni bien plus de ressources en bâtimens, en officiers et en matelots expérimentés, que ne pouvait en donner la petite marine royale. Au lieu de copier la centralisation française et de couvrir le pays des rouages compliqués d'une bureaucratie qui, après l'armée, absorbe la presque totalité des recettes, la royauté pouvait créer une administration simple et peu coûteuse, former ses sujets à la vie politique en favorisant le développement de la vie municipale, à laquelle les Grecs sont éminemment aptes, et qui, préservée sous la domination turque, a été détruite par la régence. En agissant de cette manière, elle eût notablement augmenté la puissance morale du pays, et lui eût acquis plus de sympathies en Europe. Elle eût ouvert sans violence l'avenir d'agrandissement que rêve la Grèce en ajoutant à tous les élémens de dissolution qui minent l'empire ottoman l'exemple, donné à ses portes, d'un bon gouvernement, auquel toutes les provinces esclaves auraient tendu à se réunir; elle eût opposé enfin un argument irréfutable aux politiques qui croient à la nécessité du maintien de la Turquie pour l'équilibre de l'Europe en prouvant la possibilité de former avec les populations orientales elles-mêmes des états forts et prospères qui

puissent garantir le Bosphore contre les tentatives de toute ambition conquérante.

Convaincu que son devoir de souverain était d'empêcher toute opposition, même l'opposition légale, le roi Othon n'a jamais voulu laisser au peuple grec la liberté des élections. Non-seulement le système des candidatures officielles florissait dans le royaume hellénique, mais l'administration ne se bornait pas, quand elle voyait l'opposition prendre des forces sur un point, à une simple pression morale: elle allait jusqu'aux actes matériels. En 1857, un Anglais distingué, M. Nassau Senior, donnait à ce sujet quelques détails qu'il est utile de reproduire, et nous pouvons, ayant assisté à des opérations électorales en Grèce dans l'automne de 1859, attester l'exactitude de ses assertions. « Il est avéré que pendant la nuit on viole le secret des urnes; si on craint qu'elles ne contiennent pas le nom du candidat officiel, on y introduit des bulletins plus corrects. Quelquefois on glisse dans l'urne des bulletins qui portent les noms des candidats bien pensans avant que le vote ait commencé. Lors de la dernière élection, on s'y est pris si grossièrement, dans certaines circonscriptions, que les urnes ont contenu plus de bulletins qu'il n'y avait d'électeurs inscrits. On s'est arrangé pour empêcher toute candidature gênante... Je sais beaucoup d'élections dans lesquelles les salles du vote étaient assiégées par des bandes de gens armés qui empêchaient les électeurs favorables aux candidats ennemis de la cour d'approcher des urnes. »

Les ministres n'étaient réellement que des commis d'un rang supérieur, travaillant sous les yeux du roi et d'après ses ordres. A part un ministère de quelques mois présidé par M. Metaxa, et qui suivit la révolution du 3 septembre, ainsi qu'un autre ministère, également court, dirigé par M. Mavrocordatos, à part les premiers temps du ministère de Colettis avant sa rupture avec M. Metaxa, le ministère de l'amiral Canaris en 1848, et le nouveau ministère de M. Mavrocordatos, imposé en 1854 par l'occupation anglo-française, la Grèce, en dix-neuf ans de possession nominale du régime parlementaire, n'a jamais vu fonctionner un cabinet vraiment constitutionnel, gouvernant par lui-même et sous sa propre responsabilité. Préoccupé par-dessus tout du droit, qui lui appartenait en effet d'après la constitution, de choisir ses ministres lui-même, le roi Othon, pour les appeler au pouvoir, ne consultait ni les chambres ni le pays. Il prenait à droite et à gauche des hommes sans rapports antérieurs les uns avec les autres, mais qui lui paraissaient propres à diriger telle branche de l'administration, et formait ainsi des cabinets sans homogénéité, ne représentant ni partis ni idées. Aussi ces ministères laissaient-ils toujours apercevoir la personne du prince agissant derrière eux; la responsabilité ministérielle était

devenue une fiction à laquelle personne n'attachait de valeur, et l'on avait vu se poser une question bien grave, qui conduit infailliblement les peuples à de grandes crises politiques, la question de la part qui doit revenir au souverain dans le gouvernement.

Quoique amoureux de la liberté autant que l'étaient leurs ancêtres, les Grecs (nous parlons ici de la nation même et non de quelques brouillons), sentant parfaitement le besoin d'ordre et d'autorité dans une époque de formation comme celle qu'ils traversent, se seraient facilement soumis pour un certain temps au gouvernement absolu, s'ils avaient senti découler de ce gouvernement des bienfaits réels; mais il eût fallu pour cela une intelligence des intérêts du pays plus juste que ne se l'était formée la royauté bavaroise. Othon Ier, qui eût pu faire, s'il l'eût voulu, un excellent roi constitutionnel, n'avait d'ailleurs aucune des qualités ni aucun des vices qui permettent aux despotes de réussir et de durer. Il n'avait ni la promptitude de résolution ni l'énergie nécessaire au rôle d'un monarque absolu. Sans doute son gouvernement a donné à la Grèce une prospérité matérielle qu'elle ne connaissait pas depuis quatre siècles, mais cette administration ne valait que par comparaison avec celle qui l'avait précédée. C'était le type d'un bon gouvernement à la turque; or ce n'est pas ce que la Grèce espérait en demandant un roi à l'Europe. Le principal défaut du pouvoir royal c'était l'absence de tout système régulier et de principes fixes; il vivait au jour le jour, faisant face à la difficulté du moment sans rien prévoir et sans rien fonder. Au lieu de chercher à diminuer l'esprit de personnalité dans les hommes politiques, il l'excitait en laissant de côté les questions plus élevées, en opposant les personnes aux personnes, en s'efforçant uniquement de neutraliser et d'user les ambitions par les ambitions. Le pouvoir s'abaissait en devenant le prix de l'intrigue, au lieu d'être la récompense des services administratifs, des capacités politiques ou même des talens oratoires. Le prestige de la royauté s'affaiblissait par son immixtion dans les affaires journalières, même les moins dignes. Comment le respect de la loi aurait-il passé dans le peuple, puisqu'il n'était pas dans le gouvernement? La moralité publique ne s'élevait pas non plus, puisque les protestations les plus mensongères de dévouement à la personne du souverain suffisaient pour couvrir de toute punition les fonctionnaires prévaricateurs. L'impunité était assurée à ceux qui savaient se rendre assez puissans pour se faire craindre. Une déplorable habitude d'amnisties continuelles rendait la répression des crimes illusoire; les recommandations de personnages politiques dont on avait besoin dans le moment arrachaient presque toujours les coupables au cours régulier de la justice, et par contre, si les mauvais demeuraient impunis, les bons étaient sans récompense. Impuissant à réprimer, le

gouvernement pactisait à toute heure avec le brigandage et la rébellion; à la fois obstiné et faible, il n'accordait rien aux demandes légales et cédait tout à la révolte. Lorsqu'un chef de parti voulait être appelé dans le cabinet, il soudoyait des bandes; lorsqu'un officier désirait de l'avancement, il insurgeait ses soldats. On le voit, si le gouvernement de la Grèce était absolu sous une apparence constitutionnelle, les rênes en étaient tenues par une main sans force qui voulait tout faire et ne faisait rien, qui tentait de diriger et n'y réussissait pas. Les vices de la royauté bavaroise n'étaient autres, il est vrai, que ceux de la classe politique de la Grèce, et une large part de responsabilité retombe ainsi sur les hommes d'état indigènes; mais c'est justement en prenant l'empreinte des défauts de son peuple que cette royauté a complétement manqué à la mission qui lui avait été confiée. Dans un pays naissant, une royauté d'origine européenne avait à remplir le rôle d'initiatrice et de guide de la nation; elle devait conduire le peuple grec et le former, non se mettre à sa remorque en se modelant sur ses vices. Si elle eût, en suivant cette voie, rencontré des difficultés sérieuses et de graves résistances, la masse du pays, qui veut l'ordre et le progrès dans la civilisation, l'aurait soutenue et lui aurait permis de triompher des obstacles : dans une durée de trente ans, elle eût pu faire beaucoup pour moraliser les classes supérieures et pour diminuer les défauts des hommes politiques en leur donnant de meilleures habitudes; au contraire, elle n'a fait que développer les vices de ces hommes, en leur laissant le champ libre et en leur permettant de continuer toutes les mauvaises traditions du régime turc.

Ce n'est point du reste les hommes qui se sont emparés du pouvoir après la révolution d'octobre 1862, et sur lesquels pèse la formidable responsabilité de tous les excès des dix-huit derniers mois, qui ont le droit de jeter la pierre au roi Othon et à son gouvernement. A part quelques jeunes écervelés à peine échappés du collége et imbus d'idées révolutionnaires incompatibles avec l'existence de tout gouvernement régulier, ils avaient été jadis les principaux organes du système contre lequel ils déclamaient avec tant d'ardeur, et leur opposition venait seulement de ce que le roi les avait laissés de côté pour prendre d'autres instrumens. Maîtres de l'autorité, ils en ont honteusement abusé; ils ont écrasé la Grèce sous une dictature tyrannique, sans justifier leur despotisme par une administration régulière et par le maintien de l'ordre; ils ont faussé les élections avec impudence et repris à leur profit toutes les mauvaises traditions du pouvoir déchu, en les poussant à un degré d'audace inconnu jusque-là. D'ailleurs ces hommes, qui s'intitulent pompeusement les libérateurs du pays et veulent exclure tous les autres des affaires, s'attribuent bien à tort un événement qui n'a été

l'œuvre exclusive d'aucune faction. Ce ne sont ni les conspirateurs ni les étudians ameutés, ni les quelques centaines de soldats avinés par lesquels a été proclamé M. Boulgaris, qui ont renversé la royauté bavaroise : c'est le pays tout entier, sans distinction de partis.

Si le roi Othon avait montré plus de fermeté dans l'exercice du pouvoir, plus de respect des principes constitutionnels, s'il avait accordé les réformes libérales que réclamait la Grèce quand il pouvait encore le faire avec honneur, s'il n'avait pas rejeté l'opposition dans la rue en l'excluant violemment des chambres, s'il avait su réprimer l'indiscipline de l'armée et tenir les promesses qu'il avait faites après l'insurrection de Nauplie, il serait encore aujourd'hui paisiblement assis sur son trône. Les révolutionnaires, le voyant appuyé sur le sentiment national, n'auraient pas levé la tête, ou, s'ils l'avaient tenté, le peuple grec se serait armé contre eux, comme il l'avait fait lors des soulèvemens successifs de l'Acarnanie, de Lépante, de la Phthiotide et de l'Eubée, de la Messénie, du Magne, de Nauplie enfin et des îles de l'Archipel en 1862. Il n'y avait pas, il est vrai, de dévouement pour la personne du roi Othon, pas d'affection pour son gouvernement : le mécontentement était partout; mais la nation, avec un grand bon sens, maintenait, sans l'aimer, le pouvoir par attachement à l'ordre légal et dans l'espoir d'un avenir meilleur. On espérait que le malentendu qui, depuis le premier jour de la monarchie, existait entre le prince et le peuple, irait en s'effaçant de plus en plus, que le roi, éclairé sur les dangers de sa situation, finirait par entrevoir l'abîme qui s'ouvrait sous ses pieds, qu'en un mot il réformerait son gouvernement. Après trente ans d'attente, lorsque la patience fut lassée, lorsque l'espoir d'un changement de système eut disparu, la plupart des hommes honnêtes et capables se retirèrent de la vie publique, le pays cessa de soutenir la royauté, et la révolution s'accomplit sans combat : les « hommes du 23 octobre » n'eurent d'autre peine que de s'emparer par surprise du pouvoir tombé sous le poids de ses propres fautes.

Les avertissemens n'avaient pourtant pas manqué à la royauté bavaroise : dans l'espace d'une année, on avait vu se succéder trois conspirations, comptant dans leurs rangs quelques-uns des officiers les plus distingués de l'armée et des hommes politiques les plus considérables; l'attentat commis sur la personne de la reine, s'il ne pouvait en bonne justice être attribué à aucun parti, prouvait du moins à quel degré d'exaltation en étaient venus les esprits. Au commencement de 1862, la garnison de la plus importante place de guerre du royaume hellénique s'était soulevée au nom des réformes constitutionnelles, avait derrière ses remparts tenu en échec trois mois entiers toutes les forces de la monarchie, et n'a-

vait été réduite à l'obéissance que par une transaction; des mouvemens graves à Syra, c'est-à-dire dans la première cité commerciale de la Grèce, à Athènes même, avaient coïncidé avec la révolte de Nauplie. Le cabinet Miaoulis avait dû se retirer après de vaines tentatives pour faire comprendre au roi Othon, dont il partageait l'impopularité, la nécessité de sortir d'une voie qui menait infailliblement à la catastrophe. Le ministère Colocotronis, qui lui avait succédé, se débattait à la fois contre les partis de plus en plus animés et contre l'obstination royale, sans arriver à faire plus que ses prédécesseurs. Depuis que l'insurrection de Nauplie s'était terminée sans amener aucun changement, l'imminence d'une crise encore plus grave ne pouvait être méconnue de personne. Aussi les intrigues les plus contradictoires se croisaient, poussées avec une inconcevable activité. Le roi lui-même conspirait avec le parti d'action italien pour détourner vers une entreprise extérieure l'agitation des esprits et pour éviter ainsi la nécessité d'accorder des réformes libérales. Des agens parcouraient la Turquie afin d'y préparer un soulèvement, tandis qu'une correspondance suivie s'échangeait entre Caprera et le palais d'Athènes. Lorsqu'en 1862 Garibaldi se rendit en Sicile, une portion de la flotte grecque vint jusqu'à la pointe méridionale du Péloponèse pour l'attendre et l'escorter en Orient; mais le célèbre agitateur changeait bientôt de projets et se lançait dans la folle entreprise qui le conduisit à l'échec d'Aspromonte. Une autre intrigue, ourdie aussi dans le palais même, tendait à faire passer le sceptre de la maison de Wittelsbach dans celle d'Oldenbourg, à laquelle appartenait la reine Amélie. En revanche, la légation de Bavière était en relations étroites avec les révolutionnaires : elle les flattait, les encourageait, s'efforçait de leur servir de centre; espérant sauver la dynastie en sacrifiant le roi, elle poussait à un mouvement qui contraignît Othon à abdiquer en faveur d'un de ses neveux, fils du prince Luitpold. Les autres ambassades, au lieu de chercher à détourner la crise, travaillaient à en tirer parti. La Turquie fomentait le désordre uniquement pour le désordre, son intérêt étant d'entraver le progrès, qui, en se développant en Grèce, devient un danger pour elle; la légation d'Italie accueillait les mécontens qui parlaient d'appeler au trône un prince de la maison de Savoie. Quant à la Russie, elle intriguait en faveur du duc de Leuchtenberg, un prétendant de religion grecque, neveu du roi Othon, proche parent du tsar et de l'empereur des Français, et la légation de France, si elle ne s'associait pas activement à toutes ces intrigues, les voyait du moins d'un œil favorable. Enfin l'Angleterre ne s'endormait pas non plus; inactive en apparence, elle ourdissait une trame encore plus serrée et préparait sous main la candidature du prince Alfred. Partis intérieurs et gouvernemens

étrangers, tous étaient d'accord pour porter le dernier coup à une monarchie qui se mourait; mais les divisions commençaient dès qu'il s'agissait d'édifier quelque chose à la place.

L'Europe a vu tant de révolutions depuis soixante-dix ans que les événemens de ce genre n'offrent plus rien de nouveau et reviennent toujours à deux types bien connus, les mouvemens partant de la capitale à la façon française et les *pronunciamentos* débutant dans les provinces à la mode espagnole : c'est à ce dernier type qu'appartient la révolution de Grèce. Dans le courant du mois d'octobre 1862, on apprit à Athènes, avec certitude, qu'un mouvement était sur le point d'éclater en Acarnanie. Aussitôt le roi Othon, comptant que sa seule présence suffirait pour déjouer les projets révolutionnaires, résolut, malgré les conseils de ses ministres et ceux des légations étrangères, de se rendre à Missolonghi avec une frégate et quelques petits bâtimens, en visitant sur sa route les villes des côtes du Péloponèse. Il était à peine arrivé à Calamata, lorsque, le 14 octobre, le général Théodore Grivas, vieux capitaine de partisans, indiscipliné, ambitieux et avide, véritable seigneur féodal d'une grande portion de l'Acarnanie, que Colettis appelait jadis son « tigre en laisse, » insurgea la garnison de Vonitza, la réunit à ses pallikares, puis marcha sur Missolonghi, où il entra le lendemain sans coup férir et proclama la déchéance d'Othon Ier. Lépante et les deux châteaux de Roumélie et de Morée se *prononcèrent* en même temps, comme on dit en Espagne. Une barque porta à Patras la nouvelle des événemens d'Acarnanie; cette importante place de commerce n'hésita point à se joindre au mouvement, et le 17 les principaux négocians, s'étant réunis, formèrent un gouvernement provisoire à la tête duquel fut placé M. Benizelos Roufos, l'un des plus grands propriétaires du Péloponèse. L'insurrection s'étendit de proche en proche sur les rivages du golfe de Lépante, sans rencontrer d'opposition nulle part, et atteignit enfin Corinthe, où le gouvernement avait intercepté le télégraphe électrique pour empêcher les nouvelles des provinces occidentales de parvenir à Athènes avant le retour du roi, que le ministre de l'intérieur, M. Chatziskos, était allé chercher en toute hâte sur les côtes de la Messénie.

Aussitôt maîtres de Corinthe, les révoltés envoyèrent à leurs amis d'Athènes des dépêches qui se répandirent immédiatement dans la ville. C'était le 22 octobre au matin; toute la journée, la capitale de l'état hellénique présenta l'aspect de la plus vive agitation. Des rassemblemens tumultueux se formaient dans les rues, sur les places, et des orateurs montés sur des chaises y donnaient lecture des nouvelles reçues de Missolonghi, de Patras et de Corinthe. L'attitude des troupes était si peu douteuse qu'on n'osait pas les faire sortir de leurs casernes; le cabinet, réuni au ministère de la guerre, dé-

libérait, mais il ne parvenait à prendre aucune mesure de résistance, car il ne trouvait nulle part un point d'appui, et le bâtiment qui portait le roi, toujours attendu, n'apparaissait point à l'horizon. A sept heures du soir, les soldats donnèrent le signal de la révolte ouverte; malgré les efforts des officiers supérieurs pour les retenir, ils parcoururent les rues en criant : « Vive la liberté! à bas Othon! » et fraternisèrent avec la population, qui commençait à s'armer. La révolution était accomplie.

En ces jours de péril, le peuple sut ne point se prêter aux excitations de certains hommes qui voulaient le pousser à d'autres excès. On n'eut à déplorer qu'une seule mort, celle du commandant du Pirée, M. Karayannopoulos, tué d'un coup de pistolet par un des conspirateurs de l'armée au moment où il essayait de haranguer ses soldats en faveur du roi. Malgré le désordre inévitable d'une crise de cette nature, on ne vit se produire aucun des faits honteux ou sanglans qui ont trop souvent souillé les troubles politiques de diverses nations. Le palais ne fut pas pillé comme les Tuileries en février 1848; la nuit même du mouvement, tous les objets appartenant au roi et à la reine, argenterie et diamans, furent inventoriés par les chefs des insurgés, conjointement avec le secrétaire du roi, M. le baron de Wendland, et rendus aux souverains déchus. Les fermes de Liosia et de Tabakika, propriétés particulières de la reine, ne furent ni menacées de pillage, ni confisquées; encore aujourd'hui elles sont paisiblement administrées pour elle par un homme d'affaires. Les serviteurs de la couronne et les ministres ne furent l'objet d'aucune violence personnelle; tous les Allemands qui s'étaient établis dans le pays à la suite des souverains et qui voulurent y rester conservèrent leurs positions; la colonie bavaroise d'Hiraklion ne fut point inquiétée. Au milieu même de la confusion du premier jour, des élémens de résistance à l'anarchie se groupaient spontanément et veillaient à la sûreté publique. Les étudians de l'université formaient sous le commandement de leurs professeurs, et d'après le conseil de M. Mavrocordatos, une légion académique, occupaient les portes de la ville, faisaient la police et contenaient les soldats débandés. En même temps la garde nationale s'organisait.

A côté de ces faits sérieux et honorables pour le peuple grec, on vit, dans la révolution d'Athènes, éclater le côté d'enfantillage dont est encore empreint le caractère de cette nation. A entendre la fusillade désordonnée dont la ville retentit sans interruption pendant la nuit du 22 au 23 octobre et la journée suivante, on eût pu croire qu'un combat des plus vifs se livrait dans les rues. Il n'en était rien cependant; mais les Grecs, comme tous les Orientaux, ont la passion du bruit et surtout des coups de feu : pour eux, la révolution était un jour de fête, ils brûlaient de la poudre en signe de

réjouissance et prenaient pour cibles les cheminées des maisons, ainsi que les lanternes à gaz, récemment établies (1). Les plus à plaindre sans contredit pendant ces journées d'octobre, ce furent les cochers de fiacre, qui se virent forcés de promener gratis et en armes les gens du peuple et les soldats.

Nous avons déjà fait remarquer que la révolution d'Athènes se rattachait beaucoup plus au type des *pronunciamentos* espagnols qu'à celui des révolutions françaises. La principale différence entre ces deux espèces d'évolutions violentes dans l'ordre politique réside en ce point, que les influences diplomatiques ont une grande part à la naissance et à la direction des *pronunciamentos*, tandis que les révolutions du type français, bonnes ou mauvaises, sont plus sociales que politiques, et sortent par conséquent du pays lui-même, sans que l'action étrangère puisse les entraver ou en changer la tendance. On vient de voir dans quel chaos d'intrigues les puissances européennes s'étaient jetées à l'approche de la chute du roi Othon; dans une semblable situation, le succès et le pouvoir devaient être le prix de la course, et bien habile eût été celui qui le matin du 22 octobre eût pu prévoir lequel des projets de l'Italie, de la Russie ou de l'Angleterre allait triompher quelques heures plus tard. Théodore Grivas, l'ancien ami de Colettis, avait toujours appartenu au parti français, et s'était montré un adversaire déterminé de l'influence de la Grande-Bretagne : ce n'était donc pas l'intrigue anglaise qui s'était mise à la tête du mouvement à son début dans l'Acarnanie. Lorsque Athènes se souleva à son tour, il n'y avait pas encore de direction politique déterminée, et les différens partis avaient des chances égales d'arriver au pouvoir. Pourtant, la crise une fois ouverte, les amis de l'Angleterre furent le plus vite prêts et montrèrent le plus d'activité. Le vieil amiral Canaris, qui était de tous les opposans le plus populaire et eût pu diriger le mouvement dans un sens favorable à la France, hésita devant la responsabilité d'une révolution complète; pendant qu'il délibérait avec ses amis, M. Boulgaris, plus audacieux avec moins de scrupules, le gagna de vitesse, et, soutenu par quelques soldats en désordre et par les hommes du parti le plus avancé, se proclama chef du gouvernement provisoire. La nécessité d'une autorité quel-

(1) C'est ce que racontait sous une forme plaisante une chanson qui était encore très populaire à Athènes au mois d'octobre 1863 : « En une seule nuit, ne trouvant pas de résistance, ils ont taillé en pièces au lieu d'ennemis tous les réverbères de la capitale. »

Ἐν μιᾷ νυκτὶ καὶ μόνῃ,
Ἀντιστάσεως μὴ οὔσης,
Ἔσπασαν ἀρειμανίους
Τοὺς φανοὺς τῆς πρωτευούσης.

conque le fit aussitôt reconnaître, et c'est ainsi que la révolution de Grèce tomba sous l'influence exclusive de la légation britannique.

Le 24 au matin, la frégate royale mouilla dans le port du Pirée. Le roi apprit en y arrivant que la révolution était accomplie, et qu'il lui était impossible de rentrer dans son palais. Il vit bientôt venir à son bord les représentans des puissances européennes accrédités auprès de lui, qui, loin de l'encourager, lui donnèrent tous, et celui de Bavière plus vivement que les autres, le conseil de partir en renonçant à la lutte. Tout cependant n'était peut-être pas fini pour le roi Othon. Les paysans de certaines provinces se seraient levés à sa voix, plusieurs garnisons importantes, entre autres celle de Nauplie, demeuraient fidèles; en s'enfermant dans cette place, la royauté bavaroise pouvait conjurer encore la mauvaise fortune, ou du moins donner à sa chute un éclat chevaleresque. La reine, avec son énergie virile, et les officiers qui entouraient le roi le pressaient de prendre ce parti; mais la bonté faible et timide d'Othon recula devant l'effusion du sang : il considéra sa cause comme perdue, et, acceptant l'arrêt de déchéance prononcé par l'insurrection, il passa sur une frégate anglaise qui le transporta bientôt à Trieste.

Qu'a gagné jusqu'à présent la Grèce à cette révolution qui l'oblige à recommencer, avec beaucoup plus de difficultés qu'à ses débuts, l'essai d'une nouvelle royauté? Peut-être une expérience salutaire, — un des proverbes les plus répandus dans le peuple hellène ne dit-il pas que « les souffrances sont des leçons, » τὰ παθήματα μαθήματα? — puis l'annexion des Iles-Ioniennes. Cette adjonction de territoire apportera en Grèce des élémens nouveaux; elle fera entrer dans ses assemblées délibérantes des hommes formés à la vie parlementaire, et qui relèveront le drapeau des principes de la vraie liberté. Ce qui manque aujourd'hui à la Grèce, ce n'est ni la bonne volonté ni les forces nécessaires pour réagir contre l'anarchie révolutionnaire : ce sont des chefs qui lui montrent le vrai chemin et qui pensent au pays, au lieu de se préoccuper exclusivement de leurs intérêts. Les sept îles les lui fourniront, car les Ioniens ont fait leurs preuves dans une lutte inégale de dix ans, sur le terrain de la légalité constitutionnelle.

FRANÇOIS LENORMANT.

AUSTIN ELLIOT

ÉTUDE DE LA VIE ARISTOCRATIQUE ANGLAISE.

VIII.

Au moment où nous reprenons cette histoire, en 1846, — un an après la mort de James Elliot (1), — Eleanor Hilton habitait la maison que son père avait si longtemps occupée dans Wilton-Crescent. La résidence était petite, le domestique peu nombreux. La riche héritière y menait une existence très retirée, n'allant jamais dans le monde, et recevant à peine de temps à autre la visite de quelque ancienne camarade de pension. Encore ces visites étaient-elles tout à fait spontanées, car elle n'invitait personne à venir la voir, et n'insistait jamais pour retenir ceux qui se rendaient près d'elle sans être appelés. La vie de miss Hilton avait un but unique, un but sérieux, qui l'absorbait tout entière. Elle y marchait résolûment à travers mille obstacles, mille difficultés humiliantes, soutenue par une grande tendresse et par un esprit d'absolu dévouement. Pourvu que la confiance d'Austin ne lui manquât jamais, elle se croyait certaine de réussir; mais à quelle rude épreuve ne fallait-il pas mettre cette confiance! Mainte fois depuis quelque temps il l'avait suppliée de réfléchir aux inconvéniens de la position où elle s'obstinait à demeurer : ces inconvéniens n'étaient que trop visibles, et ils allaient s'aggravant toujours. La tante Maria devenait de plus en plus capricieuse, de plus en plus tyrannique. Aux yeux de bien des gens, elle passait pour folle; beaucoup d'autres la regardaient comme simplement adonnée à d'ignobles habitudes d'intempérance. Ni les uns ni les autres ne se trompaient tout à fait. N'en gardant pas moins quelques dehors et maîtresse d'elle-même dans les circonstances les plus décisives, la tante Maria conservait sur sa nièce

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

une domination qu'Austin ne pouvait s'expliquer. Il ne comprenait pas cette patience infatigable, cette douceur à toute épreuve que la jeune fille opposait aux éternelles récriminations, aux durs reproches, aux insistances agressives de cette insupportable parente. Il ne comprenait pas non plus qu'Eleanor se condamnât à subir les assiduités du capitaine Hertford, assiduités qui la gênaient évidemment, mais contre lesquelles protestaient seuls sa physionomie résignée, ses airs de découragement et d'ennui. Une délicatesse chevaleresque lui imposait à cet égard toute espèce de réserve. Il ne voulait ni paraître manquer de confiance, ni affecter une jalousie qui n'était pas dans son cœur. Comment douter de l'affection d'Eleanor, qui lui en prodiguait chaque jour, avec une candeur enfantine, les témoignages les moins équivoques? Comment ne pas se fier à l'engagement qu'elle avait pris envers lui, et dont elle rappelait sans cesse le souvenir, tout en ajournant à des temps meilleurs la réalisation désirée? En attendant, elle le recevait chaque jour et ne semblait vivre que pour lui.

Lord Charles Barty, qui venait d'entrer au parlement après une élection vivement disputée, et lord Edward Barty, un de ses cadets, étaient seuls en tiers dans cette douce et fraternelle intimité. Lord Edward était un beau jeune homme de dix-neuf ans, aveugle de naissance et doué par la nature des dispositions musicales les plus éminentes. Malheureusement il avait perdu, dès l'âge de quinze ans, une voix de premier ordre, déjà célèbre dans les salons de Londres. Depuis lors, incapable de jouer d'aucun instrument, mais toujours absorbé par le culte de son art favori, sa vie se passait à chercher l'occasion d'entendre ces harmonies sublimes dont il ne pouvait plus se faire l'interprète. La musique religieuse l'attirait surtout, et comme Eleanor portait volontiers au pied de l'autel le fardeau de ses tristesses intimes, de ses continuelles préoccupations, il lui arrivait souvent de choisir lord Edward pour compagnon de ses pieuses sorties. En les voyant passer au bras l'un de l'autre, on ne pouvait refuser une sympathie attristée à l'infirmité du jeune homme, au zèle inquiet, aux craintes sans cesse éveillées de celle qui le guidait ainsi, choisissant pour lui les routes les moins périlleuses et lui frayant passage parmi les rangs de la foule affairée. Ils allaient effectivement toujours à pied, marchaient d'ordinaire assez vite, et prenaient les parcs de préférence aux rues, afin d'éviter la rencontre des voitures. Il y avait sans doute là de quoi donner prise à des interprétations malveillantes; mais la médisance la plus hardie reculait devant la grâce modeste et sérieuse, la tenue correcte et simple de cette nouvelle Antigone. Bien des gens d'ailleurs la connaissaient : on la savait fiancée au jeune Elliot, qu'on estimait fort heureux d'avoir su lui plaire. On avait vu la

noble mère de lord Edward et de lord Charles attendre à la porte de Saint-Paul le passage de miss Hilton pour l'aborder amicalement et lui donner en public une marque de son estime. Personne après cela n'aurait osé se permettre le plus léger propos, car la duchesse de Cheshire n'était rien moins que prodigue de ces sortes de faveurs, et on lui reconnaissait en certaines matières une véritable infaillibilité. A compter de ce moment, Eleanor eût pu frapper sans crainte aux portes les mieux fermées, réclamer son admission dans les sociétés les plus exclusives; mais elle n'y songea même pas, et, comme par le passé, ne se montra publiquement qu'à l'église, à Saint-Paul le dimanche matin, à Westminster-Abbey toutes les fois qu'un organiste célèbre s'y faisait entendre.

C'est dans ce temple magnifique, à l'issue d'une solennité musicale où lord Edward n'avait pu l'accompagner, qu'Austin vint la chercher par une belle soirée de printemps. Ils renvoyèrent d'un commun accord le vieux James, et s'en revinrent du côté de Wilton-Crescent en traversant le Parc (1), qu'envahissaient déjà les ombres légères du crépuscule. A peine échangèrent-ils une parole avant d'arriver par les sinueuses allées des *shrubberies* au bord de la pièce d'eau qu'on désigne sous le nom de lac; mais, une fois là, Austin se sentit enfin le courage nécessaire à une explication complète. Avec beaucoup de douceur et de ménagement, il plaça sous les yeux d'Eleanor le résumé fidèle de leur situation réciproque : — d'un côté, le tort qu'elle se faisait en continuant à vivre sous l'apparente protection d'une femme que le désordre de son esprit et de sa vie signalait au mépris public, les fausses interprétations auxquelles pouvait donner lieu la tolérance dont elle usait vis-à-vis du capitaine Hertford, personnage suspect, mais redouté, que sa réputation de duelliste maintenait seule dans un certain monde; — de l'autre, la singulière position que lui faisait, à lui Austin, la présence de ces deux êtres dans une maison appelée à devenir la sienne, mais où il n'avait provisoirement aucune espèce d'autorité... Tandis qu'il exposait éloquemment ses griefs, Eleanor l'écoutait sans mot dire, les yeux baissés, dissimulant de son mieux une souffrance intérieure que révélait néanmoins sa physionomie. — Voyons, lui dit-elle enfin, profitant d'un intervalle de silence, croyez-vous que toutes ces idées ne soient pas les miennes? Me supposez-vous moins accessible que vous ne l'êtes aux sentimens pénibles que vous venez d'exprimer?... Cette séquestration que je m'impose, cet isolement où je vis, avez-vous jamais pensé qu'ils fussent volontaires?... En ce cas, mon ami, vous vous trompez... Je me sens au contraire attirée vers ce monde où ma fortune m'assure une place éminente... J'ai

(1) *Saint James's Park*, qu'on désigne ainsi par une abréviation familière, de même qu'à Paris « le Bois » signifie le bois de Boulogne.

l'esprit plus ouvert, l'humeur plus sociable, j'ai aussi plus d'instincts ambitieux que vous ne semblez l'admettre... Ces deux personnages dont vous me parlez me pèsent comme à vous et plus qu'à vous, soyez-en sûr.

— Donnez-moi donc le droit de vous en débarrasser!... Au lieu de ces ajournemens qui lassent ma patience, au lieu de ces retards que vous me forcez d'accepter les yeux fermés, consentez à devenir ma femme sans plus de délai... Dès le lendemain, ils seront bannis l'un et l'autre... Les anciens amis de mon père viendront se grouper autour de vous, et dans ce monde que vous aimez, dans ce monde prêt à vous accueillir, vous aurez le rang qui vous est dû.

— Je sais tout cela, je le sais de reste, mon bon Austin;... mais, comme je vous l'ai dit, il m'est impossible de vous épouser avant le printemps de l'année prochaine... Ne me demandez pas ce qui s'y oppose, continua-t-elle avec une hâte fébrile au moment où il s'apprêtait à l'interrompre; j'ai besoin que vous vous en remettiez aveuglément à ma foi... Vous devez aborder la vie publique, et j'en dois partager avec vous toutes les chances... Peut-être serez-vous un jour assis sur les bancs de la pairie... Dans tous les cas, vous occuperez une position élevée... Mais avant de nous mettre en route il faut voir clair devant nous et dégager notre voie de tout ce qui peut l'obstruer... C'est à cela que je travaille, *Austin dear!*... un travail souterrain, un vrai travail de taupe auquel je songe nuit et jour...

— D'autres en ont le secret...

— Ceux-là, nous pouvons les acheter... Quant à vous, si vous consentez à l'ignorer toujours, vous comblerez le plus cher de mes vœux... Chaque famille, vous le savez, abrite quelque mystère... La nôtre, vous le savez aussi, n'a pas toujours été épargnée par les propos du monde... Mon père, mon malheureux frère, ma tante, ont servi tour à tour de pâture à sa malveillante curiosité... Je vous le répète, Austin, laissez-moi le soin d'étouffer ces fâcheuses rumeurs, d'enlever toute souillure au nom que je vous apporte... Votre bonheur, le mien, dépendent de la confiance implicite que vous m'accorderez aujourd'hui... Je ne puis vous dire pourquoi, mais il me la faut tout entière... Dans un an, si vous invoquez encore ma promesse, — et si vous exigez de moi, comme époux, une révélation complète, — j'en serai réduite à ne vous rien laisser ignorer... Et même alors cependant il vaudrait mieux pour vous ne pas me contraindre à rompre le silence... Acceptez-vous mes conditions, cher Austin?

— Je les accepte, répondit-il lentement, et je ne vous adresserai plus une seule question... Il me semble qu'agir autrement serait vous flétrir et me flétrir moi-même.

— Maintenant, reprit-elle, songez que j'ai besoin de vous, que vous voir sans cesse est nécessaire à mon courage, et que, faible par nature, toujours près de fléchir, je me retrempe quand vous êtes là... N'oubliez pas ce que je vous ai dit bien souvent : il est des jours où je me sens *lâche* et où cette femme obtient de moi, par la violence de ses paroles, une obéissance dont je ne sais pas me défendre.

— Serait-il donc impossible de vous affranchir ?

— Rien de plus impossible, du moins jusqu'à nouvel ordre... C'est de silence que j'ai besoin, et vous savez combien sa colère est tapageuse; mais le temps viendra peut-être, Austin, où vous briserez vous-même ce joug odieux... Seriez-vous très étonné, reprit-elle après un moment de silence, seriez-vous choqué de me voir embrasser un jour la foi catholique ?

— Mais cette question...

— Oh ! rassurez-vous !... Mon abjuration n'est pas encore chose faite... Ce qui me tente, ce sont ces églises toujours ouvertes où l'on trouve accès chaque fois que l'âme fatiguée a besoin de prières... Si vous étiez femme, Austin, et si, avec une tante comme la mienne, vous aviez dans le cœur une amertume secrète dont vous ne pourriez faire part à l'être que vous aimez le mieux au monde, vous comprendriez ce que je viens de vous dire... En ce moment, par exemple, je voudrais entrer avec vous dans ce temple dont nous sépare une grille inexorable... Je voudrais parler à Dieu, vous ayant à mes côtés... Et, tenez, si cela ne vous déplaît point, venez me chercher demain matin... C'est dimanche,... nous retournerons ensemble à Westminster-Abbey !...

IX.

Austin n'eut garde de manquer à ce pieux rendez-vous, mais il n'y porta pas, nous devons le dire, tout le recueillement que les circonstances semblaient commander. Tandis qu'Eleanor s'abandonnait tout entière aux élans de sa religieuse nature, Austin, d'abord ému par la tristesse, l'anxiété, qui semblaient la dévorer, finit par s'absorber peu à peu dans la contemplation du réseau lumineux que formaient au sein de l'atmosphère épaisse du temple les rayons du soleil matinal. Vaguement il ruminait mille indécises pensées, songeant aux merveilles de l'architecture monastique, à la foi naïve des siècles qui l'ont fait éclore, — et cela jusqu'à un moment donné où les usances de la liturgie l'obligèrent à se lever. Ce mouvement, tout à fait machinal, changea le cours de ses idées en lui rappelant l'orateur qui prend la parole. Il n'eut plus en tête que le discours d'abjuration récemment prononcé par sir Robert Peel, et qui fut le

grand événement de cette époque agitée. Il se rassit, pensant à la colère du duc de Wellington contre le *renégat* qui allait faire crouler la solide forteresse du protectionisme et provoquer l'adoption du fameux *bill* sur le retrait des lois céréales... Bref, il était en pleine politique lorsqu'il fut rappelé à lui-même (en rougissant un peu de sa distraction) par un doigt mignon qui lui montrait sur le *prayer-book* ouvert entre les deux jeunes gens le passage de la litanie que le prêtre entonnait à ce moment-là même : « Qu'il te plaise sauver de tout péril celui qui voyage par terre et par mer, les femmes en travail, les infirmes et les petits en bas âge! Qu'il te plaise manifester ta miséricorde à tous les prisonniers et captifs!... » Cette formule, apprise par cœur dès l'enfance, il ne se doutait pas qu'elle pût jamais le concerner directement, et dès qu'Eleanor eut retiré le doigt, dès qu'il ne sentit plus sur son bras la légère pression de la main qu'elle y avait posée, il retomba dans sa distraction première. L'image qui lui revint à l'esprit fut celle de lord Charles Barty cédant au transport d'indignation qu'avaient provoqué chez lui les terribles révélations de ces femmes du Wiltshire, obligées par la disette à nourrir leurs enfans de plantes réputées vénéneuses. Devant ce fait énorme, le nouveau membre de la chambre des communes avait littéralement rugi de colère, appelant la malédiction du ciel sur les défenseurs du monopole, ces « mangeurs de peuple, » ces « buveurs de sang humain. » Eleanor ne pensait ni aux paysannes du Wiltshire ni aux harangues du duc de Richmond ou de M. Miles, les champions de « l'intérêt agricole. » Appuyée à l'épaule de son fiancé, cela seul la calmait et lui rendait la joie. Encore triste, elle se sentait heureuse. Elle n'aurait pas mieux demandé que de rester ainsi toujours, de s'envoler ainsi vers Dieu dans le calme de l'extase aimante... Le service finit cependant. Il fallut se lever et reprendre son fardeau. — Mon Eleanor me semble bien fatiguée et bien soucieuse, lui dit Austin quand ils furent sortis de l'antique chapelle.

— En effet, je me sens un peu abattue,... mais cela passe, et demain il n'y paraîtra plus.

— Pourrai-je venir dans la matinée?

— Non, pas demain... Demain est un jour de pénitence... Vous vous êtes moqué de ma rigidité, cher Austin,... mais je fais pénitence une fois par mois.

— Peut-on savoir en quoi cela consiste? demanda-t-il, essayant une innocente plaisanterie.

— Un pèlerinage, et c'est tout.

— Où donc?

— Je ne suis pas libre de vous le dire, et du reste il vous est interdit de me suivre.

— Je ne vous suivrai certainement pas, si vous me le défendez.

— Je vous le défends expressément.....

Et là-dessus ils se séparèrent sans qu'Austin conservât à cet égard la moindre arrière-pensée: non qu'il eût pleine satisfaction, il est aisé de le voir, non qu'il abdiquât l'aversion profonde dont il était animé contre les deux misérables êtres qui semblaient se placer entre lui et son bonheur, mais tout simplement parce qu'il était saisi depuis peu d'une fièvre nouvelle, la fièvre de la politique et de l'ambition. Jusqu'alors les leçons et les conseils de son père avaient pu sembler perdus : il ne s'était occupé qu'en simple *amateur* des affaires contemporaines; mais l'élection de son ami, à laquelle il avait pris part d'une manière très active, et surtout l'importance vitale des questions qu'avait soulevées la soudaine conversion de sir Robert Peel, venaient de faire éclore dans son âme les germes que le vieil Elliot y avait déposés jadis avec tant de zèle. Les intérêts de son amour, l'attention qu'il donnait aux affaires d'Eleanor, l'impatience causée par les visites d'Hertford, le sentiment d'insécurité qu'éveillaient en lui les sourdes menées de la tante Maria, tout cela, momentanément primé par des préoccupations d'un autre ordre, n'avait plus à ses yeux la même importance.

Eleanor, à peine rentrée, se trouva aux prises avec l'implacable tante.

— Çà, disait celle-ci, quand finiront vos momeries amoureuses et ces continuels tête-à-tête sous prétexte de religion?

Eleanor ne se défendait jamais des insultes que par le silence. Elle ne répondit rien; mais elle n'en resta pas moins en butte à un déluge d'acrimonieuses censures et de brutales railleries. Assise, les deux mains sur ses genoux, drapée dans son manteau gris qu'elle n'avait pas eu le temps de quitter encore, et qui l'enveloppait de la tête aux pieds, gardant une attitude impassible qui lui était particulière, nous l'avons dit, et qui semblait l'idéal de la grâce résignée, elle laissait passer le torrent injurieux.

— Vous savez que nous sommes le *quatorze?* finit par lui dire la tante Maria, lasse de parler et lasse de la voir se taire.

— Comment voulez-vous que je l'oublie?

— Eh bien?...

— Eh bien! ma tante, j'irai comme toujours... J'ai prié le capitaine Hertford de m'accompagner.

— Vous devriez plus souvent recourir à lui... Voilà ce que j'appelle un homme!... Et cet homme est à vous de cœur et d'âme.

— C'est sans doute un grand honneur qu'il me fait; mais je le tiendrais quitte à meilleur marché... Du reste, ma tante, je lui sais gré de sa conduite dans cette malheureuse affaire... Sans me permettre d'apprécier ses motifs, je reconnais que ses actions ont été

celles d'un galant homme... J'ai fait, je ferai de mon mieux pour ne pas me montrer ingrate...

— Vous y venez donc enfin?...

— Oh! ma tante, permettez!... Il s'agit simplement d'une récompense pécuniaire... Informée des embarras où le jetait l'ambition qu'il a eue d'entrer au parlement, j'ai prévenu le capitaine qu'il pouvait s'adresser à mon homme d'affaires, chargé de solder les comptes de son élection à Glenport.

— Mais, petite sotte, c'est au moins trois ou quatre mille livres sterling que vous jetez ainsi par la fenêtre!

— Que voulez-vous, chère tante? la tranquillité ne saurait se payer trop cher. Si le capitaine a le moindre cœur, ou même, pour peu qu'il ait droit au titre de *gentleman*, il doit, une fois payé de ses peines, renoncer à certaines obsessions dont je suis lasse.

— Ce dédain vous sied en vérité!... Un homme de son espèce ne vaut-il pas?...

— Laissons cela, ma bonne tante, et ne commencez pas à me gronder; ce serait aujourd'hui du temps perdu. Austin m'a promis de revenir.

— Je le voudrais à six pieds sous terre, votre Austin... et Charles Barty... et ce lord Edward que vous transformez en valet de pied.

— Le fait est, ma tante, que si ce vœu charitable venait à être exaucé, ou si seulement j'étais abandonnée de ces trois excellens amis, les seuls que j'aie ici-bas, vous auriez bon marché de moi...

Imprudentes paroles qui ne devaient pas être perdues! La tante Maria les souligna précieusement dans sa mémoire, et, transmises à qui de droit, elles coûtèrent la vie d'un homme.

X.

Jamais Eleanor et les trois jeunes amis n'avaient été plus heureux que pendant ces mois de mars et d'avril 1846. La tante grondait encore, il est vrai; mais le capitaine Hertford, absorbé par les débuts de sa vie parlementaire, se montrait bien plus rarement à Wilton-Crescent. D'ailleurs l'agitation politique allait croissant et laissait moins de prise aux soucis individuels. Au lieu de tourmenter Eleanor des inquiétudes que lui causait l'impénétrable mystère de son pèlerinage mensuel, Austin lui racontait les luttes ardentes dont la chambre des communes était devenue le théâtre, et qui, gagnant de proche en proche d'abord les *clubs* où l'élite de la société se donne rendez-vous, puis les masses populaires ameutées par les orateurs de carrefours, semblaient présager des troubles imminens. Le fameux *corn-bill*, présenté par sir Robert Peel, combattu avec fureur par lord George Bentinck et M. Disraeli, subissait alors ses

dernières épreuves. On croyait la chambre des lords disposée à le rejeter; elle l'était, en effet, et personne ne peut dire ce qui fût arrivé en 1848, si au lieu d'écouter la voix de la prudence, elle avait obéi à cette fatale inspiration.

Dans un de ces débats qui, aux premiers jours du mois de mai 1846, prirent de part et d'autre un caractère de violence hostile, le capitaine Hertford imagina de venir en aide à lord George Bentinck, dont M. Goulburn, — sur une question toute spéciale, comportant beaucoup de statistique et de chiffres, — venait de rectifier avec maints sarcasmes les assertions erronées. A peine l'honorable député de Glenport s'était-il rassis, que lord Charles Barty, qui avait demandé la parole pour lui répondre, entama une philippique des plus amères et des plus personnelles. Il ne parla pas aussi bien que de coutume, égaré par l'irritation que lui causaient la voix et l'aspect de cet odieux personnage; s'emportant peu à peu, il passa toutes les bornes, et parmi les whigs eux-mêmes, — bien qu'ils l'écoutassent ordinairement avec faveur, — suscita des rumeurs hostiles. « Barty, vous êtes allé trop loin, lui dit son voisin au moment où il se rasseyait, réduit au silence par de violens rappels à l'ordre... Cet homme ne manquera pas de vous demander raison. »

Le capitaine Hertford cependant ne parut pas prendre en mauvaise part l'avanie qu'on lui avait infligée. Ces sortes de virulences étaient devenues à la mode, et lord Charles après tout n'avait pas pris plus de licences avec le capitaine que M. Disraeli n'en prenait chaque jour avec sir Robert.

Pour s'expliquer la longanimité du « sabreur indien, » longanimité si contraire à ses habitudes, il aurait fallu être en tiers dans une conversation qu'il eut au sortir de la séance avec un de ses amis étonné de le trouver si patient. — Vous tuerez sans doute ce blanc-bec? lui disait ce dernier au moment où ils entrèrent dans une salle de billard voisine du parlement, et que fréquentaient volontiers les membres des communes soit pendant la suspension des séances, soit lorsqu'un orateur fastidieux était « sur ses jambes... » Il vous a traité de Turc à More...

Hertford regarda de tous côtés et constata qu'ils étaient seuls avec le garçon chargé de marquer les points. — Pour le moment, dit-il ensuite, prenant soin de s'exprimer en français, sa seigneurie ne court aucune espèce de danger... D'autres affaires plus essentielles m'empêchent de songer à ce qui la concerne.

— Je comprends,... repartit l'autre dans la même langue; le mariage dont vous m'avez parlé,... ce mariage tant désiré de vos créanciers, et de moi par conséquent... Mais, prenez-y garde, on prétend que vous avez un dangereux rival...

— Je le sais aussi bien que vous, et c'est justement de lui que je

m'occupe, répliqua le càpitaine, qui ne put s'empêcher, abordant un sujet si délicat, de jeter du côté du marqueur un coup d'œil inquiet.

Son interlocuteur saisit la portée de ce regard furtif, et, s'adressant à ce subalterne, toujours en français : — Monsieur, lui dit-il, vient de faire un joli coup...

Il eût parlé chinois que le garçon interpellé de la sorte n'aurait pas eu l'air plus ahuri. — *I beg your pardon, sir*, répondit-il avec un embarras évident, et il se tourna du côté d'Hertford comme pour lui demander la traduction de cette apostrophe inintelligible. Les deux joueurs, désormais rassurés, continuèrent à parler librement, mais sans trop élever la voix.

— Oui, reprit le capitaine, je sais parfaitement à qui vous faites allusion... C'est précisément cet Elliot de malheur qui m'empêche de punir comme je le voudrais l'insolence de lord Charles Barty... Une affaire avec lui, vous en devinez d'avance le résultat, me forcerait à quitter le pays, et je laisserais le champ libre à mon plus dangereux adversaire... C'est au contraire Elliot que je guette, c'est de lui que je veux me débarrasser tout d'abord.

— Êtes-vous bien certain de vous mettre ainsi dans les bonnes grâces de sa prétendue?

— Non, mais j'ai toute chance de me réconcilier plus tard avec elle... Vous ne savez pas de quel précieux auxiliaire je dispose, et par quel secret je la domine... Ce secret-là, voyez-vous, en supposant même qu'elle s'obstine à refuser ma main, la met absolument à ma discrétion tant qu'elle n'est pas mariée... J'ai là, bon an mal an, trois ou quatre mille livres sterling de rentes bien assurées...

— Mais, objecta l'autre, en supposant même qu'Austin Elliot soit... écarté, ne trouvera-t-elle pas un protecteur assidu dans la personne de lord Charles?...

— Vous oubliez que, selon toute apparence, il aura été le témoin de mon rival, et que, comme tel, il devra s'exiler pour quelques mois... C'est ce temps-là que je compte mettre à profit.

— Joli plan de campagne, et d'une conception grandiose!... Le moins qu'il puisse valoir est bien certainement une statue que nous vous élèverons en cas de succès : *Au grand homme ses créanciers reconnaissans!...* Qu'est-ce donc, et pourquoi ricaner? ajouta notre personnage se retournant brusquement vers le marqueur, et, comme cette fois il avait parlé anglais, celui-ci, reprenant aussitôt l'impassibilité qui convenait à son rôle : — Je riais, répondit-il, d'une erreur que vous venez de commettre... Vous avez joué avec la bille de votre adversaire...

Un débat s'engagea là-dessus, la partie continua de plus belle, et les joueurs, se ravisant, ne parlèrent plus que leur langue natale.

Malheureusement pour eux, il était trop tard. L'humble témoin devant lequel ils s'étaient expliqués si librement se trouvait être un ancien élève d'Oxford très versé dans la langue de M. Paul de Kock, un camarade d'Austin et de lord Charles, momentanément déclassé par sa mauvaise conduite, et qui n'avait pas eu vainement recours à leur protection. Le métier qui le faisait vivre, il le devait à leur généreuse entremise. Aussi ne manqua-t-il pas, dès le lendemain, de s'aller embusquer à la porte de Cheshire-House, et lorsqu'il vit sortir lord Charles, cigare aux dents, rose à la boutonnière, fredonnant je ne sais quelle chansonnette et cherchant évidemment à bien employer cette radieuse matinée de printemps, il lui fit part de la conversation nocturne qu'il avait surprise, ou tout au moins de ce qu'il en avait compris et retenu.

XI.

Avant d'avertir Austin, lord Charles crut devoir conférer avec son frère au sujet de cet incident, qui modifiait la situation d'une manière si grave, et ce fut lord Edward qui se chargea d'en parler à leur ami. En passant successivement par tant de bouches, l'entretien des deux joueurs de billard s'était quelque peu dénaturé. Les propos attribués au capitaine se résumaient en ceci, « qu'Eleanor lui avait promis de l'épouser, et qu'il guettait une occasion de chercher querelle à Austin pour se défaire de lui. »

La première de ces assertions n'obtint du jeune homme ainsi menacé qu'un sourire dédaigneux. — Je ne saurais douter d'Eleanor, dit-il simplement; mais, reprit-il ensuite, la menace de ce drôle a quelque chose de plus sérieux... Il est dur de se sentir à la merci de cette dextérité cruelle qu'un *soubadhar* indien (1) pourrait en quelques leçons communiquer à mon groom... Le duel est une coutume absurde... Maudit soit l'imbécile qui l'inventa! maudits les imbéciles qui la suivent!... Notez bien que je suis compris dans ma propre malédiction, car enfin, s'il me pousse à bout...

— Oh! ne parlez pas ainsi, cher Austin, interrompit vivement lord Edward, dont les mains, par un mouvement familier, se portèrent au visage de son ami comme pour scruter l'expression de ses traits... Songez à ce que nous deviendrions, *elle* et moi, si vous tombiez sous la balle de ce misérable!... Cela ne se peut pas, cela ne doit pas être... Si je croyais ne pouvoir l'empêcher autrement, je prendrais des mesures...

— Des mesures qui m'obligeraient à me brûler la cervelle, interrompit Austin à son tour... Songez-y bien, la moindre démarche

(1) Brigadier de cavalerie cipaye.

qui aurait pour but d'empêcher une rencontre entre moi et cet homme tournerait à ma ruine complète, à ma honte irrévocable...

— Je le sais... Malheureusement je ne le sais que trop... Mais promettez-moi de veiller sur vous.

— Soyez tranquille, répondit Austin; ma fureur s'est évaporée dans ce dernier éclat... Si vous pouviez me voir, vous ne garderiez aucun doute à ce sujet.

Il parlait ainsi en toute sincérité; mais le soir-même, une fois dans son lit, je ne sais quelle inexorable hallucination évoqua devant lui l'image abhorrée du capitaine. Il ne s'endormit que fort tard, agité de mille pressentimens sinistres.

Lord Edward de son côté, cherchant une issue dans l'espèce de labyrinthe qui semblait se resserrer autour d'eux, venait de concevoir un projet singulier que pouvait seule expliquer sa complète inexpérience des choses de ce monde. Le visage d'Hertford était pour lui un livre fermé; sa voix, qu'il avait à peine entendue en trois ou quatre occasions, et toujours chez Eleanor, — devant laquelle le capitaine atténuait soigneusement les âpres intonations de cette voix discordante, — ne lui avait pas révélé l'esprit obtus, l'âme haineuse, l'inflexible cruauté, qui formaient l'apanage moral du célèbre duelliste. Aussi crut-il pouvoir s'adresser à lui directement, ce qui donna lieu à une scène étrange, dont la maison de Wilton-Crescent fut quelques jours après le théâtre.

Eleanor s'y trouvait seule avec le capitaine Hertford, qui venait de lui apporter des jasmins du Cap. Elle l'avait remercié poliment, et tous deux, en face l'un de l'autre, n'ayant plus grand'chose à se dire, avaient laissé tomber la conversation. Ce silence semblait gêner le capitaine, mais ne pesait aucunement à Eleanor, qui, tranquillement assise, avec cette grâce indifférente dont elle avait le secret, eût été capable de rester ainsi deux heures de suite sans accorder aucune attention à son hôte et sans lui donner aucun signe d'impatience ou d'ennui. Fort heureusement pour tous deux la porte du salon s'ouvrit, et le vieux James annonça : « Lord Edward! lord Charles! » Ce dernier, en apercevant Hertford, s'arrêta sur le seuil. Son frère, qui, guidé par lui, le suivait la main posée sur son épaule, dut nécessairement s'arrêter aussi. Leurs deux têtes se touchaient presque, et semblaient la contre-épreuve l'une de l'autre; mais l'honnête et brillant regard qui animait les yeux bleus de lord Charles manquait à ceux de lord Edward. Impassibles et fixes dans leur cécité native, ceux-ci faisaient éprouver, à qui contemplait alternativement les deux frères, la même impression pénible, le même désappointement inquiet dont on est saisi en face d'un buste de marbre juxtaposé au visage humain que le sculpteur s'est donné mission de reproduire.

— Miss Hilton, dit lord Charles, je vous amène Eddy (1). Ce brave garçon a compté sur vous pour le conduire à l'église, et maintenant permettez-moi de prendre congé, car j'ai fort à faire...

Hertford, déjà debout, regardait du côté de la porte; Eleanor l'arrêta par un mot, et il se rassit avec la docilité la plus méritoire. Un moment après, l'office vint à sonner, et comme Charles Barty était déjà loin, Eleanor, s'excusant auprès du capitaine, monta chez elle pour se préparer à sortir.

Les deux hommes restèrent seuls. Hertford regardait avec une sorte d'ébahissement le jeune aveugle, qui, cherchant son chemin à tâtons et se rapprochant du piano, laissait au hasard courir ses doigts sur le clavier sonore. Il ne se souciait guère d'adresser la parole au frère de l'homme qui l'avait insulté récemment et se bornait à le regarder en se demandant à lui-même ce que pouvaient être les idées, les sensations de ces infortunés dont l'existence entière s'écoule au sein d'impénétrables ténèbres. Tout à coup, après avoir ébauché quelques fragmens de musique sacrée, le jeune aveugle se leva. Ses mains, errant dans l'espace, cherchèrent une table qu'il savait placée près de lui; sur cette table étaient divers menus objets, filigranes et porcelaines, parmi lesquels se promenèrent avec précaution les longs doigts du jeune homme. Son visage, attristé par quelque pensée mystérieuse, restait invariablement tourné d'un seul côté, comme s'il eût cherché ces mains blanches, ses guides habituels, ces mains que jamais il n'avait vues, que jamais il ne devait voir. Ce contraste, ou, pour mieux dire, cette inconséquence, frappa le capitaine et le fit presque frissonner. Il éprouvait une espèce d'horreur à voir se rapprocher insensiblement de lui, le long des meubles tour à tour *essayés* et reconnus, ce pâle aveugle avec ses mains de fantôme effilées et blafardes. Sur la table où elles glissaient maintenant parmi les livres entr'ouverts, les presse-papiers, les couteaux d'ivoire ou de nacre, Hertford avait posé une des siennes, un poing robuste et velu. Il l'y laissa malgré la menace d'un contact qui lui répugnait, malgré l'espèce d'angoisse qui gênait déjà sa respiration, dompté par les grands yeux sans regard qui le fascinaient irrésistiblement. Lord Edward enfin toucha cette main et la saisit. Hertford le laissa faire. Lord Edward prit la parole, Hertford l'écouta, et, tout courageux qu'il fût, demeura muet de terreur dès les premiers mots.

— A travers les ténèbres qui m'environnent, disait le jeune aveugle, j'ai fini par rencontrer la main d'un homme... Cette main a souvent tenu l'épée... Aux portes même de la tombe, elle la tenait encore et frappait... C'est la main d'un brave... Et bientôt néan-

(1) Abréviation d'Edward.

moins elle ruissellera du sang innocent... Bientôt ce sera la main d'un assassin!...

Avant que le capitaine Hertford se fût bien rendu compte de cette apostrophe solennelle, et tandis qu'il se demandait encore s'il avait affaire à un fou, lord Edward continua : Capitaine, je ne puis vous empêcher de tuer Austin Elliot; avec les sentimens d'honneur que je lui connais, mon intervention, si elle mettait obstacle à une rencontre, lui ferait une vie pire que la mort... Je ne parle donc pas de lui, mais de vous... Votre plan m'a été révélé dans tous ses détails. La personne à qui vous en avez fait confidence, je sais où la trouver... Je puis donc l'amener au pied des tribunaux et vous convaincre ainsi d'une préméditation de meurtre... Il m'est interdit de sauver Austin, mais, vous devez le voir, j'ai de quoi le venger... Si malheur lui arrivait, votre perte est assurée... Tenez-vous-le pour dit, capitaine Hertford, et faites-moi connaître dès maintenant à quel parti vous vous arrêtez...

La physionomie du capitaine indiquait assez clairement que sa résolution, prise en toute liberté, aurait été de sauter sur lord Edward et de lui briser la tête contre la muraille; mais il se contenta de balbutier à demi-voix : Un moment, mylord! laissez-moi le temps de la réflexion... Vous vous prévalez un peu trop de votre faiblesse... Il examinait, tout en parlant ainsi, les mauvais côtés de sa position. Nul doute que, trahi par son interlocuteur de la veille, il ne pût être impliqué dans un procès criminel pour « complot de meurtre (1), » procès bien autrement dangereux que celui auquel donne ouverture un duel pur et simple. Ses projets relativement à Austin se trouvèrent par là même annulés : il y renonça immédiatement, et la victime désignée devint inviolable pour lui, du moins sur le sol anglais. Mais il avait eu peur, peur de cet enfant désarmé qui se traînait silencieusement vers lui les mains étendues : or chacun sait que chez ces pervers la réaction de la peur engendre une âpre soif de vengeance. Il eût voulu prendre lord Edward à partie, et ceci était tout simplement impossible. En revanche... en revanche il y avait le frère de lord Edward, et par là du moins il pouvait l'atteindre. On parlait bien de rigueurs nouvelles à introduire dans les lois qui répriment le duel; mais des acquittemens nombreux, dont quelques-uns étaient tout récens, garantissaient une impunité relative aux rencontres armées des législateurs eux-mêmes. Canning et Londonderry, Wellington et Winchelsea, bien d'autres encore frayaient la voie aux duels politiques. Or, en pleine séance du parlement, lord Charles Barty lui avait adressé de ces paroles qu'un homme n'accepte pas sans laisser un accroc à sa renommée. Hertford les

(1) Le mot légal est *conspiracy*.

avait tolérées en vue d'un combat maintenant impossible; il était libre désormais de s'en souvenir et d'en demander réparation. Bien mieux, dans cette nouvelle combinaison, il entrevoyait pour Austin la nécessité absolue de quitter momentanément l'Angleterre, et une fois sur le continent, ne trouverait-on pas moyen de lui détacher quelque bonne lame?... En vertu de cette vague hypothèse, le capitaine prit son parti sur-le-champ : — Lord Edward, dit-il...

— Je vous attends, répondit le jeune homme.

— Pesez bien l'engagement que je prends vis-à-vis de vous! Quelles que puissent être les provocations d'Austin Elliot, je ne me battrai pas avec lui, *à moins qu'il ne passe en pays étranger*. Ceci peut-il vous suffire?

— Je n'en demande pas davantage, et je m'estime heureux de n'avoir pas vainement compté sur vous... Acceptez cette main que je vous tends...

— Jamais, interrompit le capitaine; vous m'avez lâchement insulté, sachant que mon ressentiment ne pourrait vous atteindre... Vous être trop habile pour moi, lord Edward; je n'aurai plus rien à démêler avec vous...

XII.

Austin, depuis deux ou trois jours, se sentait irrité contre lui-même. Il attribuait ce vague malaise intérieur aux retards que subissait en ce moment l'adoption du *bill* des céréales; mais au fond le capitaine Hertford en était cause... Suivant les règles strictes du point d'honneur, le prétendu d'Eleanor se sentait en faute. Le bruit de menaces proférées contre lui était arrivé jusqu'à ses oreilles, et il n'en avait point tenu compte. La chose venant à s'ébruiter, que penserait-on de pareille négligence? D'un autre côté, ses deux amis avaient reçu de lui une promesse formelle de garder la paix jusqu'à des provocations plus directes. Tout ceci l'agitait, le tourmentait au dernier point. Sur ces entrefaites, un matin qu'il était dans sa chambre avec lord Charles, tous deux virent entrer un de leurs anciens camarades d'Eton, un de ces officieux à contre-temps qui, fort peu attentifs à ce qui les regarde, ne semblent avoir de goût que pour les affaires d'autrui. Sans trop se rendre compte du résultat possible de sa démarche et persuadé, d'après quelques mots échappés à lord Edward, que le capitaine Hertford reculerait toujours devant un duel avec Austin, il venait prévenir ce dernier de quelques propos indiscrets tenus au club universitaire (*United-University-Club*), et où son nom se trouvait compromis en même temps que celui de miss Hilton. Austin écouta ses commérages et ses conseils avec le plus beau sang-froid, mais quand il eut tourné les talons : — Vous

voyez, dit-il à lord Charles... Vous voyez qu'il n'y a pas moyen de reculer?

— J'ai bien peur que vous n'ayez raison, repartit l'autre. Il est clair que de telles paroles demandent explication... Seulement vous ne devez aller sur le pré qu'en vertu d'une provocation directe, et il est possible qu'elle ne vous soit pas adressée...

— Arrive ce qui pourra, reprit Austin avec un soulagement manifeste; depuis deux jours, je menais l'existence d'un galérien. A présent que l'affaire se dessine, je me retrouve moi-même... D'ici à dix minutes, le tort fait à ma réputation sera complétement réparé... Attendez-moi là, je suis à vous dans l'instant...

Lord Charles, resté seul pendant que son ami vaquait à quelques soins de toilette, plongea sa tête dans ses mains et se mit à réfléchir profondément. Réfléchir n'est pas le mot : il priait. Et ce n'était pas la lumière qu'il demandait au ciel, c'était le pardon. Il venait en effet de prendre une résolution décisive, qui était d'empêcher à tout prix la rencontre projetée. Il voulait, dût-il lui en coûter la vie, arracher Austin, sa félicité présente, son magnifique avenir, à un impitoyable bourreau. Ces dévouemens extraordinaires, apanage exclusif de la première jeunesse, sont difficiles à expliquer; mais on les voit se produire, sous mille formes diverses, à tous les degrés de l'échelle sociale. Et s'ils ont leur raison d'être pour le pauvre diable qui se laisse condamner à dix ans de fers plutôt que de révéler le nom d'un complice, ils doivent se concevoir mieux encore quand il s'agit d'un noble enthousiaste comme lord Charles. Austin, au retour, le trouva moins gai qu'il ne l'eût voulu et lui en fit un reproche amical. — Déloyal ami, lui disait-il, à quoi sert de prendre cette mine effarée?... Je ne suis pas mort, que je sache.. Est-ce ainsi que vous relevez mon courage?... Au surplus, je comprends ce qui se passe en vous, car j'aurais quelque peine à sourire, si je devais, d'ici à vingt-quatre heures, vous servir de second.

Il allèrent au club, où, par voie préliminaire, Austin manifesta devant un groupe nombreux l'intention formelle de « laver la tête » au capitaine Hertford, et cela dans le plus bref délai. Jusqu'à nouvel ordre, on ne pouvait lui rien demander de plus. Lord Charles, se dérobant à petit bruit, alla frapper, dans Pall Mall, à la porte du capitaine. Ce dernier était parti dans la matinée; mais on l'attendait le soir même.

Le lendemain, lord Charles, levé plus tôt que de coutume, s'habilla longuement et avec un soin minutieux; puis, à travers un dédale de corridors et d'escaliers intérieurs, il monta jusqu'à la *nursery*, où son arrivée fut saluée par les cris joyeux de trois ou quatre bambins éparpillés sur les tapis comme autant de pommes vermeilles. L'un d'eux, qu'on allait plonger dans une baignoire, s'é-

chappa tout nu pour courir au-devant de son « grand frère, » et ensuite, voyant la porte entr'ouverte, profita de l'occasion pour gagner le corridor, où un laquais galonné lui barra fort heureusement le passage. Pendant qu'on était à sa poursuite, les autres petits espiègles, à qui donnait beau jeu l'absence momentanée de leurs gardiennes, se hâtèrent de « baigner » une magnifique poupée qui resta du coup hors de service. Lord Charles, souriant tristement à leurs ébats tumultueux, les embrassa l'un après l'autre. Son frère George était à Eton, et leur aîné à tous, lord Wargrave, voyageait en Italie. Il ne lui restait donc plus qu'à prendre congé de son père et de sa mère.

Le duc venait d'acheter à l'un de ses collègues de la pairie une jument pur sang de la plus rare beauté. Cette emplette le comblait de joie; il ne pouvait ce matin-là ni penser à autre chose, ni parler d'autre chose. Lord Charles, selon lui, aurait dû fausser compagnie à la chambre des communes pour aller secrètement à Esham vérifier par lui-même les qualités hors ligne de cet animal remarquable. Quant à la duchesse, elle était encore dans son cabinet de toilette, et par conséquent inabordable. A la voix de son fils, elle se montra cependant et le pria de cueillir dans les serres un beau bouquet de camélias pour « la petite fiancée d'Elliot. » Lord Charles, venu simplement, disait-il, pour lui souhaiter le bonjour, n'osa pas l'embrasser en la quittant.

Il demanda aux domestiques où était son frère Edward, et il lui fut répondu que « sa seigneurie venait de partir pour l'église. » Somme toute, cela valait mieux. En quittant la maison de son père, cette résidence bien ordonnée où les affections de famille, les traditions d'honneur, la renommée d'autrefois, la discipline, la dignité actuelles, formaient en quelque sorte une atmosphère spéciale, — et cela pour s'aller commettre avec un misérable bravache méprisé de tous les honnêtes gens, — il se demanda malgré lui ce que cette maison pourrait être le lendemain, à la même heure,... et cette pensée lui serra le cœur, mais ne le fit pas reculer.

Dans cette demeure patriarcale, les serviteurs prenaient rang immédiatement après les enfans. Tous ou presque tous provenaient des domaines héréditaires; à tous l'intervention protectrice de lord Charles imposait quelque bon et reconnaissant souvenir. Il était adoré d'eux, et attachait un certain prix à leur dévouement affectueux. Ne nous étonnons pas s'il voulut, avant de partir, échanger quelques paroles bienveillantes avec ceux que le hasard plaça sur son chemin; il fit même le tour des écuries, passant en revue chaque stalle et caressant de la voix ou du geste ses animaux favoris. Puis il retourna chez le capitaine Hertford.

Celui-ci, revenu la veille au soir, était sorti le matin de très

bonne heure. Il ne restait plus qu'à rejoindre Austin et à ne pas le perdre de vue pendant le reste du jour; mais Austin était sorti, lui aussi, et son domestique ne put indiquer où on le trouverait. Lord Charles alla déjeuner au club dans un état de vive impatience... Qu'arriverait-il si ces deux hommes venaient à se rencontrer? Peut-être même se cherchaient-ils. Quelques-unes de ses connaissances vinrent lui parler. « Le *corn-bill* passerait sans doute ce soir-là... On prévoyait une discussion orageuse, de nouvelles passes d'armes oratoires; mais le *bill* serait lu très certainement. » C'était là, jusqu'à nouvel ordre, le moindre souci de lord Charles.

Où était Austin cependant? Rentré la veille chez lui et fort tard, il avait appris avec un chagrin véritable la disparition de son cher Robin, de ce beau chien d'Écosse que lui avait donné miss Cecil. Le matin, à peine éveillé, il envoya savoir à Wilton-Crescent si Robin, compagnon assidu de ses fréquentes visites, n'aurait pas pris sur lui d'y aller tout seul. La réponse, donnée en l'absence d'Eleanor par un domestique maladroit et inavisé, fut « que le chien n'avait pas été vu, et que sa maîtresse était sortie. » — Au fait, se dit Austin en se frappant le front, j'aurais dû songer que nous sommes aujourd'hui le quinze du mois, le jour du mystérieux pèlerinage auquel on ne manque jamais... — Si quelqu'un lui eût annoncé, au moment où il mit le pied dans la rue, qu'il allait se jeter sur les pas d'Eleanor, ce quelqu'un-là très certainement se fût mal trouvé de sa prescience; il n'en est pas moins vrai que machinalement, et sous l'influence d'une sorte d'agitation fiévreuse, il se dirigea vers le quartier où s'élève la prison de Millbank. Il y avait bien alors dans ces parages un de ces personnages équivoques dont l'apparente mission est de faire retrouver les objets perdus, mais qui sont au fond pour une bonne moitié dans la perte de ces mêmes objets. Le métier de celui-ci, métier vulgarisé depuis lors, consistait à faire disparaître les animaux d'une certaine valeur pour les rendre ensuite, moyennant prime, à leurs propriétaires désolés. Était-ce bien chez lui qu'allait Austin? Peut-être le croyait-il et de bonne foi; mais nous ne pouvons nous dissimuler que, d'après certains mots recueillis çà et là dans les conversations d'Eleanor, il savait aussi, à n'en pouvoir douter, qu'elle prenait la même direction chaque mois, quand revenait son « jour de pénitence. » Ceci dit, nous laisserons à de plus pénétrans le soin de décider quelles pensées le poussaient, peut-être à son insu, le long de Belgrave-Road et vers Wauxhall-Bridge. Il y a là tout un quartier, au sud-est de Belgrave-Square, qui était encore, à l'époque dont nous parlons, et malgré le voisinage presque immédiat des rues aristocratiques, un des plus mal habités, un des plus immondes qu'on pût rencontrer à Londres. Austin hésitait à se plonger dans ce dédale de maisons lézardées et

de ruisseaux fangeux, lorsqu'il vit déboucher à l'angle d'une de ces ruelles étroites qui descendent vers la rivière, lancé après une poule effarouchée, le chien même dont il était en peine, Robin en personne, plus triomphant et plus folâtre que jamais, puis, avant qu'il fût remis de sa surprise, Eleanor. Elle donnait le bras au capitaine Hertford et lui parlait avec une certaine animation... Eleanor, son Eleanor, fiancée à lui par le plus solennel des sermens, auprès de cet homme qui s'était promis de le tuer!... Eleanor partageant avec ce coupe-jarret, cet assassin, un secret honteux sans doute, dont il n'avait pu obtenir la confidence!... Ah! désormais plus de doutes, plus d'hésitations, plus de scrupules!... Ils étaient, cet homme ou lui, de trop en ce monde... Ainsi du moins pensait-il, et pour penser autrement il avait besoin d'une leçon sévère.

Inutile au surplus de les suivre. Il savait où retrouver Hertford le soir même. Revenu chez lui tout à loisir, il y reçut bientôt la visite de lord Charles, dans le sein duquel il épancha ses colères, et qui se porta vainement garant envers lui de l'inaltérable loyauté d'Eleanor. La journée fut longue; elle passa cependant. Vers cinq heures et demie, par un accord tacite, ils se rendirent ensemble à Westminster, lord Charles pour prendre son siége aux communes, Austin pour se frayer à grand'peine l'accès des galeries publiques. La suite des événemens était livrée au hasard; voici comment le hasard en disposa.

Le capitaine Hertford et lord Charles cherchaient avidement, nous le savons, l'occasion d'un choc quelconque; mais ce dernier vers dix heures, se rappelant que son père devait quitter la chambre des lords pour se rendre à je ne sais quelle fête, voulut tenter de le revoir encore. Il jeta cependant les yeux du côté d'Austin, qu'il aperçut solidement encadré dans la vivante muraille des spectateurs de la galerie; le capitaine Hertford, plus sombre que de coutume, siégeait à son banc, du côté opposé : on pouvait donc, sans aucun risque, disposer de cinq ou six minutes. Austin vit son ami se lever et sortir; il vit le capitaine Hertford se lever à son tour et le suivre sans perdre un instant. Aussitôt, se faisant jour à coups de coude, il se précipita lui-même hors de la galerie. Une fois descendu, et quand le vent froid de la nuit, passant sur ses tempes fiévreuses, lui eut rendu la perception nette de ce qui se passait, il se trouva parmi les groupes inquiets et remuans que l'importance des débats avait appelés autour de la chambre, et qui spéculaient en sourdine sur le résultat probable du vote. Un *policeman* auquel il s'adressa pour savoir si le capitaine Hertford s'était montré de ce côté porta poliment la main à son chapeau, et lui désigna du doigt l'entrée de la chambre des lords. C'était, dans le temps dont nous parlons, un misérable couloir bordé à droite par une palissade en planches, à

gauche par je ne sais quelle construction provisoire grossièrement charpentée. Austin s'y jeta d'un pas rapide; mais un bruit de voix montées au diapason de la querelle l'avertit qu'il était déjà trop tard. Un groupe de trois personnes lui barra le passage : c'était d'abord un des pairs qu'il connaissait d'aspect et de nom, puis lord Charles Barty, adossé à la palissade dont nous venons de parler; le capitaine Hertford se tenait debout en face de lord Charles. Il avait la parole au moment où Austin arriva sur le théâtre de l'altercation. — Vous avez entendu, mylord? disait-il... J'ai donné à monsieur le démenti le plus formel.

— Vous savez aussi, lord Sayton, reprit lord Charles, que, me trouvant à votre bras et voyant cet homme marcher sur nos talons, je lui ai dit, sans aucune provocation de sa part, que je le tenais pour un misérable drôle... Je suppose que cela suffit, à moins que nous ne voulions nous injurier et nous battre comme deux crocheteurs.

— La querelle m'appartient, dit Austin, encore tout haletant de sa course précipitée.

— Je serais assez de cet avis, observa lord Sayton; mais vous arrivez un peu tard.

— J'attends ce soir votre second, reprit lord Charles, s'adressant à Hertford... Veuillez l'envoyer à Elliot; je ne rentrerai pas chez moi.

XIII.

Arrivé chez Austin, lord Charles se mit au lit sans se trop faire prier. Son ami veilla pour attendre le témoin du capitaine. C'était un officier de l'armée des Indes, un certain major Jackson, célèbre chasseur de tigres, *shikaree* de premier ordre, avec qui Austin était assez familier. — Voyez-vous, lui demanda-t-il dès l'abord, une manière quelconque d'arranger les choses?

— A mon grand regret, je n'en vois aucune. Insultés publiquement une première fois, nous n'avons pas cru devoir relever l'injure. En se réitérant, elle s'aggrave, et nous devons exiger aujourd'hui des excuses publiques.

— Vous n'espérez certainement pas les obtenir, répondit Austin; mais voici ce que je compte faire... Barty est couché là-haut, et demain matin, avant qu'il ne s'éveille, j'irai proposer à Hertford d'échanger une ou deux balles avec moi.

— Ceci a été prévu, repartit aussitôt le major Jackson, car nous connaissons la noblesse de votre caractère; mais vous n'obtiendrez aucune satisfaction de ce genre... Avant toutes choses, il nous faut les excuses de lord Charles Barty; à défaut de ses excuses, le plaisir de le voir face à face; à défaut de ce plaisir...

— Ah! Jackson, taisez-vous!... et que Dieu nous vienne en aide!

— *Amen!* dit l'autre, et laissez-moi faire!... Vous ne vous êtes jamais trouvé à pareille fête... Peut-être n'avez-vous pas de pistolets?

— Non vraiment.

— Je m'en doutais... Les miens sont à votre service... Et je vous dirai tout bas qu'ils ne valent rien... Peut-être nous tireront-ils d'affaire... Vous êtes-vous occupé de vos passeports?

— Nous n'en avons point.

— L'étourderie est un peu forte; heureusement nous sommes à même d'y pourvoir. Prévenu hier de ce qui pourrait arriver, j'en ai pris un pour M. Jones père et ses trois fils... M. Jones, c'est le capitaine... Si l'un de ses « enfans » est indisposé, nous trouverons un prétexte à sa maladie. Hertford, vu sa réputation en ces matières, prétend déployer toute espèce de chevalerie... Moyennant ce passeport de famille et l'usage qui doit en être fait, c'est à nous de régler la question de temps et de lieu... Voulez-vous sept heures et demie?... Voulez-vous le petit bois de sapins sur la colline d'Hampstead?... L'affaire a déjà fait quelque bruit, et il faut se presser, si nous ne voulons être empêchés... En cas d'obstacle, et pour peu qu'il y eût de notre faute, la réputation de votre ami serait compromise de la manière la plus grave...

Ceci ne pouvait se nier. Tout fut donc réglé comme l'avait voulu le major, et Austin, après s'être assuré d'un cabriolet pour le lendemain cinq heures, revint s'asseoir au chevet du lit où son ami dormait d'un sommeil profond. Il y passa le reste de la nuit, songeant avec stupeur à ce qui venait de se passer et à la position critique où il se trouvait. Quelle que fût l'issue de l'affaire engagée, il voyait sa réputation compromise, son honneur flétri, et cette pensée le rendait fou. Un autre, son ami intime, allait s'exposer à sa place dans une querelle qui, en définitive, était sienne. Averti par les menaces réciproques des deux antagonistes, le monde avait l'œil ouvert. Il s'attendait à voir combattre Austin et le capitaine; or le monde allait apprendre qu'Austin avait laissé prendre les devans à lord Charles, exposant ainsi aux balles de l'un des meilleurs tireurs d'Angleterre un ami dont le dévouement héroïque devait ajouter encore au scandale d'une pareille substitution. Sans doute, si lord Charles n'était que blessé, le fût-il grièvement, la situation ne serait pas absolument sans remède. Il pourrait faire appeler le vainqueur, il pourrait se battre à son tour, et il y était bien décidé; mais alors même, si lord Charles avait péri, pourrait-il jamais marcher tête haute?... Il se promit bien dans tous les cas de ne pas laisser renouveler le feu, dût-il se jeter au-devant de la seconde balle.

La nuit s'achevait; l'aube pointait derrière les vitres, les oiseaux se mirent à gazouiller : que n'aurait pas donné le malheureux jeune homme pour se laisser aller au sommeil, qui l'envahissait malgré lui? Mais à quoi bon? ne fallait-il pas, dans une demi-heure, qu'ils fussent debout l'un et l'autre? Et il regarda son ami, qui dormait toujours. Il dormait d'un sommeil d'enfant, le visage tourné du côté d'Austin. Un de ses bras nus pendait hors du lit; l'autre, replié sous la tête du dormeur, disparaissait à moitié sous les boucles de ses cheveux bruns. Il souriait, il balbutiait quelques paroles joyeuses. Austin se souvint que bien des fois, à Eton, il l'avait ainsi arraché à des rêves d'écolier pour le conduire, soit au bain, soit à quelque promenade dans les bois. Et maintenant il fallait l'éveiller encore; mais où cette fois le mènerait-il?

Cependant il le fallait; l'aiguille sur le cadran bondissait de minute en minute. Aucun retard n'était plus permis. N'importe : toucher à ce sommeil sacré, porter la main sur cette victime, cela était au-dessus des forces d'Austin. Un phénomène bizarre de sa mémoire lui fournit l'expédient que réclamait la situation. Il se souvint d'avoir lu, dans je ne sais quel vulgaire traité de *sport*, que les parrains des boxeurs, le jour du combat, pour leur épargner toute inutile secousse, évitent de les réveiller directement : ils se contentent d'ouvrir la fenêtre, et au bout de peu d'instans la fraîcheur de la brise matinale suffit pour que ces pauvres diables reviennent sans autre provocation au sentiment de l'existence. Ainsi fit Austin, et lord Charles effectivement, après s'être une ou deux fois retourné dans son lit, se dressa tout à coup sur son séant. Son premier regard, dirigé vers son ami, s'anima d'un affectueux sourire; mais ce sourire ne dura guère : il fut remplacé, à mesure que la connaissance lui revenait, par une expression de physionomie où perçaient une anxiété contrainte, une horreur mal dissimulée. Austin eût préféré toutes les malédictions du monde à ce témoignage de muette angoisse.

Ils étaient pourtant en retard, et durent partir en toute hâte, ce qui fut une circonstance atténuante. On remit le déjeuner au retour. Les adversaires s'étant chargés d'amener un médecin, il ne s'agissait plus que de pousser vivement le cheval. Austin tenait les rênes; ils parlèrent fort peu, et de sujets tout à fait indifférens. Lord Charles se tourna une seule fois vers l'arrière du *cab*, où le groom était assis, pour commander qu'on lui amenât, à un moment donné de l'après-midi, dans un endroit qu'il désignait, son trotteur favori. Le groom fit respectueusement observer que « sa grâce (le duc), ayant un de ses chevaux de selle chez le vétérinaire, emprunterait peut-être le *hack* de sa seigneurie, » sur quoi « sa seigneurie »

s'impatienta quelque peu, et, s'adressant à Austin, se plaignit des emprunts perpétuels qu'on faisait à son écurie.

Décidément ils étaient en retard. En arrivant sur la lande, ils virent, groupés derrière un *dog-cart*, leurs adversaires qui les attendaient, ainsi que le médecin. — « Dépêchons-nous, Elliot! » dit le major Jackson à Austin, et les préparatifs en effet furent lestement menés. Les deux antagonistes, séparés par une distance de douze pas et placés dos à dos, reçurent leurs pistolets de la main des témoins. C'était au major à donner le signal. Austin et lui s'écartèrent. — « Êtes-vous prêts, messieurs? » demanda-t-il, puis immédiatement il commanda le feu. Tous deux se retournèrent par un seul et même mouvement. Charles Barty ne connaissait pas l'arme imparfaite dont il se servait; le coup releva d'un demi *yard* au bas mot. Le capitaine Hertford, mieux au courant, il est permis de le croire, visa tout à son aise et ne fit feu qu'après deux secondes écoulées. Lord Charles bondit à un pied du sol, puis, retombant sur ses talons, qui laissèrent leur double empreinte sur le gazon trempé de rosée, il fut lancé en avant, et une fois étendu sur le côté gauche, demeura complétement immobile.

Il était déjà mort quand Austin accourut près de lui. En retournant, pour l'exposer au jour, cette tête pesante, il y constata un dernier, un fugitif vestige de la vie qui s'éteignait. Deux nerfs, au-dessous de la paupière inférieure, gardèrent encore pendant une demi-seconde leur contractilité frémissante, puis ils s'arrêtèrent, et tout fut dit.

Austin se trouvait pour la première fois en face de la mort. Sur cette belle tête qu'il tenait à deux mains, sur ces yeux ouverts qui ne le voyaient plus, il attachait un regard effaré où le doute et l'horreur s'exprimaient en même temps. Hertford et son témoin étaient penchés à côté de lui. — Tout s'est passé selon les règles, disait le premier... Je pars maintenant pour la France... Jackson, ce tueur de tigres, pleurait à chaudes larmes. — Pourquoi, balbutiait-il, me suis-je mêlé de cette affaire? jamais, non jamais, je ne m'en consolerai... Austin, lui, ne disait rien. Appuyé sur un genou près du cadavre, tenant toujours à deux mains la tête de son ami, le malheureux sentait son cœur dans une espèce d'étau et comme palpitant sous la serre d'un aigle. Il finit par comprendre qu'on le pressait de partir. — Non, répondit-il, je resterai où je suis... Sur de nouvelles instances, il releva la tête et répéta les mêmes paroles, accompagnées d'un regard dont le capitaine Hertford n'avait pas perdu mémoire depuis cette journée où ils étaient partis ensemble de Tyn-y-Rhraiadr. — J'ai fait mon devoir, dit le capitaine, et maintenant, Jackson, nous n'avons plus qu'à décamper au plus vite... A quelques instans de là, le major, revenant sur ses pas,

crut devoir insister de plus belle. — Venez, Elliot, venez, disait-il. Songez aux suites d'une pareille affaire... Nous avons un passeport; profitez-en!

— Non, répondit encore Austin, je ne bougerai pas d'ici.

— C'est insensé!... Vous n'avez plus la tête à vous! repartit l'autre.

— Je le sais fort bien... Laissez-moi!...

Le major s'éloigna de nouveau, quoique à regret.

Puis ce fut le tour du groom, qui appartenait, nous l'avons dit, à lord Charles. Il posa la main sur l'épaule d'Austin. — Monsieur Elliot, disait-il, mylord serait-il blessé?

— Il est mort! répondit Austin en le regardant au visage.

Cet homme s'agenouilla, dénoua la cravate de son maître et glissa la main sous la chemise entre-bâillée, pour voir si le cœur ne battait plus, après quoi, par un singulier instinct, il ferma ces yeux ternis qui ne devaient plus se rouvrir. — Maintenant, ajouta-t-il, que faut-il faire?

Question bien simple, bien naturelle, mais à laquelle Austin ne trouva pas de réponse. Le problème à résoudre était l'enlèvement de ce cadavre, sans trop de scandale, avant qu'une foule indiscrète n'eût été appelée sur le lieu du désastre. Deux *policemen* intervinrent fort à propos. Austin ne leur dissimula rien et se constitua volontairement leur prisonnier. Il obtint en revanche, d'un inspecteur qui arriva presque aussitôt, que le groom restât libre, et pût aller porter la fatale nouvelle aux parens du mort. Quant à lui, suivant à pied la charrette de boulanger sur laquelle on emportait le cadavre, — ce cadavre dont les jambes, pendant au dehors, balayaient presque la terre, — il arriva ainsi jusqu'au bureau de police. Tout le reste de son existence lui apparaissait en ce moment comme un vain mirage, une illusion chimérique, et pour la première fois, à l'âge de vingt-trois ans, il prenait la réalité corps à corps. La réalité, c'était ce cortége ignominieux, ces gens de police, cette charrette vulgaire, ces voleurs de bas étage, ces prostituées à côté desquelles il lui fallut s'asseoir et attendre son tour. Il écouta machinalement l'instruction sommaire d'un ou deux délits sans importance. On interrogeait entre autres la femme d'un ramoneur, à peu près assommée par son brutal mari. La tête encore enveloppée de bandages et pouvant à peine se tenir debout, cette misérable créature, livrée, on le voyait, à tous les excès de l'ivrognerie, essayait de revenir sur ses premières dépositions, et, pour sauver l'espèce de brute auquel le sort l'avait unie, entassait mensonges sur mensonges avec un entêtement héroïque, malgré les menaces du magistrat, qui allait, disait-il, la faire arrêter comme faux témoin. Austin se comparait à elle, à ce rebut des cabarets, à cette

abjecte harengère, et relativement se trouvait petit. — Elle mourrait, se disait-il, pour cet abominable vaurien, tandis que moi,... moi, grand Dieu!...

Son tour arriva. On exigea de lui deux cautions de cinq cents livres sterling. Une douzaine au moins des amis de son père accoururent pour offrir ces garanties pécuniaires, et Austin, devenu libre, put s'occuper aussitôt des préparatifs de son départ. Prévoyant une condamnation, qui était, à vrai dire, inévitable, il enjoignit à son avocat de rédiger un acte qui transférait tous ses biens à Eleanor (1), acte qu'il promit de revenir signer en temps utile. Pour le cas où il succomberait avant d'être condamné, il dressa un testament sommaire par lequel il laissait tous ses biens à la même personne, la priant de compenser, sur le produit du legs, le dommage subi par les personnes qui avaient bien voulu lui servir de caution. Son domestique, chargé de veiller sur Robin, eut ordre de le conduire chez miss Hilton, si quelque malheur arrivait. Cet homme, effrayé, demandait en pleurant à son maître la permission de l'accompagner. Austin, très pâle, mais très résolu, la lui refusa formellement.

XIV.

Ce fut un voyage bizarre, une course haletante, une chasse effrénée, — d'abord à Calais, où le capitaine Hertford n'était point, où il n'avait jamais paru, puis à Boulogne, où trois jours furent perdus en quêtes inutiles. De Boulogne, Austin revint à Douvres et de là courut à Brighton, d'où le capitaine avait pu s'embarquer soit pour Dieppe, soit pour le Havre. Réduit à opter entre ces deux hypothèses, il se décida pour la première, et prit passage à bord du *Venezuela*, que les flots clémens ont englouti, je l'espère, car jamais plus odieux *steamer* n'a fait la traversée de la Manche. A Dieppe, mêmes résultats ou plutôt même absence de résultats; mais au moment de quitter la partie, Austin rencontra un de ses camarades d'université qui, par grand hasard, lui fournit le renseignement dont il avait besoin. — Vous avez tort, lui dit ce jeune homme, de prendre si fort à cœur les bruits qu'on a fait courir sur votre compte; nous vous connaissons trop bien, moi et beaucoup d'autres, pour vous soupçonner d'avoir mis en avant, comme champion de votre

(1) Ceci demande explication : les propriétés que le duelliste possède au moment de la condamnation demeurent dévolues à la couronne. Il est douteux, au surplus, que la transmission de biens souscrite au profit d'un tiers par un prévenu sous caution (*under bail*) puisse être regardée comme valide. Cette question n'est pas résolue dans le remarquable article que M. Samuel Warren, l'avocat romancier, écrivait il y a plusieurs années dans le *Blackwood* à propos de l'affaire entre lord Cardigan et le capitaine Tuckett, article qui renferme un exposé complet des mesures législatives adoptées en Angleterre contre le duel.

querelle, ce pauvre don Quichotte si malencontreux... Quant au capitaine, il est désolé... Un de mes cousins qui s'est trouvé avec lui sur le bateau d'Anvers...

Austin n'en écouta pas davantage. Sous les fenêtres de l'hôtel chauffait un paquebot prêt à partir. Il y arriva pour ainsi dire au dernier coup de cloche. Le lendemain, il était à Brighton, à Londres dans l'après-midi, et le soir même il se rembarquait pour Anvers, où il arriva vingt-quatre heures plus tard. Au bureau de police de cette ville, on put enfin lui donner des nouvelles d'Hertford, sur la piste duquel il allait s'acharner comme un limier altéré de sang. Le capitaine et le major, arrivés avec fort peu de bagages, avaient pris leurs billets pour Aix-la-Chapelle. Une fois là, sur le territoire prussien, Austin trouva la police beaucoup moins communicative; mais un obligeant personnage, anciennement en relations avec son père, voulut bien s'entremettre sans savoir au juste de quoi il s'agissait, et on finit par découvrir que les deux voyageurs étaient repartis pour Cologne, où aboutissait à cette époque l'extrémité des chemins de fer allemands. A Cologne, un valet de place infiniment officieux se chargea de découvrir le capitaine Hertford et le signala bientôt dans un des hôtels de Deutz. Austin s'y rendit sans retard; mais ce fut pour y trouver un vieux colonel de l'armée des Indes, — Hanford était son nom, — qu'il dérangea inutilement de son dîner. Au sortir de l'hôtel, complétement découragé, las de la vie, le jeune homme s'assit sur le quai du Rhin, et ne traversa que plus tard le pont de bateaux pour rentrer dans la ville endormie à l'ombre de sa vaste cathédrale.

Aux renseignemens qui lui faisaient défaut, il suppléa tant bien que mal par les calculs de son esprit. Sachant que le capitaine avait la passion du jeu, il se dit qu'on le trouverait sans nul doute dans un de ces établissemens dont la prospérité repose sur le fonctionnement régulier de la roulette et du *trente et quarante;* mais son inexpérience était si grande qu'il dut recourir au fils de l'aubergiste pour se faire indiquer une institution de ce genre. Après Aix-la-Chapelle, sur la route suivie généralement par les touristes, c'est à Ems, dans le duché de Nassau, que les joueurs s'arrêtent d'ordinaire. Austin s'enquit de l'itinéraire à suivre pour s'y rendre, et partit pour Coblentz, dévoré de mortelles inquiétudes. Il risquait en effet sa dernière chance. Dans une quinzaine expirait le délai qui lui était laissé pour dégager ses cautions, et moins que jamais il se voyait en passe de retrouver son antagoniste fugitif, moins que jamais il pouvait compter sur une rencontre qui devait seule lui fournir le moyen de se réhabiliter aux yeux de tous. Cette pensée le bourrelait et enlevait toute espèce d'attrait aux spectacles qu'il avait sous les yeux. Les charmans paysages qui bordent le Rhin à partir de

Bonn lui parurent absolument insipides malgré l'enthousiasme d'un jeune poète américain, décidé à les lui faire admirer. Après une nuit passée à l'hôtel du *Géant* (*Riese-hof*), il traversa, cahoté dans un fiacre, la jolie vallée qu'arrose la Lahn, tandis que la brume matinale remontait lentement vers les hauteurs boisées qui l'enveloppent de toutes parts. Il trouva les « sources » envahies par une foule de buveurs groupés autour du *Kesselbrunnen*, du *Krœnchen*, du *Furstenbrunnen*. Un individu le heurta par hasard dans cette cohue, et lui adressa aussitôt des excuses polies. C'était un Tyrolien dont le costume pittoresque et la haute taille frappèrent notre jeune voyageur, qui fut pris du désir de continuer leur conversation, commencée en français sous de si favorables auspices. Peu à peu il découvrit que son interlocuteur, nonobstant sa remarquable prestance et sa mise d'opéra, n'était qu'un marchand de curiosités indigènes. — N'auriez-vous pas une tête de chamois? lui demanda-t-il après avoir fait emplette de deux ou trois bagatelles insignifiantes.

— Pas pour le moment, répondit l'autre; mais mon frère cadet, dont l'étalage est ici près, pourra vous en offrir plusieurs à choisir...

Devant l'étalage du « frère cadet, » Austin reconnut le capitaine Hertford, qui marchandait une paire de gants.

Pris à court et ne sachant que décider immédiatement, il se tourna vers son guide, et par un geste expressif lui recommanda le silence. Le Tyrolien comprit, salua, et s'en retourna dans sa stalle. Le capitaine Hertford, ses gants achetés, remonta dans la grande salle du Kurhaus évidemment avec l'intention d'aller prendre les eaux. Déjà il portait à ses lèvres le verre de cristal rouge quand Austin, arrivé derrière lui, dit simplement de sa voix la plus calme : — Capitaine Hertford, j'ai à vous parler.

Il était brave, le capitaine; mais il ne méconnut pas cet organe vibrant et se retourna plus pâle que la mort. A l'aspect du visage d'Austin, de ce front chargé d'orages, de ce regard éperdu, le verre qu'il tenait tomba de sa main et s'éparpilla sur les dalles en mille fragmens qu'on eût pu prendre pour autant de rubis. — Vous savez, je crois, ce que j'attends de vous, lui dit Austin.

— Serait-ce encore un duel? demanda le capitaine Hertford à voix basse; il y a méprise bien certainement... Cette dernière rencontre a eu des suites assez terribles... Est-ce bien un duel que vous voulez?

— Précisément... Il me serait pénible d'avoir à le répéter.

— Soit... Et que le sang versé retombe sur votre tête!... Nous sommes, Jackson et moi, logés à l'hôtel d'Angleterre... C'est là que nous attendrons votre témoin...

Mais Austin ne savait à qui s'adresser, et dut recourir au major Jackson, qui le présenta lui-même à un touriste français, arbitre

émérite en ces matières. La rencontre fut convenue pour le soir même, près d'un petit village appelé Dausenau. Les impressions d'Austin, pendant qu'il traversait par cette belle soirée de juin, au fond d'une étroite vallée, les vertes prairies qu'on trouve sur la gauche de ce village gothique, participaient malgré lui du charme paisible qu'offrait le riant paysage, traversé d'eaux babillardes, empourpré de lueurs roses, perdu par endroits sous le feuillage, ailleurs révélé par de brusques éclaircies. L'amertume de son désespoir s'en trouvait atténuée; ses pensées vindicatives s'apaisaient; l'espèce de rage folle qui le tourmentait naguère à l'idée de son honneur flétri, de son avenir ruiné, avait fait place à un immense besoin de repos, — ce repos dût-il être celui de la tombe. Dix minutes après, face à face avec son ennemi mortel, il goûtait, pour la première fois depuis la mort de son meilleur ami, un calme parfait, une sérénité absolue, un bien-être intime que les circonstances rendaient vraiment singulier... On se l'expliquera peut-être bientôt.

Le capitaine Hertford tira le premier. Austin entendit la balle siffler à deux pouces de sa tête. Jusqu'alors il avait tenu son adversaire en joue; mais en ce moment, fidèle à une résolution qu'il avait prise, à un serment solennel qu'il s'était fait le soir même du jour fatal où lord Charles avait succombé, il se détourna et fit feu dans la direction d'un rocher qui pointait sous le taillis à la droite des combattans. Le capitaine insista pour une nouvelle épreuve, et dans la discussion soulevée à ce sujet on put s'assurer qu'il n'était pas tout à fait de sang-froid. Les vins du Rhin portent quelquefois à la tête malgré leurs dehors inoffensifs. Devant ses instances réitérées, les témoins, bien à regret, se crurent obligés de fléchir. Austin, cette fois comme l'autre, tira évidemment de côté. Par un bonheur singulier, la balle de son adversaire ne fit que lui effleurer la jambe. L'affaire devait nécessairement en rester là. Tel fut le premier et le dernier duel de notre jeune héros, bien décidé à se faire sauter la cervelle plutôt que de souiller ses mains du sang d'un homme.

XV.

Quand Austin, de retour à Londres, reparut chez son *attorney* trois jours avant l'expiration du délai fixé par la loi, ce fut dans l'étude une stupéfaction générale. Le moins étonné de tous n'était pas l'*attorney* lui-même, qui se mit presque à genoux devant son client pour l'engager à repartir au plus vite. — Mille livres sterling ne sont rien auprès de la condamnation qui vous attend et que je regarde comme infaillible, lui disait-il, grossissant à dessein le danger. Je ne crois pas que la peine capitale soit prononcée contre vous malgré le déchaînement de l'opinion et la disposition des juges

à user de rigueur; mais en l'abaissant d'un degré nous trouvons la transportation à vie, au-dessous la transportation pour vingt et un ans, au-dessous encore la transportation pour quatorze ans... Vous êtes jeune sans doute, mais quatorze ans sont bien longs, et Boulogne en revanche est bien près... Vous pourriez être à Boulogne demain matin.

— Votre conseil serait bon, repartit Austin, si je n'étais aussi dégoûté de moi-même et de la vie, aussi fermement décidé à expier le mal que j'ai fait... Savez-vous bien que, pour obéir aux lois chimériques du point d'honneur, je suis allé sur le continent provoquer une nouvelle rencontre, autant vaut dire commettre un nouveau crime?... Je ne voulais pas, Dieu m'en est témoin, m'exposer à tuer mon adversaire; mais, s'il m'eût tué, lui, n'étais-je pas responsable de sa mauvaise action?... Tenez, il faut en finir, il faut aligner mes comptes avec tout le monde... J'ai violé la loi, c'est une dette à payer, et je m'acquitte...

— Voyez miss Hilton, reprit l'*attorney* à bout d'argumens; elle vous persuadera peut-être mieux que moi.

— Je ne dois pas, je n'ose pas, je ne veux pas la voir, répondit Austin... C'est elle, avec ses façons mystérieuses, qui est l'origine de tout le mal... Si elle veut son pardon, qu'elle vienne me le demander dans mon cachot... Le prisonnier verra ce qu'il peut faire pour elle...

Austin, en parlant ainsi, anticipait déjà sur cette scène pathétique. Il voyait Eleanor courbée sous ses reproches, honteuse de sa trahison, effrayée du désastre causé par elle. Il l'accablait de sa miséricorde, et repoussait fièrement l'idée de donner suite à l'engagement mutuel qui les liait. Il avait le cœur trop haut pour unir ses destins compromis au brillant avenir de l'opulente héritière. C'est ainsi qu'il lui parlerait, après quoi ils se sépareraient pour jamais.

Ce plan si dramatique péchait par la base. Il fallait, pour le réaliser, qu'Eleanor vînt tomber aux pieds du prisonnier, et c'est justement ce qu'elle ne fit pas. S'il part de là pour l'accuser de perfidie, le lecteur porte sur elle un jugement téméraire, et c'est bien évidemment notre faute : nous ne la lui avons pas fait connaître telle qu'elle était.

L'*attorney* ne s'était pas trompé sur l'issue de l'épreuve judiciaire que son client avait voulu affronter. Les esprits étaient montés, l'opinion publique reprochait à Austin d'avoir laissé lord Charles Barty s'exposer à sa place. On faisait peser sur lui la responsabilité de cette mort précoce que l'illustration du nom, la naissante popularité du personnage rendaient encore plus tragique. Vainement les jurés furent-ils sommés de n'écouter que leur conscience, de ne céder à aucune pression extérieure. Cette recommandation, toujours

inutile, ne contre-balança nullement dans leur esprit l'influence des mauvais bruits qui circulaient sur le compte d'Austin. Non-seulement le duel était avéré, non-seulement les jurés pouvaient se retrancher sur l'aveu même du coupable; la preuve en outre semblait acquise qu'il ne s'était pas conduit honorablement, et ceci dispensait de toute indulgence. Le *verdict* fut donc aussi sévère qu'il pouvait l'être. Le juge, moins facile à égarer, jeta sur le banc du jury un regard passablement dédaigneux alors que, lié par son devoir, il allait prononcer l'arrêt de condamnation. — Il ignorait, disait-il avec cette solennité traditionnelle que revêt chez nos voisins l'éloquence de la magistrature assise, — il ignorait par suite de quels insondables desseins le Tout-Puissant avait voulu frapper l'accusé au début d'une carrière qui promettait tant de bonnes et utiles œuvres, tant de nobles et glorieux succès. Éclairé par les lumières de l'expérience, il croyait pouvoir rappeler à ce jeune homme que les châtimens du ciel sont souvent des bénédictions déguisées... Je n'ajouterai rien, continua-t-il d'une voix émue, aux remords dont je vous sais pénétré. Je voudrais au contraire pouvoir en alléger le fardeau... C'est à regret que je vais prononcer contre vous une sentence qui, vous le savez, dans un pays comme le nôtre, en vertu de cette rigidité morale qui fait notre orgueil, vous retranche de la vie politique et sociale. Sur votre existence jusqu'ici revêtue de tant d'éclat, un nuage passe aujourd'hui dont elle ne sera plus affranchie, si ce n'est à l'heure de la transformation suprême. Le jury a fait ce qu'il regardait comme son devoir. A moi de remplir le mien, si pénible qu'il puisse me paraître....Et alors, mitigeant la peine autant qu'il le pouvait sans porter un périlleux défi au ressentiment populaire, il prononça l'arrêt qui condamnant Austin à un an de prison le frappait en même temps d'une irrévocable déchéance.

Le malheureux avait eu beau se raidir d'avance contre les émotions de cet instant décisif, il sentit le cœur lui manquer, et, pris tout à coup d'une soif ardente, demanda, aussitôt après être sorti du banc des accusés, un grand verre d'eau qui rafraîchit à peine un moment ses lèvres arides; puis, heureusement pour sa raison, il tomba presque immédiatement dans une sorte d'atonie morale qui ne lui laissait plus l'intelligence bien nette de sa situation. Ses sens fonctionnaient à peu près seuls et ne transmettaient à son esprit que des perceptions incomplètes. Il se prit à rire d'un rire idiot en apercevant parmi les témoins appelés pour l'affaire qu'on allait juger une pauvre femme, évidemment sous l'influence du *gin*, laquelle était chaussée de deux brodequins, l'un en peau jaune, l'autre en peau noire, et tous deux du même pied. Cette incongruité de costume lui semblait éminemment comique.

Parmi les prisonniers que la curiosité attira sur son passage au

moment où il traversait les préaux de Millbank, il vit un adolescent encore imberbe dont le regard lui entra dans la poitrine comme un fer aigu. — Eh quoi! se disait-il, *elle* ici!.. Eleanor sous ce déguisement!.. — Puis il s'arrêta stupéfait devant cette énormité de son imagination en délire. — Ah! se disait-il, c'en est trop!.. Ma raison se perd... Si je ne parviens à maîtriser ces chimères, je demeure atteint et convaincu de folie...

Cette crainte fut bien près de se réaliser, car dès le lendemain la fièvre le prit, et pendant près de trois mois, de juin à septembre 1846, il n'eut que par intervalles la pleine conscience de sa situation. Alors lui revenaient, comme un glas funèbre, ces terribles paroles du juge qui lui présageaient « sa mort politique et sociale; » alors aussi une grande amertume et une cruelle déception, en songeant qu'il n'avait pas entendu parler d'Eleanor.

Il s'enquit un jour de Robin. Un des porte-clés lui rappela qu'il avait donné l'ordre de le conduire chez miss Hilton le lendemain même de sa condamnation. — Eh bien? demanda Austin avec une ardente curiosité.

— Miss Hilton venait de partir pour le continent, elle et toute sa maison.

— Ah! s'écria le prisonnier, plus déconcerté qu'il ne le voulait paraître... Et qu'a-t-on fait de mon chien?

— Les règlemens de la prison défendaient de l'admettre ici, et le pauvre animal se morfondait aux portes de l'établissement, lorsqu'un jeune Écossais, un montagnard des *highlands*, étant venu à passer dans la rue, l'a reconnu pour être à vous, et nous a déclaré qu'il s'en chargeait provisoirement. La pauvre bête affamée a suivi cet homme sans trop de façons; nous avons d'ailleurs le nom et l'adresse du personnage.

Ce nom était familier à Austin. Gil Macdonald, bien que simple berger de son état, lui avait jadis servi de guide, et comptait parmi ses meilleurs amis de Ronaldsay. Il lui manda aussitôt de le venir voir en compagnie de Robin, et l'un des premiers services qu'il réclama de son amitié fut de porter lui-même à Cheshire-House une lettre adressée à lord Edward Barty. « Je sais, mylord, lui disait-il, qu'entre nous toute liaison est devenue impossible. Je sais que mon souvenir, mon nom même, doivent vous être odieux. Veuillez cependant écouter ce que j'ai à vous mander — dans un intérêt qui n'est pas le mien. Vous étiez l'ami d'Eleanor Hilton : elle est partie et partie sans protecteur. Sa tante l'a conduite en pays étranger, pour la mettre mieux à la merci de l'homme qui a causé toutes nos infortunes. A vous, qui tant de fois, agenouillé près d'elle, confondîtes vos prières avec les siennes, je demande de lui venir en aide...

Edward, Edward, vous que j'ose encore aimer malgré tout, si vous laissiez s'accomplir sans obstacle une pareille abomination, j'aurais pour vous la même haine, le même mépris que vous devez maintenant éprouver pour moi. »

Ce touchant appel n'obtint aucune réponse, et cela par une bonne raison, c'est que jamais il ne passa sous les yeux de celui à qui on l'avait adressé; mais lord Edward ne l'avait pas attendu pour courir sur les traces d'Eleanor : il était avec elle à Ems, paralysant par sa seule présence une bonne partie des machinations de la tante Maria... Celle-ci, dont le désordre mental s'aggravait de jour en jour, n'avait plus les mêmes facultés à mettre au service de ses mauvais desseins, et ne rencontrait plus d'ailleurs chez le complice de son ambition rapace la même résolution, la même bonne volonté que jadis. Cependant elle persistait, comme par routine, dans cette aversion qu'Austin lui avait inspirée, et à tout événement, en prévision de quelque rivalité future, elle s'était arrangée pour supprimer une correspondance qui lui portait ombrage. Grâce à la connivence d'une rusée soubrette qu'elle dominait par l'espoir d'une libéralité testamentaire à chaque instant révocable, elle empêchait l'arrivée ou le départ de toute lettre suspecte. Quant à son autorité de tante, elle la maintenait, comme jadis, par un mélange de violence et d'astuce auquel la timide et patiente Eleanor ne savait opposer qu'une résistance purement inerte.

Austin ignorait absolument tout cela. Le rigoureux silence qu'on observait à son égard lui parut le résultat d'une condamnation sans appel. Il s'en étonnait peut-être, mais peut-être aussi la trouvait-il à un certain point méritée. Du reste, il s'affermissait chaque jour dans la conviction que l'honneur ne lui permettait pas de songer à devenir le mari d'Eleanor. Quand bien même il pourrait oublier la déception mystérieuse dont elle l'avait rendu victime, il n'avait plus ni position sociale ni même une patrie à lui offrir, car l'idée de rester en Angleterre à l'expiration de sa captivité lui inspirait une répugnance invincible. Sa déchéance lui serait plus pénible que partout ailleurs dans ce pays où il avait rêvé, presque touché du doigt une destinée de premier ordre... Aussi songeait-il à partir pour le Canada. Les démarches tentées après sa condamnation par les amis de son père lui avaient valu remise complète de la confiscation dont il était légalement passible. Avec ce qui lui restait de fortune, mille ou douze cents livres sterling de rente, il irait tenter, sur cette terre encore à demi vierge, une de ces entreprises agricoles qui n'absorbent pas toujours en vain l'existence d'un homme de talent, et qui d'ailleurs, son caractère étant donné, devait l'exposer à moins de tentations, lui promettait moins de re-

vers que la carrière politique à laquelle il avait un moment aspiré. Gil Macdonald était associé à ce nouveau plan, et avec eux devait aussi s'embarquer le jeune prisonnier dont la physionomie et le regard avaient si vivement frappé le fiancé d'Eleanor dès le premier jour de son entrée à Millbank. C'était un être singulier dont les manières habituellement distinguées contrastaient avec ses antécédens fâcheux et la situation qu'ils lui avaient faite, d'ailleurs plein de mystères et de contradictions, fécond en détours subtils, en réponses évasives, mais possédant aux yeux d'Austin, outre tous les droits de l'infortune, le charme de cette ressemblance à laquelle il ne voulait plus s'arrêter depuis qu'elle avait failli compromettre sa raison.

S'appelait-il Goatley, comme il le prétendait, ou Charlton, comme l'assuraient quelques-uns des prisonniers? Était-il à bon droit incrit sous le nom de Browning sur les registres de Millbank? C'est ce qu'Austin dut renoncer à savoir, tant il y avait de réticences capricieuses, de mensonges inconciliables, dans les dires de cet être dégradé qu'il s'agissait de ramener peu à peu, et dont la guérison morale devait être, parmi les expiations d'Austin, la plus efficace en même temps que la plus difficile.

XVI.

Un nouveau lien s'établit entre ces deux prisonniers le jour où, une révolte éclatant parmi leurs compagnons de captivité, ils prirent tous deux le parti de l'ordre, et dans le moment le plus critique, sauvèrent d'une mort imminente le directeur du pénitentiaire. La récompense ne se fit pas attendre longtemps. Huit jours après cet incident remarquable, un ordre ministériel leur apportait remise absolue du restant de leur peine, et contre toute attente ils se trouvaient libres à la même heure, au même moment. Goatley-Charlton-Browning (choisissez le nom qu'il vous plaira) osait à peine compter sur les bonnes paroles qu'Austin lui avait parfois adressées, et ce fut avec une certaine réserve qu'il vint prendre congé de lui; mais son erreur ne dura guère. L'établissement au Canada était plus que jamais un projet arrêté. Plus que jamais, Austin s'entêtait à poursuivre son travail de réhabilitation, et par conséquent il était loin de renoncer à sa mission charitable. Seulement il craignait fort que le nouveau converti ne vînt à lui échapper, et le surveillait d'un œil jaloux tout en se livrant avec Gil aux préparatifs de leur pacifique croisade.

Ils en étaient là quand il reçut, quelques jours après sa sortie de prison, un billet dont l'écriture, le pli et le parfum lui donnèrent

une sorte de vertige. « Cher Austin, lui mandait Eleanor, arrivée d'avant-hier seulement, j'ai envoyé James s'informer de vous. On lui a dit que vous étiez libre. Tout ceci doit-il continuer? Sommes-nous condamnés à ne nous revoir jamais? » — « Chère Eleanor, répondit Austin sans se donner le temps de réfléchir sur une décision qu'il avait prise après l'avoir longtemps mûrie, il est impossible, tout bien considéré, que je me retrouve jamais devant vous ou devant Edward Barty. D'ici à peu de jours doit sonner l'heure de notre séparation finale. N'en augmentons pas l'amertume par une inutile entrevue. »

Les termes de cette réponse annonçaient un parti bien pris, une résolution définitivement arrêtée, et néanmoins, si on avait scruté dans ce qu'elles avaient de plus intime les pensées d'Austin Elliot, peut-être eût-on découvert avec quelque surprise qu'il espérait, — espérer est trop dire sans doute, — qu'il pressentait vaguement une réponse malgré le soin qu'il avait pris de la rendre sinon impossible, du moins bien délicate et bien difficile. La réponse n'arriva point, lord Edward s'étant formellement opposé à ce qu'Eleanor s'abaissât jusque-là. — Trop de concessions ont déjà été faites à cet implacable orgueil! s'était-il écrié avec une noble colère, et, puisqu'après avoir si longtemps gardé le silence, quand nos lettres allaient le chercher au fond de sa prison, il le rompt aujourd'hui par un refus aussi blessant, laissons-lui le soin, laissons-lui l'honneur de réparer lui-même sa conduite insensée!... — Raisonnement et conclusion plausibles, mais qui reposaient par malheur sur une fausse donnée. — Jamais Austin n'avait reçu les lettres dont parlait lord Edward, et il en avait écrit au moins une bien essentielle, bien significative, laquelle était restée sans réponse. Aussi prit-il pour une abdication définitive de son amitié le silence qui de nouveau se faisait autour de lui, et les préparatifs de l'expédition canadienne recommencèrent avec plus d'activité que jamais.

Le jour du départ étant déjà fixé, les machines et outils de toute espèce qu'Austin avait achetés à profusion allaient être envoyés à bord. Gil Macdonald et Goatley s'employaient sans relâche du matin au soir à tous les détails que comporte un embarquement de cet ordre, quand ce dernier demanda tout à coup la permission de disposer d'une demi-journée. Il avait, prétendait-il, à prendre congé d'un parent. Ce parent, qui lui tombait du ciel tout à fait à l'improviste, semblait, à vrai dire, quelque peu mythologique, et Austin n'était pas précisément payé pour prendre au pied de la lettre les assertions de son fantasque néophyte. Il supposa donc que le rendez-vous de Goatley avait pu être convenu avec quelqu'un de ses anciens compagnons, quelqu'un de ces bohémiens dont le contact

corrupteur l'avait perdu jadis, et il se promit de contrôler, sans en faire semblant, la mystérieuse entrevue du lendemain.

Le prétendu Goatley quitta vers midi le navire dont les trois passagers futurs surveillaient l'aménagement, pour se rendre, comme il l'avait du reste annoncé, dans une *public-house* de Commercial-Road. Austin, escorté de son fidèle Robin, prit la même direction une demi-heure plus tard, et, après s'être assuré, en interrogeant l'hôtesse du *Taureau-noir*, que son jeune protégé se trouvait en conférence avec une personne qu'il disait être de sa famille, demanda un cabinet où il pût attendre, en compagnie d'un pot d'ale et d'un biscuit, la fin de cet entretien suspect. Comme il s'engageait dans les étroits couloirs du premier étage, sur lequel ouvraient les diverses chambres, Robin, s'arrêtant tout à coup devant l'une des portes, se prit à gémir, le nez collé contre terre, et à gratter assez rudement cet huis fragile. Son maître, qui crut deviner le motif de cette indiscrète manœuvre, le prit par le collier pour l'obliger à passer outre; mais Robin, décidé à n'en pas démordre, se dégagea par une secousse énergique, et d'un brusque élan, d'un robuste coup d'épaule, ouvrit la porte en question. Austin, accouru pour le reprendre et l'emmener, ne put s'empêcher de jeter un regard curieux dans le cabinet. C'était une misérable pièce à peine meublée; mais sur le canapé de crin noir, au-dessous de l'inévitable portrait de la reine, il aperçut, à côté de Goatley et la main doucement posée sur sa tête, Eleanor Hilton en personne.

Ceci constituait pour lui la révélation la plus complète. Ébloui par le trait de lumière qui, dissipant si brusquement les ténèbres du passé, jetait sur l'avenir des clartés encore indécises, il s'élança tout palpitant aux genoux de sa fiancée. — Pourrez-vous jamais me pardonner mes soupçons?... Pourrez-vous oublier combien je fus injuste? s'écriait-il en paroles entrecoupées.

XVII.

Pourquoi insister longuement sur des explications que chacun devine? Robert Hilton, — on l'a reconnu sous le nom de Goatley, — cédant aux instances pressantes de sa sœur, raconta lui-même à Austin (en supprimant, il est vrai, quelques détails), l'histoire de son prétendu suicide. Serré de près par Hertford, il avait voulu le dérouter en faisant répandre à Namur le bruit de sa mort, bruit auquel le capitaine s'était hâté d'ajouter foi, « n'ayant aucun intérêt, disait Robert, à me traîner sur le banc des assises. » Ces dernières paroles eussent peut-être demandé un commentaire; mais le frère d'Eleanor s'expliquait volontiers à la façon des oracles antiques. Nous en sommes donc réduits à conjecturer que le capitaine

était peut-être complice du faux pratiqué au détriment de lord Mewstone, à moins qu'il n'y eût entre lui et Robert Hilton, — connivence tout aussi coupable, — un contrat d'assurance réciproque contre les pertes au jeu; mais ceci n'a jamais pu être tiré au clair, par la raison que le jeune libéré, outre la duplicité qui était un des instincts de sa nature, n'avait déjà plus la pleine possession de ses facultés intellectuelles. Une affection cérébrale qui l'emporta quelques mois plus tard exerçait déjà chez lui des ravages funestes.

Le compte rendu d'Eleanor était beaucoup plus satisfaisant. Selon elle, le capitaine Hertford, à peine rentré en Angleterre, lui avait apporté la nouvelle du tragique événement dont Namur venait d'être le théâtre. La tante Maria le présentait d'ailleurs comme un ami de vieille date. Depuis cette époque (l'été de 1844) jusqu'au mois d'octobre 1845, elle l'avait reçu fréquemment. Il vint lui dire alors un beau jour que Robert vivait encore, mais qu'il était détenu à Millbank pour délit d'escroquerie, ajoutant qu'il avait tout à craindre de la rancune de lord Mewstone, auquel il fallait, par tous les moyens possibles, dissimuler l'existence de ce malheureux jeune homme. Le capitaine, nous l'avons déjà dit, pouvait avoir d'excellentes raisons pour tenir un pareil langage. Quand elle apprit ces terribles nouvelles, Eleanor résolut de n'épouser Austin que lorsque son frère, tiré des mains de la justice, aurait pu être mis à l'écart, soit qu'on l'expédiât en Amérique ou aux Indes, soit qu'on s'arrangeât pour lui faire, en Angleterre même, une existence ignorée. L'union du jeune ambitieux avec la sœur d'un condamné pour vol aurait en effet porté le coup de mort à ses hautes visées, à ses légitimes espérances. Ce fut donc par tendresse et par égards pour lui qu'elle lui dissimula obstinément ce secret, connu seulement d'elle, de la tante Maria, du vieux James et du capitaine Hertford. Ce dernier, qui lui témoignait de temps en temps une véritable compassion, était quelquefois invité à l'accompagner lorsque, le *quinze* de chaque mois régulièrement, elle allait porter au malheureux condamné le tribut de ses consolations fraternelles. Ainsi s'expliquait l'inopportune rencontre qui, en suscitant chez Austin un terrible élan de jalousie indignée, avait eu de si fatales conséquences.

Quant à la tante Maria, elle était désormais hors d'état de nuire. La violence de son tempérament, développée par les fâcheuses habitudes dont nous avons déjà parlé, s'était manifestée dans plusieurs scènes consécutives qu'elle avait faites, soit en public, soit en particulier, à son ancien *confédéré*, dont l'indifférence, le dégoût, le découragement, semblaient augmenter tous les jours. Privé par une mesure légale de son siége au parlement et trouvant chez Eleanor une résistance passive, mais insurmontable, le capitaine

voyait ses affaires en fort mauvais train. Entre lui et la misère, — la misère absolue, la ruine complète, — il n'y avait plus que l'épaisseur de quelques cartes biseautées. Un soir, au *kursaal* d'Ems, il se trouva placé en face de la tante Maria, qui perdait et perdait encore, tandis qu'il gagnait et gagnait toujours. Plus d'une fois il voulut se lever; mais avec un accent à la fois impérieux et ironique elle le sommait de rester en place. A la fin, complétement exaspérée par les constantes rigueurs du sort, elle se leva soudain et l'accabla des plus cruelles injures qu'un homme ait jamais dû écouter de sang-froid. « Sa commission, il la lui devait, criait-elle; pendant des années entières, il n'avait vécu que de ses dons; il la trahissait maintenant, et pour comble d'ingratitude il la rendait victime de ses tours de passe-passe... » A peine donnons-nous une faible idée de cette virulente apostrophe qui, accompagnée de gestes d'énergumène, mit en fuite les joueurs timides. Les autres déclarèrent à l'unanimité, fidèles échos du capitaine, que « la vieille Anglaise était décidément folle, et qu'il fallait l'expulser sans retard, » ce qui fut fait malgré ses cris et sa résistance.

Le capitaine n'en était pas moins perdu dans l'opinion, et, vu l'état de son esprit, ce coup de massue devait l'achever. Il rentra chez lui, écrivit quelques lignes à son ami Jackson, et se coupa la gorge avec une résolution stoïque, tout à fait digne de l'armée anglo-indienne. Eleanor quitta Ems trois jours après, emmenant avec elle dans une voiture à part la tante Maria, revêtue d'une camisole de force et gardée à vue par deux paysannes robustes. Le bonheur voulut qu'une fois revenue en Angleterre on pût la placer à Esher, dans la villa jadis habitée par M. Hilton, villa transformée récemment en un asile d'aliénés, mais où la malheureuse femme, dupe de ses illusions et de ses souvenirs, se croyait toujours chez elle.

XVIII.

Je voudrais rencontrer un poète assez hardi pour inscrire en tête d'une ode quelconque ce vers sublime : *La pomme de terre a manqué!...* Jamais en moins de mots n'auraient été résumées plus de craintes, d'angoisses et de souffrances. Les Hébrides en général, — l'île de Ronaldsay en particulier, — subirent deux années de suite, en 1845 et 1846, les horreurs de cette disette. Je ne veux pas, après tant d'autres, insister sur de poignans détails; mais Gil Macdonald, moins discret que moi, n'avait rien omis dans les récits qu'il faisait à Austin de la profonde misère qui décimait ses compatriotes et du terrible hiver qu'ils venaient de passer. L'île appartenait à un brave homme; malheureusement « le Mac-Tavish, »

comme on l'appelait, obéré lui-même et sans crédit, demeurait impuissant à conjurer tant de désastres. Après bien des efforts inutiles, il finit par se décourager, et les montagnards de Ronaldsay apprirent un beau matin qu'ils venaient d'être « vendus » à un riche Anglais. Je ne sais pourquoi, passant de bouche en bouche, ce bruit se dénatura peu à peu; mais le fait est que « le riche Anglais » devint tout d'abord un « boutiquier de la Cité, » puis, se détériorant toujours, un « marchand de fromage dans Piccadilly. » Ces vains propos aboutirent à l'arrivée d'un petit yacht à vapeur, — qui n'était plus, hélas! notre cher *Pélican*, — mais qui n'en amenait pas moins dans ces eaux connues le fils de l'ancien inspecteur des « bas-fonds et sables mouvans. »

Le ministre de la paroisse était accouru au-devant du nouveau propriétaire. C'est avec une véritable surprise et une joie sincère qu'il reconnut Austin dans le « marchand de fromage » annoncé. En lui présentant Eleanor, que Gil Macdonald venait de transporter sur la grève, et qui frissonnait sous les plis de son manteau gris, Austin Elliot lui dit simplement : — Voici ma femme, cher monsieur Monroë; nous venons vivre et mourir parmi vous. — Gloire et reconnaissance au Seigneur! répondit le bon ecclésiastique, dont la voix tremblait d'émotion, mon pauvre troupeau désormais ne connaîtra plus la faim!... Notre père a jeté sur nous un regard de clémence.

. . . . . .

C'est presque toujours au moment où nos récits pourraient comporter l'enseignement le plus utile que nous sommes condamnés, par la poétique des temps modernes, à les interrompre brusquement. J'ai pu insister sur les fautes et les souffrances d'Austin Elliot, je l'ai suivi pas à pas dans le domaine des chimères et de l'erreur. Maintenant que, mûri par l'infortune et revenu à des idées plus saines sur le rôle qu'il avait à jouer ici-bas, il accepte humblement, loin de la scène politique, une mission de dévouement et de charité sociale, le moment est venu de lui dire adieu. Raconter tout ce qu'Austin fit de bien avec l'aide d'Eleanor, ce serait nous écarter du cadre de ce récit. Il nous suffira d'indiquer les changemens heureux qui transformèrent peu à peu leur domaine insulaire, — de montrer de loin, tranchant sur l'or des bruyères, le vert émeraude des plantations de laryx, — les pentes de la montagne, disputées pied à pied aux ravages des eaux qui les minent, se couvrant de seigles et de luzernes, — la famine bannie, les soucis rongeurs éliminés graduellement, — bref l'argent du vieil Hilton (cet argent acquis par des voies plus ou moins légitimes) devenu, dans des mains plus pures, un instrument de progrès, un trésor de bienfai-

sance, et le désert de Ronaldsay s'épanouissant, grâce à lui, comme la rose sauvage sous les pluies de mai.

Qui a fait tout cela? C'est ce *gentleman*, ce *cockney* de Londres que les pauvres montagnards voyaient arriver jadis avec tant de préjugés et d'appréhensions défavorables. C'est cette petite dame, habituellement vêtue de gris, que nous pourrions vous montrer sur sa terrasse, les pieds dans la rosée, soignant ses fleurs et donnant la main à un beau petit garçon de trois ans. — Allons, Charles, allons au-devant de votre père!... Le voilà qui descend la montagne!... Et Austin arrive, déjà un peu las, quoique la cloche du déjeuner n'ait pas encore tinté, le visage couvert de hâle, le front trempé de sueur, laborieux artisan de toute cette prospérité naissante. On le connaît à présent, on l'honore et on l'aime, ce prétendu « marchand de fromage. » Et lorsque les barques de pêche rentrent au port, si on ne voyait pas à l'extrémité du quai sa belle tête brune, soucieuse et souriante à la fois, il manquerait quelque chose à la joie du retour. Ceci ne vaut-il pas la poignée de main d'un ministre, les complimens d'un adversaire politique, les *cheers* approbatifs d'une fraction de la chambre des communes, toujours tempérées par les murmures du parti contraire?...

Revenant, il y a une dizaine d'années, d'un *tour* aux Hébrides, un de nos amis se rappelait avoir rencontré à Ronaldsay, sur un des contre-forts du Ben-More, un groupe assez pittoresque. — C'était, nous disait-il, une espèce de géant, un montagnard au *kilt* bariolé, face carrée et pensive, qui se reposait appuyé contre un rocher; à côté de lui, recevant en plein, et sans sourciller, sur ses yeux grand ouverts les rayons du soleil levant, un *gentleman* également de haute taille, mais parfaitement aveugle, mis d'ailleurs avec une suprême distinction. A leurs pieds, assis parmi les bruyères dans cette pose de lion que Dante prête à l'un de ses damnés, un chien superbe, quoique déjà vieux, qui, lui aussi, regardait du côté de l'orient. Moins discret, ajoutait-il, je leur aurais demandé de rester ainsi pour les dessiner tout à mon aise. — Si vous aviez obéi à cette inspiration, lui répondis-je, il me semble que j'aurais pu me charger de mettre une légende à votre tableau... Et je ne suppose pas mes lecteurs plus embarrassés que moi. Ils auraient infailliblement reconnu Gil Macdonald, lord Edward Barty et le fidèle Robin.

E.-D. Forgues.

LES

INDUSTRIES CHIMIQUES

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

LE GAZ D'ÉCLAIRAGE.

HISTOIRE ET PROGRÈS DE LA FABRICATION. — DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL ET CONDITIONS ÉCONOMIQUES.

Péclet, *Traité de l'Éclairage;* — Samuel Clegg's, *Practical and mechanical Treatise on the manufacture of Gas;* — Trébuchet, *Recherches sur l'Éclairage de Paris;* — R. D'Hurecourt, *Éclairage au Gaz*, etc., 1827-1863.

Il est peu de grandes cités autour desquelles ne s'élèvent aujourd'hui de vastes ateliers consacrés spécialement à la fabrication du gaz d'éclairage. Nul n'a pu contempler avec indifférence ces usines où s'accomplit, avec tant d'ordre et de régularité, toute une série d'opérations délicates au moyen d'appareils aussi variés qu'ingénieux. Et pourtant sait-on bien quels humbles et difficiles débuts ont précédé l'essor d'une industrie aujourd'hui si active et si puissante? Née de nos jours et presque condamnée en naissant, la fabrication du gaz d'éclairage occupe en 1864 le sixième rang, et vient immédiatement après nos plus productives industries : l'*exploitation de la houille*, la *métallurgie du fer*, la *construction des machines*, la *filature et le tissage*, les *sucreries indigènes et coloniales*. Et ce n'est point seulement en France que cette fabrication a pris un développement si considérable; c'est, à peu d'exceptions près, dans tous les pays de l'Europe, où elle a transformé de la façon la plus heureuse l'aspect nocturne des villes et merveilleusement accru les conditions de bon ordre et de sécurité. Une telle in-

dustrie, d'origine française, mérite assurément qu'on s'occupe à la fois de ses progrès et des applications si diversement intéressantes dont elle est devenue en quelques années le point de départ.

I.

Tant qu'ils ne sont pas entièrement décomposés et réduits aux seuls élémens minéraux, tous les corps organisés d'origine végétale ou animale, les débris même de ces corps, donnent lieu par la calcination au dégagement de gaz et de vapeurs complexes. Les principes constitutifs, — carbone, hydrogène, oxygène et azote, — en formant alors des combinaisons nouvelles, — acides, alcalines ou neutres, — produisent toujours certains composés gazéiformes de carbone et d'hydrogène, certains gaz carburés qu'on peut regarder comme des sources de lumière artificielle. On les obtient en chauffant jusqu'au rouge, en vases clos, non-seulement les corps organisés, végétaux ou animaux, mais encore les anciens débris de ces corps enfouis au sein de la terre, les tourbes, les lignites, les schistes bitumineux, les différentes houilles dites *grasses*, *flambantes* et *sèches*. Il faut néanmoins faire une exception pour l'anthracite, la plus ancienne des houilles, qui, presque uniquement composé de carbone, ne peut par la calcination dégager en quantité sensible ces gaz carburés (1).

C'est en concentrant sa pensée sur l'observation de ces faits déjà introduits dans le domaine de la science qu'un ingénieur des ponts et chaussées, Philippe Lebon, créa vers la fin du dernier siècle la fabrication économique du gaz d'éclairage, obtenu par la décomposition des bois et des houilles. Cette belle invention produisit une vive impression sur le public, lorsque de 1785 à 1800 on la vit réalisée par l'apparition du *thermolampe*. Cet appareil d'une assez grande simplicité de construction, sorte de poêle muni de quelques accessoires, développait en effet à la fois, comme l'indique le nom même, la chaleur et la lumière. Un troisième résultat que ne révélait point la dénomination de *thermolampe*, c'était de produire en même temps soit du charbon de bois, soit de la houille épurée, fournissant un chauffage sans fumée à l'économie domestique. Complète en principe, l'invention fut pratiquée dans des expériences

(1) Tous ces combustibles doivent être considérés comme les débris plus ou moins complétement désorganisés des végétaux et des animaux des anciens âges, depuis les tourbes, qui se forment encore sous nos yeux, jusqu'aux lignites et aux houilles proprement dites. On sait qu'en étudiant les empreintes, parfois très nettes, des plantes intercalées dans les schistes limitant les couches de houille et dans les filets schisteux interposés, les botanistes ont pu reconnaître les familles végétales auxquelles ces plantes appartiennent et reconstituer ainsi une partie de la flore des époques antédiluviennes.

publiques sur plusieurs points de Paris. Lebon avait entrevu tout l'avenir de cette nouvelle industrie et se préparait à l'exploiter en grand. Il avait indiqué la production de l'acide pyroligneux par la distillation du bois, les moyens de purifier le gaz du bois et de la houille, et annoncé la possibilité de le transmettre dans des tubes souterrains jusqu'à de grandes distances, afin d'en disposer pour le chauffage ou pour l'éclairage public et privé. Si l'inventeur a échoué, c'est surtout parce qu'il s'est trop attaché à présenter son appareil comme applicable à la production, dans chaque maison, du gaz éclairant, de la chaleur et du charbon épuré. On a vu depuis lors la même idée fausse se reproduire fréquemment sans plus de succès (1).

Sauf quelques essais de peu d'importance, les choses en étaient restées là, et l'on eût pu croire la question abandonnée, lorsqu'en 1792 une première tentative heureuse fut faite à Londres par Murdoch. Ce ne fut néanmoins que dix ans plus tard, c'est-à-dire vingt-six ans après l'invention primitive, que Murdoch fonda une grande usine pour l'éclairage au gaz des vastes ateliers de construction des machines à vapeur de Watt et Bolton, à Soho, non loin de Birmingham. Les succès, jusque-là contestés, de l'éclairage au gaz en Angleterre fixèrent dès lors l'attention du public français, et le préfet de la Seine s'en occupa un des premiers. Ancien élève de l'École polytechnique, le comte Chabrol de Volvic aimait à s'entourer de savans : Fourier, Poinsot, Cagniard de Latour, Darcet, étaient ses amis. Cette question de l'éclairage au gaz lui semblait avec raison d'une importance majeure pour les intérêts de la ville de Paris; il la fit donc étudier à fond. Un appareil destiné à l'éclairage de l'hôpital Saint-Louis fut construit par ses ordres en 1812, et il servit aux nombreuses expériences qui, sous la direction d'une commission spéciale, devaient résoudre les principaux problèmes relatifs à la production, à l'épuration, à la distribution du gaz dans Paris, et surtout à l'économie du nouveau système comparativement à l'ancien mode d'éclairage par les lampes à huile (2).

(1) Par la difficulté à peu près insurmontable de surveiller convenablement, à peu de frais, une opération aussi délicate, on serait sans cesse exposé à des explosions ou à des incendies. Il a fallu cependant que, sur l'avis des conseils d'hygiène, l'autorité intervînt plus d'une fois dans l'intérêt de la sécurité générale pour empêcher l'installation de ces petits appareils dans l'intérieur des habitations, partout en un mot où le fourneau, les appareils épurateurs et le gazomètre, ne pouvant être suffisamment isolés, deviendraient un danger.

(2) Ce fut à cette occasion que Cagniard de Latour, depuis membre de l'Institut, inventa l'ingénieuse machine à laquelle son nom a été donné. La *cagniardelle* est une transformation de la vis d'Archimède. Le mouvement de rotation s'accomplissant en sens inverse, elle refoule les gaz, au lieu d'élever l'eau. Elle peut servir encore à mesurer le gaz écoulé, lorsque, recevant du gaz lui-même le mouvement de rotation, elle

Cependant vers 1813 Windsor forma une grande compagnie pour l'éclairage par le gaz de la ville de Londres, et bientôt la fabrication prit en Angleterre, si l'on peut s'exprimer ainsi, son aplomb manufacturier. Les choses avaient marché moins vite chez nous, et cette industrie n'offrait que des avantages douteux, lorsqu'en 1820 le gouvernement fit établir, sous la direction de Pauwels, une usine destinée à l'éclairage du palais du Luxembourg, dans une ancienne église dépendante autrefois du séminaire Saint-Louis et située près de la rue d'Enfer, derrière la fontaine de Médicis. Cette usine introduisit l'emploi du gaz dans le théâtre de l'Odéon. Ce fut le premier exemple de ce mode d'éclairage dans un théâtre. L'usine dite du Luxembourg, après avoir fonctionné régulièrement pendant douze ans, fut supprimée en 1833. Peu de temps après, le même ingénieur manufacturier Pauwels, gérant de la Compagnie française, fondait deux grandes usines, l'une à Vaugirard, l'autre faubourg Poissonnière, à Paris; MM. Manby et Wilson, directeurs de la Compagnie anglaise, en élevaient une à la barrière de Courcelles. Cinq autres établissemens importans furent ensuite formés par autant d'associations sous les noms suivans : Compagnie parisienne, Compagnie royale, Compagnie Lacarrière, Compagnie de l'Ouest, Compagnie Payn. Depuis 1850, toutes ces vastes usines ont été réunies en une seule et puissante administration générale, la Compagnie parisienne. Disposant d'immenses moyens d'action, affranchie d'ailleurs des entraves que rencontraient les établissemens rivaux dans la distribution du gaz sur des périmètres distincts, la Compagnie parisienne a donné à la production un développement rapide en harmonie avec les remarquables progrès du nouveau système d'éclairage dans les divers pays de l'Europe. Bien peu d'industries ont déterminé un pareil mouvement d'inventions (1), et, si l'on passe de l'histoire de nos usines aux travaux qui s'y accomplissent chaque jour, on verra que bien peu d'industries aussi appelaient sous des formes plus diverses et plus délicates le concours de la science.

Un court exposé des lois théoriques qui président aux conditions du développement économique de la lumière artificielle est un préambule indispensable à une étude sur la fabrication du gaz. On doit remarquer tout d'abord qu'au point de vue théorique de la production de la lumière, il n'y a qu'une différence bien légère entre les

transmet par des roues d'engrenage l'indication précise du volume qui la traverse à des aiguilles tournant sur des cadrans gradués : la *cagniardelle* devient alors un *compteur de gaz*.

(1) Depuis 1820, plus de huit cents brevets ont introduit autant de modifications, les unes importantes, les autres éphémères, se succédant à de courts intervalles, dans la construction des fours et des cylindres distillatoires, dans la disposition des appareils et des machines à extraire, conduire, épurer, compter et distribuer le gaz, et dans les moyens d'en accroître la puissance lumineuse.

substances solides (cire, suif, spermacéti, paraffine) et les huiles. En effet, si ces dernières substances sont toujours à l'état fluide dans les lampes, les premières, avant la combustion, se liquéfient à la partie supérieure des bougies ou chandelles allumées. Dans les deux cas, la substance arrive liquide au contact de la mèche. Or, à cet instant, la matière liquéfiée s'infiltre par capillarité entre les fibres textiles, absolument comme la matière oléiforme; elle s'approche également de la flamme, et dès lors, sous l'influence de la forte chaleur qu'elle éprouve, se transforme en gaz et vapeurs qui, en brûlant, développent la flamme lumineuse.

La démonstration expérimentale de ces phénomènes est à la portée de chacun. En effet, si l'on approche une allumette enflammée de la traînée blanchâtre de vapeur globulaire exhalée d'une bougie qu'on vient d'éteindre à l'instant, cette traînée entre aussitôt en combustion à une distance assez grande de la mèche, et rallume la bougie. On voit donc que, dans tous les modes usuels d'éclairage, la flamme est engendrée soit par les gaz et vapeurs formés dans les appareils des usines, soit par de semblables produits gazéiformes que dégage la haute température aux approches des parties de la mèche où s'opère la combustion. En dernière analyse, ces flammes sont toujours le résultat de la combustion des produits gazéiformes; mais comment la flamme devient-elle plus ou moins éclairante dans l'acte de la combustion? A cette question, la réponse est facile, si l'on prend pour base la théorie émise par Humphry Davy, en y ajoutant quelques données plus récemment acquises à la science. Ainsi complétée, cette théorie rend même compte des variations considérables observées entre les quantités de lumière obtenue de la même substance, suivant les circonstances où la combustion a lieu.

Lorsque par exemple ces gaz et vapeurs sont allumés au sortir d'un bec, les parties extérieures de la flamme qu'ils produisent, brûlant au contact de l'air, forment avec l'oxygène atmosphérique des composés gazeux, — la vapeur d'eau et le gaz acide carbonique, — tous deux invisibles, par conséquent dépourvus de pouvoir éclairant; mais dans l'intérieur de la flamme, où l'air n'a pas accès, les choses se passent tout autrement. L'effet seul de la chaleur suffit pour séparer de l'hydrogène, resté à l'état gazéiforme, le carbone ou charbon à l'état solide, en très fines particules, comme une sorte de poussière. Chacune de ces particules solides, immédiatement portée à une haute température, émet des rayons lumineux à la manière de tous les corps solides fortement chauffés. Il en est ainsi des divers objets en poterie ou porcelaine dure dans les fours au moment de la cuisson *au grand feu*, et dont les yeux ne sauraient supporter l'éclatante lumière, si l'on n'en affaiblissait l'intensité par l'interposition d'une lame de verre teinte en bleu. Telle se montre encore une

barre de fer chauffée au *blanc soudant*, et dont la très vive lumière blesse les regards au moment où on la retire du feu de la forge; telles sont enfin les parcelles enflammées étincelantes qui s'échappent de l'acier en combustion dans le gaz oxygène.

Quelle que soit donc la substance, solide, liquide ou gazeuse, communément employée pour l'éclairage, la cause de la lumière ainsi produite est la même, et chacune de ces substances se trouve toujours aussi à l'état de gaz au moment où, par la combustion, elle engendre une flamme. Enfin la lumière artificielle est toujours due à la présence des particules charbonneuses précipitées dans l'intérieur de la flamme. La quantité de lumière émise est donc proportionnée à la quantité de ces particules de charbon qui rayonnent simultanément comme autant d'astéroïdes microscopiques suspendus dans le courant ascensionnel de la flamme éclairante.

Des expériences curieuses, faciles à répéter, offrent une élégante démonstration de cette théorie fondamentale. Que l'on insuffle par exemple dans la flamme d'une bougie un mince courant d'air avec le bec du chalumeau en usage dans les laboratoires, au moment même la flamme perd tout son éclat, parce que le carbone, brûlé simultanément avec l'hydrogène, disparaît sans laisser en suspension ses particules solides éclairantes. Cependant alors la température s'est élevée davantage, car si l'on présente au dard horizontal de la flamme, devenue pâle et bleuâtre, un corps solide réfractaire, il s'échauffera promptement au rouge vif, et deviendra lumineux à son tour. C'est ainsi que l'on a pu produire une éclatante lumière à l'aide d'un courant de gaz *oxy-hydrogène* enflammé projeté sur un globule de chaux. On a même fondé sur cette méthode un éclairage spécial, sans autre matière combustible que le gaz hydrogène obtenu de la décomposition de l'eau par le fer ou le charbon chauffé au rouge. Au-dessus d'un bec alimenté par ce gaz, et dans la flamme isolément dépourvue de pouvoir éclairant, on fixait par un support un léger réseau cylindrique en fil de platine; presque aussitôt ce petit manchon métallique, s'échauffant au rouge clair, développait une lumière brillante, douce et tranquille, mais moins économique en somme que celle du gaz de la houille (1).

Si l'on élevait au-delà des limites ordinaires la température, en activant la combustion par le tirage que peut produire une haute cheminée en verre posée sur un bec de gaz, la flamme aussitôt de-

(1) Rien en définitive n'est plus facile que de constater la présence des particules charbonneuses dans une flamme éclairante ordinaire, celle du gaz ou d'une bougie : il suffit de placer un instant au milieu de cette flamme un corps froid, tel par exemple qu'une soucoupe de porcelaine blanche, pour produire aussitôt une large tache noire due au carbone déposé, et dont le corps froid a fait cesser l'incandescence en arrêtant la combustion aux points de contact.

viendrait plus blanche et jetterait un plus vif éclat. La lumière de la flamme peut ainsi être doublée à volume égal; mais comme le volume réel de cette flamme, par la combustion rapide, se trouve amoindri des quatre cinquièmes, il en résulte une perte nette des deux cinquièmes environ de l'intensité lumineuse totale ou de la quantité primitive de lumière. Par une série d'expériences dont les détails ne sauraient trouver place ici, je suis arrivé à cette conclusion, que le maximum de lumière économiquement réalisable correspond à une combustion tellement bien ménagée à l'aide d'un accès d'air convenable et d'une vitesse modérée, qu'une quantité déterminée de gaz donne le plus grand volume possible de flamme, sans toutefois laisser échapper ni gaz, ni carbone non brûlé. Péclet, le savant et regrettable professeur de physique industrielle à l'École centrale des arts et manufactures, ayant constaté des faits semblables pour l'éclairage avec l'huile brûlée dans des lampes, on a dû considérer comme très générale cette théorie qui peut être encore formulée en ces termes : la quantité de lumière produite par une flamme est proportionnée à la quantité et à la température des particules charbonneuses en suspension dans cette flamme.

Tels sont, pour la production des gaz d'éclairage, les principes indiqués par la science : il faut rechercher encore si, en se conformant à ces principes, on arrive à une production économique. Dans l'état actuel de l'industrie, le moins dispendieux de tous les moyens connus de fabriquer la lumière, c'est en général la distillation de la houille, car on obtient ainsi, outre le gaz, plusieurs produits accessoires longtemps négligés ou au-dessus des besoins de la consommation, mais qui tous aujourd'hui ont un emploi utile, grâce à d'ingénieuses innovations. Il est toutefois des pays où la houille est loin de présenter les mêmes avantages, les contrées par exemple de l'Allemagne et de la Russie où, dans l'état actuel des moyens de transport, les bois résineux fournissent à plus bas prix le charbon, le gaz et le goudron. Il en serait de même sans doute de la Pensylvanie et du Canada, où les sources abondantes d'huile de *petroleum* (1) offrent une matière éclairante d'un usage très économique, soit employée directement dans des lampes spéciales, soit transformée en gaz.

Les espèces de houille propres au développement des gaz éclairans sont assez variées. Dans les usines, on accorde la préférence, comme présentant le plus d'avantages, aux houilles grasses *à longue flamme*, par exemple à celles qui sont connues sous les noms de houilles de Mons et de Commentry et au *cannel-coal* du Lancas-

(1) L'exploitation des huiles minérales provenant des sources de Pensylvanie s'est considérablement développée depuis qu'il en a été question ici même. Elle représente actuellement un commerce annuel d'environ 2 milliards de kilogrammes.

hire. Quant aux houilles grasses dites *maréchales*, plus fusibles, qui s'agglomèrent dans la combustion et forment voûte sous le vent du soufflet, elles sont surtout employées par les forgerons. On en trouve le type en France à Rive-de-Gier et en Angleterre à Newcastle.

Il ne reste plus aujourd'hui le moindre doute sur les conditions à remplir pour extraire des houilles et du *cannel-coal* le plus grand volume d'un gaz doué du plus fort pouvoir lumineux, ou, en d'autres termes, d'obtenir d'une quantité donnée de houille le maximum de lumière. Il faudrait que dans le vase distillatoire (cornue cylindrique en fonte moulée ou construite en terre à creuset) toutes les parties de la masse de houille fussent simultanément chauffées au rouge cerise clair, correspondant à la température de 1,000 degrés. A cette température, la décomposition, qui s'opère en vase clos, produit le plus grand volume de gaz riches en hydrogène bicarboné et en carbures très volatils; mais en chauffant, — comme on l'a fait jusqu'à ces derniers temps, — les cornues à ce degré, convenable pour les parties de la houille qui touchent les parois du vase distillatoire, on laissait les portions plus centrales, graduellement atteintes par la chaleur, trop longtemps soumises aux températures inférieures qui font passer à la distillation beaucoup plus de vapeurs huileuses et goudronneuses que de gaz riche en carbone. D'un autre côté, on avait à craindre, si l'on portait plus haut la température, de décomposer les vapeurs et gaz éclairans en les forçant ainsi à déposer leur carbone dans la cornue : on savait effectivement par expérience que lorsque le gaz ordinaire d'éclairage passe lentement dans un tube assez long, chauffé au rouge vif, la plus grande partie du carbone, véritable source de la lumière, se dépose sur les parois de ce tube, et il n'arrive à l'autre extrémité que de l'hydrogène privé de carbone, dépourvu par conséquent de pouvoir lumineux. Toutefois, mettant à profit la propriété bien reconnue qu'offrent les cornues en argile, généralement en usage aujourd'hui, de résister mieux à la chaleur que les cylindres en fonte, exclusivement employés naguère, on a essayé dernièrement d'opérer à une température plus élevée (1,200° environ). La distillation dès lors est devenue plus rapide, et cette rapidité même s'est trouvée suffisante pour éviter un trop long contact avec les parois rougies, en conservant ainsi au gaz presque tout son carbone et son pouvoir éclairant. D'ailleurs une brusque distillation régularise la température, grâce aux courans gazéiformes qui traversent la masse demi-fondue; elle produit, en somme, un gaz de meilleure qualité et présente en outre cet avantage, que, la durée totale de chaque opération se trouvant amoindrie, on peut pratiquer une ou deux opérations de plus en vingt-quatre heures dans toutes les cornues de chaque fourneau.

A ce moment même de la fabrication, plusieurs problèmes inté-

ressans restent encore à résoudre. On est, il est vrai, parvenu à rendre l'extraction du coke incandescent, résidu de chaque opération, plus prompte et moins pénible en le faisant tomber directement, au sortir des cornues, dans un sous-sol largement ventilé, où l'on achève de l'éteindre par aspersion au moyen d'un tube flexible terminé par une pomme d'arrosoir. C'est là une amélioration heureuse dans l'intérêt de la santé des ouvriers (1); mais il y a encore des inconvéniens à faire disparaître. Après le déchargement des cornues, la haute température qu'elles ont acquise, et qui est utile tout à la fois au succès de l'opération suivante et à l'incinération de la couche interne de charbon, très adhérente aux parois, n'en a pas moins de sérieux inconvéniens lorsqu'il faut procéder à un nouveau chargement. En effet, la longueur des grandes cornues à section elliptique dépasse 4 mètres, et chacune d'elles doit recevoir à la fois par les deux extrémités une charge de 200 kilogrammes de houille. Or, malgré la force et l'adresse des ouvriers, il s'écoule quelques minutes avant que le chargement soit complet et que les obturateurs en tôle fermant les deux ouvertures aient pu être solidement fixés. Pendant cette difficile manœuvre, la décomposition de la houille commence, et il se dégage en pure perte un volume considérable de vapeurs fuligineuses et insalubres. En outre la surabondance du dégagement gazeux, continuant après la fermeture des cornues, entraîne beaucoup de goudron et de poussières charbonneuses. Ainsi se produisent dans les premiers tubes de dégagement des obstructions qui déterminent des fuites par tous les joints. On entrevoit bien les moyens d'améliorer cet état de choses, mais il reste à faire sur ce point de sérieuses et importantes études.

Les doubles cornues dont nous venons de décrire le service sont établies au nombre de sept sous une des voûtes de chaque four : chauffées par un seul foyer, elles produisent en quatre heures environ 350 mètres cubes de gaz, ce qui correspond à une production moyenne de 2,100 mètres cubes en 24 heures. Chaque massif de maçonnerie, renfermant 10 fours semblables, peut donc produire

(1) Il y a quelques années encore, j'ai pu voir à l'*usine royale* de la rue Rochechouart les ouvriers des fours, après avoir été exposés à la chaleur rayonnante intense du coke incandescent qu'ils retiraient des cornues, courir, aussitôt leur rude tâche accomplie, encore demi-nus et tout ruisselans de sueur, se courber au-dessus de baquets disposés à cet effet, où un de leurs camarades versait immédiatement sur leur dos un seau d'eau froide. Chose remarquable, la réaction produite par l'extrême chaleur qu'ils venaient d'endurer était telle que l'abondante et froide aspersion ne produisait pas en eux un abaissement de température nuisible à leur santé. Toutefois ce n'est jamais sans quelque danger que l'homme se trouve journellement soumis à de pareilles épreuves, et il est fort heureux que cette manœuvre si pénible soit amenée aujourd'hui à des conditions bien plus supportables.

journellement 21,000 mètres cubes de gaz, alimentant (pour une consommation journalière de 625 litres par bec durant 5 heures) 33,600 becs, donnant chacun une quantité de lumière égale à celle d'une lampe carcel qui brûlerait 42 grammes d'huile par heure ou 210 grammes en 5 heures (1).

Un remarquable perfectionnement appliqué, il y a un an à peine, avec succès semble devoir se généraliser et procurer à la Compagnie parisienne une économie d'un tiers du combustible. Le point de départ de cette heureuse innovation est une pensée émise à peu près simultanément par Ebelmen, enlevé récemment à la science, et par M. Laurens, ingénieur de l'École centrale. M. Siemens a su depuis réaliser cette pensée à l'aide de dispositions spéciales pour le chauffage des fours de verrerie et des usines à gaz : on fait brûler la houille ou le coke avec une quantité d'oxygène inférieure de moitié à celle qu'exigerait la combustion complète. On engage ainsi le charbon dans une combinaison gazeuse, *oxyde de carbone*, combustible elle-même, et donnant à volonté par un nouvel accès d'air atmosphérique une flamme bleue capable de transmettre quatre fois autant de chaleur que la première quantité produite par la formation de l'oxyde de carbone (2). Cette flamme volumineuse, dirigée sous chacune des voûtes, supprime le foyer, qu'on remplace par une huitième cornue; elle donne un chauffage régulier en enveloppant les huit vases distillatoires. Dès lors les ateliers ne sont plus embarrassés par les amas de combustible ni par le service des foyers anciens, car la production du gaz oxyde de carbone destiné au chauffage a lieu dans des fours spéciaux que l'on établit à une distance variable à volonté de l'atelier de distillation. Cette méthode nouvelle permet le facile emploi des houilles ou cokes de qualité inférieure contenant de fortes proportions de matières terreuses. La disposition des appareils, qu'il nous reste à décrire, n'est d'ailleurs pas changée; les perfectionnemens nouveaux sont indépendans de ce mode particulier de chauffage économique.

Comme autrefois, à chaque extrémité des cornues, un tuyau de fonte vertical, ascendant, puis recourbé en siphon, conduit le gaz vers un *barillet* commun. C'est un gros tube horizontal, en tôle ou en fonte, d'environ 1 mètre de diamètre, d'abord à moitié rempli d'eau, qui, bientôt évaporée, se trouve remplacée par le goudron le moins volatil, entraîné par le courant gazeux et condensé au pas-

(1) Ainsi donc quatre massifs de ces fours fournissent une quantité de gaz qui alimente 134,000 becs; ceux-ci, dans le cours d'une année, c'est-à-dire pour une moyenne de 5 heures pendant 365 jours, consomment 30,660,000 mètres cubes de gaz.

(2) Telle est aussi la cause de la production des flammes légères, bleuâtres, que chacun a pu remarquer au-dessus du coke incandescent amoncelé sur les grilles des foyers d'appartement.

sage. La plus importante fonction du barillet, outre le premier refroidissement du gaz, consiste à prévenir, par la couche liquide qu'il force le gaz à traverser, toute communication des cornues entre elles, et à isoler ainsi les fuites de gaz et les explosions partielles que la fracture accidentelle d'une cornue pourrait occasionner. Sortant du barillet, le gaz, très chaud encore et impur, est dirigé vers des appareils réfrigérans et épurateurs. Ce sont d'abord des séries de tubes dressés à l'air libre et refroidis à volonté par un courant d'eau, entre lesquels on distribue le gaz, animé d'une vitesse de 2 à 3 mètres par seconde, qu'une pompe aspirante lui imprime (1). Dans cette première circulation, le gaz rencontre une surface refroidissante égale à 10 mètres carrés pour 1,000 mètres cubes. La même pompe refoule successivement le gaz dans de vastes colonnes creuses, hautes de 12 à 15 mètres, remplies de coke en fragmens peu volumineux, où le gaz, par l'effet du refroidissement et des lavages, laisse déposer la plus grande partie du goudron et des sels ammoniacaux (2). Après cette première épuration toute physique, le gaz contient encore des composés ammoniacaux, des hydrocarbures très volatils, du gaz oxyde de carbone et de l'hydrogène sulfuré (acide sulfhydrique, formé de soufre et d'hydrogène et répandant une odeur infecte). Il est alors dirigé par la pression acquise dans deux séries de larges caisses en tôle, munies de trois étages de filtres chargés d'une couche épaisse de sesquioxyde de fer hydraté, au travers desquels il passe successivement.

Durant cette filtration multiple, le gaz sulfhydrique est décomposé : le soufre se dépose à mesure que l'hydrogène s'unit avec une partie de l'oxygène du peroxyde métallique, laissant engagés dans les interstices, outre le soufre éliminé et l'eau produite, inodores tous les deux, des *essences sulfurées* à odeur nauséabonde, enfin quelques composés qui se prêtent à diverses applications. Le gaz, après cette épuration et à la sortie de la deuxième série des filtres à l'oxyde de fer (3), se trouve débarrassé du principal composé infect. On s'en assure en dirigeant pendant quelques minutes un mince filet de ce gaz sur un papier blanc imprégné d'acétate de plomb. Si le gaz est suffisamment pur, le papier reste blanc; lorsque au contraire l'épuration est imparfaite, le papier devient brun, car le soufre

(1) Cette aspiration est tellement bien réglée à l'aide d'un régulateur, que les cornues ne supportent aucune pression sensible à l'intérieur, et l'on évite ainsi les fuites par les joints entre les vases distillatoires et les premiers réfrigérans.

(2) On a depuis peu de temps substitué dans plusieurs usines aux colonnes pleines de coke des colonnes semblables vides munies à l'intérieur de lames de tôle ou *chicanes* entre lesquelles le gaz circule en montant, tandis que l'eau versée en arrosage facilite le dépôt des vapeurs globulaires.

(3) 4 mètres carrés de ces surfaces filtrantes sont nécessaires pour épurer au passage 1,000 mètres cubes du gaz de la houille.

de l'hydrogène sulfuré, s'unissant au plomb de l'acétate, forme un sulfure de plomb noir, opaque (1). Dans ce cas, on doit diriger le gaz vers un dernier filtre épurateur contenant de l'oxyde neuf ou revivifié. Après toutes ces épurations, le gaz, retenant encore des hydrocarbures à odeur forte, est envoyé aux gazomètres, qui continuellement l'emmagasinent pour le répartir jour et nuit dans les tubes de distribution et les becs des ateliers, laboratoires, théâtres, voies publiques et habitations où il sert soit au chauffage soit à l'éclairage. Avant d'indiquer divers perfectionnemens dans la construction des gazomètres, des appareils régulateurs, des compteurs de gaz et des becs usuels, il est une particularité de l'épuration économique du gaz sur laquelle on nous permettra d'entrer dans quelques détails, car elle a un haut intérêt pour les populations agglomérées dans le voisinage des usines. Avec le développement qu'a pris la production du gaz, il y a là une question de salubrité publique d'une véritable gravité.

On vient de voir comment le gaz s'épure en traversant le peroxyde de fer hydraté, mais on comprend sans peine que celui-ci perd graduellement sa propriété désinfectante à mesure qu'il cède de l'oxygène et se réduit à l'état de protoxyde de fer, composé inerte à l'égard de l'hydrogène sulfuré. On parvient dans les usines à lui rendre sensiblement son énergie première en l'exposant pendant quelques heures à l'air atmosphérique, sur les dalles d'un vaste hangar, en couches peu épaisses et dont on renouvelle de temps à autre les surfaces. Dans ces conditions, l'oxygène de l'air, assez promptement absorbé, transforme le protoxyde de fer humide en peroxyde hydraté, prêt à servir de nouveau à l'épuration du gaz. Cette sorte de revivification naturelle est évidemment fort avantageuse pour l'industrie du gaz, mais elle a de graves inconvéniens pour le voisinage : cette matière poreuse, au moment où elle est extraite des caisses d'épuration, se trouve sursaturée d'hydrogène sulfuré et surtout d'huiles empyreumatiques très volatiles, à odeur forte très désagréable; les courans d'air utiles à la révivification ou pour mieux dire à la réoxydation, emportant la plus grande partie de ces produits infects, volatils ou gazeux, répandent aux alentours, dans la direction des vents, une odeur nauséabonde qui s'ajoute aux émanations des vapeurs pyrogénées sortant des cornues à chaque enfournement successif.

Ces inconvéniens, dès longtemps signalés à la sollicitude de l'autorité administrative, ont fait décider en 1855 la translation hors de

(1) Tel est aussi l'effet qui se produit lorsque des fuites de gaz mal épuré brunissent dans les appartemens les peintures à la céruse (carbonate de plomb) ou donnent à l'argenterie une teinte irisée, brune ou noirâtre, en formant alors un sulfure d'argent, noir comme le sulfure de plomb.

Paris des quatre usines à gaz existant alors dans son enceinte; mais à peine étaient-elles reconstruites sur une plus vaste échelle, dans les conditions qui leur étaient assignées, qu'une autre mesure, ajournée jusqu'alors, a reculé les limites de la capitale jusqu'aux fortifications. Dès lors quatre des six usines à gaz, renfermées dans l'enceinte ainsi agrandie de la ville, ont vu surgir autour d'elles une foule de constructions, dont le nombre augmentera nécessairement de jour en jour avec le développement de la population. D'un autre côté, cette situation s'aggravera encore par l'extension immense de la production. En effet, tandis que dans un intervalle de quatorze années, de 1848 à 1862, la population de Paris, en y comprenant celle du territoire annexé, ne s'était guère accrue que de moitié, la consommation du gaz se trouvait quintuplée (1). En présence d'une semblable progression, il est temps d'aviser, car on peut prévoir que, dans un avenir peu éloigné il n'y aurait pas un seul arrondissement de Paris absolument à l'abri des émanations de ces usines.

Il n'y a que deux moyens pour résoudre complètement cette question : ou transporter les usines à gaz en dehors de la ligne des fortifications et même de la nouvelle banlieue, ou bien détruire dans le sein de chaque usine la cause principale des émanations infectes.

Un exemple qui nous est fourni par l'Angleterre semble indiquer la voie à suivre pour arriver à une solution favorable. On a vu comment la réoxydation à l'air libre des oxydes de fer était actuellement la principale cause des émanations. C'était là également le sujet des plaintes des habitans domiciliés autour d'une grande usine établie presque au centre de la Cité de Londres. En de pareilles occasions, chez nos voisins, on ne s'adresse guère à l'autorité administrative, qui laisse volontiers les parties s'entendre entre elles, et d'ordinaire celles-ci s'arrangent en effet, au moins devant les tribunaux. C'est qu'aussi les Anglais ont généralement l'habitude, assez

(1) En 1848, le nombre total des becs alimentés par les usines qui distribuent le gaz à l'aide de conduites souterraines, en y ajoutant les becs qu'alimente le gaz portatif (transporté dans des cylindres en tôle et réduit au dixième de son volume sous la pression de 10 atmosphères) ne s'élevait encore qu'au chiffre de 87,055. Ce nombre est plus que quintuplé aujourd'hui, et la progression est loin de s'arrêter : on peut s'en convaincre par la comparaison entre deux années consécutives dans Paris, communes annexées comprises.

Années.	Nombre de mètres cubes.	Nombre des becs de la ville.	Nombre des becs des particuliers.
1861.....	84,250,676	20,807	462,875
1860.....	75,518,922	17,538	396,004
Augmentation....	8,731,754	3,269	66,871

On voit que, de 1860 à 1861, l'augmentation du volume consommé dépassait un dixième, et que, la progression continuant ainsi, la fabrication serait doublée avant dix ans.

commode d'ailleurs, d'évaluer en argent les préjudices de toute nature. Telle fut en effet la première solution du litige entre les voisins de l'usine à gaz de la Cité de Londres et la compagnie d'éclairage; mais bientôt les indemnités, en se multipliant, menaçaient d'absorber tous les bénéfices. Devenus plus industrieux sous le coup d'une nécessité suprême, les directeurs de l'usine trouvèrent un procédé simple d'affranchir leur entourage des émanations nuisibles tout en se libérant des lourdes indemnités que dans le principe ils avaient dû subir.

Après avoir recueilli ces premiers renseignemens en 1850, dans le cours d'une mission en Angleterre, je m'empressai d'aller examiner dans l'usine de la Cité de Londres les dispositions nouvelles qui avaient amené un si heureux résultat. Elles étaient des plus simples. Au lieu de laisser les oxydes ferrugineux exhaler spontanément les gaz et vapeurs à l'air libre, on maintenait ces résidus en vases clos, et l'on faisait succéder à la filtration du gaz, dont l'arrivée était momentanément interrompue, une filtration forcée d'air atmosphérique : celui-ci, en opérant la réoxydation utile, entraînait avec lui les gaz et vapeurs au travers d'un large foyer chargé de coke incandescent. Ces produits infects et combustibles, hydrocarbures et acide sulfhydrique, brûlés à cette haute température par l'excès d'oxygène de l'air qui les avait entraînés, se trouvaient aussitôt transformés en eau, acide carbonique, etc., et aucune odeur sensible ne s'en dégageait. Dès lors le préjudice causé au voisinage disparaissait, et avec lui les lourdes indemnités imposées à la compagnie. Si l'on adoptait chez nous cette méthode, on parviendrait probablement à en rendre l'application plus économique. Il suffirait d'utiliser la chaleur développée dans le foyer désinfectant pour le chauffage des générateurs. On pourrait, après quelques études expérimentales, organiser un système de canalisation amenant à volonté, par des valves faciles à manœuvrer, les courans d'air chargés des produits gazeux et volatils de cette épuration aux divers foyers de l'usine.

II.

Le gaz d'éclairage, une fois produit, commence une autre série de travail : il s'agit de le faire circuler dans les villes et de le distribuer.

Une disposition spéciale, généralement appliquée en France et en Angleterre, est l'installation dans un pavillon isolé d'un double compteur de gaz, interposé entre les derniers épurateurs et les gazomètres. En jetant un coup d'œil sur les indications transmises, à l'aide de roues d'engrenage, par l'arbre horizontal du compteur aux aiguilles de plusieurs cadrans, on connaît à chaque instant le volume

du gaz envoyé en douze ou vingt-quatre heures au gazomètre. Il suffit de comparer ensuite ce volume avec les quantités de houille soumises à la distillation pour s'assurer du rendement normal ou constater les déperditions et y remédier.

De semblables compteurs (également accompagnés d'indication de pression), interposés entre les gazomètres et les larges conduites qui livrent passage au gaz expédié aux consommateurs, permettent de comparer le volume du gaz emmagasiné dans les gazomètres avec celui qu'indiquent les compteurs de sortie, et de s'assurer ainsi qu'aucune déperdition anormale n'a eu lieu, soit à la surface de la cloche du gazomètre, soit par les joints ou fissures des conduites intermédiaires.

Enfin, entre les compteurs de sortie et les divers points d'arrivée du gaz, les fuites se trouvent signalées dès que le volume expédié aux consommateurs dépasse notablement les quantités nécessaires. C'est alors dans le parcours des conduites principales, des embranchemens et des tubes de distribution qu'il faut rechercher les fuites. On les trouve en interceptant par des valves, de proche en proche, la communication, jusqu'à ce que l'on ait rencontré l'intervalle où se manifeste la déperdition.

Quant aux gazomètres eux-mêmes (1), les améliorations principales consistent dans une ingénieuse disposition inventée en France par Pauwels, puis généralement adoptée en Angleterre. Cette modification consiste à maintenir l'immense cloche en tôle par deux longs tubes articulés, l'un introduisant, l'autre évacuant à volonté le gaz, et se prêtant tous deux, comme d'énormes bras flexibles, aux mouvemens tantôt ascendans, tantôt descendans, de ces vastes réservoirs mobiles, à mesure qu'ils s'emplissent ou qu'ils se vident. Les gazomètres ainsi disposés ont été d'année en année construits sur de plus grandes dimensions. Ils ont atteint chez nous un diamètre de 37 mètres et une hauteur de 15 mètres environ; ils contiennent à peu près 15,000 mètres cubes. En Angleterre, ces dimensions se trouvent encore dépassées : j'en ai vu plusieurs ayant 50 mètres de diamètre, 24 mètres de hauteur, chacun d'eux offrant une contenance de 28,000 mètres cubes. En tout cas, les cloches des gazomètres construites d'après ce système ne sont plus équilibrées par des contre-poids : soulevées naturellement par le gaz, qui pèse moitié moins que l'air atmosphérique, on les surcharge une

(1) Ce nom indiquerait, à proprement parler, un appareil mesureur du gaz, tandis que la principale fonction des gazomètres (bien que chacun d'eux porte un simple indicateur du volume renfermé) est de contenir ou d'emmagasiner le gaz. Aussi la dénomination adoptée en Angleterre semble-t-elle préférable, puisque le mot composé *gaz-holder* signifie récipient ou réservoir de gaz.

fois pour toutes d'un poids tel que le gaz en reçoive la pression, — variable suivant les différences de niveaux entre l'usine et les points d'arrivée, — suffisante en tous cas pour vaincre les résistances de frottement dans les tubes et les quelques centimètres d'eau que le gaz traverse dans les nombreux compteurs indiquant les volumes dépensés par chaque consommateur. Profitant d'ailleurs de l'excès de pression dont on dispose maintenant à volonté dans toutes les usines depuis l'installation des pompes aspirantes et foulantes mues par des machines à vapeur, on a partout aussi supprimé les contrepoids naguère adaptés aux cloches des gazomètres, et l'on a fait disparaître du même coup les chances d'irrégularité dont les chaînes de suspension et les poulies de renvoi étaient fréquemment la cause.

Nous ne saurions quitter ce sujet sans dire un mot des graves embarras qu'occasionnent parfois aux entreprises d'éclairage au gaz et aux propriétaires du voisinage les citernes des gazomètres. On construit en général ces immenses réservoirs en maçonnerie épaisse, douée d'une résistance proportionnée aux pressions inégalement contre-balancées qu'elles reçoivent de l'eau intérieure, et à l'extérieur de la poussée des terres. Toutefois il arrive souvent que, sous le fond de la citerne, le sol, trop peu résistant sur quelque point, cède à l'énorme charge, et, pour peu qu'il fléchisse, détermine dans la maçonnerie des fissures par lesquelles l'eau s'infiltre dans les terres environnantes. Dès lors se trouve de plus en plus compromise la solidité de la massive construction, qui bientôt exige des réparations difficiles et coûteuses. Parfois, avant que l'on ait pu reconnaître les fuites et procéder aux réparations, le liquide s'échappe de la citerne, gagne les parties déclives des terrains environnans, et s'introduit dans les puits, dont il rend l'eau impropre aux usages ordinaires. En effet, les produits sulfurés, ammoniacaux, et les parties solubles du goudron que ces liquides contiennent toujours, communiquent à l'eau une odeur désagréable et des propriétés dangereuses pour les hommes, les animaux, les plantes, et nuisibles dans les opérations de teinture ou de blanchiment.

Pour échapper à ces graves inconvéniens, MM. Manby et Wilson, en établissant leur première usine près de la barrière de Courcelles, avaient construit, à l'imitation des ingénieurs de Londres, des cuves en fonte destinées à contenir l'eau de leurs gazomètres. Ces cuves, formées de plaques boulonnées et reposant sur des piliers, étaient accessibles de toutes parts; les fuites, très rares, étaient immédiatement reconnues et facilement réparées; mais à cette époque, les dimensions des gazomètres, bien moindres qu'aujourd'hui, permettaient l'emploi de la fonte, ce qui maintenant serait trop dispendieux malgré la réduction considérable qu'ont subie les prix.

Des inconvéniens du même genre, d'autres même plus graves encore, accompagnent l'établissement des conduites souterraines où circule le gaz sous les voies publiques, ainsi que l'installation à demeure des tubes de distribution dans les maisons habitées. Il faut les signaler, avant de décrire les procédés ingénieux employés dans ces dernières années pour s'en garantir presque complétement. A l'époque du premier établissement des conduites à gaz dans Paris, les tuyaux en fonte alors en usage, moulés dans des conditions peu favorables, présentaient souvent quelques fissures inaperçues ou des parois amincies par l'interposition de bulles gazeuses au moment de la coulée. Ces regrettables, exposés dans le sol humide des rues à une oxydation extérieure, rongés intérieurement par quelques produits volatils acides condensés dans le parcours du gaz, ne tardaient guère à laisser fuir les gaz et liquides en telle quantité qu'entre le point de départ des usines et l'arrivée aux tubes de distribution chez les habitans et dans les lanternes de l'éclairage public, la déperdition totale s'élevait par degrés à 15 et jusqu'à 25 pour 100. C'était là non-seulement une cause d'amoindrissement considérable des bénéfices pour les compagnies, mais encore une source continuelle d'accidens regrettables. Le gaz échappé des conduites, pénétrant à une assez grande distance, déposait dans les interstices du sol des hydrocarbures volatils, des produits sulfurés et ammoniacaux communiquant aux masses des terres environnantes l'odeur fétide et la teinte brune que tout le monde a pu remarquer chaque fois qu'on ouvre des tranchées dans les rues de Paris. De là encore le dépérissement des arbres exposés à l'action délétère du gaz, qui semblait devoir par degrés atteindre toutes les plantations publiques de la capitale. Plusieurs perfectionnemens nouveaux ont été appliqués avec succès pour mettre un terme à ces déperditions et aux fâcheux résultats qu'elles produisent. Les plus larges conduites en fonte ayant un diamètre d'environ 90 centimètres, plus soigneusement moulées, ont été en outre soumises, avant la réception, à un examen attentif et à des épreuves rigoureuses, qui garantissent une complète imperméabilité sur tous les points. Les joints ont été rendus étanches à l'aide de colliers en fer sous lesquels une couche de plomb a été coulée et fortement refoulée. Puis est venue l'invention remarquable de M. Chameroy, qui a permis de substituer aux anciens tuyaux en fonte, et jusqu'aux dimensions de 80 centimètres de diamètre, des tubes en tôle de fer étamée au plomb sur ses deux faces, rendus extérieurement inoxydables par une couche épaisse de mastic bitumineux incrusté de sable. La longueur de ces conduites, deux ou trois fois plus grande que celle des tuyaux de fonte, a diminué de moitié ou des deux tiers le nombre des joints; ceux-ci sont d'ail-

leurs hermétiquement clos à l'aide d'une vis moulée en alliage solide, terminant un des bouts de chaque tube et s'adaptant à l'écrou qui termine le tube suivant, ce qui permet de comprimer entre eux une torsade de chanvre ainsi rendue imperméable (1). Dès ce moment, les déperditions de gaz ont été réduites des neuf dixièmes, et tous les fâcheux effets de ces fuites ont diminué dans les mêmes proportions. Pour les annuler complétement, on a disposé les conduites principales dans les nouveaux égouts à large section et ventilés, évitant ainsi les infiltrations des gaz et vapeurs dans les terrains sous le sol des voies publiques, tout en ménageant un accès facile près de ces conduites, afin de rechercher les fuites et de les réparer aussitôt qu'elles sont reconnues. Une mesure plus récente promet de mieux garantir encore les racines des arbres contre les infiltrations délétères, en faisant passer les petits tubes de distribution dans des manchons en poterie dont on cimente les joints, et qui, débouchant sous les colonnes supportant les lanternes, font écouler à l'air les produits gazeux des fuites accidentelles. Ces moyens d'assainissement de la terre végétale ont été complétés par un drainage spécial, qui égoutte dans des tubes d'argile les eaux pluviales et entretient sous le sol un renouvellement de l'air très favorable à la respiration des radicelles.

Les déperditions de gaz sous le sol occasionnent quelquefois de graves accidens. Pour reconnaître les fuites, on recourt volontiers au moyen le plus commode, désigné sous le nom de *flambage;* on promène une mèche allumée en contact avec le tube qui amène le gaz aux becs d'éclairage. La moindre fissure suffit pour donner lieu au passage d'un filet gazeux qui s'allume et décèle la fuite. L'ouvrier s'empresse d'éteindre avec un tampon les petits jets de flamme et procède à la réparation. Cette manœuvre facile et rapide n'offrirait aucun danger en plein air, si la fuite était peu considérable, ni même dans les habitations, si par l'ouverture des issues l'air avait pu se renouveler en totalité. Comme il en est le plus souvent ainsi, les ouvriers s'abandonnent d'ordinaire à une fausse sécurité. Malheureusement les choses se passent quelquefois dans d'autres conditions. C'est tantôt la fuite qui, plus abondante qu'on ne le croyait, ou se développant avec une rapidité inattendue au moment de l'inflammation d'essai, fait fondre la soudure du tube, élargit la fissure, et produit une longue flamme qui allume et propage rapidement

(1) Depuis quelque temps, la jonction hermétique a été rendue plus économique et plus facile en préparant une rainure circulaire à l'un des bouts, où s'engage une corde en bourre de chanvre enduite de suif et de plombagine. On introduit cette extrémité dans le renflement du tube suivant, et on la fait pénétrer à coups de maillet frappant sur un mandrin en bois.

l'incendie. D'autres fois la pièce, incomplétement ventilée, contient un mélange détonant ou bien une certaine quantité de gaz (un volume de gaz pour une quantité d'air de sept jusqu'à quatorze volumes). Dans ces conditions, la bougie allumée détermine une inflammation subite dans tout l'espace, et l'énorme volume de vapeur d'eau et de gaz acide carbonique engendrés instantanément à une haute température par la combustion de l'hydrogène carboné fait voler en éclats les vitres et renverse les cloisons. Malgré les avis des conseils d'hygiène publique et les sages prescriptions de l'autorité administrative, on a encore quelquefois à déplorer des explosions de ce genre.

Une autre source de nombreux accidens tenait aux dispositions des tubes de distribution que l'on avait la fâcheuse habitude de faire passer, pour les dissimuler, dans des cavités closes, sous les planchers, à l'intérieur des plafonds ou dans les comptoirs des magasins. Le gaz introduit par quelque fuite dans l'air de ces espaces clos y pouvait former des mélanges détonans que la moindre fissure dans le voisinage d'un bec allumé suffisait à enflammer. Ces chances redoutables n'existent plus depuis que par mesure de sécurité générale on a imposé aux *appareilleurs* (1) l'obligation de poser tous les tubes de distribution apparens, c'est-à-dire à la surface des murs et des plafonds, même dans les plus somptueuses demeures; cette utile prescription ne nuit en rien à l'élégance des appartemens ou des divers établissemens publics, car nos architectes-décorateurs ont su y trouver des motifs d'ornementation en répétant les formes saillantes des tubes à l'aide de tringles pleines, peintes ou dorées, symétriquement disposées de la même manière.

En plusieurs occasions, on est parvenu à découvrir l'origine singulière de larges fuites qui ont déterminé des explosions accidentelles à l'intérieur des habitations. Le premier exemple de ce genre a été observé à Paris après une explosion de gaz qui avait renversé toute la devanture vitrée d'une des étroites boutiques installées provisoirement rue Vivienne contre une muraille remplacée aujourd'hui par les constructions neuves et l'une des grilles de la Bibliothèque impériale. En retirant sous les décombres et les débris du parquet le tube en plomb distributeur de gaz, on reconnut, non sans quelque étonnement, qu'une ouverture latérale, large d'un centimètre environ, y était pratiquée. Dès lors l'explication de l'accident était toute simple, car le passage du gaz par ce trou avait dû, un instant avant l'arrivée de l'allumeur, produire le mélange explosif qui avait

(1) Nom donné aux entrepreneurs qui se chargent d'établir les appareils de distribution du gaz dans les habitations.

renversé tout le vitrage; mais la cause de l'ouverture du tube n'était pas aussi facile à trouver. La première pensée fut que ce large trou avait été fait à dessein dans une intention criminelle, et sans doute, disait-on, à l'aide d'une forte râpe en acier comme les plombiers en emploient, car on apercevait distinctement des rayures serrées analogues à celles que produisent ces sortes d'outils. Toutefois, après un examen plus attentif, on reconnut que les rayures sur les deux bords du trou n'étaient ni parallèles entre elles ni dans les mêmes plans, qu'enfin elles n'avaient pu être pratiquées que par la dent d'un petit animal rongeur. C'était un rat qui seul avait produit tout le dommage.

On parviendrait facilement à prévenir de pareils accidens, si l'on substituait chez nous, comme cela souvent a lieu en Angleterre, dans la fabrication des tubes, au plomb, relativement mou, l'étain exempt d'alliage, métal bien moins lourd, mais beaucoup plus dur. On éviterait ainsi une autre cause de fuites accidentelles qui s'est révélée lorsqu'un ouvrier, croyant enfoncer un clou dans la maçonnerie ou dans une tringle en bois, avait percé un de ces tubes en plomb. C'est peut-être là une des raisons du moindre nombre d'explosions observées dans les maisons de Londres, mais ce n'est point la plus importante. La cause principale de ce fait remarquable doit être attribuée aux habitudes, très générales en Angleterre, d'une ventilation constante qui prévient, par un continuel renouvellement de l'air dans tous les locaux habités, l'accumulation du gaz et la formation des mélanges détonans. Toutes les dispositions usuelles des constructions urbaines dans les trois royaumes concourent à ce résultat : ce sont les fenêtres à coulisses, qui jamais ne peuvent être hermétiquement closes, les cheminées d'un grand tirage, opérant un énergique appel de l'air extérieur, les ustensiles tournans à petites ailes de moulins qu'on remarque dans les vitres d'un grand nombre de maisons de commerce, de larges persiennes en verre moulé au milieu des glaces extérieures de quelques hôtels publics, enfin les châssis tendus de fines toiles métalliques, tamisant l'air et servant toute la journée de fenêtres à la devanture des tavernes et d'un grand nombre de magasins. Ces dispositions très hygiéniques existaient dans les maisons anglaises avant l'introduction du gaz; elles avaient été adoptées pour obvier autant que possible aux inconvéniens des émanations fuligineuses de la houille et du dégagement de l'acide sulfureux du coke pendant l'allumage et l'entretien des feux de cheminée. On nous permettra d'ajouter à ce propos que les nouvelles méthodes de ventilation récemment mises en pratique dans plusieurs de nos grands établissemens publics, et dont on trouve les plus parfaits modèles disposés avec succès par le général Morin

dans les amphithéâtres des cours du Conservatoire des arts et métiers, offrent toutes les garanties désirables contre l'accumulation du gaz d'éclairage (1).

Divers procédés et appareils imaginés dans ces derniers temps pour déceler les fuites de gaz ont utilement complété les mesures de sécurité antérieurement prises par l'administration, et que l'on vient de rappeler. Un des moyens les plus simples de constater les déperditions du gaz, à la portée de tous les consommateurs qui disposent d'un compteur mécanique, ressemble à celui que les compagnies elles-mêmes emploient pour trouver les points des conduites où les fuites se déclarent. Dans ce cas, laissant la communication établie entre le gazomètre, le compteur et la conduite à vérifier, on intercepte successivement le passage du gaz dans celle-ci à l'aide de valves spéciales, en s'éloignant par degrés du compteur jusqu'à ce que l'on arrive à l'une de ces valves, qui, quoique hermétiquement fermée, n'empêche pas le gaz de s'écouler dans une certaine mesure que détermine le compteur de l'usine : c'est précisément le volume ainsi écoulé et mesuré qui représente la quantité perdue par la fuite. Or cette déperdition ne peut avoir lieu dans la conduite qu'entre la valve précédente et celle que l'on vient de fermer. Dès lors la recherche devient facile, puisqu'elle est ainsi restreinte à un espace peu étendu. Quant aux fuites qui se manifestent à l'intérieur des habitations, on les peut constater de même, après avoir fermé les petits robinets de tous les becs, en donnant accès au gaz dans les tubes de distribution. S'il n'existe aucune déperdition, le compteur ne sera pas mis en mouvement; dans le cas contraire, le gaz qui s'introduit dans ces tubes, à mesure que les quantités perdues lui font place, imprime au compteur un mouvement de rotation que les aiguilles traduisent en mesures apparentes, à l'extérieur, sur les cadrans.

Un ingénieux appareil inventé par M. Maccaud sert à découvrir à la fois les fuites et les points du parcours où elles ont lieu sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours au compteur : il suffit d'adapter près de l'origine du tube distributeur un petit ajustage qu'on maintient habituellement clos par un obturateur à vis. Lorsqu'on veut faire une vérification, le gros robinet extérieur qui amène le gaz étant d'abord fermé, on substitue à l'obturateur une petite pompe foulante à l'aide de laquelle on comprime de l'air simultanément dans le tube distributeur et dans toutes ses ramifications. Alors le mano-

(1) Grâce à l'appel d'une puissante cheminée d'aérage, l'air nouveau, porté à une température douce et régulière, arrive en telle abondance dans le haut de ces salles, qu'il représente pour chaque personne un volume de 60 mètres cubes ou 30,000 mètres pour 500 auditeurs.

mètre annexé à la pompe indique une pression constante, s'il ne survient aucune déperdition; dans le cas contraire, la colonne manométrique baissant dès que le mouvement de la pompe cesse, on continue de faire agir celle-ci pendant qu'un ouvrier appareilleur, suivant avec attention le parcours des tubes, reconnaît sans peine le petit sifflement que fait entendre l'air comprimé en s'échappant par les fissures. L'ouvrier répare celles-ci successivement, et l'on constate enfin que toutes les soudures utiles sont terminées lorsque le manomètre indique que la pression se maintient invariable dans les tubes.

On doit à M. Perrin un appareil plus simple encore et donnant des indications exactes; il se compose d'une sphère creuse en cuivre que l'on adapte à volonté sur l'ajustage à vis du tube de distribution : on échauffe quelques instans avec une petite lampe cette sphère, l'air qu'elle contient se dilate, et la pression ainsi transmise dans les tubes distributeurs manifeste son action sur le manomètre annexe et se maintient, s'il n'y a pas de fuites. En laissant alors refroidir la sphère, la colonne manométrique s'abaisse au-dessous de la pression extérieure, et confirme ainsi la première indication : ces mouvemens alternatifs en effet n'auraient pas lieu, si la moindre issue existait sur quelque point du parcours des tubes.

En général on est tout d'abord averti des fuites de gaz par l'odeur qui se répand dans les locaux habités, quoique tous les robinets correspondans aux becs soient fermés : à ce point de vue, on peut dire que l'odeur désagréable du gaz d'éclairage a bien son utilité; ce serait à tort néanmoins que l'on craindrait de la voir disparaître par suite d'une épuration plus parfaite éliminant en totalité l'hydrogène sulfuré et les produits ammoniacaux, car il reste toujours dans le gaz des hydrocarbures ou *huiles volatiles* dont l'odeur forte suffit pour dévoiler les fuites. En tout cas, ces vapeurs, composées de carbone, d'hydrogène et de traces de soufre, lorsqu'elles arrivent aux becs allumés, se brûlent complétement, et se trouvent transformées en acide carbonique, acide sulfureux et vapeur d'eau, trois produits gazéiformes exempts de toute odeur infecte. Si même il restait dans le gaz des traces d'hydrogène sulfuré, l'odeur nauséabonde disparaîtrait dans la combustion, et la flamme ne laisserait échapper qu'une trace de vapeur d'eau inodore et de gaz acide sulfureux doué d'une odeur piquante rappelant celle qui s'exhale d'une allumette soufrée au moment de la combustion.

On a exposé plus haut sur quels principes se fonde la production économique de la lumière. Depuis longtemps, j'avais reconnu par des expériences comparatives et signalé les conditions qui permettent d'accroître le volume de la flamme du gaz et sa puissance lumineuse en élargissant les sections de passage et diminuant la vi-

tesse du courant gazeux. Le bec inventé par M. Parisot, qui substitue aux petits trous isolés une ouverture circulaire continue, satisfait à ces conditions, et l'on vient d'adopter, pour l'éclairage public de la ville de Paris, des dispositions fondées sur le même principe. On a augmenté ainsi d'un tiers environ le pouvoir éclairant du gaz à volume égal (1). Plusieurs inventeurs, et le premier de tous, M. Chaussenot, avaient réalisé de différentes manières un des principes de l'augmentation de l'intensité lumineuse en échauffant l'air atmosphérique avant qu'il eût accès vers la flamme; mais l'emploi gênant d'une double enveloppe en verre a fait abandonner ce système malgré quelques perfectionnemens introduits par l'ancien directeur du conservatoire et du musée de l'industrie à Bruxelles.

En se reportant à ce que nous avons dit de la production de la chaleur par la combustion du gaz, on comprendra que la réalisation économique en soit toute différente de celle qui correspond au développement du maximum de lumière, et qu'en vue de brûler simultanément le carbone et l'hydrogène on doive diviser les jets de flamme et en diminuer le volume, sauf à les multiplier. Si l'on veut produire un jet lumineux, la disposition favorable généralement adoptée en effet consiste à introduire dans l'axe, et suivant la direction de la flamme, un tube amenant un courant d'air suffisant pour faire brûler à la fois les deux élémens du gaz et produire une flamme bleuâtre. On accélère encore cette combustion en insufflant avec force le jet d'air, et l'on produit ainsi les flammes plus ou moins volumineuses des chalumeaux à gaz, appliquées dans l'industrie à souder ou fondre les métaux. Ce fut en substituant à l'air atmosphérique l'oxygène pur dans ces sortes de chalumeaux et en projetant les flammes rapides à l'intérieur d'une cavité creusée dans une masse de chaux vive, que M. Henri Sainte-Claire Deville réussit à mettre en fusion le platine, naguère encore considéré comme étant infusible industriellement, et produisit un lingot de ce métal du poids de 100 kilogr., que l'on admirait l'année dernière à l'exposition universelle de Londres.

III.

On a vu comment se produisait le gaz et comment on arrivait à le distribuer en se conformant aux règles fixées par la science. Il

(1) On a en outre mis à la disposition du public une plus grande quantité de lumière en abaissant d'un mètre la hauteur des colonnes portant les lanternes à gaz. Il est facile de se rendre compte de l'efficacité de ce moyen si simple en se rappelant que l'intensité lumineuse est en raison inverse du carré de la distance entre la flamme et les objets à éclairer. Un réflecteur au-dessus de la flamme, renvoyant vers le sol les rayons lumineux qui naguère étaient perdus dans l'espace, a complété les dispositions économiques récemment adoptées.

reste à parler de cette industrie au point de vue économique, en recherchant quelles circonstances peuvent agir sur son développement.

J'ai donné plus haut le chiffre de la consommation actuelle du gaz dans Paris. Chacun peut s'expliquer les variations qui y sont apportées par les différentes saisons. On compte, toute compensation faite, sur une consommation dont la durée moyenne serait de cinq heures par jour pendant chaque mois de l'année; mais il se présente des circonstances où la dépense de gaz s'accroît dans les plus vastes proportions, à l'occasion des fêtes publiques et des illuminations générales. Il faut doubler alors la production dans les usines. S'il était nécessaire de recourir à des fours et appareils supplémentaires qui ne serviraient qu'à de si rares intervalles, les frais généraux seraient accrus dans une proportion qui réagirait défavorablement sur le prix de revient du gaz. On en était pourtant là, il y a quelques années. Maintenant cette augmentation exceptionnelle dans la consommation du gaz, lors même, comme cela est arrivé, qu'elle est annoncée à peine quelques heures à l'avance, n'impose plus aux compagnies d'accroissement notable dans les frais généraux. C'est plutôt une source de bénéfices additionnels, car les recettes augmentent alors dans la même mesure que les livraisons de gaz.

A première vue, la solution du problème semble bien difficile; rien n'est plus simple cependant. Tout le secret consiste dans l'emploi d'une matière première dont on s'approvisionne pour d'autres circonstances accidentelles encore, et qui, dans un espace de temps égal relativement à la même capacité des cornues, peut subvenir à une production de lumière douze fois plus grande : c'est le schiste bitumineux d'Écosse, désigné sous le nom de *bog-head*. Il contient plus des trois quarts de son poids (77 centièmes) d'une substance bitumineuse particulière, car elle est presque entièrement insoluble dans les liquides dissolvans ordinaires des bitumes (le sulfure de carbone, l'essence de térébenthine et la benzine).

La substance bitumineuse du *bog-head* peut être obtenue, partiellement décomposée, à l'aide d'une distillation ménagée, sans élever la température au-delà de 350 à 400 degrés. On recueille ainsi de 35 à 40 centièmes d'une huile goudronneuse qui, rectifiée par l'acide sulfurique, par des lavages et des distillations, donne des hydrocarbures très volatils, propres à l'éclairage dans les *lampes à schiste*. Les hydrocarbures plus lourds s'emploient pour extraire la quinine des quinquinas; on brûle les autres pour recueillir du noir de fumée : il reste des goudrons épais, d'où l'on peut extraire de la paraffine applicable à la préparation des bougies demi-translucides.

Depuis quelque temps, on obtient plus économiquement ces divers produits en traitant les huiles de *petroleum* de Pensylvanie.

La principale application actuelle du *bog-head* se fonde sur la grande quantité de gaz éclairant qu'il peut fournir lorsqu'on le chauffe brusquement dans des cornues en argile portées à la température du rouge clair ou de 900 à 1,000 degrés. Ce gaz, facile à épurer, représente, pour une égale contenance du vase distillatoire et dans le même temps écoulé, douze fois plus de lumière que le gaz provenant de la houille, puisque la distillation du *bog-head* est trois fois plus rapide, et qu'à volume égal le gaz qu'on en retire développe, en brûlant, une intensité lumineuse quatre fois plus grande. On est récemment parvenu à obtenir des résultats qui approchent de ceux-ci en substituant au *bog-head* du *cannel coal*, espèce particulière de lignite dont il a déjà été question, qui se distille plus vite que les houilles proprement dites, donne un plus grand volume d'un gaz de meilleure qualité, et présente, comparativement avec le *bog-head*, l'avantage de laisser après la distillation un coke applicable au chauffage domestique, tandis que le résidu d'argile charbonneuse que l'on obtient du *bog-head* est à peu près sans valeur.

A la fabrication du gaz se rattachent d'ailleurs, comme autant d'annexes productives, les applications nouvelles des produits accessoires suivans : le coke, substance charbonneuse fixe restée dans la cornue; — les eaux ammoniacales engendrées par la décomposition des substances azotées renfermées dans la houille; — le goudron, qui recèle un grand nombre d'hydrocarbures provenant de la partie bitumineuse partiellement volatilisée après des transformations diverses. Le plus important de ces produits, le coke, représente environ les trois quarts du poids de la houille distillée. Exempt de fumée, il développe, en brûlant sur des grilles bien construites, plus de chaleur rayonnante utile dans les appartemens que tout autre combustible; mais il est trop léger pour convenir aux opérations métallurgiques et servir au chauffage des locomotives. On employait à la vérité, pour chauffer les cornues, un tiers de la quantité de coke journellement produite; mais le chauffage domestique ne consommait pas le surplus, le coke s'accumulait en tas énormes dans les usines, subissant des déperditions journalières et représentant un capital mort considérable. On en était venu depuis quelques années à distiller une partie de la houille dans de grands fours recevant chacun à la fois une charge de 6,000 kilogrammes afin d'obtenir un coke compacte et lourd vendable aux manufacturiers métallurgistes et aux entrepreneurs de la traction sur les chemins de fer; mais les usines recueillaient ainsi du gaz moins dense, moins riche en carbone et moins

éclairant. Ce fut au milieu de ces difficultés qu'on s'avisa d'un moyen bien simple, mais qui suffit à développer rapidement la consommation. Jusque-là le coke des usines, seulement débarrassé à la claie des plus menus morceaux, contenait, en très grand nombre, des fragmens trop volumineux pour être facilement brûlés dans les foyers de petite et de moyenne dimension. Il n'y avait pas une grande difficulté à vaincre cet obstacle, il suffisait de procéder à la façon de Christophe Colomb faisant tenir un œuf debout; mais personne n'y avait encore songé. Qui en eut l'idée première? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, à dater de l'époque où, à très peu de frais, le coke, concassé dans un moulin, puis spontanément trié dans sa chute au travers de blutoirs gradués, fut approprié aux dimensions de toutes les grilles, et l'usage s'en répandit si promptement dans le chauffage domestique, que le commerce spécial organisé à cette occasion eut bientôt enlevé les tas amoncelés dans les cours des usines.

Quant à ce qui concerne les eaux ammoniacales provenant de la condensation des vapeurs aqueuses du gaz traitées par la chaux éteinte (hydratée), elles dégagent de l'ammoniaque directement épurée dans l'appareil et donnent, à la volonté de l'opérateur, soit de l'*alcali volatil* (eau saturée d'ammoniaque), soit des sels ammoniacaux revenant à plus bas prix que les produits similaires obtenus par la distillation des matières animales (débris d'os, de laine, de soie, de cornes, sang desséché, etc.), en sorte que cette dernière industrie fondée à Grenelle, en 1792, par mon père, et qui fit durant cinquante années une concurrence victorieuse à l'antique industrie égyptienne de la province d'Ammonie (1), est à son tour supplantée par l'extraction moins dispendieuse encore de l'ammoniaque des eaux du gaz. Les produits ammoniacaux sont devenus d'année en année plus abondans, et le cours commercial s'en est abaissé à mesure que la fabrication du gaz a pris une extension plus grande. Dès lors il est devenu possible de les appliquer à la nutrition des plantes, car ils recèlent un des élémens utiles, autrefois méconnu, du développement de la vie végétale. En Angleterre, où le prix des sels ammoniacaux est très bas, cet engrais sert à des applications plus fréquentes et plus étendues que chez nous.

Autrefois dans les usines le goudron était plus embarrassant que le coke : ne sachant comment s'y prendre pour l'emmagasiner sans des frais trop considérables, on essaya d'abord de le brûler pour

(1) On sait qu'en Égypte la fabrication du sel ammoniac est basée sur l'emploi des excrémens des chameaux. Ces déjections solides desséchées, puis employées comme combustible, laissent dégager des sels ammoniacaux volatils qu'on recueille dans les cheminées traînantes, et que l'on épure en les faisant sublimer dans des pots en terre à col étroit.

chauffer les cornues. Le succès fut douteux; des difficultés presque insurmontables firent abandonner cette application dans plusieurs usines, et en attendant que des procédés nouveaux permissent d'en tirer parti, le goudron le plus épais fut enfoui dans des terrains isolés où l'humidité l'empêchait de s'infiltrer. Plus tard, des débouchés nouveaux avaient été ouverts au goudron, et l'on ne songeait plus à ces anciens dépôts, lorsqu'une circonstance bizarre vint en rappeler le souvenir. On était alors lancé dans un mouvement de spéculations effrénées où toutes sortes d'entreprises industrielles servaient de prétexte à des sociétés par actions. Un jour parut une annonce signalant la découverte d'un nouveau gisement de bitume, dont l'exploitation devait être d'autant plus profitable que la mine se trouvait située aux environs de Paris. Les affleuremens avaient été reconnus dans le département de la Seine. Ceux-ci, on le devine, n'étaient autre chose que les bords d'une grande fosse remplie depuis dix ans de goudron de gaz, et toutes les espérances fondées sur une concession de cette mine imaginaire s'évanouirent aussitôt.

La situation est aujourd'hui bien changée. Plusieurs grandes et sérieuses industries récemment créées utilisent toutes les quantités de goudron qui sortent des usines d'éclairage en Angleterre, en France, en Belgique, et leurs produits viennent en aide à d'autres fabrications. Quelques résultats montreront l'importance de ces créations nouvelles.

On employa dans l'origine une assez grande quantité de ces goudrons pour préparer les huiles distillées applicables soit à l'éclairage des ateliers, soit à des peintures grossières dans les campagnes; les résidus épais, dits brais gras, servirent à imprégner des briques et autres matériaux de construction, à fabriquer par le mélange avec la craie sèche des mastics fusibles à chaud, propres à garantir des infiltrations de l'eau les constructions sous le sol et à assainir les rez-de-chaussée humides. On en fit des enduits imperméables; malheureusement ils résistaient moins aux changemens de température que les mastics bitumineux de Seyssel et de Lobsann. L'excès des résidus goudronneux encombrait toujours les usines, et l'on s'en débarrassait sans profit, comme on l'a vu plus haut. Cependant, depuis plus de quinze ans, on avait réussi à tirer un meilleur parti des goudrons des usines en les soumettant à une distillation partielle dans de grands alambics en tôle (1) : on en tirait le quart

(1) L'industrie, qui transforme les poussiers de charbon de bois en charbon moulé sous forme cylindrique et aggloméré par l'interposition du goudron qui se carbonise, cette industrie, fondée par M. Popelin-Ducarre, emploie une certaine quantité de goudron de houille.

de leur poids de produits très fluides destinés à être injectés dans le bois, qu'ils garantissent contre la pourriture et les attaques des insectes ou des végétations cryptogamiques, d'après la méthode de Bréant, réalisée en grand par Bethel. Ces produits, désignés sous la dénomination inexacte de *créosote*, furent dès lors et sont aujourd'hui même appliqués avec un succès incontesté à la préparation des traverses en bois de hêtre et de sapin, dont ils triplent la durée, et qui servent à soutenir les rails des chemins de fer. Peu de temps après, on parvint en France à séparer des mêmes produits de la distillation les parties les plus volatiles, qui, successivement épurées par l'acide sulfurique, les solutions alcalines et l'eau, puis deux fois rectifiées à l'alambic, donnèrent les hydrocarbures très liquides, blancs, diaphanes, volatils à l'air sans résidu, généralement connus sous le nom peu justifié de *benzine* et appliqués avec succès soit à rendre plus siccatives les peintures à l'huile, soit à donner plus de clarté au gaz ou à dégraisser les étoffes.

Quant au résidu goudronneux de la distillation, bien que l'emploi en fût graduellement développé dans la confection des mastics bitumineux, on n'en consommait encore qu'une quantité insuffisante. Il n'en est plus de même depuis l'extension rapide d'une industrie spéciale fondée par M. Marsais, mais qui, perfectionnée à l'aide du lavage mécanique des houilles menues, suivant les systèmes de MM. Bérard et Évrard, et des machines à mouler de MM. Middleton et Mazeline, modifiées en dernier lieu par M. Dehaynin, a pris sous l'impulsion énergique de cet habile manufacturier de telles proportions que les résidus goudronneux recueillis en France sont devenus insuffisans, et qu'on en importe maintenant d'Angleterre et de Belgique.

Voici dans quelles conditions fonctionne, sous la même direction en Belgique et en France, l'industrie remarquable qui a produit une si heureuse transformation. On obtient, par voie de distillation et de rectification, de chaque tonne (pesant 1,000 kilogr.) de goudron de houille, d'abord 30 kilogr. d'*huiles* légères qui, à l'aide de plusieurs réactions chimiques, nous donnent les couleurs magnifiques appliquées aux teintures sur soie en violet, en rouge et en bleu, les plus brillantes que l'on connaisse aujourd'hui (1). Un deuxième produit, pesant 160 kilogr., qui passe à la distillation, ce sont des *huiles lourdes* qu'on laisse déposer; la plus grande partie qui surnage est décantée; elle sert à imprégner les traverses de

(1) Ces couleurs à la vérité sont moins durables, surtout exposées simultanément à la lumière vive et à l'air humide, que celles que l'on obtient avec les anciennes matières tinctoriales.

chemins de fer (1). Le dépôt, contenant beaucoup de naphtaline cristallisée, est réservé pour obtenir, par la combustion dans des appareils spéciaux, un très beau *noir de fumée*, applicable aux impressions typographiques et lithographiques, à la peinture, etc. Il reste enfin dans la chaudière de l'alambic 750 kilogrammes de goudron épaissi, désigné sous le nom de *brai gras*. Cette sorte de résidu, naguère produit en excès, constitue aujourd'hui, surtout en raison des masses considérables de houilles menues auxquelles il donne un emploi utile, la partie la plus intéressante de la grande exploitation nouvelle (2).

Les houilles menues en général ont une si faible valeur, soit à cause des substances étrangères terreuses, des schistes et pyrites qu'elles contiennent, soit par la difficulté de les faire brûler, que la plus grande partie reste invendable aux alentours des puits de mine. Il s'en trouve en ce moment plus de 800,000 tonnes (800 millions de kilogrammes) qui encombrent l'exploitation de Charleroi. Or ces menus, débarrassés par une lévigation mécanique des substances étrangères, ont la même puissance calorifique que l'excellente houille de cette exploitation. Après les avoir ainsi purifiés, on leur donne les formes et les dimensions les plus favorables à la combustion sur les grilles des locomotives en les agglomérant avec 8 de brai gras pour 92 de menus épurés. Le mélange, porté à la température de 300 à 350 degrés par la vapeur surchauffée, devient pâteux; on le refoule mécaniquement, sous une forte pression, dans des moules cylindriques ou rectangulaires, et l'on obtient après le refroidissement, soit des cylindres solides compactes mesurant 13 centimètres de diamètre et $5^{c},5$ de hauteur, pesant $8^{k},950^{g}$, soit des blocs prismatiques (parallélipipèdes rectangles) dont la base a sur un côté $14^{c},75$, sur l'autre $18^{c},5$ et 29^{c} de hauteur; chacun de ces blocs pèse 10^{k}. On voit, en adoptant ces dimensions pour base de calcul, que la densité de ces menus fragmens agglomérés est à très peu près de 1,300, c'est-à-dire égale à la densité réelle de la houille.

Tels sont les morceaux volumineux et denses que l'on désigne sous le nom d'*agglomérés*. On les charge très facilement sur les grilles des foyers de locomotives; ils s'enflamment aussitôt au con-

(1) Cette huile, en ce moment plus complétement épurée d'après les procédés de M. Lemire, brûle facilement dans les lampes Carcel et donne une très belle et très économique lumière; dans quelque temps, il n'en restera plus pour imprégner les bois. Déjà l'on peut y suppléer en employant du sulfate de cuivre, suivant le système perfectionné de MM. Legé et Fleury-Pironnet.

(2) La différence de 60 kilogr. entre le poids total des trois produits principaux obtenus et le poids initial des 1,000 kilogr. de goudron brut employé représente la déperdition éprouvée dans cette opération distillatoire.

tact du charbon incandescent; le goudron interposé, tout en brûlant, s'agglutine aux menus fragmens tuméfiés eux-mêmes, puis se transforme partiellement en un coke qui se soude avec le coke simultanément produit par la houille menue : il en résulte que la combustion s'achève sans que les gros fragmens soient désagrégés, et sans qu'ils puissent mettre obstacle à l'accès de l'air entre les barreaux de la grille. Ce nouveau combustible, vendu sous la garantie d'un maximum de cendres de 6 pour 100, est maintenant très recherché par les compagnies de chemins de fer. Il représente en effet une puissance calorifique un peu plus grande sous le même poids que la houille en *gaillettes* ou en gros fragmens de première qualité. Ce fait est facile à expliquer, si l'on se rappelle que les substances étrangères à la houille, inertes comme combustible, ont été d'abord en grande partie éliminées, et que d'un autre côté l'on a introduit dans le mélange, fait à chaud, 8 pour 100 d'un goudron épais, dont le pouvoir calorifique est moitié plus grand, en raison de l'hydrogène qu'il contient, que celui du carbone pur.

Cette ingénieuse méthode, ainsi perfectionnée et mise en pratique sur une grande échelle, donnant un combustible plus énergique à un prix moindre que la houille ordinaire, a trouvé de larges débouchés. Déjà les usines de M. Dehaynin jeune et d'une compagnie rivale peuvent livrer annuellement 255,000 tonnes de 1,000 kilogrammes ou 255 millions de kilogrammes de ces houilles agglomérées. Le résultat définitif, doublement utile au point de vue de l'intérêt général, c'est de supprimer l'encombrement sur le carreau de la mine, tout en produisant avec des débris autrefois négligés une houille de première qualité sous des formes régulières bien appropriées au chauffage des chaudières à vapeur. Une conséquence directe de cette transformation des débris des mines de houille en un combustible puissant, livré à 13 ou 14 francs la tonne, c'est de réduire les frais de traction sur les chemins de fer. Il est inutile de faire ressortir l'importance d'un pareil résultat. En résumé, l'examen de cette industrie, où un résidu provenant du goudron, en s'ajoutant aux menus débris des mines de houille, compose un combustible plus puissant et plus économique à la fois que la houille elle-même, conduit à cette proposition, absurde en apparence et néanmoins exacte, que tout fabricant de gaz d'éclairage est en définitive un producteur de combustible (1).

(1) Voici la simple démonstration de ce fait. 100 kilos de houille distillée produisent en France 6 kilos, en Angleterre 7 kilos de goudron; la moyenne proportionnelle est au minimum de $6^k,5$, dont on obtient, après extraction des *huiles volatiles*, $4^k,875$ de brai gras suffisant à la fabrication nouvelle de $60^k,93$ de houille agglomérée. Si l'on y ajoute 50 kilos de coke disponible dans les usines comme en excès sur la quantité utile au

Parmi les industries annexes qui se sont formées autour de la grande industrie du gaz, il faut encore compter celle qui s'est attachée spécialement à la rendre transportable. Le problème était d'emmagasiner le plus grand volume possible dans des vases hermétiquement clos. Les inventeurs qui s'en occupaient ne pouvaient atteindre leur but que par une forte compression. On évitait ainsi les frais considérables et les chances de fuite des longs parcours dans des conduites souterraines, les altérations du sol et des plantations sur les voies publiques; mais il fallait trouver les moyens de contenir le gaz sous cette énorme pression dans des enveloppes solides sans que le poids en fût trop considérable : Arago et Dulong étudièrent la question à ce point de vue et parvinrent à la résoudre provisoirement en limitant le diamètre des vases cylindriques, sauf à multiplier le nombre de ces récipiens.

Il restait à trouver une autre disposition qui permît de faire à volonté sortir le gaz, au moment de l'allumage, sous la pression faible et constante qui convient au développement d'une flamme lumineuse exempte d'oscillations. Plusieurs mécaniens habiles, à l'aide d'ingénieuses combinaisons de robinets dont la pression elle-même réglait l'ouverture très minutieusement graduée, atteignirent le but; mais en somme la construction de tous ces récipiens et appareils était trop dispendieuse, le pouvoir éclairant du gaz trop limité pour que l'industrie dans ces conditions devînt profitable. Déjà quelques établissemens fondés sur ces principes avaient succombé lorsque deux inventions remarquables, dues à Houzeau-Muiron, ingénieur-manufacturier à Reims, changèrent la situation. Mettant à profit une invention antérieure de Taylor, qui donnait, par la décomposition ignée des huiles, un gaz trois ou quatre fois plus éclairant, à volume égal, que le gaz de la houille, Houzeau-Muiron rendit cette préparation économique en extrayant la matière grasse des eaux savonneuses, rejetées d'ordinaire après le lavage des laines; d'un autre côté, le même inventeur parvint à transporter le gaz nouveau, sans compression, dans d'immenses sacs cylindriques en toile imperméable (d'une contenance de 25,000 litres) qui, flexibles comme des soufflets entre deux disques en bois, étaient fa-

chauffage des cornues, il est évident que pour 100 de houille distillée on obtient directement et indirectement 110 de combustible minéral livrable à la consommation pour les usages domestiques et le chauffage des générateurs. Cette production totale, ou, si l'on veut, la reconstitution d'un combustible rendu usuel, s'élèverait à 135 kilos pour 100 kilos de houille distillée, si l'on employait pour le chauffage des cornues, par le procédé de l'oxyde de carbone que nous avons décrit, des houilles menues ou terreuses impropres à d'autres usages. Ainsi donc la fabrication du gaz, considérée jusqu'ici comme la cause d'une effrayante consommation de houille, devient une source de reproduction du combustible minéral.

cilement transvidés dans des gazomètres ordinaires chez les consommateurs, car il suffisait de rapprocher, à l'aide d'un simple mécanisme, les deux fonds solides pour faire sortir la presque totalité du gaz, après avoir établi une communication avec le gazomètre par des tubes flexibles.

Dans ces conditions nouvelles, l'industrie du gaz portatif, fondée en 1836 à Paris, eut d'abord quelque succès. Cependant les faibles bénéfices que réalisait l'entreprise, les embarras qu'occasionnait la circulation de ces énormes voitures dans les rues de la capitale firent chercher une autre solution; on y arriva par une double modification dans la production du gaz et dans les dispositions relatives à l'emmagasinement, au transport et à la distribution à domicile. Les inventions nombreuses qui s'étaient succédé de 1818 à 1845 avec le concours de MM. Déodore et Baradère, Manby, Wilson et Henry, Piquet, Hanchett et Smith, Houzeau-Muiron et Rohaut de Fleury, avaient avancé l'étude de ce difficile problème, dont la solution définitive était réservée à MM. d'Hurcourt et Hugon. Ce n'est qu'à dater de l'époque où ces savans ingénieux, appliquant les notions chimiques primitives de Selligue sur la distillation des schistes, les données fournies par Jeanneney sur le gaz riche du *bog-head* d'Écosse, imaginèrent eux-mêmes et améliorèrent par degrés tout un système d'emmagasinement du gaz sous une pression limitée à 10 ou 12 atmosphères (au lieu de 30 à 40 anciennement essayée) et ajoutèrent enfin de nouveaux moyens de distribution régulière, ce n'est qu'alors seulement que l'industrie du gaz portatif devint prospère, et se propagea sous la direction de la même compagnie dans plusieurs villes de France et de l'étranger (1).

Tels ont été les progrès scientifiques ou économiques de la fabrication du gaz d'éclairage, telles ont été les inventions auxquelles cette industrie de date si récente a donné l'essor, et l'on ne peut mieux terminer cette étude qu'en rappelant à quelle cause sont dus de si importans résultats. Cette cause, qui agira de plus en plus, il faut l'espérer, au sein des sociétés modernes, c'est le bienfaisant accord de la science et des arts utiles.

PAYEN, de l'Institut.

(1) L'usine centrale de la rue de Charonne produit journellement 1,600 mètres cubes du gaz en question, équivalant à près de 4,800 mètres cubes du gaz ordinaire de la houille. Sans doute la distillation du *bog-head*, ne laissant qu'un résidu charbonneux et argileux à peu près sans valeur, ne peut produire le gaz aussi économiquement que le traitement de la houille, car celle-ci donne en outre plusieurs produits accessoires, dont la valeur diminue le prix coûtant du produit principal; mais les bénéfices sont encore assez rémunérateurs pour que l'industrie spéciale ait sa raison d'être et vienne combler une importante lacune.

L'ILE DE CRÈTE

SOUVENIRS DE VOYAGE

II.

LES HABITANS : TURCS, GRECS ET SFAKIOTES. — L'ILE DEPUIS LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.

Quand on voit sortir des flots de la Mer-Égée les côtes fuyantes de cette étroite et longue terre qui porte encore son antique nom de Crète, quand, après un premier regard jeté sur l'île, on en parcourt les rivages et qu'on en remonte les vallées, on est frappé des difficultés qu'opposait ici la configuration même du sol à la formation d'un grand état et à la création d'une véritable unité politique (1). Si, comme nous avons essayé de le faire, on étudie ensuite l'histoire de la Crète ancienne dans les monumens du passé, ce n'est pas sans un secret plaisir que l'on y trouve une éclatante confirmation de ces involontaires conjectures et de ces rapides impressions du premier moment. Nulle part la race grecque, telle qu'elle se présente à nous dans sa liberté primitive, avant la conquête romaine, ne se fixa et ne se répandit sur une terre qui favorisât plus dangereusement un de ses instincts les plus chers et les plus profonds; nulle part elle ne devait pousser et ne poussa plus loin son attachement à l'autonomie de la cité, son goût pour l'isolement municipal; nulle part enfin n'apparaissent plus hautement les périls et les inconvéniens de ce système et de cet esprit. Rien ne fait mieux comprendre que l'histoire de la Crète pourquoi Rome devait, un jour ou l'autre, triompher de la Grèce et l'asservir.

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

Cette belle île n'est pas moins intéressante, si je ne me trompe, à parcourir et à étudier de près pour ceux qui ne sont pas résolus à se renfermer dans les âges classiques et dans ce lointain passé, mais qui aiment assez la Grèce pour s'enquérir de son état présent et pour se préoccuper de son avenir. A ce point de vue aussi, il y a beaucoup à observer dans le caractère, les mœurs et la langue de la population actuelle de la Crète. Dans aucune contrée de l'empire turc, la conquête musulmane et sa puissance oppressive d'une part, — de l'autre cette étrange vitalité et cette force de résistance qu'a partout conservées la race grecque, — n'ont produit, en se mêlant et en se heurtant sans cesse, de plus singuliers phénomènes et des résultats plus curieux. Ce que l'on voudrait exposer ici, ce sont quelques-uns des plus remarquables épisodes de cet éternel combat, c'est cet effort de réaction par lequel le vaincu a repris peu à peu l'avantage sur son vainqueur, et a même fini par changer les rôles.

Après que Constantinople, en 1453, fut tombée au pouvoir des Turcs ottomans, Mahomet II et ses successeurs s'occupèrent d'ajouter à leurs possessions continentales d'Europe et d'Asie toutes les îles que renferme le bassin oriental de la Méditerranée. A la fin du XVIIe siècle, ils avaient réussi dans cette entreprise; Rhodes avait été enlevée en 1522 aux chevaliers de Saint-Jean, et Candie avait capitulé en 1669; il ne restait aux Vénitiens que les Iles-Ioniennes, qui ne furent jamais sérieusement attaquées. Néanmoins dans presque toutes les îles grecques la population demeura exclusivement chrétienne. C'est que l'Osmanli, laboureur et cavalier, ami de la plaine et des eaux courantes, ne pouvait guère être tenté de s'établir sur un sol inégal et le plus souvent aride, parmi ces âpres rochers où les sources et la verdure sont choses si rares. Les musulmans d'ailleurs ne se sentaient pas en sûreté au milieu de cette mer qui semblait se jouer de leurs grandes et lourdes flottes pour se faire la complice des légères escadrilles vénitiennes et de tous les corsaires chrétiens; à vivre sur ces rivages découverts, on risquait de se voir tout d'un coup surpris, enlevé, chargé de fers, condamné enfin à ramer toute sa vie sur une galère génoise ou maltaise. Dans beaucoup des petites îles, il n'y avait pas un seul Turc, et chaque année, lorsque le capitan-pacha faisait avec sa flotte le tour de l'Archipel, c'étaient les primats grecs qui allaient le trouver à Paros et lui remettre l'impôt; dans quelques autres, un aga, assisté de quelques soldats albanais, représentait le sultan et était censé maintenir l'ordre, mais ce pauvre fonctionnaire vivait dans des transes perpétuelles. A Thasos, on me racontait que jadis, quand les vigies signalaient à l'horizon quelque navire suspect, le *voyvode* (c'est ainsi que l'on appelait dans le nord de l'Archipel ces gouverneurs au petit pied) se hâtait de s'enfuir dans les forêts de pins qui couvrent les

montagnes de l'île; il se cachait au plus épais du fourré jusqu'à ce que tout sujet de crainte eût disparu. Dans quelques îles plus importantes, comme Chypre, Rhodes, Mételin et Chio, un certain nombre de familles musulmanes s'étaient établies dans les villes fermées et sous le canon des forteresses; mais toute la population agricole et commerçante éparse dans les villages de l'intérieur et des côtes était chrétienne. Il n'y eut guère que deux îles où les musulmans se hasardèrent à sortir des enceintes crénelées, à se répandre dans les campagnes et à habiter les villages : je veux parler de l'Eubée et de la Crète, de *Négrepont* et de *Candie*, comme disaient les Italiens. C'est que la Crète et l'Eubée étaient, par places du moins, assez bien arrosées, assez fertiles, assez ombragées, pour attirer et retenir les Turcs, ces indolens contemplateurs auxquels il faut des moissons qui ne coûtent pas trop de fatigue, et après le travail, afin de bercer leur rêverie, le frémissement du feuillage et le murmure des eaux. En même temps ces îles étaient assez vastes pour que des musulmans s'y crussent presque aussi en sûreté que sur le continent, pour qu'ils pussent s'y distribuer en groupes nombreux et serrés, toujours prêts à se soutenir les uns les autres et à repousser toute tentative de débarquement.

Dans ces conditions si favorables aux mahométans, tout conspirait à les appeler et à les fixer de bonne heure en Eubée. De ces plaines thessaliennes et béotiennes, où s'étaient répandus en quelques années les premiers conquérans, un pas suffisait pour enjamber le détroit et se trouver dans l'île. Aussi, dès que les Vénitiens, en 1470, eurent perdu Négrepont, l'Eubée fut bientôt partagée tout entière, au profit des vainqueurs, en *timars* ou fiefs militaires. Les Vénitiens tentaient-ils un retour offensif, d'autres ennemis menaçaient-ils l'île, on n'avait, pour gagner le continent, qu'à traverser le pont de Chalcis ou à se jeter dans une barque et à donner quelques coups de rames; c'est que l'Euripe, tant il est resserré, et si calmes sont ses belles eaux bleues, ressemble moins à un bras de mer qu'à un grand fleuve sans courant ou plutôt à courant variable : à Chalcis, il est moins large que la Seine à Paris.

La situation de la Crète diffère sensiblement de celle de l'Eubée. C'est de toutes les îles grecques la plus éloignée du continent et la plus isolée aussi, celle où des familles turques auraient le plus de peine à se transporter, parce qu'il faut toujours compter, pour faire le trajet, un ou plusieurs jours de mer, et que les Turcs n'ont pas le pied ni les goûts du marin; c'était enfin celle où ils se verraient, en cas d'attaque, forcés d'attendre le plus longtemps les secours envoyés par leurs frères de terre ferme et exposés à les recevoir le plus tardivement. Comment s'expliquer alors que les musulmans soient si nombreux en Crète qu'on les y trouve, d'un bout à l'autre

de l'île, non pas seulement dans les villes, mais dans des villages mêlés aux villages chrétiens, dans les districts de l'intérieur, au cœur même des hautes montagnes? Comment se fait-il qu'en Crète, avant la guerre de l'indépendance, les musulmans aient formé une part bien plus forte de la population totale que dans l'île d'Eubée? Vers les premières années de ce siècle, d'après le témoignage de plusieurs voyageurs, la moitié des habitans de la Crète appartenait à l'islamisme, tout au moins d'apparence et de profession extérieure (1). Il y a là une anomalie qui s'explique par l'histoire de la conquête et de la domination turque, par l'étude de la situation qu'elle faisait aux raïas; mais où chercher cette histoire et les traits épars de ce tableau? On se trouve là en présence d'une difficulté sérieuse que rencontre devant lui quiconque veut embrasser d'un regard les destinées de la race grecque, et en suivre jusqu'à nos jours, à travers les âges, l'indomptable et vivace génie.

Pendant les trois cents ans et plus qui se sont écoulés entre la conquête turque et le réveil de la Grèce, vers la fin du siècle dernier, les chrétiens d'Orient, à proprement parler, n'ont pas d'histoire. N'ayant plus d'existence nationale, soumis à une dure et capricieuse oppression, privés de tout ce qui fait le charme de la vie, tombés d'ailleurs partout dans une profonde ignorance, ne voulant pas songer au passé, honteux et désespérés du présent, ne s'étant pas repris encore à beaucoup compter sur l'avenir, quels souvenirs auraient-ils eu à confier au papier? quel intérêt eût présenté à eux-mêmes ou aux étrangers le monotone récit de leurs misères et de leurs humiliations, des avanies toujours les mêmes que leur prodiguait l'insolent et fantasque orgueil de leurs maîtres? A peine quelques couvens, quelques églises, comme celles de Janina et de Constantinople, ont-ils tenu de sèches chroniques où ne se trouvent guère que de longues listes de noms et de dates, la série des higoumènes, des évêques et des patriarches; quant à des détails sur l'état des personnes et des terres, sur ce que sentaient et pensaient ces foules muettes courbées sous le joug, il ne faut rien demander de pareil à ces arides et maigres annales. L'empire turc avait bien ses historiographes officiels, dont quelques-uns paraissent avoir été des hommes d'un vrai mérite, à en juger du moins d'après l'ouvrage de M. de Hammer, tiré presque uniquement des sources orientales; mais ces fiers musulmans daignaient-ils s'inquiéter de la condition de ces *ghiaours*, de ces *raïas*, qu'ils méprisaient et qu'ils détestaient? Pendant ces trois siècles, les chrétiens,

(1) Un voyageur français, Olivier, qui avait eu communication des registres servant à la perception du *haratch*, évaluait en 1795 la population de l'île à 240,000 habitans, dont 120,000 musulmans environ. Je croirais volontiers, d'après d'autres données, ces chiffres un peu exagérés.

les Grecs particulièrement, ont vécu et duré néanmoins; ils ont opposé à la conquête une passive, mais infatigable résistance, puisqu'ils ont conservé leur foi, dans beaucoup de localités l'usage de leur langue, partout la mémoire de leur origine, le sentiment de leur nationalité. Il faut bien remplir cette grande lacune de l'histoire, et rattacher au glorieux passé le présent plein d'espérances et de promesses. La tâche est malaisée, et beaucoup d'anneaux en sont rompus et perdus sans retour. Pour en ressaisir et en retrouver quelques-uns, on s'adressera souvent avec succès à la tradition orale, telle que l'ont conservée les chants populaires ou la mémoire fidèle des vieillards, ces vivantes chroniques du passé; mais ces souvenirs seront souvent vagues et décousus : c'est surtout aux récits des voyageurs européens qu'il faut demander des détails exacts et des renseignemens précis. Malgré les préjugés étroits dont quelques-uns se montrent entachés, malgré les préventions que le schisme leur inspirait, la plupart d'entre eux ne peuvent s'empêcher de s'intéresser à ces malheureux qui portent, eux aussi, le titre de chrétiens; ils racontent avec plus ou moins d'émotion et de sympathie ce qu'ont à supporter et à souffrir ces tristes descendans d'un peuple dont le nom n'avait pas cessé de parler à toutes les imaginations. Il y aura donc à citer souvent, pour les temps antérieurs à la guerre de l'indépendance, Belon, Tournefort, Pococke, Olivier, d'autres encore qui ont touché les rivages de la Crète à différentes époques, et leurs témoignages se compléteront par les anecdotes et les récits que nous avons recueillis, il y a quelques années, de la bouche des Séliniotes et des Sfakiotes, assis, par les longs soirs d'automne, autour de leur foyer, où les femmes et les jeunes filles jetaient de grandes brassées de sarmens pour enflammer les énormes souches d'olivier, les troncs de châtaignier ou de cyprès.

I.

Bien avant que les Turcs, par la reddition de Candie, en 1669, ne devinssent les maîtres de toute la Crète, les Grecs de l'île les avaient appelés de leurs vœux, et leur avaient même, en différentes occasions, fait passer d'utiles avis : à plusieurs reprises, ils avaient provoqué et favorisé des tentatives de débarquement par lesquelles les Ottomans tâtaient les forces de Venise et cherchaient à s'assurer du degré de résistance que pourrait leur opposer la république, quand la Porte se résoudrait à un sérieux effort, à une suprême et décisive attaque. C'est que le plus mauvais des maîtres, c'est toujours, on se le figure du moins, le maître actuel et présent, c'est que l'esclave, surtout quand il a, comme le Grec, la tête légère et l'imagination vive, se persuade aisément que la nouvelle servitude sera

moins dure à porter que l'ancienne : changer de chaînes, cela lui semble un soulagement et une distraction. N'y a-t-il d'ailleurs pas la joie de voir humilié et vaincu l'insolent oppresseur devant qui on a tremblé si longtemps, que l'on n'a pu renverser et châtier soi-même? Il faut dire aussi que la seigneurie n'avait guère pris à tâche de s'attacher la population grecque: l'administration vénitienne, à ne la juger que d'après les rapports mêmes de ses agens, se montrait sans doute bien plus intelligente et plus habile que ne l'a été depuis celle qui lui a succédé, et qu'il faut bien, faute d'un autre mot, appeler l'administration turque; mais elle ne ménageait pas mieux les intérêts des Grecs, elle n'était point plus avare de leurs sueurs et de leur sang, elle ne témoignait pas plus d'égards à leurs croyances religieuses (1). Sous les Vénitiens, la Crète, le *regno di Candia,* comme on disait alors, n'était qu'un vaste domaine d'outre-mer exploité pour le compte de la métropole par les magistrats qu'elle y envoyait; la plupart des paysans grecs étaient réduits à la condition de serfs de la glèbe. Quand l'excès de l'oppression amenait un soulèvement, comme cela arriva en 1283 et en 1363, ces rébellions étaient punies avec une impitoyable rigueur. Venise ne se contentait pas de frapper de mort les chefs de la révolte; des cantons entiers, dans la province de Sfakia et dans celle de Lassiti, étaient dépeuplés; défense était faite, sous peine de la vie, d'y semer du blé, et ces plateaux, comme nous l'attestent plusieurs contemporains, restaient déserts et stériles pendant près d'un siècle. Jamais enfin les musulmans ne traitèrent les chrétiens avec plus de mépris que les catholiques n'en montraient en toute occasion aux orthodoxes; le clergé grec, le seul que reconnussent les neuf dixièmes des habitans de l'île et dont ils sollicitassent les prières, s'était vu dépouillé de presque tous ses biens au profit du clergé latin, qui n'officiait que pour quelques étrangers, et dont les hauts dignitaires résidaient presque tous hors de la Crète, mangeant tranquillement en Italie leurs énormes revenus. Ce qui rendait encore plus insupportable cette oppression, c'est qu'elle était conduite avec cet ordre, cette

(1) L'ouvrage capital pour l'histoire de la domination vénitienne en Crète, c'est la *Creta sacra* de Flaminio Cornaro, en latin Cornelius, Venise, 1755, 2 vol. in-4°. Ce Cornaro appartenait à une famille dont une branche importante s'était établie en Crète et y avait tenu un rang considérable pendant plusieurs siècles; un de ces Cornaro candiotes a écrit en grec moderne un poème chevaleresque qui, depuis le XVIe siècle, est resté populaire en Orient et a été très souvent réimprimé : je veux parler de l'*Erotocritos*, dont l'auteur, Vincent Cornaro, a été proclamé par Coray « l'Homère de la langue vulgaire. » — On peut consulter aussi avec fruit les différentes pièces tirées par M. Pashley de la bibliothèque de Saint-Marc, et publiées par lui à la suite de ses *Travels in Crete* (Londres, 1837, 2 vol. in-8°). Il donne de nombreux extraits d'anciennes chroniques manuscrites et de rapports officiels adressés par des provéditeurs vénitiens à la seigneurie.

méthode et cette suite que portait dans toute sa politique coloniale le froid et dur génie du gouvernement vénitien; les Turcs seraient tout au moins des maîtres plus indolens, plus distraits, plus faciles à endormir et à tromper! En cet état de choses, on comprend que les Grecs candiotes, à part quelques soldats de fortune attachés aux drapeaux de Venise depuis de longues années et retenus par l'appât d'une haute paie, aient comme tendu la main aux Turcs pour les aider à prendre pied dans l'île, qu'ils aient vu sans regret, avec un sentiment même de joie et de secret triomphe, s'éloigner et disparaître à l'horizon la flotte qui emmenait sans retour loin des plages crétoises Morosini et tout ce qui restait de ses héroïques compagnons.

Les Turcs se hâtèrent d'organiser leur conquête, autant du moins qu'ils savaient le faire. L'île fut partagée en quatre pachaliks ou *sandjaks*, qui furent bientôt réduits à trois par la suppression de celui de Sitia; les trois pachas, en général à peu près indépendans l'un de l'autre, résidaient l'un à Khania (c'est là le vrai nom grec de la ville appelée par les Vénitiens La Canea), l'autre à Retymo, le troisième à Candie, ou, comme on l'appelle encore en Crète, Megalo-Kastro. Quelquefois un de ces personnages, plus élevé en dignité que les autres, exerçait momentanément sur ses deux collègues une suprématie et un contrôle assez mal définis. Chacun de ces sandjaks contint un certain nombre de grands et de petits fiefs viagers, nommés les uns *ziamets* et les autres *timars*. La province de Candie fut censée renfermer 8 grands et 1,400 petits fiefs; on compta 5 ziamets dans la province de La Canée et 4 dans celle de Retymo, tandis que la première fournissait 800 et la seconde 350 timars (1). La possession de ces domaines obligeait ceux qui en étaient investis à fournir au sultan, en cas de guerre, un nombre d'hommes déterminé à l'avance suivant les temps et les provinces.

Les fiefs crétois furent formés sans doute surtout des terrains qui, avant la conquête, faisaient partie du domaine public, ou appartenaient aux nobles vénitiens et au clergé latin. Ils furent distribués à tous ceux des agas et des beys d'Anatolie et de Roumélie qui, après avoir pris part aux dangers et aux longues fatigues du siége, désirèrent se fixer dans l'île, dont ils avaient appris à connaître les ressources et à goûter le climat. Une fois les Vénitiens expulsés, le bruit de cette grande victoire, répandu dans tout l'empire, dut attirer aussi en Crète plus d'un aventurier, plus d'un janissaire ou spahi ruiné par les guerres du Danube et avide de refaire sa fortune en recevant de la munificence du sultan, dans sa nouvelle conquête, des maisons, des oliviers et des terres. Quant à des femmes pour

(1) Finlay, *History of Greece under the ottoman and venitian domination*, p. 5.

peupler leur harem, quant à des bras pour cultiver leurs domaines, ce serait affaire aux nouveau-venus d'en trouver. Les campagnes les plus voisines des villes et de la mer, les plaines les plus fertiles furent les premières occupées; enivrée de l'orgueil du triomphe récent, une soldatesque brutale se répandit d'un bout à l'autre de l'île, étendant à son gré et suivant son caprice les limites des fiefs qui lui avaient été concédés par le gouvernement impérial, enlevant par la force aux Grecs leurs vergers et leurs champs, les contraignant de se faire métayers à des conditions onéreuses, leur arrachant enfin leurs filles et leurs sœurs.

Quand les Grecs se virent ainsi traités, un grand désespoir les prit. Ils n'avaient plus la ressource d'espérer du changement de régime une amélioration de leur triste sort : les maîtres qu'ils avaient contribué à se donner ne laisseraient pas échapper de sitôt une conquête qui leur avait coûté tant d'or et de sang; d'ailleurs, sous des vizirs comme les Kupruli, la fortune de l'empire ottoman semblait grandir tous les jours. Alors on vit se renouveler un curieux phénomène qu'avait déjà offert au moyen âge l'histoire de la Crète. Pendant la domination des Sarrasins, au IXe et au Xe siècle, le christianisme avait presque complétement disparu de l'île. Quand Nicéphore Phocas l'eût reconquise sur les infidèles, il fallut envoyer aux Grecs crétois, tombés dans de bizarres superstitions et adonnés à des rites singuliers où se mêlaient les deux religions, des missionnaires chargés de les ramener au culte et à la foi de leurs pères. A la tête de ces missionnaires se trouvait un moine arménien célèbre par sa sainteté, nommé Nicon, qui ne réussit pas sans peine à relever les autels chrétiens, à purifier les églises, à rétablir la liturgie, à reconstituer le clergé, et à remettre en vigueur les saints canons et la discipline ecclésiastique. Après la seconde conquête musulmane, les choses se passèrent presque de même qu'après la première : des cantons entiers apostasièrent; c'est ce que nous attestent tous les voyageurs qui visitèrent la Crète pendant le cours du siècle qui suivit la prise de Candie, Chevalier, Tournefort et R. Pococke (1). Tournefort, pour ne citer que lui, affirme que « la plupart des Turcs de l'île sont renégats ou fils de renégats. »

A défaut de ces témoignages, les habitudes, le caractère, le langage des Turcs crétois suffiraient à révéler leur origine à un observateur attentif et sagace. Ils n'ont des Turcs que le nom; de figure, de mœurs et de parole, ils sont restés tout Grecs. C'est qu'il est fa-

(1) Le voyage de Louis Chevalier se trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal; c'est d'après l'archevêque de Candie que Chevalier note et constate le fait de ces nombreux changemens de religion. Pococke dit de même : « Il y a plusieurs villages dont les habitans, anciennement chrétiens, sont devenus presque entièrement mahométans. »

cile de changer de religion : on n'a pour cela qu'à prendre le chemin de la mosquée au lieu de celui de l'église; mais on ne change pas d'idiome aussi aisément et aussi vite, on n'oublie pas en quelques années la langue de son enfance pour en apprendre une autre qui, pour les Grecs du moins, présente de grandes difficultés. Certains sons en effet, qui reviennent sans cesse dans la prononciation turque, comme le *ch* et le *j*, manquent complétement à l'alphabet grec. Il n'y a donc jamais eu, il n'y a point aujourd'hui d'autre langue parlée dans l'île de Crète que la langue grecque; les fils des vrais Turcs établis ici par la conquête ont dû apprendre bien vite le grec vulgaire, qui seul leur permettait d'entrer en relations avec les nouveaux frères que leur donnait l'apostasie, et avec les raïas, leurs sujets. Les musulmans de Crète, à part quelques-uns que les circonstances ont amenés à résider plus ou moins longtemps à Stamboul ou en Anatolie, savent à peine une vingtaine de mots turcs, quelques formules de salutation ou de prière, et ne parlent ou n'écrivent jamais que le grec. C'est dans cette langue que sont lus et affichés tous les firmans de la Porte, tous les arrêtés et décrets des pachas (1).

Les Grecs crétois, en embrassant l'islamisme, ne se crurent pas non plus obligés de renoncer à celles de leurs habitudes que proscrivait leur foi nouvelle : leurs passions profitèrent de la tolérance qu'accorde le Coran à certains de nos appétits, sans se résoudre aux sacrifices auxquels il prétend en contraindre d'autres. C'est ainsi qu'ils purent unir les vices des chrétiens à ceux des mahométans, l'ivrognerie à la polygamie. Tous les musulmans de l'île avaient conservé l'habitude de faire et de boire publiquement du vin, comme des *ghiaours*, habitude qui scandalisait fort leurs coreligionnaires de terre ferme. « Le Turc candiote, dit un voyageur, est peu estimé dans les autres parties de l'empire. Cette mauvaise réputation est fondée, chez les musulmans, sur sa négligence à observer certains préceptes du Coran (2). » Cette impression ne s'est pas encore effacée. En 1857, un Turc de Constantinople, officier distingué, ne me parlait qu'avec un mépris déclaré des musulmans de Crète, avec lesquels son service l'avait mis en relations suivies depuis quelques mois. « Ils ne savent, me disait-il, que s'enivrer et chanter à tue-

(1) C'est ce qu'un Grec crétois rappelle aux Turcs dans un curieux petit écrit de quatre pages qui a été publié en Crète dans le courant de 1858, et que M. Saint-Marc Girardin a traduit en partie (Voyez le *Journal des Débats* du 27 août de la même année) : « Il y en a bien peu parmi vous, dit aux Turcs le Grec auteur de cette pièce, qui connaissent la langue des Turcs. Par-ci par-là il peut bien y avoir quelque petit seigneur qui peut avoir lu jusqu'à l'*Amen-Tzoutzou*, mais le reste ne connaît pas même l'*Elif-be-Tzou-tzou* (abécédaire), et si vous faites quelquefois votre *namaz* (prière), vous dites bien *Allaha-Ekber, Allah-Ekber*, mais du diable si vous savez ce que cela veut dire! »

(2) Tancoigne, *Voyage dans l'Archipel et dans l'île de Candie*, t. Ier, p. 99.

tête en méchant grec toute sorte de folies. Pas un n'a voyagé, pas un ne connaît sa langue et n'a le désir de l'apprendre. Si l'on veut causer ici raisonnablement, si l'on veut parler turc, c'est encore à un Grec qu'il faut s'adresser. »

Quoique les vrais Turcs se refusassent à reconnaître des frères dans ces musulmans improvisés qui faisaient si bon marché du Coran, quoique le sang grec coulât ainsi dans les veines du plus grand nombre de ceux qui se paraient, il y a cent ans, du nom de Turcs, nulle part les dominateurs musulmans ne furent pour les chrétiens plus insolens et plus cruels que dans l'île de Crète. Aucun chrétien n'était maître ni de sa terre, ni de sa maison, ni de sa femme et de ses filles. Il suffisait, pour lui ravir tout ce qui fait aimer la vie, du caprice d'un mahométan. Tous les Turcs que contenait l'île étaient inscrits dans l'un des quatre régimens de janissaires qui résidaient en Crète, et, grâce à ce titre, ils foulaient aux pieds toute justice et tout droit, ils bravaient effrontément toute autorité. Dans le cours du siècle dernier, le sultan, auquel on désobéissait partout, n'était nulle part moins obéi qu'en Crète. Plusieurs fois, révoltés contre le pacha que la Porte leur avait envoyé, les Turcs candiotes forcèrent Constantinople à reconnaître le chef qu'ils s'étaient donné, à sanctionner par un firman le choix des rebelles. Il était donc impossible aux gouverneurs de rien tenter avec quelque suite et avec quelque succès pour défendre contre des agressions chaque jour plus brutales la vie et la propriété des chrétiens, pour relever l'agriculture et le commerce, que l'absence de tout ordre et de toute sécurité faisait d'année en année tomber et décroître lentement.

Dans la cruauté avec laquelle les nouveaux musulmans avaient commencé tout d'abord à traiter ceux qui, la veille encore, étaient leurs frères, il entrait sans doute beaucoup de cette haine que les renégats témoignent presque toujours à la religion qu'ils ont quittée et à ceux qui continuent de la professer. La persévérance de tant de chrétiens à rester fermes dans leur foi, malgré tout ce qu'elle leur attirait de souffrances, était pour ces transfuges un amer et continuel reproche. Ils s'en vengeaient en accablant les chrétiens d'humiliations et d'injures. Ce même remords, il est vrai, ne tourmentait plus les fils de ceux qui avaient fait défection; mais l'habitude était prise, et l'habitude du mal s'acquiert moins aisément, comme elle se perd moins vite, que celle du bien.

Il est difficile d'imaginer à quels excès s'emportait communément cette fantasque et violente tyrannie partout où elle n'était point retenue, comme dans les districts montagneux de l'intérieur, par la crainte des muettes embuscades et des nocturnes vengeances. On en jugera par quelques anecdotes que j'entendais raconter dans une famille française fixée depuis longtemps en Crète, et qui avait

recueilli beaucoup de détails curieux sur la guerre de l'indépendance et sur les tristes années qui ont précédé l'insurrection. La maison de campagne qu'habitait à Khalepa, près de La Canée, le chef de cette famille appartenait, il y a une cinquantaine d'années, à un bey fort riche, vrai seigneur du pays. Comme presque tous les Turcs crétois, celui-ci buvait du vin, et souvent, pour arriver plus vite à l'ivresse, de l'eau-de-vie. Assez bon diable, dit-on, tant qu'il était à jeun, il n'était rien, une fois ivre, qu'il ne se permît et qu'il n'osât. Un jour, après boire, il apprend qu'une chrétienne, une des plus jolies filles du pays, devait, le lendemain même, épouser un jeune Grec, le plus agile, le plus fort, le plus élégant des garçons du village. Il envoie aussitôt deux de ses serviteurs chercher la fiancée et son père : « c'était, disait-il, pour les féliciter du mariage qui se préparait. » Il fallut bien obéir; le fiancé, qui serait peut-être intervenu, était allé à la ville pour ses cadeaux de noce. Les pauvres diables arrivent donc tout tremblans; le bey les fait approcher, et adresse à la jeune fille des complimens grossiers, dont chaque mot est une insulte. Malheureusement pour elle, sa frayeur, sa honte, la rougeur qui monte à ses joues, ne font que la rendre plus belle encore; enflammé de luxure, le maître ordonne aux bandits qui lui servent de valets d'emmener le père et de le laisser seul avec la fille. On entraîne donc le vieillard, qui se débat en vain entre les bras robustes d'une demi-douzaine de Turcs; on le jette dehors roué de coups et plus mort que vif. Quand le bey a satisfait son caprice et déshonoré la jeune Grecque, il monte à cheval pour prendre l'air et dissiper les fumées du vin; suivi de ses coupe-jarrets, il s'élance au galop sur la route qui de Khalepa mène à La Canée. En chemin, il rencontre le fiancé, qui, ne sachant encore rien de tout ce qui s'était passé, revenait tranquillement avec les présens destinés à sa future. Aussitôt il fond sur lui, et, tirant un pistolet, il le décharge à bout portant sur le jeune homme, qui tombe mort à ses pieds. Ces crimes, est-il besoin de le dire? restèrent impunis; c'étaient là jeux de prince, et les maîtres du pays, aux mains de qui étaient les tribunaux et la justice, ne songeaient pas à s'indigner pour si peu. Ce misérable ne fut tué que plusieurs années après, dans la guerre de l'indépendance.

Voici une autre anecdote que je tiens aussi de bonne source. Il existe encore dans l'île de Crète bien des vieillards qui ont vu ces choses, et qui, on le comprend, ne les ont ni oubliées, ni pardonnées. Il y avait à La Canée, vers le commencement de ce siècle, un chrétien, boulanger de son état, renommé pour son talent à faire je ne sais quel gâteau du pays. On parlait beaucoup aussi de la beauté de sa femme, très vantée parmi les Grecs; mais aucun Turc n'avait pu l'apercevoir : par prudence, comme presque toutes les

femmes grecques de la ville, elle ne sortait jamais de sa maison. Un matin, un bey de La Canée, un de ceux auxquels on osait le moins désobéir, entre dans la boutique du boulanger. « Fais-moi pour ce soir, dit-il au pauvre homme, un beau gâteau; je viendrai, avec quelques amis, le manger chez toi; que la table soit mise à deux heures de nuit, et donne-nous de bon vin et de forte eau-de-vie. Tu seras bien payé. » Le boulanger se confond en remercîmens : « il était confus de l'honneur que lui faisait sa seigneurie, sa seigneurie serait satisfaite. » La chose d'ailleurs l'ennuyait plus qu'elle ne l'alarmait. Ceux des beys qui n'avaient point perdu tout respect humain et qui n'aimaient point à violer la loi du prophète devant leurs femmes et leurs serviteurs faisaient assez souvent de ces parties fines, la nuit, derrière les auvents bien fermés de quelque café solitaire; tout ce que leur hôte avait à craindre, c'était de n'être que peu ou point payé de sa peine. Sans trop s'inquiéter, notre homme prépare donc son gâteau, et, le soir venu, dispose tout pour flatter le palais de ses convives. A l'heure dite, les beys arrivent, s'assoient sur le tapis et commencent à boire. Bientôt, comme le maître de la maison, pour achever sa cuisine, retournait à ses fourneaux : « Fais venir ta femme pour nous servir, » lui dit impérieusement le chef de la bande. Le malheureux, qui commence à comprendre, se récrie, jure ses grands dieux qu'il lui est impossible de se conformer aux désirs de leurs seigneuries, que sa femme n'est pas au logis. On ne l'écoute pas : « s'il n'obéit sur-le-champ, on va le tuer et fouiller sa maison; si au contraire il est docile, on ne fera de mal à personne. » Étourdi par ces menaces, le boulanger cède et va chercher sa femme; à peine l'a-t-il amenée plus morte que vive, on frappe à la porte de la rue. « Va ouvrir, dit-on au mari, c'est encore un convive que nous attendons. » Il y court en toute hâte, pour être plus tôt revenu et veiller autant que faire se pourrait sur sa femme. Il ouvre donc, et sur lui se jettent aussitôt des gens apostés, qui le percent de coups de poignard et laissent son cadavre étendu dans la rue. Cela fait, on referme la porte. Alors commença l'orgie, et elle dura jusqu'au matin. Quant à la jeune femme, livrée sans défense à ces scélérats, je laisse à penser comment elle passa la nuit et quelles insultes lui furent prodiguées.

Nous avons voulu, par ces douloureux récits, faire connaître le caractère et les habitudes des Turcs crétois avant de raconter les cruels châtimens qui les frappèrent, d'abord sous le gouvernement d'Hadji-Osman-Pacha, dont le nom est resté redouté dans l'île, et plus tard, dans les luttes de la révolution grecque. Pour que l'expiation ne parût pas trop sévère, il fallait montrer combien les crimes avaient été grands, insupportables, inouis. Ce fut par la main d'un Turc que furent portés les premiers coups à ce sanglant

despotisme. Les beys crétois, encouragés par l'impunité, devenaient de plus en plus indisciplinés et insolens; leurs exactions, leurs cruautés, les avanies qu'ils prodiguaient aux chrétiens dépeuplaient peu à peu le pays, et la Porte voyait avec inquiétude approcher le jour où, de cette île si riche autrefois et si féconde, elle ne tirerait pour ainsi dire plus aucun revenu. Quatre pachas, nommés par le sultan, venaient d'être déposés l'un après l'autre par les janissaires candiotes et renvoyés à Stamboul. Le divan se décida en 1813 à envoyer à Candie, avec le titre de gouverneur-général, Hadji-Osman-Pacha, qui s'était fait connaître, dans les postes qu'il avait remplis, par l'énergie de son caractère, par une fermeté qu'il poussait au besoin jusqu'à la cruauté. Habitué à se faire obéir, Hadji-Osman eut bien vite jugé la situation et pris son parti. Il savait qu'aux grands maux il faut les grands remèdes, et il n'était pas homme à hésiter sur le choix des moyens. La principale difficulté, c'est qu'il n'avait pas de troupes à sa disposition : ces beys et ces agas turcs, ceux-là mêmes qu'il voulait abattre et châtier, formaient la seule milice de l'île; quant à faire venir du dehors des Albanais ou d'autres soldats, il n'y fallait pas songer. Avertis par là même des secrètes pensées du pacha et de ses projets, les Turcs n'auraient point laissé débarquer ces nouveau-venus; les batteries des ports, les canons des murailles, les clés des portes étaient en leur pouvoir, et la vie du pacha entre leurs mains. Il fallait donc chercher plus près de soi, dans l'île même et jusque dans le cœur de ces villes fortifiées dont les janissaires se croyaient les maîtres, une force que l'on pût armer sans donner l'éveil et le jour du combat amener en un instant sur le terrain; il fallait se tourner vers les chrétiens et se servir d'eux. Hadji-Osman ne recula point devant cette nécessité; il s'entendit secrètement avec les primâts grecs; par leur entremise, il fit distribuer des armes aux raïas, et les avertit de se tenir prêts. Ceux-ci, qui avaient bien des comptes à régler avec leurs oppresseurs, acceptèrent aisément l'alliance et la vengeance qui s'offraient à eux. Pendant qu'ils se préparaient et s'armaient en silence, leur visage, habitué par la servitude à la dissimulation, sut rester humble et calme; il ne trahit rien des confidences qu'ils avaient reçues, ni de leurs espérances cachées.

Pour l'exécution de son projet, le pacha avait choisi Khania, où les musulmans étaient moins nombreux et moins forts qu'à Megalo-Kastro. A Megalo-Kastro d'ailleurs et à Retymo, il avait mis des hommes à lui, sur qui il pouvait compter. Quand donc il eut terminé tous ses préparatifs et donné le mot d'ordre à ses affidés, Hadji-Osman attira, sous divers prétextes, à Khania, où il avait établi sa résidence, les plus remuans et les plus redoutables des beys crétois. A mesure qu'ils se présentent, il les accueille le plus gracieusement

du monde, et réussit, à force de politesses et d'avances, à endormir les plus soupçonneux; puis, quand ils sont tous réunis dans la ville, il les convoque un matin au sérail pour entendre la lecture de je ne sais quel firman arrivé de Constantinople. Ils se rendent, sans défiance aucune, à cette invitation; mais à peine sont-ils rassemblés dans la salle d'audience, que les domestiques du pacha et quelques aventuriers albanais dévoués à sa fortune se précipitent sur eux et les renversent, les garrottent avant qu'ils aient pu se reconnaître. En même temps les chrétiens en armes paraissent aux portes, et s'en emparent au nom du pacha et du sultan. D'autres bandes, conduites par des chefs sûrs, se dirigent vers les maisons des Turcs qui s'étaient le plus signalés dans les derniers désordres : on les saisit, on les entasse dans les prisons. Quelques heures après, vers le soir, sur la digue qui ferme le port de La Canée, on amène une vingtaine des prisonniers les plus notables, on les décapite tous l'un après l'autre, et à chaque tête qui tombait, un coup de canon annonçait à la ville la mort du condamné. D'après l'ordre formel du pacha, ces exécutions devaient être, pour les Turcs comme pour les Grecs, le motif et le prélude de réjouissances publiques : au moment où tonnait le canon vengeur, les jeux et les danses devaient commencer, et malheur à celui qui ne montrerait pas assez d'allégresse! Puisqu'il regrettait les ennemis du sultan, les rebelles qui venaient de périr, il partagerait leur sort, il irait les rejoindre!

Le même jour, et par les mêmes moyens, les pachas de Retymo et de Candie avaient, eux aussi, fait leur coup d'état. Ils envoyèrent leurs prisonniers à Khania, car Hadji-Osman voulait jouir de sa justice, de sa vengeance. Pendant près de deux mois, le sang ne cessa de couler à La Canée. Vers l'heure où se couchait le soleil, une lente et funèbre salve apprenait à la ville combien de têtes avait tranchées le bourreau. Aussitôt éclataient les acclamations et la fête. Les Turcs avaient trop peur, ils tremblaient trop devant Hadji-Osman pour ne pas crier bien haut; quant aux Grecs, ils triomphaient, et passaient la nuit à s'enivrer et à danser.

C'est là sans doute une justice bien expéditive et bien cruelle, qui songe à le nier? Il y a surtout quelque chose de barbare dans cette joie commandée par le juge aux spectateurs de la peine, comme pour rendre par cet outrage la mort plus cruelle aux condamnés; mais, si l'on veut être équitable pour Hadji-Osman, il faut bien se dire qu'à très peu d'exceptions près tous ceux qu'il a frappés méritaient leur sort. Si d'ailleurs il se montra impitoyable, lui-même en retour ne trouva ni justice ni pardon. Il avait trop bien servi la Porte pour rester longtemps en faveur. Ses rigueurs n'avaient pu manquer d'atteindre des parens ou des amis d'hommes puissans

à Stamboul, de lui faire des ennemis redoutables et acharnés. On profita d'un changement de vizir, on fit parler une femme ou un eunuque, et l'on réussit à rendre suspect au sultan cet intrépide et fidèle sujet. C'était encore le temps où l'on annonçait aux fonctionnaires leur destitution en leur envoyant le cordon (1). On l'expédia donc à Hadji-Osman. Celui-ci, en vrai musulman de la vieille roche, reçut ce message très dévotement, fit ses ablutions et sa prière, et tendit sa tête au lacet. Lui mort, tous les anciens abus reparurent, et l'île retomba au pouvoir d'une aristocratie factieuse et sanguinaire.

Sous le poids écrasant de cette tyrannie et de ces misères, la population chrétienne aurait sans doute fini par s'enfuir, s'éteindre ou apostasier tout entière, et le nom grec aurait disparu de l'île, si tous les raïas avaient été soumis au même joug et au même régime que les habitans des villes et du bas pays. Heureusement, dans les hautes terres et surtout dans les Monts-Blancs, plus élevés que le Dicté, plus larges et plus épais que l'Ida, formés d'un système bien plus compliqué de chaînes secondaires et de vallées profondes séparant des plateaux d'un accès difficile, les chrétiens avaient conservé une tout autre attitude et une situation beaucoup plus digne. C'étaient ces Grecs des Monts-Blancs qui, sous les Vénitiens, fournissaient les meilleurs soldats aux milices de l'île, qu'une ou deux fois par an des officiers étrangers passaient en revue et faisaient manœuvrer au chef-lieu du district. Ces montagnards n'avaient jamais perdu l'habitude des armes : pendant la paix, si l'on peut appeler ainsi un état toujours troublé et précaire, ils entretenaient par la chasse leur force et leur adresse. La vigueur de leurs corps endurcis à la fatigue, la position, toujours facile à défendre, de leurs villages, situés sur les hauteurs, le voisinage des bois, des cavernes, des inaccessibles ravins, qui pouvaient, en cas de collision, leur offrir aussitôt un sûr asile, la crainte de représailles et de surprises qu'il serait plus difficile encore de prévenir que de châtier, tout contribuait à imposer aux musulmans, à l'égard de pareils voisins, une certaine retenue et quelques ménagemens. Tout en ayant donc, eux aussi, à lutter et souvent à souffrir, les Riziotes, c'est-à-dire ceux qui habitaient les versans septentrionaux, la *racine* des Monts-Blancs, les Séliniotes, les Sfakiotes, menaient une vie plus supportable que les autres raïas, et conservaient dans l'île le nom, les traditions et les espérances de la race grecque.

(1) C'est sous Mahmoud qu'a enfin disparu cet usage barbare. Le dernier vizir à qui la vie ait été enlevée en même temps que le pouvoir, c'est Pertew-Pacha en 1837. Depuis lors, les relations avec l'Europe et l'adoucissement des mœurs ont rendu tout à fait impossibles ces exécutions arbitraires.

Mieux protégés que tous les autres par l'étrange configuration du sol qu'ils habitaient, retranchés derrière ces murs de roche et de neige, couverts par ces torrens, par ces étroits et tournans ravins, par ces redoutables escarpemens que nous avons déjà essayé de décrire, les Sfakiotes, depuis le temps où nous les voyons apparaître dans l'histoire, jouissaient d'une indépendance de fait que ne supprima point la conquête turque (1). La première mention que j'en rencontre dans les annales de la Crète, c'est chez le voyageur florentin Buondelmonti, au commencement du XVe siècle. « Là, dit-il, se voit Sphichium, très ancienne cité, maintenant ruinée et sans murailles. Des paysans habitent une partie de l'espace qu'elle occupait; à cause de l'aridité de leurs montagnes, ces hommes n'ensemencent pas la terre, ils vivent du produit des planches de cyprès qu'ils façonnent et du laitage que donnent leurs troupeaux de chèvres. Ils sont de grande taille, d'une incroyable agilité dans leurs montagnes et redoutables à la guerre; ils arrivent jusqu'à l'âge de cent ans sans être atteints par aucune infirmité; au lieu de vin, ils ne boivent presque jamais que du lait. » On voit, d'après ces paroles de Buondelmonti, confirmées par un curieux passage de Cornelius, que les Monts-Blancs étaient bien plus boisés alors qu'ils ne le sont aujourd'hui. L'historien ajoute, en s'appuyant sur une chronique manuscrite d'un de ses aïeux, « qu'un incendie, s'étant allumé, de ce côté de l'île, dans un grand bois de cyprès, dura trois années continues, sans que l'on pût l'éteindre. » En admettant qu'il y ait là quelque exagération, il n'en reste pas moins certain que toute cette région ne possède plus que de faibles débris des forêts d'autrefois, et que cet épais rideau de verdure devait contribuer à rendre encore plus facile aux Sfakiotes la défense de leur territoire. Quand Belon, vers 1550, visita *la Sphachie*, comme il l'appelle, les Sfakiotes ne se servaient point d'armes à feu; ils en étaient encore à l'arc et aux flèches de leurs ancêtres. « Ils portent derrière le dos, écrit-il, une trousse où il y a cent cinquante flèches environ, bien ordonnées, et un arc bandé pendant au bras ou en écharpe, et une rapière au côté. » Ils dansent, sous les yeux du voyageur, sans déposer leurs armes, et Belon s'empresse aussitôt de voir la *pyrrhique* dans cette danse d'hommes armés.

Les Vénitiens vivaient d'ordinaire en assez bons termes avec les

(1) L'étymologie du nom de Sfakia est incertaine. Cornelius semble y voir une autre forme ou une corruption du nom de *Psychium*, qui se trouve dans Ptolémée appliqué à un point situé à l'ouest de Port-Phœnix; mais de la comparaison de Ptolémée et du *Stadiasmus* il semble résulter que Psychion était hors du pays connu au moyen âge et de nos jours sous le nom de Sfakia. Peut-être ferait-on mieux de tirer ce nom du verbe *sphiggo*, serrer, étrangler. *Sphakia*, ce serait le pays des gorges resserrées, des défilés, et cette étymologie serait certes bien fondée sur la nature des lieux.

Sfakiotes, à la condition de les laisser tranquilles chez eux et de ne guère leur imposer qu'un hommage de pure forme et un tribut insignifiant. En temps de guerre, ils savaient utiliser leur humeur belliqueuse et leur amour du butin; ils en formaient des bataillons qui, encouragés par une haute paie, étaient employés avec succès contre les Turcs. Ils eurent beaucoup de peine à faire quitter aux Crétois l'arc, leur arme antique et familière, pour leur faire prendre l'arquebuse. Les succès que quelques Grecs obtinrent à la chasse en se servant d'armes à feu tentèrent les autres, qui en demandèrent à la seigneurie; des commissaires vénitiens envoyés dans l'île en 1586 pour en étudier la situation, et dont M. Pashley a publié le remarquable rapport, distribuèrent un certain nombre de fusils à ceux des sujets qu'ils croyaient fidèles. Pourtant l'usage de l'arc ne disparut point de sitôt; en 1596, un autre inspecteur vénitien, Foscarini, écrit en parlant des Sfakiotes : « Ils vont toujours avec l'arc sur les épaules et avec un carquois attaché au flanc, carquois plein de flèches, qu'ils excellent à lancer au but; beaucoup d'entre eux aussi sont d'excellens arquebusiers. » Soixante ans plus tard, dans les relations du siége de Candie, il est encore souvent question de blessures faites avec l'arc, et l'arsenal de cette ville contient, comme nous l'avons dit, des provisions de flèches qui remontent à cette époque.

Un des commissaires vénitiens de 1586 avait été très frappé du caractère et de l'attitude des Sfakiotes. « C'est, dit-il, une population plus courageuse que celle du reste de l'île. Ce qui lui donne cette supériorité, c'est, avec son tempérament et avec la nature du pays qu'elle habite, la conviction qu'elle a de descendre des Romains. Tout cela lui inspire je ne sais quoi de généreux dans ses actions que l'on ne trouve pas chez les autres Crétois. Les Sfakiotes dans le principe ne se soumirent pas, comme le reste de leurs concitoyens, au joug des cavaliers de Venise; soit que leur farouche bravoure ait arrêté les conquérans, soit que la stérilité de leur pays les ait rebutés, ils ne sont jamais tombés aux mains de cet ordre des seigneurs, si abhorré dans tout le duché... Certainement, n'était que le territoire de Sfakia n'est pas habité tout entier par des familles également jalouses de l'insolente gloire de désobéir, et que les Sfakiotes ne sont pas unis entre eux, il serait très difficile de les contenir. »

Les Sfakiotes, en dépit des démêlés qu'ils avaient souvent avec les Vénitiens, ayant peu à souffrir de la domination étrangère, semblent ne pas s'être joints aux autres indigènes pour appeler les Turcs, mais avoir au contraire, autant qu'il était en eux, résisté à la conquête musulmane. Dans les premières années de la guerre de Candie, les Sfakiotes firent sentir rudement leur valeur aux Turcs,

malgré l'offre que ceux-ci leur avaient faite du libre exercice de la religion chrétienne et du maintien de leurs franchises pour le cas où ils consentiraient à servir contre les Vénitiens. Les chefs sfakiotes Zymbi, Balsamo et Calamo, se distinguèrent en plusieurs rencontres. Les Sfakiotes n'en furent que plus respectés après le triomphe définitif du croissant. Pendant tout un siècle, les gouverneurs n'exigèrent d'eux d'autre tribut qu'une certaine quantité de glace qu'ils devaient, chaque année, apporter de leurs montagnes à Megalo-Kastro, à Retymo et à Khania, pour l'usage des pachas et de leurs maisons. Sfakia était censé faire partie de l'apanage de la *sultane-validé* ou sultane-mère, à qui les habitans de ce district envoyaient chaque année quelques présens. On se contentait de cette marque de sujétion, et l'on ne réclamait point des Sfakiotes l'impôt appelé *haratch* ou capitation, que payaient tous les autres raïas de l'île; ils eussent été gens à mal prendre la chose et à répondre à cette demande par des coups de fusil.

Ce qui entretenait chez les Sfakiotes des habitudes belliqueuses, et ce qui empêchait leurs armes de se rouiller pendant qu'ils étaient en paix avec le Turc, c'étaient les haines héréditaires qui divisaient chez eux les familles et les villages, c'étaient les guerres civiles qui trop souvent désolaient leurs vallées. Comme presque tous les montagnards, comme les Maïnotes et les Monténégrins, les Sfakiotes poussaient au dernier point la superstition et le fanatisme de la *vendetta*. Le rapport de l'un des commissaires vénitiens, Foscarini, signale parmi eux un usage qui se retrouve en Corse : un homme avait-il été frappé par son ennemi, son plus proche parent jurait de ne pas changer de linge, de ne point se séparer de la chemise ensanglantée du mort, que l'on n'eût vengé son trépas en frappant son assassin ou quelqu'un de sa famille. C'était quelquefois au bout de quarante ou cinquante ans que se payait cette dette de vengeance. Peu d'hommes à Sfakia, disent encore les vieillards, mouraient autrefois de mort naturelle; « c'étaient là nos coutumes, » ajoutent-ils, non sans regretter secrètement l'ancienne énergie. Des querelles qui s'engageaient souvent sous le plus léger prétexte faisaient sortir de la ceinture couteaux et pistolets; celui qui succombait avait-il beaucoup de parens, il ne restait guère au meurtrier d'autre chance de salut que de s'enfuir et de quitter l'île, et c'est le parti qu'il s'empressait presque toujours de prendre. La famille de la victime se portait aussitôt à la maison de l'assassin, la brûlait et s'emparait de tous ses biens. Le canton d'Anopolis était divisé en deux groupes ennemis, à la tête desquels se trouvaient les deux hameaux de Gyro et de Kampi, et qui échangeaient souvent des balles. De même les gens de Kallikrati et d'Askyfo étaient presque toujours en guerre avec ceux de Nipros et d'Asfento. Quand un Sfakiote ne

trouvait pas à brûler sa poudre dans ces querelles de famille et de voisinage, il faisait quelque expédition nocturne dans les campagnes voisines des Monts-Blancs, il allait enlever des femmes, de l'argent ou des troupeaux. Pour se soustraire à ces déprédations, il arrivait souvent que des chrétiens ou des mahométans du bas pays concluaient une sorte de traité avec les plus redoutés des chefs sfakiotes; ils leur donnaient, à titre de prime d'assurance contre le brigandage, un mouton par dix que comptait le troupeau, et, ce tribut une fois payé, le Sfakiote se chargeait de veiller lui-même sur les biens de ceux qu'il appelait désormais avec orgueil ses sujets, ses *raïas;* un châtiment terrible attendait quiconque eût osé leur dérober un agneau.

Malheureusement pour les Sfakiotes, qui ne s'étaient jamais sentis plus aguerris et plus fiers que dans le courant du siècle dernier, ils furent entraînés dans la désastreuse insurrection de 1770. Cette entreprise, provoquée par l'inquiète ambition de l'impératrice Catherine, pompeusement annoncée à l'Occident et brillamment commencée, ne devait aboutir, grâce à la sotte présomption d'Alexis Orlof, qu'à d'humilians échecs et à une lamentable effusion de sang chrétien. La révolte fut décidée et conduite dans l'île de Crète par un certain maître Jean (*daskalos Iannis*), dont le nom et le souvenir se sont conservés dans un chant populaire que j'écrivis à Sfakia même sous la dictée des vieilles femmes. Maître Jean devait sans doute le titre que lui donne la tradition à quelque supériorité intellectuelle qu'il aurait acquise je ne sais où; peut-être avait-il, dans sa jeunesse, voyagé hors de l'île. Quoi qu'il en soit, c'était le plus riche propriétaire de Sfakia; il semble avoir eu une tête politique, capable de former de vastes plans ou du moins de les comprendre et d'en poursuivre l'exécution avec patience et résolution. Il voulait, comme dit le poème populaire qui perpétue sa mémoire, rétablir la nationalité hellénique, *tin Romiosynin :*

A chaque Pâques, à chaque fête de Noël, il mettait son chapeau — et il disait au *protopappas :* « J'amènerai le Russe. » — « Maître Jean de Sfakia, silence! Il ne nous convient pas de parler ainsi. — Si le sultan vous entendait, il nous enverrait des Turcs. » — « Qu'il envoie son armée, et toute sa flotte! — Sfakia a des hommes de cœur, de vrais pallikares; — qu'il envoie son armée avec tous ses étendards! — Sfakia a des hommes de cœur, aussi nombreux que les ramiers de ses bois. »

Aussi, dès que l'apparition de la flotte russe et les premiers succès de l'insurrection de Morée furent connus en Crète, maître Jean souleva Sfakia. Il était en relations, depuis plusieurs années déjà, avec Benaki, le primat messénien, et avec les chefs maïnotes; des armes et des munitions avaient été amassées de longue main. Les

Sfakiotes réussirent d'abord; ils se répandirent dans la plaine, pillèrent beaucoup, tuèrent un certain nombre de Turcs, et réduisirent les autres à s'enfermer dans les places fortes. Ce fut alors que maître Jean fit un voyage à Paros pour se concerter avec Orlof, et lui demander une coopération active, une attaque sur l'une des forteresses de l'île. Orlof, qui avait l'ambition d'un grand rôle, mais qui n'en avait pas le génie, ne sut rien comprendre, et ne voulut rien faire; il attendit, et pendant qu'il se donnait de grands airs et qu'il tranchait du souverain, la Morée fut reconquise à l'aide de la soldatesque albanaise. La partie était perdue; partout en Crète les raïas étaient restés tranquilles : Sfakia seul était en armes. Les pachas rassemblèrent des troupes et marchèrent avec des forces imposantes contre les Sfakiotes. Ceux-ci étaient divisés; les uns voulaient se soumettre, les autres résister; pendant qu'on discutait, les Turcs franchirent les défilés, ravagèrent et incendièrent les villages d'Askyfo et d'Anopolis, et ne se retirèrent qu'en emmenant de nombreux prisonniers et un riche butin. Maître Jean n'avait cessé de conduire la résistance; mais, mal secondé, il fut partout battu et repoussé, son frère même tomba aux mains des Turcs. Ceux-ci, malgré leur succès, ne regardaient point la rébellion comme supprimée tant qu'ils n'en auraient point le chef entre les mains. De Megalo-Kastro, le pacha fit porter à maître Jean des paroles de pardon et de réconciliation, en l'engageant à venir le trouver pour faire sa paix et rentrer en grâce. Pour mieux assurer l'effet de ces promesses trompeuses, on força par des menaces de mort le frère du chef à lui écrire une lettre où il se portait garant de la bonne foi du pacha et pressait maître Jean de céder. Tout en se conformant aux ordres de celui dont un signe pouvait faire tomber sa tête, le rusé Sfakiote trouva moyen de donner un avertissement à son frère. Au bas de sa missive, il écrivit trois fois la lettre μ, dans un endroit où, sans frapper les yeux, elle pouvait, avec un peu d'attention, être aisément distinguée. Cette lettre signifiait dans sa pensée μὴ (ἔρθῃς), μή, μή, « ne viens pas, ne viens pas, ne viens pas. » Il espérait que son frère comprendrait ce langage, resterait dans la montagne, et se déroberait à la mort qui l'attendait; mais celui-ci, las du rôle qu'il jouait et des maux qu'il attirait sur son pays, conseillé d'ailleurs par de faux amis vendus au pacha, n'examina point la dépêche, s'empressa d'accepter ce qu'on lui proposait, et donna tête baissée dans le piége. On l'accueillit d'abord avec beaucoup d'amitié et d'honneurs; puis, dès qu'on fut sûr de le bien tenir, on changea de ton : il fut pendu à Candie comme brigand, et l'île entière retomba sous un joug plus dur que jamais. Les Sfakiotes furent pour la première fois soumis au *haratch*, humiliation qu'ils ressentirent vivement et dont ils jurèrent de se venger dès que l'oc-

casion serait favorable (1). Quelques-uns des plus hardis et des plus braves se joignirent à ce Lambro dont les aventureux exploits ont frappé l'imagination de Byron. C'est à Lambro, tel que le lui représentaient les récits qu'il aimait à écouter pendant son voyage en Orient, que Byron a emprunté quelques-uns des traits dont il peint son *Corsaire*, et il l'a mis lui-même en scène dans les deux plus beaux chants de son *Don Juan*, dans l'épisode d'Haydée. D'autres Crétois préférèrent chercher un asile dans le pays même d'où était parti le signal de l'insurrection. Établis à Odessa, dans cette cité nouvelle dont la Russie doit à un Français, le duc de Richelieu, l'essor brillant et la prospérité rapide, ils s'enrichirent par le commerce, et quand l'hétairie vint à s'organiser, ils entrèrent avec ardeur dans le mouvement. Grâce aux relations qu'ils avaient conservées avec leurs compatriotes, ils les avertirent de se tenir prêts, et préparèrent le soulèvement dont Sfakia donna le signal en juillet 1821. Parmi les plus opulens de ces Crétois établis en Russie, parmi ceux qui se dévouèrent le plus passionnément et de leur bourse et de leur personne à la délivrance de leur pays, se trouvait la famille Kalergi, qui, au XIIIe siècle, était déjà la première de l'île. En 1299, un Kalergi, après avoir balancé pendant dix-huit ans la fortune de Venise, traitait d'égal à égal avec la république, et recevait pour lui et ses descendans le titre et les priviléges de noble vénitien.

II.

On ne peut entreprendre de retracer ici les événemens militaires dont la Crète a été le théâtre pendant ces luttes de l'indépendance, qui ont duré environ neuf ans : ils sont racontés dans toutes les histoires générales de cette guerre, et d'ailleurs n'y aurait-il pas quelque monotonie dans le récit assez peu varié de ces combats où le courage déployé de part et d'autre éloigne tout résultat décisif, de ces entreprises hardies qui finissent toujours par échouer faute d'unité dans le commandement, faute aussi d'approvisionnemens réguliers et d'artillerie de siége? En Crète comme dans la Grèce continentale, ce furent les mêmes alternatives de succès et de revers, des débuts brillans qui ne tenaient pas leurs promesses, des coups de main heureux que rendaient stériles l'insuffisance des

(1) Ces détails sur un personnage dont le nom n'est mentionné dans aucune histoire publiée en Occident m'ont été donnés, dans le pays même, par la tradition populaire et les chants qui la conservent, puis confirmés à Athènes par un des Crétois qui connaissaient le mieux l'histoire moderne de leur île, M. Antoniadis, un courageux combattant de la guerre de l'indépendance et le rédacteur, pendant de longues années, de l'un des journaux les plus estimés qui se soient publiés à Athènes, l'*Athina*.

moyens d'attaque et les rivalités des chefs chrétiens. Pourtant, en 1823, les musulmans ne tenaient plus la campagne et s'étaient d'un bout à l'autre de l'île renfermés dans les forteresses. L'une d'entre elles, Kissamo-Kasteli, avait capitulé après qu'eurent péri, par la famine et par la peste, presque tous les Turcs qui s'y étaient réfugiés avec leurs familles. Déjà même la garnison de Megalo-Kastro parlait de se rendre, et les Grecs étaient sur le point de se trouver ainsi maîtres de la plus forte place de l'île; Khania et Retymo auraient sans doute bientôt suivi cet exemple, et la Crète eût été tout entière aux mains des chrétiens. Le sultan semblait hors d'état de continuer la lutte; les Russes le menaçaient sur le Danube, et en Grèce ses armées, mal commandées et mal nourries, harcelées par les klephtes, poursuivies par la peste et les fièvres à travers les déserts qu'elles faisaient devant elles et qui les dévoraient, fondaient et disparaissaient l'une après l'autre, comme des boules de neige lancées dans une fournaise ardente. Les chrétiens n'y gagnèrent rien. Le sultan, à bout de forces, appela à son aide et se substitua son puissant vassal le pacha d'Égypte. Méhémet-Ali saisit avec empressement l'occasion que lui offrait la fortune d'essayer son armée, d'aguerrir ses officiers et ses soldats, et surtout de se poser aux yeux de tout l'Orient, en cette heure critique, comme le seul défenseur efficace et le véritable champion de l'islam. Un lieutenant d'Ibrahim-Pacha débarqua donc en Crète avec une flotte qui portait plusieurs régimens égyptiens, soumis à une discipline sévère et dressés par des instructeurs européens. Les places furent débloquées, et les Sfakiotes rejetés dans leurs montagnes, où les suivit une partie de la population de l'île. L'ennemi ne put pénétrer dans la vallée d'Haghia-Roumeli; mais les familles qui s'y étaient réfugiées manquaient de vivres et souffraient de la disette. Beaucoup de Crétois s'expatrièrent, les autres se soumirent. Quelques tentatives faites pour rallumer la guerre en 1825 et 1826, pendant que les meilleures troupes d'Ibrahim étaient occupées en Morée, n'eurent qu'un succès momentané. La Crète était donc à peu près tranquille quand, malgré les efforts et les sacrifices des chrétiens, malgré la supériorité qu'ils avaient conquise et qu'ils avaient gardée tant que les Turcs avaient été abandonnés à leurs propres forces, le protocole de Londres du 2 février 1830 et les traités qui en furent la conséquence laissèrent l'île en dehors du nouveau royaume qu'ils constituaient et la rendirent ainsi à la domination ottomane.

Nulle part plus de sang n'avait coulé, nulle part la lutte n'avait été plus acharnée, plus cruelle, plus implacable qu'en Crète. C'est ce qui me frappait dans les récits auxquels je provoquais mes hôtes ou les paysans que je rencontrais dans les sentiers de la montagne, et qui cheminaient à côté de moi, tout surpris de voir un étranger

comprendre leur langue et s'intéresser à leurs ressentimens, à leurs luttes, à leurs souffrances. Dans les villages de la Riza, on se souvient d'avoir, en 1821, après que les musulmans eurent été mis en déroute dans le défilé de Krapi, chassé sur les montagnes, « comme des chèvres sauvages, » les pauvres fuyards qui s'étaient jetés de côté et d'autre dans les taillis, et qui, ne marchant que la nuit, cherchaient à gagner Retymo. Quelques-uns, domptés par la faim et par la soif, plus fortes que la peur, finissaient par entrer dans un village, et, se jetant aux pieds du premier Grec qu'ils rencontraient, lui demandaient la vie et une goutte d'eau. On croira peut-être que la pitié prenait le vainqueur en voyant à ses genoux son ennemi désarmé et à demi mort. C'est mal connaître les Sfakiotes et tout ce qu'avaient amassé de haine et de colère dans le cœur des chrétiens de l'île les atrocités dont ils avaient été les victimes depuis deux siècles. Le chrétien, s'il avait à sa ceinture un pistolet, reculait d'un pas en se dégageant de ces mains tremblantes qui voulaient s'attacher à lui, répondait aux prières par quelque sarcasme, cassait la tête au malheureux, et abandonnait son corps aux vautours. Quelques jours après la bataille, me racontait-on, un Turc entra vers midi dans un village sfakiote. Il était épuisé de fatigue et de besoin, mais encore armé. C'était vers midi, et tous les hommes étaient aux champs. Les femmes, qui se trouvaient seules à la maison, firent bon accueil au fugitif, parurent touchées de sa misère, lui apportèrent à boire et à manger, et promirent de lui sauver la vie. Reconnaissant et un peu rassuré, il céda au sommeil et s'endormit sur un tapis. Dès qu'elles le virent privé de sentiment et immobile, après lui avoir enlevé doucement ses armes, elles le tuèrent à coups de hache.

Les femmes mêmes, les Grecs ne craignent point de l'avouer, n'étaient pas épargnées. Au moins pendant la première année de la lutte, avant que les deux partis, voyant leurs succès se balancer et la guerre se perpétuer, n'eussent eu l'idée de prendre des gages et de conserver leurs prisonniers pour les échanger, les chrétiens mettaient à mort sur-le-champ toutes les musulmanes qui leur tombaient entre les mains. Chose singulière, en versant tout ce sang innocent, c'est un devoir religieux qu'ils prétendaient accomplir! S'ils agissaient ainsi, me répétaient plusieurs d'entre eux, c'était, comme autrefois les Israélites, pour épargner des tentations et des chutes aux soldats de la bonne cause (1). Il leur semblait commettre un

(1) Les choses s'étaient passées de même quand, au xe siècle, les troupes byzantines reconquirent la Crète sur les Arabes et en reprirent la capitale. Il y eut à Candie un massacre général des habitans, sans distinction d'âge ni de sexe, et le poète chrétien Theodosius Diaconus, qui nous raconte ces événemens, loue l'empereur d'avoir ordonné ce massacre et d'avoir empêché ainsi les vainqueurs d'user, à l'égard des femmes, des

moindre péché en égorgeant de sang-froid leurs captives qu'en se laissant séduire par des lèvres et des yeux que n'avait point touchés l'eau du baptême. On éprouve une vive surprise, mêlée de quelque humiliation, à retrouver ainsi tout près de nous, dans notre siècle et chez un peuple chrétien, puissans encore et meurtriers, des préjugés aussi barbares, tout semblables à ceux qui, il y a près de deux mille ans, arrachaient à la grande âme de Lucrèce ce cri de douloureuse indignation :

Tantum relligio potuit suadere malorum!

Tout odieux et révoltant que nous en paraisse l'effet, ils étaient sincères, on n'en saurait douter, ces étranges scrupules de conscience qui firent tant de victimes. Un autre fait, qu'on nous attesta de divers côtés, prouve encore quelle forte prise avait le sentiment religieux sur ces vives imaginations dirigées et excitées par un clergé ignorant et fanatique. Quand s'engagea la guerre sainte, la plupart des chrétiens firent vœu de ne point approcher de leurs femmes que la lutte ne fût terminée, que les Turcs ne fussent chassés de l'île. Par ce sacrifice, par cette renonciation volontaire à des droits qu'ils tenaient de la main même du prêtre, ils pensaient se rendre propice le Dieu des armées et l'intéresser davantage à combattre pour eux. Presque tous tinrent leur serment, assure-t-on, pendant les quelques mois d'été et d'automne que dura la première campagne. L'hiver vint sans que des résultats décisifs eussent été atteints; alors seulement, quand il fut bien certain que les hostilités se prolongeraient et dureraient peut-être encore des années, Sfakiotes et Séliniotes, ramenés et retenus à leurs villages par le mauvais temps, oublièrent l'un après l'autre leur résolution; mais aussi longtemps que les Grecs restèrent fidèles à leur vœu, la contrainte qu'ils s'imposaient, venant s'ajouter à cette soif de vengeance qui les dévorait, ne dut pas peu contribuer à passionner la lutte dès le début, à la rendre plus meurtrière et plus implacable qu'elle ne l'était ailleurs. Exaltés par l'abstinence même, fermant leur âme à toute tendresse, transportés par la voix de leurs prêtres, qui eux aussi avaient pris le fusil et marchaient au premier rang, ces farouches croisés n'étaient point apaisés et désarmés par la victoire; pour calmer la fièvre de leur sang et détendre leurs nerfs surexcités, il leur fallait, après les émotions du combat, le délire et les emportemens du massacre (1).

droits de la guerre. « Autrement, dit-il, l'auguste sacrement du baptême aurait été profané par le contact de filles non baptisées, et toute ton armée eût été souillée. »

(1) J'ai eu l'occasion d'observer chez les brigands de la Roumélie des croyances analogues à celles qui avaient inspiré aux Sfakiotes leur vœu d'abstinence. J'étais en Grèce en 1855 et 1856, quand le brigandage prit, à la suite des insurrections manquées

Dans les récits que me faisaient volontiers de ces coups de main et de ces rencontres tant d'acteurs survivans, je remarquai bien des traits d'un caractère tout antique, et qui, sous leur forme originale et naïve, me rappelaient à chaque instant Homère et Hérodote, la guerre de Troie et la guerre médique. C'était par exemple la manière dont on parlait des chefs, les qualités par lesquelles ils se recommandaient, et dont le souvenir est resté vivant dans la tradition populaire. L'un se faisait reconnaître de loin à sa haute stature et dépassait de toute la tête ceux qui combattaient sous ses ordres; tel autre, chasseur renommé, était plus rapide à la course que tous les montagnards de Sfakia, et la chanson célébrait l'agilité de ce nouvel Achille *aux pieds légers;* un troisième se distinguait par la sonorité de sa voix claire et perçante, qui retentissait au loin dans la montagne pour presser la marche des traînards, et qui, sur le champ de bataille, dominait le bruit de la mousqueterie. Ainsi, devant Troie, « Stentor, au grand cœur et à la voix d'airain, criait à lui seul aussi haut que cinquante hommes réunis. » Dans ces luttes quotidiennes entre gens qui se connaissaient tous et parlaient la même langue, entre habitans du même district et souvent du même village, se croisaient, quand on se retrouvait en présence les armes à la main, des apostrophes et des défis semblables à ceux qu'échangent les héros d'Homère. C'est, le jour où il devait tomber frappé par une balle chrétienne, un chef musulman, Ali-Ghlemedi, qui, voyant les Grecs s'enfuir devant lui, les interpelle ainsi : « Arrêtez-vous donc! Lâches, où fuyez-vous? Arrêtez-vous, que je vous montre comment combattent les hommes de cœur! » C'est le capitaine grec Anagnostis qui lui répond, en termes que la tradition a conservés parce qu'ils contenaient, comme les dernières paroles de Patrocle mourant, une prédiction bientôt réalisée : « Tu es sorti aujourd'hui, Ali-Aga, pour combattre; j'espère pourtant de Dieu qu'il ne te laissera pas rentrer chez toi, que ta mère ne te reverra point vivant, et que le jour d'aujourd'hui sera ton dernier jour. » Un autre chef chrétien, Antoine Melidoni, avait, dans la première année de la guerre, fait de tels prodiges d'énergie et d'activité que le pacha de

d'Épire et de Thessalie, un tel développement que la France et l'Angleterre songèrent un moment à se substituer au gouvernement grec et à occuper tout le royaume. Il n'était pas d'atrocités devant lesquelles reculassent Davelis et sa bande; mais il était à peu près sans exemple qu'ils abusassent des jeunes filles et des femmes qui tombaient entre leurs mains. Si on refusait de les racheter au prix qu'avait fixé le chef, les misérables les faisaient périr, quelquefois dans d'affreux tourmens, mais jamais ils ne les déshonoraient. Ils étaient convaincus, me disaient les soldats chargés de les poursuivre et dont quelques-uns avaient fait jadis le même métier, que tout brigand qui aurait fait violence à une femme serait infailliblement tué à la première rencontre. Les exemples ne manquaient pas pour prouver que ce n'était point là une superstition vaine, et que le châtiment suivait de près la faute.

Megalo-Kastro, émerveillé de tant de valeur et de succès, sollicita de Melidoni la permission de le voir. « Dans quelques jours, répondit le Crétois comme aurait pu le faire un Spartiate du vieux temps, tu seras prisonnier dans ma tente, et tu auras le loisir de me contempler. » Ce ne fut pas une vaine bravade; bientôt après le pacha devint captif des Grecs. Les exploits de Melidoni lui portèrent malheur; il périt avant la fin de cette première année, victime de la jalousie que ses triomphes avaient inspirée au farouche capitaine Roussos, le chef des Sfakiotes. Antoine Melidoni était d'un village situé au pied du mont Ida. Après avoir essayé vainement de se défaire de son rival en l'envoyant combattre des forces très supérieures, Roussos, furieux de le voir grandir dans l'opinion des chrétiens à chaque nouvelle rencontre, convia le montagnard à un festin; celui-ci accepta sans défiance. Insulté par le chef sfakiote, accusé d'ambition et de sourdes menées, Melidoni se justifia en quelques paroles pleines de noblesse adressées aux soldats, et se retira au milieu des acclamations des Sfakiotes eux-mêmes, qui lui promettaient solennellement de combattre et de mourir pour lui. La colère et la haine de Roussos, abandonné des siens, ne connurent plus de bornes; il feignit de vouloir une réconciliation, et dans l'entrevue il fendit la tête à Melidoni. Ne reconnaît-on pas là ces violentes jalousies, ces vanités passionnées qui éclatèrent sur la flotte et dans l'armée des Grecs avant les batailles de Salamine et de Platée, et qui faillirent si souvent rompre le concert et livrer la Grèce à l'ennemi?

Un trait curieux, propre, si je ne me trompe, à la Crète, et qu'on ne retrouverait point sur le continent grec, ce fut le rôle que jouèrent dans la guerre de l'indépendance certaines familles converties en apparence, depuis la conquête, au mahométisme, mais restées en secret fidèles de cœur et de pensée à la religion de leurs pères. Aussitôt que parut se présenter l'occasion longtemps attendue d'abattre le croissant et d'affranchir la Crète, elles s'empressèrent d'abjurer une dissimulation qui leur pesait, de revenir publiquement au christianisme, et de verser leur sang pour cette foi qu'elles se reprochaient d'avoir pu renier un moment même du bout des lèvres. La plus célèbre de ces familles dans le souvenir et la reconnaissance des Crétois, c'est celle des Kurmulides, maintenant dépouillée et presque détruite. C'était une riche et vieille maison de nobles ou d'*archontes*, comme on dit dans les îles, qui avait sa demeure patrimoniale à Kusé, dans la fertile plaine de la Messara, dont elle possédait la plus grande partie. Les chefs du clan, peu de temps après la prise de Candie, avaient feint d'embrasser l'islamisme; mais en cachette ils continuèrent à baptiser leurs enfans et à leur donner des noms chrétiens. Quand les rites du baptême avaient été

mystérieusement accomplis par quelque prêtre dévoué à la famille, l'enfant était circoncis par l'iman, et recevait un nom musulman, Ibrahim, Hussein ou quelque autre, le seul par lequel il fût connu et qu'il portât publiquement. Cette opulente famille, tout le monde l'atteste, ne manquait jamais d'employer le crédit dont elle jouissait auprès du pacha et l'influence qu'elle exerçait dans le district à protéger, du mieux qu'elle pouvait, les pauvres raïas, et à les défendre contre les vexations et les avanies qui les menaçaient sans cesse. Parfois cependant l'inquiétude prenait les Kurmulides, lorsqu'ils songeaient à l'autre vie et au châtiment qui les y attendait peut-être en retour de leur apparente apostasie (1). Sous l'empire de ces craintes, un d'entre eux se décida, vers le commencement du siècle, à faire un pèlerinage au saint sépulcre, et à demander au patriarche si un chrétien sincère, qui professait extérieurement l'islamisme, avait quelque chance d'être sauvé. Le patriarche répondit sans hésitation qu'un chrétien qui cachait sa foi et qui rendait de publics hommages aux faux prophètes des infidèles devait renoncer à tout espoir de salut. Sur cette réponse, le vieillard prit aussitôt sa résolution, qu'à son retour il fit adopter à la plus grande partie des membres de sa famille. Trente Kurmulides résolurent d'aller ensemble trouver le pacha à Megalo-Kastro, pour déclarer devant lui qu'ils étaient chrétiens, et pour subir la mort ignominieuse qui ne pourrait manquer de suivre cet aveu. Quand ils furent entrés en ville, par respect pour l'archevêque, ils se présentèrent chez lui avant de se montrer au pacha, et lui firent part de leurs intentions. Le métropolitain, on le comprendra aisément, ne vit pas la chose sous le même jour que le patriarche de Jérusalem, et combattit vivement leur projet. Il n'eut pas de peine à leur prouver que ce n'était pas eux seulement qu'ils condamnaient ainsi au martyre, et que leur mort entraînerait fatalement celle de beaucoup d'autres chrétiens qui n'étaient nullement préparés à ces extrémités. On sévirait contre tous les prêtres qui avaient consenti à les marier et à baptiser leurs enfans, contre les évêques qui, à différentes époques, avaient accordé les dispenses nécessaires pour la célébration de pareils mariages; les soupçons s'égareraient même sur beaucoup de personnes qui n'étaient point dans le secret, et la démarche des Kurmulides aurait pour conséquence inévitable de faire couler des flots de sang chrétien. L'archevêque termina en les assurant que sa pensée différait complétement de celle du pa-

(1) C'est un voyageur anglais, M. Pashley, qui a recueilli quelques-uns de ces détails; il les tenait de celui qui, après la guerre, était resté le chef de la famille, Iannis Kurmulis, qu'il connut en 1833, exilé à Nauplie. Ce personnage, dont le nom se trouve aussi dans les chansons populaires de la Crète, s'appelait avant la révolution Ibrahim-Aga.

triarche; il ne doutait point, leur dit-il à plusieurs reprises, qu'ils ne pussent aller au ciel après s'être extérieurement conformés, dans leur vie et dans leur mort, aux exigences de la loi musulmane. — Ce ne fut pas sans peine qu'ils se laissèrent convaincre, et qu'ils se décidèrent à quitter la ville sans avoir fait au pacha la déclaration projetée.

Un des membres les plus remarquables de cette famille fut Hussein-Aga, qui s'était déjà signalé avant la révolution par le rôle brillant qu'il avait joué dans plusieurs des guerres où la Porte se trouva engagée vers le commencement du siècle. Dans la première période de l'insurrection, il se distingua sous son nom chrétien de capitaine Michali Kurmulis. C'était l'*archegos* ou chef grec de toute la province de Megalo-Kastro, et il mourut à Hydra en 1824. Sa place fut prise par son fils, Riswan-Aga, redevenu le capitaine Démétrios, qui fut tué à Athènes. Son frère, Mustapha-Aga (le capitaine Manolis), succomba un peu plus tard à Mokho en Crète. De soixante-quatre hommes que comptait la famille en 1821, deux seulement ont survécu à cette lutte meurtrière. On raconte qu'en 1824 trois Kurmulides furent exécutés sous les murs de Retymo par l'ordre du général turc Mustafa-Bey. On leur avait offert de racheter par l'apostasie leur propre vie et la liberté de leurs femmes et de leurs enfans, faits prisonniers en même temps qu'eux; mais, devant le pacha comme sur le lieu même du supplice et sous le tranchant du glaive, ils avaient rejeté cette offre avec indignation. Pendant trois nuits après l'exécution, l'évêque de Retymo se rendit au lieu où ils avaient été frappés et où leurs restes gisaient encore abandonnés sans sépulture; chaque fois il vit une flamme, sans doute allumée par Dieu même, descendre et se poser, brillante auréole, sur les corps des saints martyrs. Instruits de ce miracle, les chrétiens enlevèrent et se partagèrent comme des reliques les vêtemens ensanglantés des trois victimes. De précieux avantages étaient attachés à la possession de ces dépouilles enviées : tombait-on malade, on n'avait qu'à faire brûler dans sa chambre, auprès de son lit, une parcelle de ces tissus sacrés, et l'on revenait aussitôt à la santé.

On le voit, dans cette lutte inégale et opiniâtre que les chrétiens soutinrent pendant plusieurs années contre un ennemi supérieur en nombre et qui se renouvelait sans cesse, ce fut pour eux un efficace et puissant soutien que cet enthousiasme religieux, d'autant plus ardent qu'il discutait et qu'il raisonnait moins. C'était encore une force que ces superstitions mêmes dont la naïveté nous fait presque sourire : elles donnaient à ceux qui combattaient et qui mouraient pour la foi la ferme assurance que le Dieu qu'ils invoquaient

les entendait et ne les abandonnerait point; elles lui montraient, dans ces vertus miraculeuses et salutaires conférées au dernier vêtement des martyrs, un signe visible de la protection divine, un gage certain d'une prochaine et triomphante délivrance. A ce sentiment de chrétienne confiance venait s'en ajouter un autre qui se confondait presque avec lui : en dépit de tant de siècles d'oppression et de misère, le Grec n'avait jamais cessé d'avoir foi en l'avenir de sa race, et d'espérer secrètement qu'un jour ou l'autre sonnerait pour lui l'heure de la résurrection et des revanches. Les événemens de la guerre, par quelque douloureuse déception qu'elle se fût terminée, avaient pourtant, dans l'ensemble, été de nature à relever le moral des Grecs crétois, à leur donner conscience de leur force, à leur faire bien augurer du lendemain. Poursuivie des deux parts avec un acharnement farouche dont nous avons essayé de donner une idée, cette guerre de neuf ans laissait l'île ruinée, appauvrie, dépeuplée; la peste, l'incendie, le trafic des marchands d'esclaves, avaient aidé le glaive à vider cités et villages et à enlever les bras à la culture. D'immenses étendues de terre, couvertes jadis de riches moissons, restaient en friche. Là où s'offraient autrefois à l'admiration du voyageur de belles plantations d'oliviers, on ne voyait plus que des troncs noircis par la flamme, qu'un sol jonché de cendres et de rameaux flétris. Il semblait que le plus impitoyable de tous les fléaux, la famine, dût se charger de perpétuer les maux de la guerre et d'enlever à l'île le peu d'habitans qui lui restaient. Le voyageur français Olivier, en 1795, évaluait la population de l'île, d'après des renseignemens qui paraissent dignes de confiance, à 240,000 âmes, à peu près également partagées entre les deux religions. En 1834 au contraire, M. Pashley, s'appuyant sur une sorte d'enquête instituée et poursuivie par lui avec un soin minutieux pendant son séjour dans l'île, y trouvait environ 129,000 habitans; sur ce nombre, 40,000 au plus étaient musulmans.

Ainsi, malgré tout ce qu'avaient enduré les chrétiens, la proportion numérique était changée à leur avantage, et, au terme de cette lutte d'où ils semblaient sortir vaincus, ils formaient les deux tiers de la population totale de la Crète. C'est que, tenant la campagne, ils avaient après tout moins souffert que les musulmans, enfermés dans les places, où les maladies et la disette avaient fait d'affreux ravages. C'est surtout que, plus sobres, plus actifs, plus laborieux, plus âpres à l'épargne, plus fidèles au vœu du mariage, ils étaient bien plus capables de réparer leurs pertes, de remplacer en peu de temps les générations détruites par la guerre, et de réveiller au sein de la terre sa fécondité endormie. Ils avaient d'ailleurs bon courage; ils étaient fiers d'eux-mêmes, et les victoires de

la veille leur répondaient des progrès du lendemain ; tant que l'île avait été livrée à elle-même et que les Grecs crétois n'avaient eu en face d'eux, comme en un champ clos, que les Turcs indigènes, les Grecs n'avaient-ils pas pris sur leurs adversaires une supériorité marquée? N'avait-il pas fallu, pour reconquérir l'île déjà presque affranchie de ses oppresseurs, que le pacha d'Égypte, dont la puissance était alors irrésistible, intervînt avec une armée nombreuse et disciplinée? L'Europe avait bien paru abandonner la Crète, elle avait pu même la remettre aux mains de la Porte; mais ce n'avait pas été sans stipuler en sa faveur certaines conditions qu'elle tiendrait sans doute à faire observer. On n'était plus au temps où le pacha de La Canée faisait impunément, comme en 1765, abattre et fouler aux pieds le pavillon d'une grande nation européenne, pendant que le consul lui-même était traîné devant lui et traité par son ordre avec le dernier mépris. Tout était bien changé : de brillantes escadres promenaient dans les mers du Levant le drapeau des puissances qui avaient détruit à Navarin la flotte égyptienne et forcé la Turquie à reconnaître le royaume de Grèce. Désormais, partout où ces puissances auraient un agent, les raïas se sentiraient protégés, les Turcs surveillés et contenus. Dans la capitale le sultan et ses vizirs, dans les provinces les pachas, caïmacams et mudirs trouveraient toujours en tiers, entre eux et les raïas, ici les ambassadeurs, là les consuls.

Cette situation, les Grecs, avec leur vif esprit et leur subtile pénétration, en avaient saisi tout d'abord les avantages, et les Turcs eux-mêmes, quoiqu'ils eussent l'intelligence plus lente et qu'ils fussent moins au courant des choses de l'Occident, soupçonnaient confusément que l'ancien régime ne pouvait se recommencer, que les pays mêmes qui leur faisaient retour, ils ne les possédaient plus au même titre qu'avant l'insurrection. Les Turcs crétois surtout étaient profondément découragés; ils se souvenaient des rudes échecs que leur avaient infligés leurs compatriotes; ils se voyaient diminués de nombre, appauvris, affaiblis de tout point. De beaucoup de familles, il ne restait que des enfans ou des vieillards : pendant tout le temps que les musulmans avaient passé captifs dans les places fortes, leurs domaines étaient restés incultes; quand la fin de la lutte leur permit de rentrer chez eux, ils trouvèrent leurs champs couverts de broussailles et leurs oliviers arrachés. L'argent et les bras leur manquaient également pour remettre ces terres en valeur; beaucoup d'entre eux s'empressèrent alors de les céder à vil prix, pour un peu d'argent comptant, à ceux des chrétiens qui se trouvaient avoir quelque petit capital disponible. Quant à forcer les raïas, comme on l'avait souvent fait autrefois, à travailler sans salaire pour le compte

des agas et des beys, quant à les dominer par la violence et l'intimidation, il n'y fallait plus songer. Les troupes égyptiennes, qui avaient conservé la Crète à l'islam, continuaient à l'occuper, et en 1830 l'accord des puissances alliées, bientôt consacré par un firman de la Porte, réunissait la Crète à la vice-royauté de Méhémet-Ali. L'Europe avait adopté cette combinaison, parce qu'elle savait le gouvernement égyptien plus fort et plus habile, plus capable de se faire obéir que le gouvernement turc, et le sultan n'avait pu refuser un aussi faible dédommagement au généreux vassal qui avait sacrifié pour lui tant d'argent et tant d'hommes, qui pour lui avait enseveli dans les eaux du golfe de Navarin la plus belle flotte qui depuis longtemps eût fait flotter au vent la bannière ottomane. L'administration égyptienne se montra en Crète ce qu'elle était sur les bords du Nil, ce qu'elle fut en Syrie, âpre, impitoyable, sans entrailles, avide de gain, mais souvent intelligente, toujours ferme, très décidée à tout faire plier sous sa dure volonté, par intérêt enfin dégagée de tout fanatisme et suffisamment impartiale entre les musulmans et les chrétiens. D'ailleurs il était plus facile à ceux qui gouvernaient la Crète au nom de Méhémet-Ali de ramener les chrétiens que de s'attacher les musulmans. Ceux des Turcs qui avaient survécu à la guerre ne se courbaient qu'en frémissant sous la main sévère d'un gouvernement impérieux et fort; ils dissimulaient mal les regrets que leur inspiraient l'ancienne anarchie et l'autorité purement nominale qui la tolérait si patiemment. Méhémet-Ali n'hésita point à faire des exemples. Plusieurs Turcs de distinction, ayant laissé éclater leur mécontentement et tenté de renouveler les vieux abus, furent, en 1830 et 1831, les uns décapités, les autres jetés en exil ou en prison. Ces rigueurs firent sensation. Les Grecs, dont beaucoup avaient quitté l'île à la nouvelle du traité qui la rendait aux musulmans, revinrent en foule. Deux conseils, chargés de décider en appel de tous les procès, furent établis à Megalo-Kastro et à Khania; ils étaient composés mi-partis de Turcs, mi-partis de Grecs, et il sembla que si quelquefois leurs arrêts manquaient d'équité, c'était du côté des Grecs que l'influence du pacha faisait pencher la balance. D'autres conseils semblables, destinés à juger en premier ressort, furent constitués dans chaque district; une gendarmerie irrégulière, formée surtout d'Albanais, fut chargée d'assurer l'exécution des ordres souverains, et l'île, au bout d'une année de ce régime, jouissait d'un ordre et d'un calme qu'elle n'avait pas connus depuis bien longtemps. Jamais, depuis la chute de la domination vénitienne, aucun chrétien n'avait pu se croire aussi sûr du lendemain, n'avait senti sa vie et ses biens aussi efficacement protégés.

Les bienfaits de ce régime furent dus surtout à deux hommes, Osman-Noureddin et Moustafa-Pacha, qui organisèrent la nouvelle province égyptienne. Osman-Noureddin-Bey, l'un des hommes les meilleurs et les plus éclairés que le vice-roi ait eus à son service, ne remplit en Crète que des missions temporaires; mais Moustafa, qui était entré dans l'île en 1824 avec les premières troupes d'Ibrahim, la gouverna pendant vingt-deux ans, de 1830 à 1852 : il mérite donc qu'on parle de lui avec quelques détails. C'était un Albanais des environs de Cavala, comme Méhémet-Ali lui-même, à la famille duquel il était allié, dit-on, par des liens de parenté éloignée et de voisinage. Quand il arriva en Crète, c'était un sauvage qui ne savait ni lire ni écrire, et qui payait vingt-cinq piastres par oreille grecque que lui apportaient ses soldats. Heureusement il rencontra un Français, le docteur Caporal, homme intelligent et capable, qu'il attacha à sa fortune. Il avait le sens naturellement juste et fin, et il se laissa guider. Son conseiller ne lui donna point de leçons et ne lui enseigna ni le français ni les mathématiques; mais il lui ouvrit l'esprit, il sut lui apprendre les affaires tout en le faisant valoir. Ainsi dirigé, Moustafa-Pacha eut le talent de se rendre nécessaire; il plut aux Européens, et malgré quelques fautes, en dépit de quelques cruautés inutiles, il réussit, tout en servant les intérêts de son gouvernement, à se faire presque aimer de la population chrétienne. Après avoir pacifié l'île, il fit accepter aux Grecs et aux Turcs une sorte de trêve, et les força, au moins provisoirement, à vivre en bonne intelligence. Il n'oublia d'ailleurs pas de se récompenser de ses propres mains, en pacha qui connaît son monde et qui songe à l'avenir. Retiré maintenant à Constantinople, où il a été plusieurs fois grand-vizir, il possède de vastes domaines dans toutes les parties de l'île, et c'est un des plus riches propriétaires de tout l'empire.

Le principal moyen qu'employa Moustafa-Pacha pour se faire obéir, ce fut de ne donner en quelque sorte aux Turcs indigènes aucune part dans l'administration du pays. Presque tous les *mudirs* ou administrateurs cantonaux étaient des Albanais, et en 1857 on ne comptait que cinq ou six Turcs crétois dans le corps des *zaptiés* ou gendarmes irréguliers, qui est chargé de la police de l'île. Ces étrangers, n'ayant pas de possessions et d'intérêts dans le pays, ne vivant guère que de leur paie et ne pouvant rien attendre que de la faveur du pacha, sont plus dévoués au pouvoir souverain et le servent mieux. Tous les petits gouverneurs que j'ai trouvés dans les villes et villages crétois étaient de ces soldats de fortune fixés dans l'île depuis plus de trente ans. Ils n'avaient jamais revu leur patrie, mais ils n'en avaient point oublié la langue. Les Arnautes forment en Crète une colonie si nombreuse que l'idiome le plus

parlé dans l'île après le grec, ce n'est certes pas le turc, mais l'albanais. Les vieux chefs ont fait venir de leurs montagnes les fils de leurs parens et de leurs amis, et ils les ont placés parmi ces *zaptiès*, que l'on trouve répartis dans les principaux villages par troupes de dix, quinze, vingt, suivant les cantons. Ces malheureux sont fort peu payés; aussi la plupart sont-ils en guenilles. Dans certaines provinces de l'empire, ils feraient beaucoup de mal et vivraient aux dépens des habitans; mais ici, isolés au milieu d'une population belliqueuse qui joue volontiers du couteau et du fusil, ils ont peur et restent tranquilles. L'autorité d'ailleurs, qui n'a point envie d'avoir des révoltes à apaiser, leur tient la bride assez serrée.

Nous avons souvent fait halte au milieu du jour et quelquefois passé la nuit dans ces corps de garde albanais; c'étaient des abris qui n'avaient rien de séduisant, mais dont il fallut pourtant se contenter, faute de mieux, en certains lieux déserts. La chambre est basse et enfumée; le long des murs sont suspendues des armes mal tenues. Les lits de camp, avec leurs petits matelas tachés et troués et leurs couvertures en loques, sont d'une saleté révoltante. Çà et là quelques Arnautes dorment ou fument sur ces grabats. Ils sont tous en négligé; une calotte qui fut jadis blanche leur couvre le haut de la tête à défaut du fez, que l'on réserve pour la grande tenue. Sur leurs épaules pendent leurs longs cheveux, qui semblent n'avoir jamais connu le peigne. Pour tout vêtement, ils ont une chemise déchirée et un large pantalon bouffant. Des souliers percés ou de vieilles bottes molles, semblables à celles que portent les autres habitans de l'île, leur couvrent à peu près les pieds. Sauf quelques rares exceptions, toutes les figures ont un air de famille qui frappe tout d'abord; c'est sur toutes la même expression, non pas de méchanceté, mais de sauvagerie étonnée et d'ignorante apathie. Pour la plupart, les officiers sont dignes des soldats. En trois mois, nous avons vu deux mudirs qui nous ont plu par une physionomie intelligente, par des manières gracieuses et dignes; mais en revanche combien les agas ou chefs des villages, car tout village de quelque importance a un de ces administrateurs albanais, nous ont presque toujours paru bornés et stupides, profondément inférieurs en tout point à la population qu'ils sont chargés de gouverner!

On le voit, le régime établi par Moustafa-Pacha pendant les premières années de la domination égyptienne n'a pas encore été modifié dans ses parties essentielles et ses caractères généraux. En 1840, lorsque Méhémet-Ali, malgré la France, eut été contraint, par la triple alliance, de renoncer à la Syrie et de se renfermer

dans l'Égypte, la Crète fit aussi retour au sultan; mais Moustafa-Pacha était trop avisé pour n'avoir pas pris à l'avance toutes ses mesures, pour ne pas s'être assuré, par d'adroites démarches et des raisons sans réplique, la bienveillance des plus grands personnages de l'empire. Il fut maintenu dans ses fonctions, qu'il remplit sans encombre jusqu'en 1852. Des révoltes partielles, déterminées par des ordres venus d'Alexandrie ou de Stamboul à l'effet d'augmenter les impôts, avaient été apaisées presque sans effusion de sang, et le gouvernement avait toujours cédé, au moins sur quelques points. Après cet habile administrateur, qui partit pour prendre à Stamboul possession du grand-vizirat, la Crète fut gouvernée pendant trois ans par Mehemed-Emin-Pacha. C'était un très honnête homme, chez qui l'on trouvait toutes les vertus patriarcales des vieux Turcs sans aucun de leurs préjugés haineux contre l'Europe et les réformes. Moins ingénieux peut-être et moins rusé que Moustafa-Pacha, il avait la volonté ferme et l'esprit droit, il était bienveillant et juste pour tous. Sous sa main respectée, l'île fut tranquille malgré les espérances données aux raïas par la guerre de Crimée, et tout se réduisit à quelques manifestations hostiles que les Grecs se permirent à l'égard de bâtimens anglais ou français qui relâchèrent à La Canée. Il eut pour successeur en 1855 Véli-Pacha, fils de Moustafa, qui était né, qui avait été élevé dans l'île, et pour qui le grec était la langue de son enfance. Son ambassade à Paris, où il avait eu l'honneur de signer le traité d'alliance entre la France, l'Angleterre et la Turquie, lui avait fait une réputation qui ne se soutint ni en Bosnie, où il échoua complétement, ni dans l'île de Crète, d'où un soulèvement général le chassa au bout de trois ans. Annoncées avec fracas à toute l'Europe avant même d'avoir reçu un commencement d'exécution, les réformes qu'il tenta n'eurent d'autre effet que de fatiguer et d'indisposer toute la population de l'île, les musulmans aussi bien que les chrétiens. Quelques-unes même des améliorations projetées trahissaient une fâcheuse ignorance de l'état du pays. Pour ne citer qu'un exemple, le pacha voulait ouvrir entre Candie et La Canée une route carrossable, aussi large que nos plus belles routes impériales, quand il n'y avait pas dans l'île une autre voiture que sa calèche française, quand les sentiers de montagne, par lesquels seuls les denrées de l'intérieur peuvent arriver jusqu'aux ports d'embarquement, devenaient de jour en jour plus dangereux et plus impraticables. Il eût mieux valu, tout le monde le sentait, aller au plus pressé, refaire çà et là les chaussées, réparer les ponts vénitiens, dont chaque hiver emportait quelque lambeau; mais quel bruit aurait fait en Occident ce modeste labeur? J'éprouve quelque regret de ne pas avoir plus

de bien à dire de celui qui nous a fait en Crète, à mon compagnon et à moi, un excellent et presque fastueux accueil; mais, puisqu'il me faut parler d'événemens que je ne pourrais passer tout à fait sous silence, je ne saurais dissimuler que Véli, sans avoir commis tous les crimes dont la presse d'Athènes le prétend coupable, me semble avoir été puni assez justement par où il avait péché. Il s'est perdu pour avoir trop ambitionné les applaudissemens et les éloges de Paris; *receperat mercedem suam, vanus vanam.*

Ce soulèvement de l'île de Crète, dont nous nous contenterons d'indiquer ici les principaux épisodes, débuta, au mois de mai 1858, par la démarche de deux cents Grecs qui se réunirent en armes à Perivolia, tout près de La Canée. De là, sans commettre aucun acte d'hostilité ni de déprédation, ils envoyèrent aux consuls une protestation contre toutes les mesures du gouverneur-général, en les priant de la faire parvenir à Constantinople. Véli-Pacha menaça, le rassemblement grossit et compta bientôt de sept à huit mille hommes. Le commandant des quelques troupes dont disposait le gouverneur refusa d'attaquer des gens qui se déclaraient les fidèles sujets du sultan, et assuraient n'en vouloir qu'au pacha. Les Turcs s'étaient d'abord associés, de cœur tout au moins et d'intention, à la résistance des Grecs ; mais bientôt cette concentration de forces les inquiéta : excités d'ailleurs par Véli, qui, pour venger son orgueil blessé, cherchait à pousser les choses à l'extrême, ils quittèrent leurs villages, ils affluèrent avec leurs femmes et leurs enfants, avec une partie de leur bétail, dans les villes fermées. Là, cette foule oisive et désheurée, que ce déplacement irritait en l'appauvrissant, faillit plusieurs fois se porter contre les chrétiens à des excès qui auraient aussitôt allumé dans toute l'île une violente insurrection. Plusieurs fois les chrétiens se crurent, non pas à la veille, mais à l'heure même d'un massacre général : de nombreuses familles grecques se réfugiaient chaque jour à Syra; d'autres, quand les Turcs devenaient plus menaçans, qu'ils poussaient par les rues des cris de mort et qu'ils déchargeaient leurs armes, se précipitaient vers les consulats, qui tous, hors le consulat d'Angleterre, s'ouvraient devant eux. A La Canée, la loyale et ferme attitude de M. Derché, alors gérant du consulat de France, ne contribua pas peu à tenir les Turcs en respect; à Megalo-Kastro, notre agent consulaire, un vieillard, M. Itard, rendit des services analogues. On apprit, le 21 juin, la destitution de Véli-Pacha. La commission envoyée par le divan, au premier bruit des troubles de Crète, pour examiner l'affaire, avait conféré avec les chefs des insurgés, et son président, l'amiral Achmet-Pacha, s'était prononcé contre le gouverneur-général; mais Sami-Pacha, le nouveau *vali* de Crète, se

faisait attendre, et Véli-Pacha ne se décidait point à quitter La Canée, où sa présence et les menées de ses créatures entretenaient une redoutable agitation. Achmet-Pacha de son côté, malgré sa modération et sa prudence, avait toutes les peines du monde à retenir les passions qui s'exaspéraient de plus en plus, et à prévenir l'explosion redoutée. On respira quand le 12 juillet arriva enfin Sami-Pacha, et surtout quand le lendemain il eut réussi à embarquer, comme par surprise, son malheureux prédécesseur, qui ne pouvait se résoudre à fuir en disgracié, en vaincu, cette terre où, trois ans auparavant, il débarquait triomphalement, annoncé et salué par toutes les fanfares de la renommée.

Les chrétiens, sans tirer un coup de fusil, avaient obtenu ce qu'ils demandaient, ils avaient même profité de l'occasion pour faire accepter encore plusieurs autres réclamations relatives à l'impôt et à la constitution des conseils provinciaux ou *medjilis*. L'excellente discipline qu'ils avaient su observer pendant trois mois, sous des chefs improvisés, dans une situation pleine de périls, le soin avec lequel ils avaient su éviter de blesser les commissaires impériaux et de donner aux Turcs le moindre prétexte pour commencer la lutte armée, tout cela faisait honneur à leur sens politique et au tact de leurs capitaines. Aussitôt Véli parti, ils se dispersèrent, ils retournèrent chez eux faire la moisson et cueillir les olives. On eut plus de peine à renvoyer les Turcs dans leurs villages; il fallut que l'ancien gouverneur de l'île, Mehemed-Emin-Pacha, alors ministre de la police à Constantinople, vînt aider Sami de ses conseils et de son influence. Ce n'était pas que les Turcs tinssent à Véli et le regrettassent; mais il leur était impossible de ne pas être intérieurement froissés, de ne pas s'inquiéter pour l'avenir de ce nouveau succès des chrétiens, de cette victoire que les Grecs avaient su remporter sans brûler une amorce.

Sous Sami-Pacha, homme avisé et adroit, sous son successeur Ismaïl-Pacha, qui est en ce moment gouverneur-général de Crète, l'île est restée à peu près tranquille. Une petite expédition militaire a été faite en 1863 contre Sfakia, par les ordres du gouverneur, pour punir des actes de brigandage et de rapt dont s'étaient rendus coupables plusieurs Sfakiotes. Dans le bas pays et dans les villes, l'opinion, chez les Grecs eux-mêmes, poussait le pacha à ces mesures de rigueur, et si elle lui faisait un reproche, c'était de trop ménager les Sfakiotes. Ceux-ci, après d'assez longs pourparlers qui donnèrent aux coupables le temps de s'enfuir de l'île, cédèrent, laissèrent traverser leurs défilés et occuper militairement quelques-uns de leurs villages, puis rendirent une partie des objets volés. Sfakia, on ne saurait se le dissimuler, est en pleine décadence. Ces âpres

montagnes, ces froids et pierreux plateaux, ne donnent qu'à grand'-peine, à ceux qui n'y épargnent pas leur sueur, une maigre et insuffisante nourriture. Autrefois les Sfakiotes ajoutaient au chétif produit de leurs terres ce que leur pillage leur donnait de butin dans une société sans cesse troublée par des guerres publiques ou privées. Aujourd'hui qu'il règne dans l'île de Crète quelque chose qui ressemble à de l'ordre, les Sfakiotes ne pourraient plus, sans danger pour eux-mêmes, compter sur ce genre de revenus. Aussi beaucoup d'entre eux achètent-ils des terres à blé et des oliviers à Selino, à Kissamo, Apocorona ou Mylopotamo, et finissent-ils par s'établir à demeure dans les plaines et sur les rivages, ne remontant plus, même l'été, dans leurs montagnes natales. C'est ainsi que beaucoup de maisons restent fermées dans les villages d'Askyfo, d'Haghia-Roumeli et d'Anopolis; Sfakia est certainement moins peuplé qu'avant la guerre de l'indépendance, et ne pourrait, en cas d'insurrection, envoyer au combat autant de fusils qu'autrefois.

En revanche, dans tout le reste de l'île, la population chrétienne grandit sensiblement, en nombre aussi bien qu'en richesse. En 1834, M. Pashley croyait trouver en Crète 129,000 âmes, dont 40,000 musulmans; en 1847, un des hommes qui ont le mieux étudié l'état actuel de la Crète, M. Hitier, alors consul de France à Khania, évaluait la population à 160,000 âmes, sur lesquelles il ne comptait encore que 40,000 musulmans. L'augmentation, on le voit, ne se serait produite qu'au profit des chrétiens. A la suite d'un recensement commencé en 1857 par les ordres de Véli-Pacha, on a publié les résultats partiels obtenus pour la province de Khania (1). En prenant ces chiffres pour exacts et en admettant que dans les autres provinces l'accroissement de la population ait eu lieu dans la même proportion, on obtient pour toute la Crète, dix ans après l'évaluation approximative de M. Hitier, une population totale de 172,000 âmes. Si maintenant on suppose, dans les autres provinces de l'île, la même différence numérique relative entre les Turcs et les Grecs, il y aurait eu, en 1858, 123,000 chrétiens contre 49,000 musulmans. Ainsi en vingt-trois années la population grecque soumise serait arrivée de 90,000 à 123,000 âmes; elle aurait donc augmenté de plus d'un tiers, tandis que les musulmans, qui de nom du moins sont encore les maîtres, n'ont pas augmenté seulement d'un quart, de 40,000 à 49,000 (2).

(1) *La Vérité sur les événemens de Candie,* Paris, 1858. Cette brochure, sans nom d'auteur, a été rédigée par un ami, par un ancien secrétaire de Véli-Pacha.

(2) J'emprunte ces chiffres et les résultats que j'en tire à l'ouvrage de M. V. Raulin, savant français qui explora l'île de Crète en 1845, sous les auspices du Muséum d'histoire naturelle. Il a publié en 1858 une *Description physique de l'île de Crète* (Bor-

La propriété du sol échappe aux mains des Turcs, comme la proportion numérique varie à leur désavantage. Depuis 1829, il n'y a pas eu dans l'île, à proprement parler, de lutte ouverte et armée, il n'y a pas eu effusion de sang; mais depuis la pacification les Grecs ont continué la guerre avec ardeur : seulement ils en ont changé la méthode et la forme. Leur arme nouvelle, dont ils savent se servir mieux encore que des anciennes, c'est l'argent. Ici, comme dans toutes les parties de l'empire où les raïas sont nombreux et jouissent de quelque liberté, les Turcs vendent toujours et n'achètent jamais. Depuis 1829, une grande partie des terres autrefois possédées par les musulmans dans les plaines les plus fertiles ont passé dans les mains des chrétiens. La complète dépossession des Turcs par cette révolution pacifique et graduelle n'est donc qu'une affaire de temps. Les agas et les beys, dépouillés de leurs biens par ces ventes, qui sont faites presque toujours dans un moment d'embarras et par suite à vil prix, affluent dans les villes, où ils cherchent à vivre de quelqu'une de ces sinécures que l'administration turque prodigue aux musulmans, sans pouvoir satisfaire tous les fainéans qui l'implorent (1). Une race réduite à ces extrémités ne se reproduit plus, diminue peu à peu, et finit par s'éteindre.

Cette infériorité et cette décadence, les Turcs crétois mêmes en ont conscience, et beaucoup d'entre eux, m'assurait-on, seraient prêts à chercher le remède au mal dans une conversion ou plutôt dans un retour au christianisme. En 1856, après la proclamation du *hat-humaïoun* et l'arrivée de Véli-Pacha, qui avait fait les plus belles professions de tolérance religieuse, dans le district de Megalo-Kastro, six cents musulmans environ revinrent au christianisme. Dans l'éparchie de Pediada, un village entier, Piscopi, quitta le Coran pour l'Évangile. Véli-Pacha donna quelques marques de déplaisir, et le mouvement s'arrêta; mais beaucoup d'autres musulmans, prétendent les Grecs, seraient disposés à suivre cet exemple, s'ils ne craignaient l'autorité, qui voit ces changemens d'un mauvais œil, et qui trouve toujours moyen de punir la désertion en dépit du *hat* impérial et de toutes les déclarations officielles. Plusieurs personnes m'ont affirmé avoir reçu à cet égard de nombreuses confidences; mais il faut en ces matières se défier un peu

deaux, in-8°, 292 pages), qui contient beaucoup de faits intéressans, même pour les personnes étrangères aux sciences proprement dites.

(1) Voici ce qu'on lit dans une correspondance de La Canée adressée au *Courrier d'Orient* du 25 juillet 1863 : « Je vous ferai observer à ce sujet qu'avant 1830 les Grecs ne possédaient pas un pouce de terre dans notre province; aujourd'hui la plus grande partie de nos campagnes leur appartient. Dès qu'un Turc manifeste le désir de vendre un morceau de terre, vite un chrétien se présente comme acheteur. »

des Grecs, si prompts à l'exagération et toujours enclins à croire fait ce qu'ils désirent.

Les Turcs crétois sont d'ailleurs, d'habitudes et de manières, aussi peu Turcs que possible, et le voyageur est exposé à s'y tromper sans cesse. Les musulmans portent ici le même costume et parlent la même langue que les chrétiens. Accroupis autour d'une dame-jeanne de malvoisie, ils leur font raison, sans balancer, le verre à la main. Leurs femmes mêmes se montrent souvent non voilées, sinon aux étrangers, du moins aux hommes qu'elles connaissent. Quand nous logions dans la maison d'un Turc, les femmes sans doute ne venaient pas à nous : c'étaient les hommes de la famille qui allaient chercher les plats dans le harem et qui les en rapportaient; mais que de fois j'ai vu de loin des Grecs entrer dans la maison des Turcs avec qui ils étaient liés, et les femmes les recevoir sur le seuil sans mettre leur voile! Dans les champs, à la fontaine, nous avons rencontré souvent des femmes turques qui, prises à l'improviste, ne faisaient pas, comme elles l'auraient certainement essayé ailleurs, mine de détourner la tête ou d'aller se cacher derrière un arbre : elles restaient en face de nous le visage découvert, et fort tranquillement nous regardaient passer.

Les mariages entre Turcs et Grecs étaient fréquens avant la guerre de l'indépendance : il n'était pas facile à un chrétien de refuser sa fille à l'aga ou au bey qui la lui demandait; mieux valait la donner pour éviter qu'on ne la prît. Les enfans étaient élevés dans l'islamisme, mais la femme conservait toute liberté de suivre les offices et de pratiquer sa religion. Depuis que le règne de la violence a cessé, ces unions sont devenues très rares, presque sans exemple. Les Turcs, souvent peu nombreux dans un canton et par là même plus bornés dans leurs choix, ne demanderaient pas mieux que d'épouser les belles Grecques qui abondent dans les villages de l'île; mais les chrétiennes ne veulent pas entendre parler de s'unir à un musulman, et elles répondraient au besoin par le chant populaire qu'a déjà cité Fauriel, et qui se répète encore d'un bout à l'autre de l'Orient : « J'aimerais mieux voir mon sang — rougir la terre — que de sentir mes yeux — baisés par un Turc. » A peine, me disait-on, arrive-t-il tous les cinq ou six ans qu'une passion inspirée par un jeune Turc à quelque fille grecque amène une de ces unions, qui choquent et irritent vivement les chrétiens.

La race, chez les deux sexes, est en général saine et forte dans toute la Crète, mais surtout chez les habitans des Monts-Blancs, musulmans ou chrétiens. Les Turcs du district d'Abadia, sur les pentes méridionales de l'Ida, et ceux de Selino, dans l'ouest de l'île, les Grecs séliniotes et sfakiotes offrent à chaque instant des

types qui feraient la joie du peintre et du sculpteur. Les Sfakiotes surtout sont taillés pour faire d'admirables soldats. Presque tous sont de très haute taille; leur vigueur, que nous les avons vus déployer à la course et à la lutte, s'accuse plutôt par la surprenante agilité des mouvemens que par une musculature exagérée, tandis que ce dernier caractère m'a souvent frappé chez les Turcs de l'Anatolie. La plupart d'entre eux sont blonds, leurs longs cheveux tombent sur leurs épaules, ils ont de grands yeux clairs, le nez marqué sans être fort, la bouche fine, les dents brillantes et bien rangées; on sent dans toute leur personne je ne sais quoi d'ardent et de nerveux qui fait songer au cheval pur sang. Leur costume est à peu près le même que celui des autres Crétois : il se compose d'une chemise à larges manches, d'un gilet bleu ouvert sur la poitrine, d'une veste brodée, d'une épaisse ceinture de laine rouge plusieurs fois enroulée autour du corps, d'un large pantalon bleu dont le bas se cache dans de grandes bottes de cuir jaune. Une épaisse capote blanche, dont le Sfakiote ne se sépare guère, complète ce costume. Il est rare aussi qu'on le trouve sans sa longue carabine; tout au moins, s'il l'a laissée à la maison, a-t-il gardé à la ceinture, par mesure de précaution, son grand couteau et ses lourds pistolets, toujours chargés jusqu'à la gueule.

Le costume des femmes ressemble fort à celui que portent les Albanaises d'Éleusis et des villages de l'Attique ou de la Béotie. Ce qui en forme le fond, c'est un caleçon de toile blanche par-dessus lequel tombe une longue chemise qui est de toile l'été et de laine l'hiver; elle est serrée à la taille par des cordons, et s'ouvre sur la poitrine par une fente que les jeunes filles seules prennent quelque soin de tenir close. Dès que la Crétoise est mariée, comme il y a presque toujours quelque enfant à nourrir, elle ne se donne pas la peine de rattacher des agrafes que la main se lasserait à défaire et à rajuster sans cesse. L'habitude une fois prise, on la garde, et Tournefort remarquait déjà « que l'habit des dames de Crète est très simple et qu'il leur laisse le sein tout découvert. »

En attendant le moment où elles seront nourrices, les femmes grecques, presque toujours jolies, quoi qu'en dise Tournefort, et souvent fort belles, font naître chez les jeunes gens de vives passions, qui ont inspiré toute une poésie amoureuse propre à la Crète, celle des *madinadœs* ou quatrains chantés en dansant. Nous en donnerons quelques échantillons, pris un peu au hasard parmi ceux que nous retrouvons dans nos notes de voyage, tels que nous les dictaient en riant, à Sfakia, jeunes filles et jeunes gens. On y trouvera, je l'espère, quelques traits qui ne manquent point de charme et de grâce. Voici d'abord les plaintes d'un amant malheureux :

« Mon cœur, ma pensée, ne visent qu'à toi, et je reste immobile et privé de sens, écoutant si j'entendrai prononcer ton nom.

« Mon cœur est fermé, comme la nuit la grande porte de Khania, et il ne s'ouvrira plus, il ne sourira plus, comme il souriait autrefois.

« Hélas! j'ai perdu le sens pour l'amour d'une fille grecque, que j'ai aperçue une fois seulement à sa fenêtre!

« Je t'aime, ô mes yeux, et personne ne s'en aperçoit, et de l'amour que tu m'as inspiré, puisse Dieu me délivrer!

« Tes yeux brillans, lorsque tu les tournes de mon côté, des étincelles me volent au visage, des étincelles qui me piquent et me brûlent! »

Voici maintenant les images que trouve le poète pour peindre à lui-même et aux autres la beauté de sa maîtresse, voici les cris de joie et les langueurs de l'amour heureux :

« O toi que je chéris, tu es élancée comme le cyprès, et, quand tu parles, de ta bouche tombent des mots doux comme le miel.

« Le fleuve entraîne des branches, et la mer des navires, et le regard de la vierge que j'aime entraîne les pallikares.

« Je sens l'odeur du basilic, et je ne vois pas le vase où il fleurit; c'est mon amie qui l'a dans son sein, et c'est de là que vient ce parfum.

« Tes yeux sont noirs, tes cheveux sont blonds, et la neige de nos cimes est noire en regard de toi, ô mon amie.

« J'ai parcouru tout l'univers, j'ai parcouru un à un tous ses villages, et nulle part je n'ai rien vu, je n'ai rien rencontré d'aussi beau que mes amours.

« J'ai parcouru tout l'univers, pour trouver un doux raisin; mais je n'en ai pas trouvé un aussi doux que ta lèvre.

« Ta lèvre rose, je suis venu pour la baiser; mais arrêtons-nous: ce vin, j'ai peur qu'il ne m'enivre.

« Mets du miel dans le verre, pour qu'il fonde et que nous buvions, afin que notre lèvre soit douce quand nous nous embrasserons.

« Mon jasmin élancé, ma rose de Sitia, ta beauté même, la lointaine Venise en a entendu parler.

« Ta beauté enflamme les pachas, tes sourcils enflamment les vizirs, les charmes de ton corps angélique les patrons de navires.

« Ah! si je pouvais, une fois seulement, mettre ma main dans ton sein de marbre, — puis mourir! »

N'y a-t-il pas là une riante imagination, une veine heureuse et originale? n'y a-t-il pas surtout bien de la sincérité et de la passion? Ce que la traduction ne peut rendre, c'est la légèreté du tour, ce sont les mots vifs et colorés empruntés au meilleur fonds de l'ancienne langue, ce sont tous ces gracieux composés qui sortent sans effort de l'instinct populaire. L'idiome dans lequel sont écrites ces poésies est intéressant aussi à un autre point de vue; c'est ce dia-

lecte sfakiote où l'on a déjà signalé plusieurs particularités qui le distinguent des autres formes du grec moderne, et qui, par une filiation directe, le rattachent à l'ancien dialecte dorique de la Crète, tandis que la langue usitée dans le reste de l'île ne diffère que par quelques expressions locales de celle qui est parlée dans l'Archipel et sur le continent de la Grèce.

Les Grecs crétois, à tout prendre, tiennent beaucoup de leurs frères de la Roumélie et des autres îles; ils sont aussi rusés, aussi retors, aussi menteurs dès que le mensonge leur paraît utile, aussi intéressés, pour ne pas dire avides. Avec tout cela, ils ont dans le langage et les manières quelque chose de plus digne, de plus franc, de plus noble que les autres Grecs soumis au sultan. Dans leur attitude à l'égard des Turcs, leurs maîtres, il n'y a rien de cette crainte instinctive qui perce presque toujours dans les paroles, dans les gestes, dans toute la physionomie du raïa lorsqu'il approche d'un musulman. On sent, à les voir et à les entendre, que ce sont des hommes qui savent se battre et qui l'ont montré, qui ont confiance en eux-mêmes, et qui se font craindre plutôt qu'ils n'ont peur. Les Grecs de la Crète sentent de plus en plus qu'ils sont en mesure d'exiger des priviléges, des ménagemens tout particuliers, et que l'on compte avec eux. Depuis plus de vingt ans, non-seulement ils sont autorisés à avoir des cloches, comme le sont maintenant tous les raïas de l'empire, mais ils en ont partout, qu'ils sonnent à toutes volées. Les *medjilis*, ces conseils mixtes dont nous avons essayé d'expliquer ailleurs la composition et le rôle (1), ne sont, dans beaucoup de provinces de la Turquie, qu'une sorte de fiction constitutionnelle; mais en Crète ils rendent de véritables services, et les chrétiens prennent très au sérieux le droit qui leur a été conféré d'y être représentés par leurs primats. Ailleurs les raïas introduits dans le conseil tremblent devant leurs collègues turcs, se font le plus petits qu'ils peuvent, et se bornent à opiner du bonnet; ils se garderaient bien d'être d'un autre avis que le fonctionnaire turc qui les préside. Ici il n'en est pas de même, et les séances sont souvent orageuses. Comme me le disait un Grec, ici l'on parle au Turc le fez sur le coin de l'oreille.

C'est en effet une chose remarquable que la franchise et la liberté des Grecs crétois dans leurs conversations avec les Turcs; ils s'entretiennent volontiers, devant les Turcs et même avec eux, des événemens de la guerre de l'indépendance, et, au lieu de chercher à faire oublier leurs révoltes, ils semblent se proposer de les rappeler sans cesse au souvenir de leurs maîtres. Pendant que nous étions à Kis-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1863.

samo-Kasteli, nous reçûmes, dans la maison grecque où nous étions logés, une visite du *mudir;* la chambre se remplit bien vite d'oisifs, attirés par le désir d'assister à la conversation qui s'engagerait entre le premier magistrat du lieu et les grands personnages européens arrivés la veille! Ces intrus se mêlèrent aussitôt à l'entretien et ne tardèrent pas à y prendre la part principale. On parla surtout des incidens de la lutte pendant les neuf ans qu'elle a duré, et des différentes rencontres auxquelles tel ou tel des interlocuteurs s'était trouvé. Le mudir était un vieux soldat qui était venu en Crète, il y avait plus de trente ans, avec les premières troupes qu'y avait envoyées le pacha d'Égypte. « Combien étiez-vous à tel combat? lui demandait un Grec. — Nous étions tant. — Et combien avez-vous perdu de monde? » Il ne faisait aucune difficulté de le dire; il reconnaissait que sept ou huit cents Sfakiotes avaient, je ne sais plus où, tenu tête à une armée de douze mille hommes, dont lui-même faisait partie, et avaient fini par la battre. On causa des montagnes de Sfakia et de leurs infranchissables défilés, et un Grec alors, tout en souriant : « C'est là, effendi, que nous nous retirerons encore la première fois que vous nous tourmenterez, et vous viendrez, si vous voulez, nous y chercher! »

Quelque juste confiance que puisse avoir la population chrétienne en ses propres forces et en son énergie tant de fois éprouvée, quelque droit qu'elle ait de compter sur le rempart et l'asile de ses hautes montagnes, elle ferait, je crois, fausse route en recherchant ou même en n'évitant pas soigneusement toute occasion d'engager une lutte ouverte et armée contre le gouvernement turc. Le premier résultat, le résultat immédiat et certain d'une insurrection, d'une nouvelle guerre de religion déchaînée à travers l'île, ce serait la rapide destruction de l'œuvre lente et laborieuse des trente dernières années, ce serait une effroyable effusion de sang et l'anéantissement de presque tout le capital qui s'est accumulé dans l'île depuis 1830 par l'agriculture et le commerce, par ce génie de l'épargne qui est une des puissances de la race grecque. Dans quelle pensée d'ailleurs les Crétois braveraient-ils ces souffrances et cette ruine, courraient-ils volontairement le risque de ce périlleux temps d'arrêt dans le désordre et l'anarchie? J'admets que les Grecs crétois débuteraient encore par de brillans succès, et qu'ils auraient bien vite rejeté les Turcs dans les forteresses; mais cela trancherait-il la question? La Turquie n'a-t-elle pas maintenant toute une flotte à vapeur au moyen de laquelle, en quelques heures, elle pourrait jeter dans l'île des troupes régulières bien supérieures en nombre et en discipline à l'armée égyptienne de 1824, mieux commandées et mieux pourvues d'artillerie? D'ailleurs le dénoûment de la guerre de l'indé-

pendance n'a-t-il point prouvé aux Crétois que leur sort, s'il s'agit d'un remaniement politique de l'Orient, est moins entre leurs mains qu'entre celles des puissances, et qu'aucune province ne sera désormais détachée de l'empire turc sans le concours et le consentement de l'Europe? Les Grecs crétois, à en juger d'après la conduite qu'ils ont tenue dans les troubles des dernières années, ne manquent pas de sens et d'instinct politique. Si des conseils venus du dehors et des suggestions intéressées ne leur troublent point l'esprit, ils sauront, on doit l'espérer, ne rien tenter qui puisse compromettre l'excellente situation que leur ont faite leurs souffrances et leurs victoires d'il y a quarante ans, les calculs et les projets de Méhémet-Ali, les qualités de certains gouverneurs turcs, les fautes de certains autres, surtout enfin leur propre énergie, leur industrieuse activité. Qu'ils continuent à mettre en valeur toutes leurs terres qu'ils développent les relations commerciales de leurs ports, qu'ils s'enrichissent de plus en plus, et que, la bourse à la main, ils refassent, année par année, arpent par arpent, la conquête de l'île entière. Quand ils seront maîtres de tout le sol, dussent-ils envoyer à Stamboul, au lieu de l'envoyer à Athènes, la dîme de leurs champs et de leurs vergers, ils seront de fait, en dépit des apparences contraires, maîtres chez eux, maîtres par le moyen du *medjilis*, où ils ont aujourd'hui déjà la prépondérance, de l'administration et de la justice. Auront-ils alors beaucoup de peine à obtenir de la Porte, en saisissant quelque occasion favorable, des priviléges analogues à ceux de Samos, qui se gouverne elle-même sous le contrôle d'un prince grec nommé par le sultan, qui a sa constitution particulière et son drapeau flottant à toutes les brises de l'Archipel?

Lorsque dans les derniers jours de l'année nous quittâmes l'île de Crète, lorsque nous vîmes disparaître à l'horizon les pics des Monts-Blancs déjà tout chargés de neige, ce n'était pas sans tristesse que nous nous arrachions à cette terre où nous avions passé trois mois de l'une des plus belles époques de notre vie, à ces montagnes où la nature s'était montrée à nous sous des traits si étranges et si originaux, où de si augustes ruines nous avaient fait entrevoir par momens les splendeurs du passé. Nous songions surtout avec quelque serrement de cœur à toutes les mains que nous avions pressées, à tant d'adieux et de souhaits échangés, à cette race intelligente et fière que nous avions si souvent entendue regretter de n'avoir pas obtenu en 1830 le prix espéré de tant de misères et de sacrifices, de tant de combats et de victoires. Quelque justice qu'il puisse y avoir dans cette plainte, nous partions sans inquiétude, certains que l'avenir, quoi qu'il arrive, sera meilleur que le passé pour les Grecs

crétois. Comment d'ailleurs cesserions-nous de nous intéresser à la Crète? Comment oublierions-nous ces braves gens qui, dans leur simplicité, nous ont fait un soir, de la meilleure foi du monde, une proposition que je ne puis rappeler ici sans sourire? Nous avions, pendant plusieurs heures, causé avec des chefs sfakiotes; nous nous étions fait raconter leurs vieilles traditions, leurs combats d'autrefois; nous avions paru nous associer à leurs douleurs et à leurs espérances, et sans doute notre sympathie les avait émus. Nous les vîmes alors, pendant le repas, causer entre eux à voix basse et se consulter longuement; puis, quand ils revinrent s'asseoir auprès de nous, notre hôte, le plus âgé de la bande, nous expliqua qu'ils étaient tout prêts pour un soulèvement, que, dans des cavernes qu'ils nous montreraient, ils avaient des dépôts d'armes et de poudre. Si nous voulions nous mettre à leur tête, ils entreraient dès le lendemain en campagne contre Véli-Pacha, et, une fois le Turc chassé, ils nous proclameraient leurs souverains; nous nous partagerions l'île comme nous l'entendrions, et la France ne pourrait manquer de reconnaître des princes français qui rattacheraient à son influence et placeraient sous son protectorat une si belle province. Tout en les remerciant cordialement, nous eûmes beaucoup de peine à les convaincre que la chose n'était pas aussi facile qu'ils le croyaient, et que le temps était passé de pareilles aventures. C'eût été beau pourtant de porter le sceptre d'Idoménée et d'être les successeurs de Minos, ce mortel « qui causait familièrement avec le grand Jupiter ! »

GEORGE PERROT.

AMOURS

CHANSONS ET POÈMES.

L'IDOLE.

Mon âme a respiré le doux parfum des roses,
Des soleils enivrans elle a bu la liqueur,
Elle a surpris, la nuit, sur ses lèvres décloses,
Le rêve de la vierge incessant et vainqueur.

Mon âme a pénétré bien par-delà le chœur
Des nuages d'opale, au bleu séjour des causes;
Elle a vu l'Immuable, — et de toutes ces choses
Elle a fait une idole et l'a mise en mon cœur.

Elle a mis en mon cœur l'idole qu'elle adore,
Et, comme un prêtre avare enrichissant son dieu,
Sa piété cupide entasse dans ce lieu,
Entasse des amours et des amours encore.

Elle attend. — Quelquefois, sur le seuil radieux
De l'extase où sans cesse elle reste abîmée,
Passe une ombre, elle y court, met les yeux dans ses yeux,
Et revient en pleurant devant la bien-aimée.

NIAISE.

A MADEMOISELLE X.

Niaise! vous trompez-vous pas?
Niaise! en êtes-vous bien sûre?

Si le mot fut dit, je m'assure
Qu'il vint d'une femme en tout cas.

Quoi qu'il en soit, que vous importe?..
Des propos qu'un murmure apporte
Quand ces propos sont insultans!..
Ne faut-il pas que l'on se venge
De vous voir belle comme un ange
Et de vos yeux couleur du temps?

Puis, après tout, va pour niaise!
Ont-elles de l'esprit, tant mieux!
Qu'elles bavardent à leur aise.
Vous, parlez-nous avec vos yeux.
En amour, ce profond mystère,
Le difficile est de se taire.
Qu'a vraiment à faire, entre nous,
Votre altesse blonde et vermeille,
Si d'autres femmes ont l'oreille,
Puisque tout le reste est à vous?

Va, Louison, laisse-les dire,
Et refais à nos yeux ardens,
Dans la pourpre de ton sourire,
Éclater l'émail de tes dents!
Ah! que sont les paroles vaines
Auprès des chants de volupté
Que les cent voix de ta beauté
Font vibrer jusque dans nos veines?

Loi mystérieuse et profonde,
Désir! c'est toi qui réunis
L'homme à l'homme, le monde au monde,
Dans des transports indéfinis!
C'est toi dont la puissance allume
L'amour radieux du soleil,
Quand, levant la gaze de brume
Qui voilait pendant son sommeil
Terra, sa maîtresse éternelle,
Il promène, tout enflammé,
Sur les charmes de l'astre aimé
Son incandescente prunelle...

Aussi, vois-tu, sur ton passage,
Si ce mot s'éveillait encor,
Ne dis rien, enfant, — c'est plus sage; —
Mais, dénouant tes cheveux d'or,
Calme et superbe d'insolence,
Ouvre ta tunique en silence,
Lève ton bras, rond, ferme et blanc,
Souris à leur parole amère,
Et, comme la Phryné, ta mère,
Montre ton sein étincelant!

JAMAIS.

Donc nous aurons passé, l'un à l'autre inconnu,
Raillant l'amour d'autrui pour mieux cacher le nôtre,
L'un et l'autre muets, attendant l'un et l'autre
L'aveu pénible et doux qui n'est jamais venu.

Pourtant nous nous aimions. — Sous ces paroles lentes
Qui tombaient une à une, à regret et si bas,
Que d'autres se pressaient à nos lèvres tremblantes,
Et comme nous parlions... quand nous ne parlions pas!

Sur notre cœur ému, qui fermait donc nos lèvres?
Comment, même à l'heure où les molles voluptés
Tendent leurs pièges d'or, sommes-nous donc restés
Rebelles à leurs voix et calmes dans leurs fièvres?

Qui nous faisait railler? qui nous faisait sourire?
Nous pouvions être heureux sans notre orgueil maudit,
Nous n'avions pour cela qu'un seul mot à nous dire,
Madame, et ce mot-là, nous ne l'avons pas dit...

En est-ce assez, et quand plierons-nous les genoux?
Qui tromper à présent, connaissant qui nous sommes?
Voudrons-nous nous aimer? Parler, l'oserons-nous?
Hélas! — Jamais. — Hélas! qui maudiront les hommes,

Si le bonheur n'a pas plus souvent pitié d'eux?
Tu m'aimes, je le sais, tu sais que je t'adore,
Eh bien! nous passerons l'un près de l'autre encore,
Souriant l'un et l'autre et muets tous les deux.

RÉVEIL.

Effronté, joyeux et vermeil,
Comme un écolier loin du maître,
Qui saute ainsi par ma fenêtre?..
Ah! te voilà; bonjour, soleil!

Tout mouillé des larmes de l'onde,
D'où venez-vous, beau libertin?
D'où venez-vous si bon matin?
Courez-vous donc toujours le monde?

Rayon au front, rosée aux pieds,
Viens d'où tu veux et que m'importe?
Quand un ami frappe à la porte,
Lui demande-t-on ses papiers?

Eh quoi! sans escorte et sans gardes,
Radieux prince, roi de l'air,
Monseigneur, vous n'êtes pas fier
De descendre dans nos mansardes.

Hélas! il fait par charité
(Amis, le soleil vous assiste!)
Chaque jour l'aumône au cœur triste
Et de lumière et de gaîté.

Et de janvier jusqu'en décembre
Il parcourt ainsi l'univers,
Jetant l'or à tort, à travers,
A travers le monde... et ma chambre.

Viens, soleil! viens sur l'oreiller
Où repose encor ma maîtresse,
Viens l'éblouir d'une caresse,
La paresseuse, et l'éveiller!

Promène tes baisers de flamme
Sur sa lèvre au duvet soyeux,
Sur son sein blanc et sur ses yeux,
Sur ses yeux, soleil de mon âme!

Entr'ouvre-les, ces yeux si beaux
Devant qui je pleure et je rêve...

C'est quand cet astre-là se lève
Que j'entends chanter les oiseaux!

MELANCHOLIA.

De tes yeux qui s'ouvrent à peine
Des larmes emperlent les cils.
Autant de jours, autant d'exils!
Pauvre enfant, c'est d'où vient ta peine.
De ton matin c'est la rosée;
Pleure, la plante du malheur
Pour fleurir veut être arrosée.
La vie, enfant, est la douleur.

Qu'a-t-elle fait de ta pensée,
Cette femme aux baisers ardens?
Ton cœur a séché sous ses dents,
Sa cendre aux vents est dispersée.
Ton bonheur a fui goutte à goutte.
L'âme sans foi, les yeux sans pleur,
Raille, souffre, maudis et doute!
L'amour, jeune homme, est la douleur.

Ne regarde pas en arrière,
Marche! le vent sèche les yeux.
Ta vie est bien pleine d'adieux,
N'importe! Longue est la carrière.
Chaque adieu, c'est une conquête.
Marche, sublime bateleur,
Sang au côté, pourpre à la tête!
Le génie, homme, est la douleur.

Mais toi qu'enfin le temps délivre,
Ris ton rire innocent et doux,
Vieillard; bientôt, plus tôt que nous
Tu vas être guéri de vivre.
Souris à ta vie écoulée,
Comme le soleil des coteaux
Sourit le soir à la vallée.
La mort, vieillard, est le repos.

AU HASARD.

On marche, on va sans but, — un pas emporte l'autre;
La vie en vous fermente ainsi qu'une liqueur.
On mord du pied le sol, et l'on se sent au cœur
Des fiertés de monarque et des douceurs d'apôtre.

Et l'infini vous dit ses secrets radieux,
Et le soleil pétille, et la terre se pâme,
Et les fleurs du chemin ont des regards de femme.
L'azur est dans le cœur, l'azur est dans les yeux.

Quel espoir vous agite et quel hasard vous mène?
On ne sait, mais on va d'une ardeur surhumaine;
On marche, on va; — l'on fait à chacun de ses pas
Envoler des oiseaux qui ne se sauvent pas,

Et des projets aussi, — confus et pleins de charmes,
De purs désirs au front, sans nuage et sans pli,
Des souvenirs cruels, et plus doux que l'oubli;
On pleure son sourire et l'on sourit ses larmes.

Et cependant que l'âme, en ses rêves sans fiel,
Monte et s'élève ainsi loin des bas-fonds du doute,
Comme on jette du lest pour s'élever au ciel,
On jette son argent aux pauvres de la route.

Et dans ce monde immense, auberge ou bien prison,
Où l'homme un instant passe étranger à lui-même,
Le plus dépaysé se croit de la maison,
Et l'on se sent aimer, et l'on sent qu'on vous aime!

ÉDOUARD PAILLERON.

LE

THÉATRE CONTEMPORAIN

LE MARQUIS DE VILLEMER. — L'AMI DES FEMMES.

En assistant l'autre soir à la représentation du *Marquis de Villemer*, je faisais cette réflexion que les hommes sont encore presque aussi ignorans des lois auxquelles obéit le vrai génie qu'ils l'étaient au moyen âge des lois auxquelles obéissent les astres. Autrefois, lorsque le soleil se voilait ou qu'une comète apparaissait dans le ciel, ils criaient au prodige et au miracle; aujourd'hui, toutes les fois qu'un écrivain de génie se montre sous un aspect que nous ne lui connaissions point encore, ou nous touche par d'autres moyens que ceux qui lui étaient habituels, nous nous étonnons et nous prononçons le mot de surprise. Ces surprises pourraient cependant être aussi infailliblement calculées que le retour des éclipses et la marche des planètes, et la seule chose surprenante en cette occasion est notre étonnement. Il n'y a là ni prodige ni miracle, il y a l'accomplissement d'une loi naturelle qui, mieux que les prodiges et les miracles, peut nous faire mesurer la distance qui sépare les écrivains d'un vrai génie des talens artificiels nés des influences échauffantes de la civilisation, ou des talens pénibles et gauches nés des efforts d'une volonté laborieuse. Le talent formé par les influences sociales ou acquis par le travail a des limites, le vrai génie n'en a pas, parce qu'il est un don de la nature, et qu'il en possède la puissance et la fertilité. Vous vous étonnez chaque fois que cet écrivain, qui vous a ému vingt fois peut-être, vous émeut de nouveau, et vous vous demandez quand donc il perdra ce pouvoir qu'il exerce sur votre âme? Mais ce qui serait extraordinaire, c'est qu'étant ce qu'il est, il ne vous eût pas ému encore. Demandez donc au prin-

temps quand il se lassera de succéder à l'hiver; demandez à ce ruisseau, qui déjà coulait avant que vous fussiez né, quand donc il s'arrêtera, et comment il se fait que ses eaux soient aussi fraîches qu'au jour où pour la première fois vous y avez trempé vos mains. Le génie, comme la nature, est entretenu dans une jeunesse éternelle par une métempsycose incessante, et le seul étonnement véritable qu'il pût nous réserver, ce serait de le voir s'épuiser et vieillir. Mme Sand par exemple vient de remporter à la scène un des triomphes les plus incontestés qu'il y ait eu depuis longtemps; mais vraiment cela était dans l'ordre inévitable des choses, et il devait arriver infailliblement un jour où elle battrait les dramaturges les plus experts et les plus rompus à toutes les ruses du métier rien que par le seul choix de son sujet et le seul instinct de son génie. Nous avons donc joui avec une pleine sécurité du nouveau plaisir qu'elle nous a donné, comme on jouit d'une belle matinée ou d'un beau coucher de soleil, en réservant notre étonnement pour le jour où ses inspirations heureuses s'arrêteront, et où elle cessera d'être pathétique comme le cœur humain son maître et féconde comme la nature sa mère.

Vous qui demandez ce que c'est que le génie, à quels signes on le reconnaît et comment il faut s'y prendre pour le séparer du simple talent, allez à l'Odéon voir représenter *le Marquis de Villemer* le lendemain du jour où vous aurez vu jouer quelqu'une des pièces nouvelles de nos jeunes auteurs en vogue, productions ingénieuses de l'esprit de paradoxe et de l'observation morale sophistiquée. Je comparerais volontiers le spectateur qui entre au théâtre à un patient d'une nouvelle espèce qui consentirait à livrer l'organe le plus précieux de la vie aux expériences d'un opérateur en renom. Il livre son cœur aux pinces, au scalpel, aux aiguilles du chirurgien dramatique, pour qu'il y réveille la vie, qu'il y entretienne la sensibilité des fibres et la tendresse des tissus. Combien de fois cette opération que vous allez chercher par plaisir ne vous a-t-elle pas paru douloureuse! Combien de fois n'avez-vous pas eu envie de crier ou même n'avez-vous pas crié à l'opérateur : Mais faites donc attention, brutal! vous coupez le nerf que vous devez seulement toucher; mais prenez garde, maladroit, vous vous trompez de fibre, et les tâtonnemens de votre main me font horriblement souffrir! Le rire que vous m'arrachez est spasmodique et résulte de la douleur convulsive que vous me faites éprouver, les larmes que vous appelez s'arrêtent à la gorge et refusent de jaillir, et quant aux paradoxes et aux sophismes que vous me présentez en manière d'excuse, elles n'ont d'autre effet que d'ajouter l'indignation à ma souffrance. Avec Mme Sand, au contraire, vous pouvez vous livrer sans crainte; vous n'avez à redouter ni ces tâtonnemens, ni ces maladresses, ni ces sophismes et ces paradoxes par lesquels

l'ignorance aime à s'excuser et à se justifier. C'est une volupté délicieuse que de sentir cette main sûre d'elle-même se porter sur votre cœur et aller droit à la fibre précise qu'elle veut et qu'elle doit faire vibrer à travers les obscurités de la nature et le labyrinthe inextricable du réseau nerveux de la sensibilité. Elle ne fait pas le siége de votre cœur, elle n'essaie pas de le contraindre par des alarmes grossières ou de le surprendre par des ruses indiscrètes et malséantes : elle le touche légèrement, et soudain le rire éclate franc et spontané, et les larmes jaillissent en abondance des yeux heureux de les répandre. Vous voulez savoir la différence du génie au talent, écoutez avec quelle sonorité votre rire éclate et regardez de quelle manière vos larmes ont coulé.

Ce n'est pas assez de dire que le génie est un don de la nature; il serait plus exact de dire qu'il est la nature dans l'âme humaine. Leurs moyens de conservation et de renouvellement sont les mêmes, le secret de leurs éternelles métempsycoses est le même. C'est ainsi qu'il n'y a pas de vrai génie qui ne possède cette faculté d'absorption et d'assimilation par laquelle la nature transforme tout ce qui tombe dans son vaste sein. Or personne de notre temps ne possède cette faculté au même degré que Mme Sand. Sous ce rapport, elle est comparable à une riche terre pleine de sucs généreux, qui réalise à toute heure le miracle du grain de sénevé. Tout atome de matière qui tombe en elle produit un arbre magnifique, tout germe y fait éclore une plante. Anecdotes, impressions de lectures, souvenirs, observations morales, combinaisons fantasques et passagères d'une rêverie en apparence sans objet, tout cela, échauffé par sa puissante imagination, s'ouvre, se développe, grandit, et se transforme en œuvres éloquentes et pathétiques, sans qu'elle-même le plus souvent puisse dire comment ce miracle de l'assimilation s'est opéré, car le génie est un alchimiste inconscient comme la nature, et il crée et engendre en ignorant les lois de sa propre fécondité. Quelquefois le lecteur clairvoyant et subtil parvient à surprendre les germes de ces œuvres qui se dérobent la plupart du temps à ses regards, et alors son étonnement est extrême en voyant combien ils sont imperceptibles et en apparence stériles. Ce roman est né d'une rêverie passagère que vous auriez chassée de votre esprit avec dédain, ce drame est né d'une impression de lecture qu'une impression nouvelle aurait bien vite effacée de votre imagination. Pour nous, il n'est pas douteux que *Leone Leoni*, par exemple, soit né d'une lecture de *Manon Lescaut*, que le charmant *Teverino* soit sorti des rêveries qui ont suivi la lecture de *Wilhelm Meister*, que *la Mare au Diable* et toute la série des petits romans champêtres soient issus d'un enthousiasme passager pour le style du bon Amyot ou de tel autre conteur français. Comment ces œuvres sont-elles sorties

de tels germes si imperceptibles, si microscopiques? C'est là le secret de cette puissance d'assimilation, dont *le Marquis de Villemer*, récit et drame, nous offre une double preuve. D'où croyez-vous que provienne ce charmant récit du *Marquis de Villemer*, qui a fait couler tant de larmes flatteuses pour ses héros et pour son auteur? Je crois avoir découvert ce secret, et je vais vous le confier. Parmi les romanciers contemporains, un seul a eu jusqu'à présent le don de piquer l'émulation de Mme Sand, et l'heureux auteur sur qui s'est portée cette faveur d'une personne de génie est le romancier délicat auquel ne saurait manquer aucune bonne fortune, M. Octave Feuillet. Il n'a échappé à personne que *Mademoiselle La Quintinie* était la contre-partie de *Sybille;* mais tout le monde a admiré *le Marquis de Villemer* sans se douter que ce récit était la contre-partie du *Roman d'un Jeune Homme pauvre.* Vous étiez-vous douté de rien de pareil? Vous aviez lu *le Marquis de Villemer* sans plus songer au *Jeune Homme pauvre* que s'il n'avait jamais existé, tant les fables et les caractères des deux récits sont différens, tant leurs données sont dissemblables. Mme Sand aura lu le roman de M. Feuillet, et se sera dit tout en rêvant : « Mais pourquoi ne ferais-je pas à mon tour le roman de la jeune fille pauvre? » Et de ce point d'interrogation est sorti le chef-d'œuvre que vous avez lu.

La transformation du récit en drame nous donne un nouvel exemple de cette incroyable puissance d'assimilation. Si j'en crois les propos des coulisses et des salons, Mme Sand, avant de composer son drame, aurait consulté un jeune auteur dramatique connu par de nombreux et solides succès, celui-là même qui a eu l'honneur de partager avec elle dans cette quinzaine l'attention du public, M. Alexandre Dumas fils. M. Dumas a construit, dit-on, la charpente des premiers actes, disposé les scènes, prodigué les mots, taillé les chevilles, préparé les mortaises devant Mme Sand, qui avait consenti, avec la docilité d'une apprentie avide de savoir et de comprendre, à travailler sous les ordres de cet ingénieux patron. Ce travail préparatoire une fois terminé, Mme Sand s'est hâtée de le défaire : il n'est pas resté une seule disposition du plan primitif, pas une entrée, pas une sortie, pas un seul trait. Ce travail a donc été inutile? Non certes. En vertu de cette puissance d'assimilation qui la caractérise, Mme Sand avait retenu pour ainsi dire l'âme de ce travail tout en en rejetant le corps. Elle savait tout ce qu'elle avait besoin de savoir, comment on fait marcher une action avec un mot placé à propos qui change brusquement la marche du dialogue, et comment on obtient un effet pathétique avec un geste muet, un mouvement de corps, une joue présentée au baiser avec une vivacité expressive. L'emploi du baiser surtout, comme moyen dramatique, est une des nouveautés les plus charmantes du drame de Mme Sand, et

peut-être, sans son association passagère avec M. Dumas, n'eût-elle pas aperçu toute la valeur de cet aimable ressort d'action. Il y en a deux qui sont du plus heureux effet : celui par lequel la marquise de Villemer absout toutes les sottises de son fils le duc d'Aléria au premier acte, celui par lequel, au dernier, Mlle de Xaintrailles déclare qu'elle accepte Mlle de Saint-Geneix pour sa belle-sœur. Qui donc a songé, devant ces deux baisers chastes et honnêtes, expressions d'une sensibilité contenue et loyale, aux mouvemens équivoques des personnages du *Demi-Monde* et du *Fils naturel?* Personne assurément, et pourtant cet emploi judicieux des vivacités physiques de l'âme remplaçant la parole par l'acte est une des originalités les mieux marquées du talent de M. Dumas. Si donc, comme on l'a dit, le jeune auteur a donné des conseils à Mme Sand, son travail achevé, il aurait été bien inspiré d'en prendre d'elle à son tour, et de lui demander sa collaboration amicale pour sa pièce nouvelle de *l'Ami des Femmes;* elle lui aurait appris des secrets plus précieux que ceux qu'il pouvait lui enseigner, et sa comédie aurait gagné en bienséance sans rien perdre en franchise.

La bienséance, tel est le charme principal et le grand caractère de la pièce nouvelle de Mme Sand. Grâces en soient rendues au ciel, enfin nous trouvons une pièce où les sentimens sont d'accord avec la morale, où les passions sont d'accord avec le bon sens, où l'honnêteté ne nous révolte pas par sa brutalité et son cynisme, où la vertu ne nous fatigue pas par son pédantisme, où les pensées que l'on cache sont aussi avouables que celles qu'on exprime. Nous sommes chez d'honnêtes gens, appartenant à la saine nature humaine, aussi irréprochables dans leurs paroles que dans leurs actes, et qui considéreraient à juste titre un mot grossier comme l'équivalent d'une mauvaise action, et un geste impropre comme une infraction à la morale. Tous les personnages sont également sympathiques, et le cœur va de l'un à l'autre sans décider lequel il préfère et sans même avoir envie d'exprimer une préférence, tant leurs mobiles sont également clairs, avouables, naturels, tant leurs préjugés sont honorables, leurs scrupules légitimes ou leurs folies excusables, tant en un mot leur conduite est expliquée par l'auteur avec une impartialité intelligente et judicieuse. Le duc d'Aléria, qui a ruiné gaîment sa famille, ne nous scandalise pas plus qu'il ne scandalise ses proches, car nous comprenons que les folies de sa jeunesse ont bien pu dissiper sa fortune, mais non pas entamer son honneur, — et les préjugés nobiliaires de la marquise, — préjugés bien légers, bien à fleur d'âme, bien tempérés par les délicatesses de la conscience et de l'éducation, — nous semblent tout naturels, tant ils se confondent avec les scrupules légitimes d'une mère de famille qui est chargée de veiller à l'honneur de son nom

et au bonheur de ses enfans. Les personnages sont si bien d'accord avec eux-mêmes, si bien d'*aplomb*, d'une si parfaite logique, que leurs actions les plus extrêmes nous semblent une conséquence toute simple de leurs caractères, et que leurs sentimens les plus nobles ne nous étonnent pas plus qu'ils ne les étonnent eux-mêmes. Le marquis de Villemer se réduit à la pauvreté pour payer les dettes du duc d'Aléria, et ce sacrifice, qu'il accomplit sans effort, comme il l'annonce sans emphase, ne nous donne aucune envie de crier à l'héroïsme. Nous approuvons Mlle de Saint-Geneix, la jeune gouvernante, lorsque nous la voyons taire des sentimens que son devoir lui défend de laisser échapper de son cœur, et s'éloigner d'une maison où son honneur pourrait être soupçonné, sans qu'il nous vienne à l'esprit de penser un seul instant qu'elle pourrait agir autrement qu'elle n'agit. D'ordinaire l'héroïsme, la vertu, le désintéressement, le sacrifice, sont un peu raides et durs, parce qu'ils servent d'antithèses à l'égoïsme, à la cupidité et au vice, parce qu'ils sont présentés comme des exceptions au train ordinaire de la réalité; mais ici l'héroïsme et le désintéressement semblent l'élément même de la nature humaine en bonne santé, ils sont comme dissous dans l'air que respirent les personnages. L'humanité peut être ailleurs ce qu'elle voudra; dans ce château de Villemer, la noblesse est son élément naturel, et nous ne comprendrions pas qu'elle pût en avoir un autre. Que vous dirai-je? Cette noblesse d'âme et de cœur est si parfaite qu'on ne la sent pour ainsi dire qu'à la longue, par l'effet d'un rayonnement insensible et lent, et qu'elle émane des personnages comme la chaleur émane des corps lumineux. La noblesse est leur manière d'être, d'exister, leur volonté n'a rien à voir dans leurs vertus, et pour agir comme ils font, ils n'ont qu'à suivre leurs instincts. Aussi ces raffinés d'honneur et de délicatesse ont-ils le charme qui émane de tous les êtres instinctifs et fidèles sans efforts à leur loi morale, c'est-à-dire la naïveté.

La nouvelle œuvre de Mme Sand rend bien difficile la tâche de la critique, car elle la réduit à l'admiration. La critique est volontiers un peu pessimiste et malveillante, et elle a même été instituée en partie pour être pessimiste et malveillante. Il ne lui déplaît pas de trouver un auteur en faute, de relever les côtés faibles d'un ouvrage, et toute erreur qui lui donne une occasion de discuter est pour elle une bonne fortune. Or Mme Sand nous refuse jusqu'à la plus petite de ces bonnes fortunes, et nous condamne à l'approbation depuis le commencement jusqu'à la fin de sa pièce. L'esprit le plus subtil chercherait vainement un prétexte de chicane. La logique des caractères est irréprochable, la beauté des sentimens sans tache, le langage pur et sans fausse note, la morale n'y reçoit pas le moindre accroc, et le cœur humain la moindre offense. Sans doute il y a au

théâtre des œuvres plus fortes, mais il n'y en a guère de plus aimables. Tous les spectateurs, de quelque âge qu'ils soient, quelque expérience qu'ils aient acquise, à quelque condition qu'ils appartiennent, peuvent également s'y plaire, car par un privilége heureux les personnages réunissent la candeur la plus pure à la passion la plus vive, et la vérité de leurs sentimens n'en altère pas l'honnêteté. Leurs passions pourraient être présentées comme des exemples à suivre, si jamais on pouvait proposer les passions comme objets d'imitation, et cependant elles ne font aucun sacrifice à la morale systématique, et l'observateur le plus expérimenté ne pourrait découvrir en elles la plus petite inexactitude, la plus légère infraction à la réalité, le moindre accent artificiel. Il y a dans cette aimable pièce je ne sais quelle transparence qui ravit l'âme sans la tromper, et qui, loin d'atténuer la vérité, lui laisse au contraire tout son éclat. C'est un drame qui se passe dans un milieu de cristal limpide, en sorte que les sentimens qu'il met en jeu resplendissent d'autant mieux que leur prison est plus nette et plus claire. L'honnêteté de ces âmes, au lieu de nuire à la vérité de leurs passions, en montre au contraire avec plus de franchise les mouvemens ordinaires et les jets de flammes, et leur candeur, au lieu d'être un embarras pour le dramaturge, lui sert au contraire d'auxiliaire. Ainsi la morale dans cette pièce joue le rôle qu'elle devrait toujours jouer, et que si peu de romanciers et de dramaturges savent lui faire jouer; loin d'éteindre et de cacher la nature, elle ne sert qu'à la montrer et à la faire resplendir.

La vertu est, dit-on, toujours récompensée; cet axiome fréquemment menteur, je le crains, aura du moins été une vérité pour la pièce de Mme Sand. Sa première récompense a été d'être interprétée comme elle méritait de l'être. La sympathie qu'elle est faite pour inspirer a gagné les acteurs chargés de la représenter, acteurs qui, à trois exceptions près, auraient pu parfaitement se passer la permission d'être médiocres, sans que personne songeât à leur en faire un reproche. O contagion des bons sentimens! ils se sont tous permis d'être excellens, et les moindres rôles sont tenus d'une manière si irréprochable que le meilleur souhait que nous puissions former pour les acteurs du *Marquis de Villemer*, c'est que le talent dont ils ont fait preuve dans cette pièce les suive dans leurs rôles futurs et ne les abandonne plus jamais.

Nous n'avons pas à analyser ce drame que tout Paris ira voir, et qui a respecté toutes les scènes essentielles du beau récit que les lecteurs de la *Revue* ont naguère accueilli avec tant d'émotion. Qu'est-ce que notre analyse pourrait leur apprendre sur les caractères et les aventures de la marquise et du marquis de Villemer, du duc d'Aléria, de la baronne d'Arglade, de Caroline de Saint-

Geneix? Abandonnons à leur nouveau succès, après les avoir salués une dernière fois, ces nobles et sympathiques personnages, et conduisons le lecteur dans le monde beaucoup moins pur où nous appelle M. Dumas. Cette fois toutes les ressources de l'analyse seront nécessaires pour lui faire comprendre les caractères et les sentimens de la nouvelle pièce de l'auteur du *Demi-Monde*, et nous craignons qu'elles ne soient insuffisantes pour les lui faire goûter.

Une jeune femme du meilleur monde, Mme la comtesse de Simerose, s'est mariée au seul homme qu'elle ait jamais aimé. Cependant, par suite de certains froissemens d'amour-propre que l'auteur nous a expliqués sans que nous ayons réussi à les comprendre, elle s'est dérobée avec obstination à l'accomplissement du devoir conjugal. Excusez ce détail, nous devons chercher à être clair, et la pièce n'est pas facile à raconter. Le mari, indigné des mépris de sa femme, et assez justement s'il ne les comprend pas mieux que nous ne les comprenons, s'est vengé avec une femme de chambre, qui l'a rendu père au bout d'un an, après quoi les deux époux se sont séparés. Voilà donc Mme de Simerose, jeune fille et femme à la fois, qui a trouvé moyen de combiner les inconvéniens du célibat avec les inconvéniens du mariage. Que va-t-elle faire dans cette situation? Son cœur est vide et inquiet, son âme est honnête; la nature lui dit d'aimer, le devoir lui conseille la sagesse; le monde, qui connaît sa position équivoque et périlleuse, lui ordonne la prudence. C'est ici que se présente une idée digne de Marivaux, et dont il aurait suivi les développemens avec cette subtilité précise que vous lui connaissez. A force de rêver aux moyens d'aimer sans manquer à son devoir, d'occuper son cœur sans engager son âme, Mme de Simerose s'est arrêtée à un moyen terme ingénieux, qui lui paraît concilier toutes ces difficultés, l'amour platonique : elle voudrait une amitié qui eût toutes les ardeurs de l'amour et un amour qui eût toutes les chastes réserves de l'amitié. Elle se flatte de pouvoir maintenir cet équilibre impossible de sentimens, et au moment même où elle s'en flatte le plus, elle n'aperçoit pas la bonne nature, qui rit sous cape des tricheries qu'elle médite de lui faire, et qui s'apprête à renverser tout l'édifice de sa casuistique sentimentale. Elle croit avoir trouvé dans un jeune homme qui s'est épris d'elle, M. de Montègre, l'homme qui peut réaliser sa chimère d'amitié qui soit un amour, et elle lui propose hardiment sa combinaison. M. de Montègre accepte avec un empressement fiévreux qui est tout près de la passion physique cette obligation de continence platonique, tandis qu'à demi pâmée Mme de Simerose écoute ses sermens avec un trouble qui est tout près de l'ivresse amoureuse. Ce qu'il y avait de piquant dans cette donnée, c'était de montrer comment la nature allait les déloger peu à peu de cette situation impossible où ils

avaient entrepris de la défier, démolir leur citadelle paradoxale, et les conduire pas à pas dans la grotte où l'orage conduisit Énée et Didon, dans le bois où s'accomplit l'*Oaristys* de Théocrite et d'André Chénier. L'auteur pouvait le faire sans rien changer à son dénoûment, et tout simplement en réveillant la jeune femme de son rêve impossible au moment où il va se transformer en une réalité brutale. Certes c'était là une jolie et piquante idée de comédie. Le sentiment de Mme de Simerose ne se tire pas, il est vrai, directement de la nature; mais c'est bien un de ces sentimens artificiels sans être faux qui germent dans les âmes raffinées et civilisées, et il est bien l'image de la situation compliquée et délicate de l'héroïne. Malheureusement cette idée, qui d'ailleurs se présente assez tard, à l'avant-dernière scène du troisième acte, a été abandonnée par l'auteur aussitôt qu'aperçue. M. Dumas, pour ramener son héroïne au bon sens, s'est servi de moyens beaucoup plus violens que ceux qu'aurait employés un Marivaux; mais, pour être violens, ces procédés n'en sont pas moins fort alambiqués et fort entortillés.

Le médecin de l'âme de Mme de Simerose est un certain M. de Ryons, qui prend le titre d'*ami des femmes*, et qui s'acquitte de ses fonctions comme vous allez voir. Lorsque le rideau se lève, nous voyons ce personnage occupé à soutenir devant une Mme Laverdet, femme d'un membre de l'Institut, les théories les plus désobligeantes sur le sexe féminin, l'amour et le mariage. M. de Ryons a deux infirmités : il se défie des femmes, et il est affecté d'une pléthore, ou, si vous aimez mieux, d'une incontinence d'esprit qui ne lui permet pas de prononcer une parole sans faire une pointe ou un bon mot. Voulez-vous quelques échantillons de cet esprit? M. de Ryons ne se marie pas parce qu'il n'aime pas à monter en omnibus; le mariage est un fardeau si lourd qu'on se met d'ordinaire à trois pour le porter; il y a plus d'honnêtes femmes qu'on ne croit, mais moins qu'on ne le dit, etc. Vous vous étonnez qu'un tel personnage s'intitule l'*ami des femmes*, ayant pour elles si peu d'estime; voici l'explication de ce mystère. Il est leur ami précisément parce que l'amitié est le seul sentiment que lui permette d'éprouver la défiance qu'elles lui inspirent. Aussi ne leur demande-t-il point des affections sérieuses qu'il sait, par l'expérience des autres, qu'elles ne pourraient lui donner; il se contente de faire les intérim de leurs grandes passions, situation modeste qu'il a trouvée pleine de charmes, et qui lui a permis de recevoir une foule de confidences féminines. En retour de ces services, il donne aux femmes de sa connaissance quantité de bons conseils, et les empêche le plus qu'il peut de commettre les sottises auxquelles, selon lui, leur nature est invinciblement encline. Il y avait une idée réellement ingénieuse dans

ce personnage, assez vrai par certains côtés, mais qui dégénère trop vite dans l'aimable plaisant que nous allons vous présenter.

Pendant qu'il débite ses fadaises cyniques devant Mme Laverdet, qui l'écoute avec la patience hypocrite d'une vieille femme qui a eu l'adresse d'entretenir pendant vingt-cinq ans une liaison secrète sans donner à son mari l'ombre d'un soupçon, Mme de Simerose fait son entrée. « Eh bien! vous qui êtes un si grand connaisseur des femmes, quel est l'état du cœur de cette dame? » dit à peu près Mme Laverdet à M. de Ryons. Là-dessus M. de Ryons, le contempteur du sexe féminin, s'approche résolûment de Mme de Simerose, et avec cette audace que donne toujours le mépris, justifié ou non, qu'on se permet envers ceux auxquels on s'adresse, il lui dit à brûle-pourpoint : « Madame, savez-vous l'anglais? — Pourquoi cela, monsieur? — Parce que je vous prierais de me dire dans cette langue : Arriverons-nous bientôt à Strasbourg, monsieur? » La belle dame, un peu étonnée de cette indiscrétion qui ressemble à une impolitesse calculée, satisfait à la demande de M. de Ryons et le prie de lui dire le sens de cette singulière plaisanterie. Alors M. de Ryons raconte qu'allant à Strasbourg, il a fait route avec une dame voilée dont il n'a pu voir le visage, mais dont il a entendu la voix, car, ayant ramassé son gant, elle lui a dit avec le timbre le plus limpide et le plus vibrant : *i thank you, sir*. Lorsqu'il a vu entrer Mme de Simerose, le souvenir de la dame voilée s'est présenté aussitôt à sa mémoire; c'était la même taille, le même port, les mêmes gestes, le même son de voix, et sa demande n'avait d'autre motif que de vérifier l'identité des deux personnes. Nous résumons de notre mieux cette plaisanterie aussi obscure que peu séante, qui traverse les trois premiers actes de la pièce comme un rébus indécent dont on cherche vainement le mot, et qui n'a d'équivalent au monde qu'une certaine mystification bien connue dans l'argot des ateliers et des coulisses sous le nom de *la diligence de Lyon*. Vous ne comprenez pas, n'est-il pas vrai? mais M. Dumas me comprendra certainement, et ne désavouera pas la parenté qui existe entre les deux plaisanteries.

Pour avoir le mot de l'énigme, il faut sauter à pieds joints pardessus le second acte, qui n'est qu'une longue conversation fort spirituelle sans doute, mais qui ne fait pas marcher la pièce d'un seul pas. Les interlocuteurs s'y renvoient les bons mots comme des balles et y combattent avec la langue comme des gladiateurs avec l'épée. C'est une de ces longues séances de salles d'armes de l'esprit auxquelles M. Dumas se complaît, et qu'il conduit avec toute l'autorité d'un prévôt de régiment. Ces assauts sont fort intéressans pour ceux qui sont ferrés sur l'escrime parisienne, mais ils

perdent beaucoup de leur intérêt pour le reste du genre humain.

C'est, il faut en convenir, une assez singulière maison que celle de Mme la comtesse de Simerose. On y entre comme dans un moulin, on en sort comme d'une salle de conversation, on s'y installe et on s'y met à l'aise comme dans une chambre d'hôtel garni. Voilà ce qui peut s'appeler une maison bien tenue et une personne qui a l'intelligence de sa dignité. Des gens qu'elle connaît de la veille, comme M. de Ryons, s'imposent à elle avec une effronterie sans égale, la tyrannisent de leurs conseils, l'insultent de leurs plaisanteries, et il ne lui vient pas un seul instant la pensée de sonner pour qu'on leur ouvre la porte et qu'on les reconduise. Pendant ce troisième acte, par exemple, M. de Ryons joue à cache-cache dans son salon avec M. de Montègre; quand l'un sort par le cabinet de droite, l'autre entre par le cabinet de gauche. M. de Montègre, l'adorateur platonique accepté, qui est d'un caractère irascible et jaloux, s'irrite de ces allées et venues perpétuelles de M. de Ryons, dans lesquelles il imagine découvrir une trahison, et vraiment, si nous ne pouvons excuser sa colère, nous comprenons son étonnement. M. de Montègre suppose un rival dans M. de Ryons, et il faut avouer que les apparences lui donnent raison. Pourquoi a-t-on négligé de lui apprendre que M. de Ryons était tout simplement le professeur de rébus de madame, et qu'il n'était là que pour lui enseigner l'énigme du wagon de Strasbourg?

Les deux dernières scènes de ce troisième acte, qui sont les scènes vraiment dramatiques de la comédie, révoltent comme une de ces mystifications qu'inventent parfois ces mauvais plaisans qui s'arrogent le droit de disposer au profit de leur belle humeur de la vie et du bonheur de leurs semblables. M. de Montègre est un amant sincère, mais impoli, qui aurait besoin de prendre quelques leçons de logique. Il vient d'accepter la combinaison d'amour-amitié inventée par Mme de Simerose. Il a consenti à rester dans les limites d'une adoration respectueuse, il a renoncé aux prétentions ordinaires des amans, et voilà que tout à coup cet homme entre dans une colère sans pareille, comme s'il avait acquis déjà des droits sur Mme de Simerose. Il ne lui vient pas à la pensée de se dire qu'il manque à la première des conditions que lui a imposées Mme de Simerose, c'est-à-dire le respect de sa liberté, que l'amour platonique ne donne aucun des droits de l'amour véritable, et qu'il est en ce moment aussi absurde que mal appris. Cependant la colère de M. de Montègre est le premier châtiment de Mme de Simerose, car ce rêve d'amour platonique qu'elle venait de bâtir s'est évanoui en moins d'un quart d'heure, et il a suffi d'un incident futile pour lui révéler qu'elle se donnait un tyran, lorsqu'elle croyait ne se donner

qu'un ami respectueux. Ainsi déçue, elle prend bravement son parti, et sur l'heure même elle se retourne vers M. de Ryons, qui lui impose par son audace froide et sa tranquille impertinence, et qui lui plaît d'ailleurs beaucoup plus que M. de Montègre, car il y a cette singularité dans la situation de cette jeune femme, que celui qu'elle voudrait pour ami veut être amant, et que celui qui lui plairait comme amant ne veut être qu'ami. Émue, troublée, les larmes aux yeux, le feu au cerveau, elle prie M. de Ryons de lui ramasser son gant, ce qu'il s'empresse de faire. —*I thank you, sir.* — C'était donc vous la dame du wagon de Strasbourg? — Eh bien! oui, c'était moi! — Mais, madame, ce voyage est une pure invention. — Mme de Simerose s'affaisse sur elle-même, anéantie par les deux outrages qui viennent de frapper l'un après l'autre son cœur léger et inquiet. Elle vient d'être insultée deux fois en un quart d'heure de la manière la plus révoltante, et cela par des gens qui n'ont pas sur elle le moindre pouvoir. M. de Ryons n'est guère moins absurde que M. de Montègre, et la brutalité de l'un ne se comprend guère mieux que la violence de l'autre. Si c'est ainsi que l'*ami des femmes* remplit d'ordinaire ses fonctions, je doute qu'il en retire des bénéfices bien considérables.

Mme de Simerose a été insultée une troisième fois dans le courant de ce même troisième acte, insultée sans qu'elle y prît garde, et cela par son propre mari. Y aura-t-il donc toujours dans les pièces de M. Dumas, quel que soit le sujet qu'elles traitent, un détail équivoque qui les marque de son cachet? Ce détail qui ne manque jamais est comme cette petite queue de souris blanche à laquelle on reconnaît les jolies sorcières du Brocken. M. de Simerose entre chez sa femme pour lui faire ses adieux; il part pour l'Amérique, et va essayer de se créer une vie d'action, puisque sa femme lui a refusé une vie d'amour. D'abord sa tenue est excellente et son langage irréprochable : c'est un parfait homme du monde que nous avons sous les yeux; mais voilà que tout à coup apparaît le petit signe équivoque que nous attendions. Savez-vous ce qu'il propose à sa femme? D'adopter un certain enfant qui bientôt n'aura plus de père, de lui donner ses soins et de l'aimer. Sa jeune femme ne se révolte pas, elle trouve la chose toute simple et promet ce qu'on lui demande : bien mieux, cette proposition inconvenante attendrit tellement son cœur sentimental qu'elle le dispose favorablement envers son mari et qu'elle est le premier anneau de leur réconciliation. Ah! le drôle de beau monde et les drôles de gens!

Shakspeare a fait une pièce intitulée *la Mégère mise à la raison;* celle de M. Dumas pourrait justement s'appeler *la Femme sensible corrigée.* Après la double correction que vient de recevoir Mme de Simerose, que lui reste-t-il de mieux à faire que de se réconcilier

avec son mari? Quel sujet de plainte en effet un mari peut-il donner qui ne se rencontre aussi bien dans un amant? La jalousie? Mais l'époux le plus jaloux ne sera pas un tyran plus insupportable que ce M. de Montègre, qui la fatigue de ses surveillances et de ses espionnages, qui l'effraie de ses menaces et de ses violences. La brutalité? Mais l'époux le plus brutal ne dépassera jamais en insolence, en paroles blessantes, en sarcasmes cruels, ce M. de Ryons, qui sauve les femmes en les maltraitant, et qui semble dire à Mme de Simerose, en la ramenant vers son mari : Voyez de quels périls je vous sauve! Vous étiez exposée à vous perdre pour des gens aussi grossiers que moi, qui vous auraient outragée, maltraitée, tyrannisée. Moi, ami sincère, je vous ai outragée une seule fois pour vous dispenser de l'être toujours. Retournez vers votre mari, et sachez désormais qu'un amant n'est autre chose qu'un mari dont le joug est plus pesant encore, parce qu'il est moins légitime. » C'est là la moralité de *l'Ami des femmes*, s'il est permis de tirer une moralité de cet écheveau embrouillé de scènes qu'on ne sait comment dénouer. Mme de Simerose se réconcilie avec son mari, et nous applaudissons d'autant plus volontiers à ce dénoûment que nous n'avons jamais compris pourquoi ils s'étaient séparés, à moins que ce ne soit pour fournir un prétexte de pièce à M. Dumas.

Voilà la pièce; nous l'avons racontée de notre mieux, et ce n'était pas une tâche facile, car elle est aussi obscure que paradoxale, et les chandelles romaines du feu d'artifice habituel de M. Dumas n'y répandent pas la clarté. Le sujet s'y dérobe à chaque instant à l'attention du spectateur, et l'action y marche avec une inégalité qui finit par engendrer une impatience et une fatigue singulières. M. Dumas continue, dans cette pièce, à commettre l'erreur qu'il avait déjà commise dans ses deux précédentes comédies, erreur qui consiste à prendre une succession de scènes pour une œuvre dramatique. Comme dans les pièces précédentes de l'auteur, les épisodes abondent, épisodes dont on ne voit pas clairement le lien avec le sujet. Le principal de ces épisodes est celui de la mystification que M. de Ryons fait subir à une charmante fille qui s'appelle Mlle Hackendorf. Mlle Hackendorf, fille d'un millionnaire étranger, est une de ces brillantes comètes exotiques que nous voyons de temps à autre traverser le ciel parisien, dont on parle tout un hiver et qu'on a oubliées l'hiver suivant aussi complétement que si elles n'avaient jamais apparu. Tout n'est pas roses dans cette vie d'éclat et de fêtes perpétuelles; Mlle Hackendorf en sait quelque chose. Elle est jeune, belle, riche, élégante, et cependant personne n'aspire au bonheur d'être son époux; tout le monde l'admire, personne ne la désire. Elle se rend parfaitement compte de ce qu'il y a de blessant dans cette situation et se compare ingé-

nieusement à ces poupées qui portent en guise d'écriteau : « Je dis papa et maman, et je coûte cinq cents francs. » Tout le monde les regarde et personne ne les achète. M. de Ryons, par manière de plaisanterie, lui ayant proposé de l'épouser, elle l'a pris au mot avec d'autant plus d'empressement que son insolence lui en impose autant qu'elle en impose à Mme de Simerose. Aussi, lorsqu'on ne le voit pas venir, elle s'étonne, et, avec une liberté et une hardiesse vraiment charmantes, elle lui demande pourquoi il n'a pas encore tenu sa parole. M. de Ryons rejette l'offre qu'elle lui fait de sa personne et de sa fortune, et lui avoue que sa promesse était une simple plaisanterie. Décidément ce prétendu philosophe n'est qu'un triste mystificateur. Passe encore pour Mme de Simerose : son insolence avait une manière d'excuse, puisqu'elle avait pour but de sauver la vertu d'une femme dont il s'était constitué le protecteur de l'autorité de son titre d'*ami des femmes;* mais à quel propos inflige-t-il cet outrage à cette franche et charmante fille? Son impertinence est aussi gratuite qu'incompréhensible. Il prétend qu'il ne peut pas épouser Mlle Hackendorf; le spectateur se demande pourquoi il ne peut pas l'épouser, et, comme il ne trouve aucune raison, il conclut que l'ami des femmes ne l'épouse pas parce qu'une fois marié il lui faudrait renoncer à ses tirades contre le mariage, qui font le plus bel ornement de son insupportable, bien mieux encore, de son odieuse personne.

A toutes nos critiques, M. Dumas et ses amis peuvent, il est vrai, opposer une objection triomphante qui leur permet de transformer tous les défauts que nous avons signalés en autant de qualités. De quoi s'agit-il en effet dans cette pièce? De prouver que les femmes usent et abusent du droit que la nature leur a donné de n'avoir pas le sens commun. Vous vous plaignez, nous dira-t-on, que la pièce soit obscure et décousue; mais elle n'est pas plus décousue que la logique des femmes et pas plus obscure que les mobiles qui les mènent. Vous vous plaignez par exemple de ne pas comprendre les motifs de la séparation de Mme de Simerose; il ne faut pas que vous compreniez, car la déraison ne doit pas pouvoir s'expliquer. Les épisodes dont vous dites ne pas apercevoir clairement le lien avec le sujet sont cependant le sujet même, car ils sont autant d'*illustrations* de la folie propre aux femmes et des idées baroques qui leur traversent le cerveau. L'objection serait bonne, si les personnages masculins de la pièce étaient plus sensés que les personnages féminins; mais en vérité ils se valent, et les deux sexes n'ont rien à s'envier. M. de Simerose n'a guère été moins absurde que sa femme, et je doute qu'on puisse facilement dépasser M. de Montègre en sottise. La démarche de Mlle Hackendorf est hardie sans doute, mais elle est plutôt faite pour honorer le sexe féminin que pour

l'amoindrir. Mme Laverdet, commère sensée et prudente, vaut bien son vieil amant Des Targettes, j'imagine, et si Mlle Balbine Laverdet s'est éprise de la barbe d'un élégant ridicule, il faut rejeter cette sottise sur le compte de ses quatorze ans, comme dit son père; la pauvre enfant n'a pas l'âge de la responsabilité, et la folie que l'auteur lui reproche n'est qu'une puérilité. Si la pièce est obscure et décousue, ce n'est donc pas au sujet qu'il faut s'en prendre, mais bien au plan de l'auteur.

Une certaine misanthropie sèche parcourt toute la pièce et lui donne son accent. Je ne reprocherais pas à l'auteur cette misanthropie, si elle avait un autre caractère que celui qui la distingue. La misanthropie est une manière de juger la nature humaine qui en vaut une autre, et qui littérairement peut produire de très grands effets; mais, quand on est misanthrope, il ne faut pas l'être à demi. Une misanthropie entière est féconde; la demi-misanthropie est stérile, et l'on pourrait dire de cette maladie de l'âme ce qu'on dit de l'amour, qu'elle n'admet pas les moyens termes. Si vous voulez que votre misanthropie soit puissante, allez hardiment jusqu'à la cruauté; mais ne vous arrêtez pas aux taquineries brutales. « Ah! s'écrie lord Byron en parlant de l'amour, la singulière passion! Elle voit avec bonheur couler son sang, et elle recule devant l'application d'une serviette chaude! » Faites donc couler le sang, mais n'ayez plus recours désormais aux serviettes chaudes de l'honnête et insupportable M. de Ryons.

Cette pièce est la moins fortement conçue que M. Dumas fils ait encore produite, car elle n'a pas, comme *la Question d'Argent*, le mérite de posséder au moins un sujet net, franc et se laissant facilement saisir. Elle a cependant un intérêt auquel M. Dumas n'a pas songé : c'est qu'elle marque le dernier terme, les colonnes d'Hercule du voyage d'exploration parisien qu'il a commencé il y a quelque chose comme quinze ans, et qu'elle est le dernier mot du genre d'observation qu'il a inauguré et mis en vogue. Nous nous en félicitons et pour nous et pour l'auteur lui-même; le voilà forcé désormais d'ouvrir un nouveau champ d'analyse et d'observation, le voilà contraint à cette métamorphose à laquelle tout artiste, tout poète est condamné au moins une fois dans sa carrière sous peine de déchéance. Qu'il ne s'attarde pas plus longtemps dans les voies de cette observation exclusivement parisienne, qu'il ne s'entête pas dans son parti pris de pessimisme railleur et de misanthropie sèche; il n'y a plus rien à glaner dans ce champ, semé et moissonné par lui, dont il vient de ramasser les derniers épis pour en composer sa gerbe quelque peu mêlée et confuse de *l'Ami des femmes*.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1864.

Nous nous efforcions, avant l'ouverture de la session, de discerner les grands courans qui allaient gouverner avec une puissance supérieure la marche des esprits et des choses en France, et nous montrions, nos lecteurs ne l'ont peut-être point oublié, la coïncidence qui, dans la période où nous entrions, unirait le mouvement des affaires étrangères au réveil de la vie politique intérieure. Notre opinion était que dans cette phase il ne serait plus possible de séparer la politique du dedans de celle du dehors, de faire par préférence de l'une en rejetant arbitrairement l'autre dans l'ombre, qu'il n'y avait plus là une simple question de choix, que les progrès de la vie publique intérieure s'accompliraient parallèlement aux agitations des questions européennes, que les chocs qui éclateraient dans l'une de ces régions retentiraient sur-le-champ dans l'autre. Ce qui se passe depuis quatre mois n'est point de nature à modifier cette façon de voir. De très grandes difficultés ont continué à subsister ou ont éclaté dans la politique générale de l'Europe; la gravité et l'incertitude des questions étrangères, au lieu d'absorber les esprits et de les détourner de tout le reste, leur ont communiqué un ébranlement, une émotion dont les signes sont de plus en plus visibles dans les manifestations de notre vie intérieure. Oui, l'Europe est en travail, elle est atteinte d'un profond malaise, elle traverse une série de complications dont nul ne voit le terme : l'intelligence, les intérêts, le patriotisme, s'inquiètent des difficultés et des obscurités de la politique étrangère; mais on dirait que maintenant les problèmes et les soucis de la politique étrangère éveillent, stimulent, aiguisent parmi nous le sentiment de la vie intérieure. Le spectacle de cette renaissance nationale commence à devenir très curieux et très intéressant.

Nous serions fort embarrassés, si nous étions mis en demeure de tracer une description précise de la situation morale et politique toute nouvelle qui se trahit chez nous par mille symptômes. La France est le pays des longs sommeils et des réveils subits. Le premier trait de la situation présente,

c'est le sentiment intime dont chacun est pénétré que la nuit où nous nous sommes silencieusement endormis touche à sa fin. Les yeux se sont ouverts; on se remet sur son séant, on parle, on écoute les voix, les bruits; on se cherche les uns et les autres comme à tâtons. Le fait important et salutaire dans le vague de ces premiers momens, c'est que l'on se sent très positivement éveillé. La diane de cette aube morale et politique a été sonnée par les dernières élections générales. Un long frémissement a depuis lors parcouru la France : la plupart des réélections ont eu lieu au profit du libéralisme. A côté de la politique, mais dans une sphère qui en est bien voisine, celle des idées religieuses, des publications hardies ont imprimé aux croyances de fortes secousses et ont provoqué de vives agitations. Puis, car il ne faut négliger aucun indice, l'impatient besoin de vie intellectuelle dont le public est possédé s'est manifesté tout à coup par ces lectures, par ces leçons du soir, qui en un clin d'œil sont devenues la mode passionnée de Paris. L'esprit souffle où il veut, disait-on autrefois; aujourd'hui il souffle où il peut. A la façon dont il s'échappe par les fissures qui viennent de lui être ouvertes, sur l'histoire, sur les sciences, sur la critique littéraire, dans ces réunions nombreuses où la parole vivante se met en contact avec les âmes, on peut espérer que nous ne sommes plus loin du moment où il pourra souffler enfin comme il voudra. La vue de ces choses, ces premiers fourmillemens et bruissemens de la vie ont de quoi plaire à ceux qui n'ont point fermé l'œil durant l'épreuve, et qui ont fait consciencieusement leur métier de veilleurs nocturnes, comme ces *serenos* que l'on rencontre encore dans les villes d'Espagne, chantant les heures dans le silence de la nuit et balançant mélancoliquement dans les ténèbres des rues étroites leur lanterne au bout d'un bâton.

Nous retrouvons dans les faits dont nous avons à nous occuper aujourd'hui ces divers aspects du mouvement intellectuel et politique de la France.

Ce sont d'abord les deux élections de Paris qui doivent avoir lieu le 20 mars et qui sont depuis quinze jours l'occasion d'un mouvement politique très original. Le gouvernement a eu le bon esprit, en cette circonstance, de ne point mettre en avant de candidats officiels; nous voudrions qu'il nous fût permis de voir dans cette abstention du gouvernement l'inauguration d'un principe général de conduite et une renonciation au système des candidatures officielles. Il ne nous est malheureusement pas possible de pousser si loin la candeur de nos espérances. Il est probable que la certitude seule du triomphe de l'opposition a empêché l'administration de mettre des candidats officiels en avant dans les première et cinquième circonscriptions de Paris. La conduite du gouvernement en cette circonstance a tracé celle des organes de l'opposition. Aucun comité d'opposition ne s'est formé pour guider le choix des électeurs et rallier leurs voix autour de candidats désignés d'avance. De là le curieux caractère des élections auxquelles nous allons assister. Pour fonctionner avec liberté et assurance, le suffrage universel a besoin d'un mécanisme assez compliqué.

Dans le système de ce suffrage, il est impossible que les candidats puissent se faire connaître individuellement de chaque électeur, aillent solliciter les voix à domicile, fassent en un mot ce travail préliminaire personnel que les Anglais appellent *canvass*. Avec le suffrage universel, les rapports de candidats à électeurs ne peuvent guère s'établir d'une façon efficace que par l'exercice du droit de réunion. Dans le débat des candidatures en réunions publiques, l'action des comités pourrait puiser une autorité naturelle. Les comités formeraient alors sous le contrôle de la discussion une sorte d'intermédiaire régulier, un second degré normal entre les candidats et la masse des électeurs. Le droit de réunion faisant défaut, ce ressort manque chez nous au mécanisme du suffrage universel. La nécessité de suppléer à cette lacune d'une façon quelconque peut seule autoriser une réunion de députés et de journalistes à s'ériger elle-même en comité supérieur et à décréter en quelque sorte une liste d'opposition, comme cela est arrivé aux dernières élections de Paris. Cette nécessité, qui n'apparaît que lorsque l'opposition a en face d'elle des candidats officiels, n'existait pas aujourd'hui. On a donc vu se produire, dans les deux circonscriptions parisiennes qui ont des députés à élire, un grand nombre de candidatures spontanées. La nomination ne pouvant avoir lieu au premier tour que lorsqu'un nom rallie la majorité absolue, si les voix se partagent entre plusieurs candidats, le premier tour de scrutin n'est en quelque sorte qu'une épreuve préparatoire, et il faudra recourir à un second tour. La multiplicité des candidatures spontanées donne une animation d'un caractère nouveau aux élections qui vont avoir lieu. Une candidature ouvrière y a pris place : nous n'avons, quant à nous, aucun préjugé à l'endroit des aspirations qui peuvent entraîner les ouvriers aux honneurs et aux responsabilités de la députation. A propos des candidatures ouvrières et d'autres même, il a été publié des circulaires semées d'expressions qui rappelaient nos anciennes guerres de partis, et qui ont fait dresser l'oreille à quelques-uns. Pour nous, nous ne sommes ni émus ni surpris de ces résurrections du vieux vocabulaire politique; nous avions toujours prévu que lorsque la vie politique renaîtrait en France, il était impossible que l'on ne vît reparaître quelques-unes des locutions qui étaient en vigueur au moment où a commencé la léthargie de la liberté. C'est l'histoire des paroles gelées, c'est aussi l'histoire du cortége de *la Belle au bois dormant* se réveillant vêtu à l'antique mode. Cette friperie pourrait faire sourire, elle ne peut pas faire peur : elle ne peut être désormais de plus d'usage dans la vie réelle que les déguisemens historiques qui ont servi aux bals costumés du dernier carnaval. Soyons indulgens d'ailleurs, à la pensée que presque tous nous avons été du cortége de *la Belle au bois dormant*, et que presque tous nous portons dans notre accoutrement de prodigieux anachronismes. La petite mêlée de noms propres et de mots vieillots qui s'est formée autour des élections parisiennes du moment nous paraît au contraire devoir produire un effet utile : elle excite l'émulation politique. Nous y assistons, pour

notre compte, sans professer pour les personnes ni préférence ni antipathie.

Cette scène épisodique des réélections de Paris se détachera donc comme un incident tout à fait isolé sur le fond de notre régime électoral. M. Antonin Lefèvre-Pontalis vient de publier un volume très opportun sur *les lois et les mœurs électorales en France et en Angleterre*. Ce livre, pour ce qui concerne la France, est le résumé très exact de l'expérience que nous venons de faire dans les dernières élections générales et dans la vérification des pouvoirs. M. A. Lefèvre-Pontalis y examine la législation électorale et son application, les candidatures du gouvernement et leurs abus, la jurisprudence électorale et ses conséquences. Il y a là de précieux enseignemens dont il faudra faire son profit dans la routine de nos élections départementales; mais les leçons de M. Lefèvre-Pontalis ne sont point applicables aux prochaines élections parisiennes. Paris, à qui quelques utopistes réactionnaires parlaient naguère de retirer le droit électoral, présente une exception éclatante quant aux pratiques électorales de ce temps-ci. « La France, disait M. Disraeli dans *Coningsby*, est une monarchie gouvernée par une république. » Paris reste et sera toujours une république.

On vient d'avoir dans des camps religieux bien différens des émotions fort extraordinaires et fort piquantes. Parmi les catholiques, on a failli assister à la condamnation par le pape des doctrines du *Correspondant*, organe des catholiques libéraux, et cette condamnation a été sur le point d'atteindre M. de Montalembert. Nous n'aurions point parlé de la disgrâce qui a menacé, chez nous, les catholiques les plus militans et les plus méritans, si le coup, à l'heure qu'il est, n'était point conjuré. Nous eussions fait du tort, à Rome, à M. de Montalembert, si nous avions plus tôt pris sa défense : le client eût été compromis par l'avocat. Le crime dont M. de Montalembert a failli être puni par l'autorité pontificale est d'avoir émis au congrès de Malines de trop libérales idées. Joignez donc les lumières de votre temps à une fidélité chevaleresque aux institutions religieuses du passé, consacrez de vaillans efforts à marier à de nobles croyances des instincts généreux, soutenez pendant une vie entière la gageure paradoxale de rester libéral en étant ultramontain : voilà la récompense qui vous attend! Ceux que vous défendez vous renient, vos apologies impossibles sont repoussées par ceux même au nom desquels vous les aviez vaillamment entreprises; vous n'êtes plus en fin de compte qu'un libéral suspect et un catholique désavoué. Si extraordinaires qu'elles puissent paraître au premier abord, des péripéties de ce genre ne nous surprennent point. Nous avons toujours respecté l'illusion de ceux qui ont cru qu'on pouvait faire pénétrer dans la cour de Rome un rayon de sentiment libéral; mais nous savons bien les conseils de Rome, jamais nos catholiques éclairés, cultivés et généreux, ne balanceront le crédit de tel rustaud énergique répétant avec une grossièreté opiniâtre les rubriques de l'ancien absolutisme.

Un incident non moins étrange est survenu au sein de l'église protestante de Paris, et celui-ci est arrivé jusqu'à l'éclat. Nous voulons parler de la continuation de la suffragance refusée à M. Coquerel fils par le conseil presbytéral de Paris. Le protestantisme condamnant le libre examen, voilà ce qui a excité l'étonnement des libéraux dans la décision du conseil presbytéral; un pasteur prêchant des doctrines contraires aux croyances de la majorité présumée du troupeau, telle a été l'anomalie à laquelle le conseil a voulu mettre fin. Nous voudrions juger ce différend avec impartialité. Or, si l'on veut être impartial, on est forcé de reconnaître que les récriminations échangées entre les deux partis qui divisent en France l'église protestante, le parti orthodoxe et le parti libéral, ne sont que la conséquence de la position faite à cette église par ses rapports avec l'état. La position que l'état fait aux églises en France nous paraît fausse pour le catholicisme lui-même; elle est bien plus fausse encore pour le protestantisme. L'exercice n'est permis chez nous qu'aux cultes reconnus par l'état; ces cultes sont salariés par l'état, et leur administration intérieure fonctionne d'après des règles convenues avec l'état et sanctionnées par lui. Que le concordat et les articles organiques qui en sont l'interprétation politique établie par l'état gênent en plus d'un point très grave les libertés de l'église catholique, les protestations réitérées des évêques et des écrivains catholiques sont là pour nous l'apprendre; mais les contradictions qui existent au sein du protestantisme organisé en église officielle sont plus choquantes encore. Au sein du catholicisme, les dissidences dogmatiques ne sont point possibles; prêtre ou laïque, le catholique qui conteste le dogme sort par cela même de l'église et cesse d'en faire partie. Le catholicisme est fondé sur l'autorité et l'unité. Le protestantisme au contraire est fondé sur la liberté d'examen, et aboutit par conséquent à la diversité des interprétations dogmatiques. De là cette tendance du protestantisme, qui en est la vie même, à se diviser, suivant les convictions diverses qui naissent du libre examen, en églises, en congrégations, en sectes différentes. Or l'organisation politique que le protestantisme a reçue en France est pour cette forme du développement des idées chrétiennes un véritable lit de Procuste. Elle produit cette double et contradictoire conséquence, ou de faire de l'église constituée une sorte de corporation sceptique admettant sous une apparence d'unité artificielle les croyances les plus variées et les plus contraires, ou bien d'exclure des libertés et des avantages d'un culte publiquement reconnu des groupes importans de personnes qui, tout en voulant rester protestantes, chrétiennes, unies par un lien religieux, seraient en dissentiment avec l'église constituée touchant le corps des doctrines adoptées et professées par elle. Nous trouvons un exemple frappant de cette contradiction dans le différend qui est survenu entre le corps presbytéral de Paris et M. Coquerel et ses nombreux adhérens.

Observé philosophiquement, le protestantisme admet les variations les

plus multipliées. Il serait cependant absurde et injuste de considérer la masse des protestans comme livrée à des vicissitudes indéfinies de croyances. Dans la vie pratique et réelle, la foi d'un protestant ne peut être soumise à d'incessantes variations et demeurer dans cet état de mutation continue que la philosophie allemande appelle le *devenir*. Chaque église, chaque section du protestantisme se fixe à un certain corps de doctrine, à certains dogmes arrêtés. La politique latitudinaire, indifférente aux dissidences dogmatiques, a toujours été désavouée et combattue par les sectes protestantes les plus zélées, les plus religieuses. La liberté et la tolérance protestantes ne consistent point à couvrir sous une unité relâchée des divergences de croyances; elles consistent à laisser les dissidens maîtres de sortir de l'église établie pour en aller former une autre. Ainsi sont respectées à la fois et la liberté de ceux qui veulent s'en tenir à l'ancien dogme et la liberté de ceux qui adoptent un symbole nouveau; mais, pour que cette liberté subsiste réellement, il importe que l'état reconnaisse la liberté des cultes et n'en favorise aucun d'une organisation privilégiée et salariée. Qu'arrive-t-il en effet chez nous? Le conseil presbytéral de Paris ne veut pas être latitudinaire; il a son orthodoxie, et il y tient : c'est à ce titre qu'il se sépare de M. Coquerel. Rien de plus naturel, de plus légitime, si l'état n'avait pas chez nous établi un protestantisme officiel. Dans ce cas-là, M. Coquerel, avec les adhérens que lui ont gagnés les qualités de son esprit et de son caractère, pourrait fonder une autre église, l'église de l'union libérale, à côté de l'église orthodoxe; mais notre état politique et les mœurs que nos institutions nous ont faites rendent cette entreprise impossible. Pour défendre sa foi, le conseil presbytéral s'expose donc à laisser sans église, sans lien religieux, une portion des protestans de Paris. Ceux qui savent l'heureuse influence que la conservation des cadres religieux exerce sur la société ne peuvent voir sans regret une politique qui aboutit à une pareille conséquence. En d'autres pays, les intelligences les plus affranchies du dogme ont pu, grâce à la liberté des cultes, se maintenir dans un milieu religieux et garder à leur action morale une puissante efficacité. Channing était unitairien; s'il eût existé en France, les chaires dont dispose le conseil presbytéral lui eussent été fermées. La féconde mission de l'une des âmes les plus religieuses, d'un des plus grands chrétiens de ce siècle, eût été perdue pour l'humanité, ou se fût consumée en de froids et stériles essais de philosophie et de philanthropie. Les chrétiens scrupuleux du conseil presbytéral feraient bien de réfléchir à l'étrange situation que notre politique en matière de culte crée au protestantisme français. Il faut de deux choses l'une : ou bien qu'ils réclament l'entière liberté des cultes, qu'ils répudient les avantages d'une église privilégiée et salariée, qu'ils protestent contre le régime des concordats, dont la résurrection a été une des œuvres les plus rétrogrades de Napoléon, qu'ils travaillent avec une énergie convaincue à l'émancipation religieuse de la France, — ou bien

qu'ils suivent la politique des églises d'état couvrant du privilége dont elles jouissent des doctrines qui effarouchent l'orthodoxie, qu'ils imitent l'église d'Angleterre, dont la tolérance s'étend depuis le catholicisme archaïque et mystique du docteur Pusey jusqu'à l'exégèse hardie des auteurs des *Essays and Reviews*, — qu'ils se résignent en un mot à être latitudinaires.

Ce qui a lieu de surprendre, c'est que l'activité d'opinion qui commence à se faire jour sur plusieurs points ne s'applique pas encore chez nous à la grave question extérieure qui trouble aujourd'hui l'Europe. L'esprit public en France demeure à l'égard du conflit dano-allemand dans un état d'incertitude passive, dans une incertitude plus grande encore que celle où paraît être notre gouvernement. A en juger par les correspondances diplomatiques publiées dans le *Blue Book* anglais, notre diplomatie garde le silence et demeure inactive; mais son silence a l'air de cacher des réticences. M. Drouyn de Lhuys, dans ses causeries avec lord Cowley, réserve la liberté d'action de la France, ce qui permet de supposer que nous n'entendons point nous renfermer dans la force d'inertie. Quoi qu'il en soit, l'opinion publique parmi nous n'essaie pas même de mesurer la situation que font à la France les mouvemens de l'Allemagne et les combinaisons de la Prusse et de l'Autriche. On ne s'interroge point sur la question des alliances; on demeure attaché aux incidens qui peuvent naître du travail de négociations auquel le cabinet anglais se livre sans relâche et sans découragement, ou de la continuation des hostilités dans le Jutland.

Ce que l'on attend surtout à l'heure qu'il est, c'est la réponse du Danemark à la proposition d'une conférence. Lord Russell, en annonçant la semaine dernière que cette conférence était acceptée en principe par la Prusse et par l'Autriche, et devait même à de certaines conditions être accompagnée d'un armistice, a fait espérer que le Danemark enverrait avant peu de jours sa réponse. Dans l'état présent des choses, le Danemark ne semble avoir rien de mieux à faire que d'accepter l'ouverture d'une négociation européenne. Cet intéressant pays ne peut que gagner à la substitution de l'action diplomatique à l'action militaire. Les avantages de cette politique ressortent avec tant d'évidence qu'ils sont de nature à frapper le patriotisme du peuple danois, qui a fait amplement ses preuves de fermeté et de courage. Si les hostilités continuent, le Danemark se trouve aux prises avec des ennemis trop redoutables pour qu'il puisse leur opposer une longue résistance; il est obligé de soutenir cette lutte disproportionnée seul et sans aucune chance d'être secouru. De nouvelles et plus cruelles calamités, voilà tout ce que peut lui promettre la poursuite de la guerre. Au contraire, en acceptant la conférence, le Danemark voit finir son isolement, il n'est plus réduit pour se défendre à ses seules et insuffisantes forces; sa cause passe dans les mains des grandes puissances signataires du traité de 1852, qui sont demeurées ses amies; les questions qui l'ont brouillé avec l'Allemagne perdent le caractère local et particulier qu'elles ont en ce mo-

ment, elles deviennent européennes. Il est moralement invraisemblable, du jour où la France, l'Angleterre et la Russie auront mis les mains dans ce débat, que la guerre puisse recommencer, ou qu'en tout cas les Danois puissent être seuls à la soutenir. Toutes les bonnes raisons se réunissent pour engager le Danemark à consentir à la conférence; on est en général si convaincu à Paris que le Danemark n'a pas de meilleur parti à prendre, qu'un refus de sa part exciterait une pénible surprise.

La réunion d'une conférence aurait pour effet immédiat, en France et en Angleterre, de dissiper les craintes de guerre. La tâche de cette réunion diplomatique serait loin cependant d'être facile. La Prusse et l'Autriche, après avoir conclu leurs derniers arrangemens militaires et décidé l'invasion du Jutland, ont eu le bon sens de déclarer récemment pour la seconde fois qu'elles entendaient maintenir l'intégrité de la monarchie danoise. Après une telle assurance, si l'on cherche la satisfaction morale et politique que devront réclamer les deux grandes puissances allemandes, on voit qu'il ne peut y en avoir qu'une seule : fusion administrative du Slesvig et du Holstein, et union personnelle des deux duchés à la couronne de Danemark. Que les puissances amies de la paix voulussent accepter une telle solution, c'est possible; mais les difficultés viendront à la fois et du Danemark et de la diète de Francfort, représentant les moyens et petits états allemands. La substitution du lien personnel au lien réel concernant le Slesvig serait pour les Danois une profonde blessure, et léguerait à l'avenir de graves embarras. — Nous ne nous battons point pour une question dynastique, disent les Danois; peu nous importe que notre roi soit duc d'un état allemand. Nous ne faisons point la guerre pour le Holstein, mais nous luttons pour la possession du Slesvig, qui a toujours été terre danoise; nous combattons pour l'indépendance et l'autonomie du Danemark-Slesvig. — D'un autre côté, l'Allemagne qui n'est ni la Prusse ni l'Autriche, cette Allemagne qui se cherche à travers ces complications, qui poursuit le triomphe du principe des nationalités, et non un succès pour la politique prussienne ou autrichienne, recevrait de cette solution un amer désappointement.

L'impartialité nous oblige à reconnaître que tous les argumens puisés dans le sentiment et les intérêts vraiment allemands s'élèvent contre la politique de la Prusse et de l'Autriche. Les Allemands des duchés, disent les ministres des états secondaires et les organes de la politique de la diète, les Allemands des duchés ne veulent pas plus que les Danois de l'union personnelle. Après ce qui s'est passé, Danois et Allemands ne peuvent plus vivre ensemble. D'ailleurs jamais entre eux il n'a existé de véritable paix : ils ont toujours été divisés par des jalousies querelleuses, par des rivalités de cour, par la compétition des places; ils diffèrent par le caractère, par la langue, par les mœurs. Copenhague est le foyer intellectuel des Danois; les Allemands sont entraînés dans l'orbite de la civilisation germanique, la

jeunesse des duchés va étudier dans les universités allemandes. Copenhague est la métropole du commerce danois; Hambourg est le marché commercial des duchés. Quand même, en replaçant ces populations sous le sceptre du roi de Danemark, on ferait un nouveau replâtrage, on n'aurait réussi qu'à créer dans cette partie de l'Europe une situation précaire où les troubles renaîtraient sans cesse. Ce qui rend les partisans de la politique des états secondaires et de la diète plus vifs dans leurs protestations et leurs doléances, c'est la défiance que leur inspirent M. de Bismark et l'ambition prussienne.

Si M. de Bismark a jamais eu le désir passionné de faire retentir son nom dans le monde et d'occuper l'Europe de lui, ses vœux aujourd'hui doivent être comblés, et il peut goûter dès à présent le plaisir du succès. Il n'y a pas en ce moment sur la scène politique de personnage plus original et qui pique plus vivement la curiosité. Il serait Alcibiade, il aurait coupé la queue de son chien, qu'on ne parlerait pas de lui davantage. On le tient pour un homme d'initiative, d'aventures, nourrissant de mystérieux projets. On connaît ses liaisons avec la Russie. On vient de le voir entraînant par un mouvement rapide de conversion M. de Rechberg, son ancien adversaire de Francfort. La réaction, la politique féodale, le génie des vieilles ligues absolutistes se figurent avoir trouvé en lui leur Cavour. C'est surtout dans l'Allemagne des états secondaires que M. de Bismark est redouté et surveillé. On y croit que le ministre prussien convoite le Holstein, que s'il a l'air de vouloir le laisser encore au roi de Danemark, ce n'est que pour le réserver à la Prusse et se ménager l'avenir. Pour couper court à ces aspirations prussiennes, on soutient la candidature du duc d'Augustenbourg, et la Saxe réclame la convocation immédiate des états du Holstein. Les Danois ne tenant point au Holstein, les petites cours pensent qu'on pourrait régler la question de succession sans trop irriter le Danemark, en donnant satisfaction au sentiment allemand et en frustrant l'ambition prussienne. Pourra-t-on faire valoir et faire réussir une combinaison semblable dans la conférence? Cela ne nous paraît guère probable; mais pour la diète et les petits états, l'effort vaut peut-être la peine d'être tenté. C'est un motif pour la diète d'accepter la place qu'on se propose de lui offrir dans la conférence. Les états secondaires de la confédération n'ont point été heureux jusqu'à ce jour dans leur campagne anti-danoise. Ce sera un dédommagement pour leur amour-propre de voir un de leurs représentans s'asseoir dans la conférence à côté des ambassadeurs des grandes cours et participer enfin en leur nom à la délibération d'une affaire européenne.

Le nouveau tour diplomatique que prend l'affaire du Danemark a coïncidé avec des voyages de princes qui devraient être regardés comme des événemens très heureux, s'ils pouvaient en effet contribuer à l'arrangement pacifique des difficultés pendantes. Le roi des Belges est en Angleterre; le frère du roi de Danemark va aussi à Londres, le duc de Saxe-Cobourg-

Gotha est à Paris. Quels que soient les motifs apparens du déplacement de ces personnages, les questions agitées en Europe ne peuvent être étrangères à de tels mouvemens, et laisseront des traces dans les impressions de voyage de ces princes. Le roi Léopold est le grand médiateur de notre époque, et nous voudrions que son influence équitable et sensée fût appelée à s'exercer sur le conflit dano-allemand. Le duc de Cobourg-Gotha joue depuis longtemps un rôle d'initiative en Allemagne. Il a été des premiers, dit-on, à concevoir l'idée d'une troisième Allemagne qui pourrait faire équilibre à la Prusse et à l'Autriche. C'est autour de cette conception que gravitent les cours secondaires de la confédération; le roi Max de Bavière, qui vient de mourir si subitement, était désigné pour prendre la tête de cette sorte de *Sonderbund*. Cette utopie a dû récemment encore occuper les représentans des petites cours dans leur réunion de Würtzbourg. Nous ne voudrions pas, quant à nous, que la politique française attachât une trop grande importance à cette idée d'une troisième Allemagne. La diplomatie peut badiner autour de ce plan lorsque la tranquillité publique lui fait des loisirs; mais dans les temps difficiles, quand on voit remuer de grands corps tels que la Prusse et l'Autriche, avec la Russie dans le lointain, chercher dans les fractions mobiles du fédéralisme excessif de l'Allemagne les élémens d'une fragile unité, ce serait, à notre avis, ressembler à un homme qui, tandis que sa fortune serait en jeu, s'amuserait à faire des patiences. Que le duc de Cobourg-Gotha ait à proposer à la France une combinaison où les droits des Danois et les aspirations germaniques se puissent réunir en se faisant mutuellement le moins de tort possible, dût M. de Bismark en être contrarié, nous le souhaitons de tout notre cœur. Il est un autre voyage étranger aux affaires d'Allemagne, mais qui touche plus directement aux intérêts français, et que nous aurions mauvaise grâce à ne point mentionner. Nous voulons parler de la visite que l'archiduc Maximilien vient de faire à l'empereur. Décidément l'archiduc Maximilien devient empereur du Mexique. Ici encore nous n'avons que de bons souhaits à former, car demander un bon succès pour l'entreprise du jeune prince autrichien, c'est demander du même coup que la France soit dégagée le plus tôt possible du fardeau du Mexique. Si nous étions une fée et si nous étions invités à l'inauguration du nouvel empire, nous donnerions au nouveau souverain le talisman du crédit. Nous voudrions qu'à l'aide de notre amulette, le Mexique pût contracter à bon prix un très gros emprunt, qu'il pût se donner une banque à l'instar de la Banque de France, des institutions perfectionnées de crédit, et qu'après avoir tiré tant d'argent de l'empire des Incas, la France et l'Angleterre reconnaissantes, représentées par des banquiers enthousiastes et des capitalistes généreux, y voulussent bien renvoyer quelques centaines de vrais millions. La fée du crédit, l'empereur Maximilien la trouvera peut-être dans les *lanes* de la Cité de Londres, si par hasard elle n'était point venue à lui des riches hôtels de notre Chaussée-d'Antin.

On avait eu, ces temps passés, quelques inquiétudes du côté de l'Italie. On craignait que, l'Autriche s'étant engagée dans la presqu'île danoise, l'Italie n'allât lui chercher querelle dans la Vénétie. Nous ne savons si c'est parce que l'Autriche n'est point assez engagée encore, mais le fait est que les Italiens se montrent fort sages. Le gouvernement italien s'occupe avec une louable persévérance des questions financières. M. Minghetti est en train de mener à bonne fin son œuvre de la péréquation de l'impôt foncier. Cette loi financière, qui touche à tant d'intérêts, devait soulever bien des contestations dans un pays où l'unité est si récente, et où par conséquent les méthodes de taxation avaient jusqu'à présent été si diverses. Aussi un nombre prodigieux d'amendemens avait-il été présenté sur le projet de péréquation. Tous ces amendemens ont disparu, excepté celui auquel le gouvernement s'était rallié. M. Minghetti a dû être utilement servi en cette circonstance par la dextérité que le ministre de l'intérieur, M. Peruzzi, apporte dans la manœuvre parlementaire et dans la conduite de la chambre. Le gouvernement italien ne se borne pas à fonder les bases du revenu ordinaire du trésor; il s'occupe encore de réunir efficacement les ressources extraordinaires qui lui sont nécessaires pendant la période de transition qu'il traverse. Il y avait à placer le reliquat de 200 millions du dernier emprunt, il y avait aussi à aliéner les chemins de fer qui appartenaient à l'état dans l'ancien Piémont : ces deux opérations sont conclues ou à la veille de l'être dans des conditions qui assurent le présent financier de l'Italie.

Rien n'est plus facile, comme c'est de mode aujourd'hui, que de se livrer à de banales déclamations contre ce qu'on nomme les partis, de les représenter comme une superfétation ennemie ou stérile, comme une combinaison malfaisante d'ambitions purement personnelles. Il n'y a qu'un malheur, c'est que les partis sont l'organisme même de la vie publique; leurs luttes sont la condition naturelle d'un régime réellement libre, et si par eux, lorsqu'ils sont puissamment organisés, les gouvernemens sont quelquefois tenus en échec, sans eux, ou lorsqu'ils sont affaiblis et décomposés, les ministères n'ont plus ni force, ni point d'appui, ni même souvent raison d'être : la vie constitutionnelle n'est plus qu'une succession de combinaisons arbitraires qui paraissent et disparaissent. C'est l'expérience qui se fait en Espagne. Depuis plus de dix ans, au-delà des Pyrénées, les partis décomposés en sont à retrouver un camp, un drapeau, une discipline, une idée organique. Aussi, depuis un an, quatre ministères se sont succédé, et le dernier date de quelques jours à peine.

Il y a eu, il est vrai, un cabinet, celui du général O'Donnell, qui a duré près de cinq ans; il n'a résolu ce problème qu'en fondant, par l'autorité d'un chef énergique, une multitude d'élémens disparates de tous les partis sous le nom d'*union libérale*, et il n'a réussi à maintenir cette fusion artificielle qu'en agissant le moins possible, en bornant le plus souvent son mbition à vivre. Le cabinet O'Donnell est tombé au commencement de

1863 par les dissidences inévitables et croissantes d'un parti factice. Après lui est venu un ministère présidé par le marquis de Miraflorès, et des élections générales se sont faites. Quelle était la couleur de ce ministère? Il avait de la peine à définir lui-même sa propre couleur; il avait adopté pour programme, selon ses déclarations, « une politique éminemment conservatrice et éminemment libérale, » ce qui est plus facile à mettre sur un programme qu'à pratiquer. Le fait est que le jour où, après les élections, les chambres se sont réunies de nouveau, lorsqu'une question sérieuse s'est élevée, le ministère Miraflorès a sombré, et il est tombé pour avoir voulu résoudre une question qui est restée dans la politique intérieure de l'Espagne comme un perpétuel embarras. Il y a sept ans, un ministère qui ne se croyait conservateur qu'à ce prix eut l'étrange idée de vouloir réformer la constitution. Il fit voter quelques nouveaux articles constitutionnels, qui introduisaient l'élément héréditaire dans le sénat, en attendant une restauration des majorats à l'appui de cette hérédité nouvelle, et qui fixaient que les règlemens des deux chambres seraient l'objet d'une loi. Ce n'était pas tout de voter le principe de cette modification fondamentale; il fallait en venir au rétablissement des majorats et au règlement des deux chambres. C'est ce qui s'est appelé depuis quelques années au-delà des Pyrénées la question de la réforme constitutionnelle. Le cabinet O'Donnell a toujours hésité à la résoudre. Le ministère Miraflorès proposait tout simplement d'en finir en maintenant l'hérédité telle qu'elle existait dans le sénat et en écartant définitivement tout le reste. C'est sous le poids de cette difficulté qu'il tombait il y a moins de deux mois, et à sa place venait un ministère présidé par un magistrat éminent, quoique peu désigné pour la direction des affaires, M. Lorenzo Arrazola. Celui-là s'annonçait comme le promoteur de la réorganisation des partis constitutionnels et comme représentant, quant à lui, le *parti modéré historique,* suivant un mot récemment imaginé. Cela ne voulait pas dire grand'chose, et lorsque ce ministère a essayé de faire un pas, il est allé rejoindre le ministère Miraflorès; il est tombé même avant toute discussion publique. Alors est venu, et il y a de cela quinze jours, un cabinet nouveau formé par M. Mon, où figurent des hommes d'un passé considérable, comme M. Joaquin Francisco Pacheco, et d'autres plus jeunes dans la politique, comme M. Canovas del Castillo.

Voilà donc quatre ministères. Le premier avait duré cinq ans lorsqu'il est tombé; le ministère Miraflorès a duré dix mois, le ministère Arrazola a vécu quelques jours. Le ministère de M. Mon entre à peine au pouvoir. Pour que chacun de ces cabinets ait sa politique distincte, il faut assurément qu'il y ait bien des politiques en Espagne. Au milieu de toutes ces confusions néanmoins, il y a un fait sensible et éloquent : c'est la nécessité d'un gouvernement libéral pour l'Espagne. Tout ce qui s'en éloigne est un péril et ne rencontre qu'un médiocre appui. Un ancien ministre, M. Nocedal, a prêché un semi-absolutisme dans le congrès il y a deux mois, et il a

réuni 13 voix. Le ministère Arrazola est tombé pour avoir paru avoir trop d'affinité avec ce semi-absolutisme, qui se cache sous le nom de *parti modéré historique*. Le général Narvaez s'est rendu peut-être impossible pour avoir plaidé dans le sénat la cause de la réforme constitutionnelle avec toutes ses conséquences. La moralité de tout cela, c'est qu'il faudrait conduire hardiment l'Espagne dans une voie nouvelle. Les premières déclarations du cabinet de M. Mon devant les chambres ont été toutes libérales, et plus il sera sincèrement et résolûment libéral, plus il aura sans doute de force dans les chambres d'abord, dans le pays ensuite, si la situation anormale des partis faisait une nécessité de la dissolution du congrès. Des hommes comme M. Mon, M. Pacheco, M. Canovas del Castillo, sont faits pour ne pas reculer devant cette politique, où il semble y avoir de la hardiesse et où il n'y a que de la prévoyance. E. FORCADE.

LES ASSOCIATIONS ANTI-DOUANIÈRES EN BELGIQUE.

Dans ces dernières années, la Belgique a été le théâtre d'un mouvement économique remarquable, et qui, après avoir semblé n'offrir qu'un intérêt purement local, en est venu peu à peu à se manifester au dehors. Il mérite en effet de fixer l'attention des pays voisins. Fondée il y a sept ans, en 1856, l'*association douanière belge,* qui ne s'était proposé d'abord que la réforme des tarifs protecteurs, devint en 1863 une *association internationale pour la suppression des douanes,* et, dans les récens congrès de Bruxelles et de Gand, qui avaient réuni des hommes distingués de tous les pays, réussit à faire publiquement discuter les graves questions soulevées par son programme. Ce programme, conçu dans un esprit sincèrement libéral, se recommande à l'étude moins encore peut-être par le but que par les moyens employés pour l'atteindre. Montrer ce qu'il est possible de faire en se servant des armes pacifiques et puissantes de la libre discussion, de l'association, quand on sait les manier avec fermeté et prudence, ce ne sera point sans doute remplir une tâche inutile dans notre pays, où l'on a pu voir, au début même de cette année, la politique commerciale de la France donner lieu à de si vifs débats au sein du corps législatif.

Chez nous, les doctrines protectionnistes sont loin d'être abandonnées, et nos industriels se montrent plus disposés à combattre les réformes libérales qu'à les défendre. La Belgique présente un spectacle tout contraire. Aussi protectionniste d'abord que la France, ce pays en est venu à réclamer le libre échange absolu. Ce n'est plus seulement pour une réduction de droits, c'est pour la suppression radicale de la douane que les chambres de commerce se prononcent presque à l'unanimité. Comment s'est produite

une transformation si radicale? Les nombreux documens publiés par l'*Association internationale* nous permettent de raconter ce curieux épisode, sinon en détail, au moins dans ses phases principales.

Pendant les premières années qui suivirent les événemens de 1815, l'Europe entière était au pouvoir du parti qui se disait conservateur. Partout maîtresse, l'aristocratie gouvernait partout dans son intérêt exclusif, et, dans l'impossibilité de recouvrer complétement ses priviléges d'autrefois, demandait une compensation au système protecteur, dont elle comptait bien recueillir seule les bénéfices. Le gouvernement des Pays-Bas avait fait exception, car en 1822 il proposa aux chambres néerlandaises l'adoption d'un tarif fort modéré, dont les droits les plus élevés ne dépassaient pas 6 pour 100. Ce tarif, contre lequel avaient d'ailleurs protesté les députés belges, ne resta malheureusement pas longtemps en vigueur, car la législation douanière de la France, en harmonie avec les principes économiques qui prévalaient alors chez nous, provoqua entre les deux pays une guerre de tarifs qui dura jusqu'en 1830. Chacun d'eux se protégeait à l'envi contre les produits de l'autre, comme si leurs intérêts, pendant si longtemps confondus, étaient devenus du jour au lendemain absolument inconciliables. La révolution qui venait de fonder le royaume de Belgique fit succéder à cet état de guerre le régime du droit commun; les deux gouvernemens, issus d'une même origine, ne pouvaient continuer plus longtemps un système d'hostilités avouées. Il fut même question d'aller plus loin et de contracter une union douanière franco-belge; mais les résistances des manufacturiers français firent avorter ce projet. On était donc de part et d'autre en plein régime protecteur.

Or on sait que ce régime a pour effet, dans la répartition du prix des produits, d'accroître d'une manière factice la part du capitaliste et celle de l'entrepreneur au détriment de celle de l'ouvrier. Tout le monde, il est vrai, finit bien par y perdre à la longue, puisque, faute de débouchés, la production se ralentit nécessairement tôt ou tard. Toutefois, dans un moment donné, ce régime ne tend pas moins à favoriser les classes qui vivent de profits et de rentes au détriment de celles qui vivent de salaires. On connaît la réponse de celles-ci en 1848. Trop peu éclairées pour avoir confiance dans la liberté, elles exigèrent à leur tour un privilége qu'il fallut leur accorder, et le droit au travail fut proclamé. Cet acte, il ne faut pas l'oublier pour la justification de ceux qui l'ont commis, n'était que la conséquence logique des lois douanières que la bourgeoisie avait, de la meilleure foi du monde, fait peser pendant trente ans sur le pays tout entier. En Belgique, les mêmes fautes s'étaient succédé sans avoir eu néanmoins les mêmes conséquences; mais, comme en France, les grands industriels s'étaient ligués pour repousser les produits étrangers. Le tarif belge était même à certains égards plus compliqué que le nôtre, ce qui n'est pas peu dire. C'est en 1846 que les amis de la liberté commerciale essayèrent de

commencer la lutte. Les réformes de Huskisson, le triomphe de la ligue contre les lois céréales en Angleterre avaient ranimé l'ardeur des économistes. Cobden parcourait l'Europe pour allumer les courages et prêcher la guerre sainte contre le système protecteur. Des ligues se formèrent de tous côtés : Paris, Bordeaux, Lyon, Marseille, Bruxelles, etc., eurent les leurs, et, grâce à la prodigieuse activité de Bastiat et de ses amis, le mouvement gagnait de proche en proche, quand la révolution de février vint l'arrêter court. Cependant, avant de se dissoudre, l'association qui s'était constituée en Belgique sous la présidence de M. de Brouckère provoqua en 1849 la réunion à Bruxelles d'un congrès international qui, après trois jours d'une discussion animée, se prononça en faveur de la liberté commerciale.

Peu après, en 1852, M. de Brouckère, alors bourgmestre de Bruxelles, fonda au Musée de l'Industrie de cette ville un cours d'économie politique qui devait tenir l'opinion publique en éveil, en attendant le moment opportun de rentrer en campagne. M. de Molinari fut chargé de ce cours. Il commença par créer un journal, *l'Économiste belge,* qui eut un rapide succès, et devint en quelque sorte le point de ralliement autour duquel se rangèrent tous ceux qui avaient des opinions libérales, et qui formèrent le noyau d'une nouvelle *association douanière*. Cette association se constitua le 20 janvier 1856, sous la présidence de M. Corr van der Maeren, négociant et juge au tribunal de commerce de Bruxelles. Le but auquel on tendait alors était la réduction successive des droits d'importation, la suppression des prohibitions à la sortie, et la transformation successive du tarif jusqu'alors *protecteur* en un tarif *fiscal,* c'est-à-dire destiné seulement à accroître les revenus du trésor et non à protéger l'industrie nationale. L'association avait, comme partout, deux ennemis à combattre, l'ignorance et la coalition des intérêts favorisés par le régime en vigueur. Pour exercer sur tous les points une action plus efficace, elle se divisa en sous-comités locaux chargés d'agir chacun dans un rayon déterminé sur l'opinion publique. Un grand nombre d'adhérens lui vinrent de tous côtés, et dès la première année l'association disposa d'un budget qui servit à publier des journaux et des brochures. Elle organisa en outre à Bruxelles un bureau de renseignemens pour y centraliser toutes les publications et tous les documens statistiques susceptibles d'éclairer le public et le gouvernement sur la situation industrielle et commerciale du pays. Elle créa des conférences pour demander non-seulement la révision des tarifs, mais la suppression de tous les abus, l'abrogation de toutes les lois surannées qui paralysaient le commerce et entravaient l'expansion du travail. Enfin elle provoqua en 1856 la réunion à Bruxelles d'un nouveau congrès international pour la réforme douanière. A la suite de ce congrès, il fut décidé que des comités spéciaux seraient établis dans différens pays, afin d'agir avec ensemble sur l'opinion; mais, les circonstances ne se prêtant pas à un

mouvement général, l'*association belge* dut continuer seule l'œuvre qu'elle avait entreprise.

Elle avait d'ailleurs affaire à forte partie, car les protectionnistes s'étaient groupés à leur tour pour repousser ses attaques. Les argumens dont ils se servaient, nous les entendons encore chaque jour dans la bouche de nos propres fabricans; ils forment une espèce de catéchisme dont les réponses stéréotypées s'appliquent à tous les temps et à tous les pays. C'est à vaincre l'opiniâtreté de cette résistance que l'association s'attacha tout d'abord. Sans négliger de traiter la question douanière au point de vue du consommateur, qui est le plus important, elle chercha à prouver aux fabricans que le système protecteur, tout en pesant lourdement sur le pays, leur était en réalité très préjudiciable à eux-mêmes. S'adressant tour à tour aux fabricans de drap de Verviers, aux filateurs de Gand, aux maîtres de forges du Hainaut, aux agriculteurs des Flandres, elle leur prouva que l'incidence des taxes les unes sur les autres surélève, dans toutes les industries, les frais de production, et qu'aucune d'elles ne reçoit jamais par la protection l'équivalent des sacrifices qu'elle fait pour être protégée. Les droits sur les houilles font hausser le prix du fer; les droits sur le fer retombent sur les produits agricoles et manufacturés, qu'il faut par suite protéger à leur tour, et tous ensemble pèsent de tout leur poids sur l'ouvrier, qui voit les prix hausser autour de lui sans que son salaire suive la même progression. Il résulte de cette hausse générale que, si la protection a bien pour effet de réserver à la fabrication indigène le marché intérieur, elle grève en revanche les produits destinés à l'extérieur de frais énormes qui les mettent souvent dans l'impossibilité de soutenir la concurrence étrangère. C'est là un des résultats les plus fâcheux pour la prospérité industrielle d'un pays comme la Belgique, qui, n'offrant qu'un marché restreint, doit chercher ses principaux débouchés au dehors. Les négocians, plus particulièrement intéressés au développement des transactions, avaient été les premiers auxiliaires de l'association; mais en présence d'argumens aussi péremptoires un certain nombre de fabricans ne tardèrent pas à se ranger parmi ses adhérens, et devinrent eux-mêmes d'ardens promoteurs de la réforme.

Les années 1857 et 1858 furent consacrées par les membres de l'association à se transporter dans les différens centres industriels pour y traiter la question du libre échange au point de vue des intérêts spéciaux de chacun d'eux. Les questions des fers, des houilles, des draps, des tissus de coton, furent successivement abordées dans des *meetings* tenus à Bruxelles, Charleroi, Mons, Verviers, Namur, Anvers, Liége, Tournai, Gand, etc. Dans cette dernière ville, centre de l'industrie cotonnière et foyer principal de la protection, la séance fut des plus orageuses; interrompus par des cris et des sifflets, les orateurs purent à peine se faire entendre, et l'on fut sur le point de se porter sur eux à des voies de fait.

A Tournai, l'émotion publique fut plus vive encore; on menaça de jeter à l'eau ces apôtres de la liberté, et la municipalité, pour éviter de plus grands désordres, empêcha la réunion qui devait avoir lieu. Il y eut à cette occasion, à la chambre des députés, des interpellations qui servirent à montrer combien le ministère avait le sentiment de sa responsabilité. Sans se prononcer sur les doctrines en cause, il blâma énergiquement les citoyens qui avaient eu si peu de respect pour la liberté de discussion, et désavoua sans hésiter les autorités locales qui, par mesure d'ordre, s'étaient opposées à l'exercice d'un droit formellement reconnu par la constitution du pays. Ces tentatives d'ailleurs, bien loin de nuire aux travaux de l'association, ne firent qu'en accroître la force et l'importance. Parmi les orateurs qui se firent remarquer dans ces discussions, il en est plusieurs qui montrèrent une véritable éloquence; tels sont MM. Masson, secrétaire de la chambre de commerce de Verviers, Snoeck, fabricant de draps, et plusieurs autres. Ce qui faisait surtout l'originalité de leurs discours, c'est le caractère pratique qu'ils s'attachaient à leur donner. Que pouvait-on répondre par exemple quand ils venaient démontrer que, par l'effet de la protection, la houille belge coûtait plus cher en Belgique même qu'en Hollande, ou quand M. Gouvy, filateur de laine à Verviers, prouvait chiffres en main que les droits sur les fers surélevaient de 8,700 fr. le prix de ses machines, et que, sous prétexte de favoriser le travail national, on lui imposait ainsi une amende annuelle de 435 francs?

Cette agitation porta ses fruits; les chambres de commerce, d'abord ultra-protectionnistes, se mirent peu à peu de la partie, et, par leurs incessantes réclamations, finirent par obtenir du gouvernement des réductions nombreuses, notamment sur les houilles et les fers. Une refonte complète du tarif douanier était même promise quand la France, modifiant sa politique commerciale, entra elle-même dans la voie des réformes. Comme elle y procédait par des traités de commerce, force fut bien à la Belgique de la suivre momentanément sur ce terrain. La suppression des octrois, ces douanes intérieures, si impopulaires partout, peut également être considérée comme une des plus heureuses conséquences de cette agitation.

L'association ne s'en tint pas là (1), et ses premiers succès lui en firent bientôt ambitionner d'autres. Non contente d'avoir atteint le résultat pour lequel elle s'était constituée dans l'origine, c'est-à-dire la réforme doua-

(1) Outre le concours qu'ils apportaient à l'œuvre commune, les membres de l'association douanière agissaient encore en quelque sorte chacun pour son propre compte et dans sa sphère particulière. C'est ainsi que M. E. Séve, négociant à Bruxelles, entreprit à ses frais, mais sous les auspices de la chambre de commerce, un voyage en Russie, en Suède, en Norvége et en Danemark, pour y étudier la situation industrielle et commerciale de ces pays. Les renseignemens intéressans qu'il a recueillis ont été publiés dans un ouvrage intitulé *le Nord industriel et commercial* (3 vol. in-8°, 1862. Bruxelles, Lacroix et compagnie; — Paris, Guillaumin).

nière, elle veut aujourd'hui poursuivre, non plus seulement la diminution des droits, mais l'abolition complète et absolue de la douane. En se constituant en 1856, elle avait pris le nom d'*Association pour la réforme douanière,* et avait inscrit sur son drapeau : *Transformation des tarifs protecteurs en tarifs fiscaux.* Fidèle à son programme, elle n'avait combattu la douane que comme instrument de protection industrielle, mais elle l'acceptait comme une source de revenus pour le trésor. Dans cette campagne, elle avait eu le fisc avec elle, et sans nul doute un tel auxiliaire avait contribué à son triomphe. Aujourd'hui c'est cet auxiliaire lui-même qu'elle attaque, et pour qu'il n'y ait aucun doute sur le but qu'elle poursuit, elle a changé son nom primitif en celui d'*Association internationale pour la suppression des douanes;* en même temps elle a chargé son bureau de travailler par tous les moyens légaux à l'abolition des droits de douane et d'accise, non-seulement en Belgique, mais dans tous les pays.

Cette question, c'est la chambre de commerce d'Anvers qui l'a posée la première en 1861, sur la proposition d'un de ses membres, M. A. Joffroy, et qui, après six séances d'une discussion très animée, s'est la première prononcée dans le sens d'une liberté absolue. Le vœu émis par elle, adopté par 12 voix contre 9, est ainsi conçu :

« La chambre de commerce émet le vœu que les lignes douanières qui existent en Belgique puissent être complétement supprimées, tout en réservant les droits d'accise;

« Charge son bureau de transmettre ce vœu au gouvernement, de lui donner la plus grande publicité possible et de ne négliger aucune occasion, dans les lettres, rapports et autres pièces émanant de la chambre, d'indiquer nettement son intention à cet égard (1). »

Il n'y a pas lieu d'être étonné de l'initiative prise par les négocians d'Anvers. Autrefois port libre, cette ville comptait au XVIe siècle cent cinquante mille habitans et jouissait d'une prospérité remarquable. A la suite du traité de Westphalie, qui ferma l'Escaut, la population diminua peu à peu et ne compta bientôt plus que trente-sept mille habitans. A partir de 1815, le commerce reprit une marche ascendante, qui s'est sensiblement ralentie dans ces dernières années. Le commerce de transit surtout, autrefois très considérable, abandonne Anvers pour les ports rivaux de Brême, Hambourg et Rotterdam. C'est aux droits de douane et à l'exagération des frais maritimes qu'on attribue ce fâcheux résultat, car la douane, par les formalités qu'elle exige, décourage les négocians, éloigne les étrangers, chasse le commerce de transit et accroît sensiblement les frais généraux. De tout temps, les ports francs ont été beaucoup plus prospères que les autres, et si Anvers ne veut abdiquer, il faut qu'il obtienne les mêmes avantages que Hambourg, dont le sénat vient de voter l'abolition des droits de douane.

(1) Séance du 6 mai 1861.

Un vœu est déjà quelque chose, mais, quand on s'en tient là, on est parfois exposé à en attendre assez longtemps la réalisation. Aussi la chambre de commerce d'Anvers pensa-t-elle que le meilleur moyen de le faire aboutir à un résultat pratique était un appel à l'opinion publique : elle commença par soumettre la question aux autres chambres de commerce de Belgique, qui pour la plupart suivirent son exemple. Celles de Bruxelles, de Liége, d'Alost, de Courtrai, de Termonde, d'Ypres, de Dixmude, formulèrent des vœux analogues à ceux de la chambre d'Anvers, et entrèrent résolûment dans la voie libérale qu'elle avait ouverte. Ce n'est pas tout : sur la demande de M. Joffroy, le promoteur de ce mouvement, cette question fut inscrite sur le programme de l'*Association internationale pour l'avancement des sciences sociales,* et discutée en séance publique au congrès de Bruxelles en 1862 et à celui de Gand en 1863 (1).

Il n'est pas sans intérêt de reproduire ici les principaux argumens qui ont été développés en cette circonstance. Tous les orateurs, sans reprendre pour cela la thèse désormais épuisée de la liberté commerciale, ont fait remarquer avec raison que, si modérés que soient les droits, ils n'en agissent pas moins comme s'ils étaient protecteurs, et n'en tendent pas moins à hausser d'une manière factice le prix des produits : ils font donc dévier de son cours naturel l'industrie nationale, entravent les transactions et portent une atteinte réelle à la richesse publique. Envisagés comme impôts, ces droits ne valent pas mieux, car ils ont tous les inconvéniens des impôts indirects. Comme eux, ils sont mal assis, contraires au principe de la proportionnalité, et bien loin d'être volontaires, comme on se plaît à le répéter si souvent, ils sont de ceux qui se paient, suivant l'expression de Droz, non-seulement en argent, mais en pertes de temps et en vexations. Dire qu'on les paie sans s'en apercevoir, cela n'est pas sérieux : il n'y en a pas au contraire dont on s'aperçoive davantage, puisqu'on ne peut passer la frontière ou déplacer une bouteille de vin sans rencontrer la main du fisc et même sans la sentir sur sa personne. Ils sont plus nuisibles encore par les transactions qu'ils empêchent que par les sommes cependant très considérables qu'ils prélèvent.

Les taxes indirectes nécessitent des frais de perception considérables et sont par conséquent très onéreuses pour le public, puisqu'elles lui enlè-

(1) L'*Association internationale pour l'avancement des sciences sociales* est en quelque sorte issue du mouvement belge : elle a été fondée par l'initiative de M. Corr van der Maeren, dans la pensée de vulgariser partout l'étude des sciences sociales et de comparer entre elles les institutions des divers peuples. Chaque année, elle réunit en congrès les hommes de tous les pays qui en font partie, et provoque la discussion des diverses questions qui préoccupent l'opinion. Elle se compose de cinq sections : la législation comparée, l'instruction et l'éducation, l'hygiène et la bienfaisance, les beaux-arts et la littérature, l'économie politique. Deux congrès ont déjà eu lieu, l'un à Bruxelles, l'autre à Gand; le prochain doit se tenir à Amsterdam, puis viendra le tour de Turin, de Genève, etc.

vent plus qu'elles ne rapportent en réalité au trésor. En France, les frais de perception pour les douanes et contributions indirectes réunies (non compris les tabacs et les poudres) s'élèvent à 64,800,000 francs pour un produit brut de 489,900,000 francs ou à 13 pour 100; en Belgique, la proportion atteint 15 pour 100, parce que les frontières y sont plus développées proportionnellement à l'étendue du pays. En Italie, elle atteindrait 42 pour 100, si l'on en croit une récente brochure de M. Semenza. En présence de ces divers inconvéniens, on doit se demander si, sans procéder à une refonte complète du système d'impôts, il ne serait pas possible de remédier à une partie d'entre eux. En y réfléchissant un peu, il semble que cette tâche ne soit pas aussi difficile qu'elle paraît d'abord. Tous les économistes ont reconnu en effet que l'impôt ne pèse pas toujours sur celui qui en acquitte le montant entre les mains du fisc, et que c'est même, en matière de contributions indirectes, le contraire qui se passe le plus souvent. Lorsqu'on frappe le vin, par exemple, de droits de circulation et de débit, ce n'est pas le marchand qui les paie en réalité, c'est le consommateur, auquel il fait rembourser ses avances. Le même effet se produit avec les patentes, et dans certains cas même avec l'impôt foncier. Cette incidence est si réelle que J.-B. Say est allé jusqu'à dire que l'impôt, étant un fardeau dont tout le monde cherche à se débarrasser, retombe en définitive, quoi qu'on fasse, sur le consommateur, qui seul ne peut le repasser à personne. Il en arrive à conclure qu'à quelque moment qu'on frappe un produit, que ce soit quand on le fabrique, ou quand on le fait circuler, ou quand on le vend, le résultat est en définitive toujours le même (1).

S'il en est ainsi, il est évident que rien ne justifie la conservation du mode actuel de perception des contributions indirectes, et que, tout en en faisant supporter le poids aux mêmes individus, on pourrait les transformer en contributions directes, et économiser ainsi des frais considérables d'administration. Voulez-vous frapper le vin? Au lieu de l'exercice et du droit de circulation, augmentez l'impôt foncier des vignes et les patentes des débitans, qui sauront bien se rattraper sur leurs cliens. Voulez-vous imposer certains produits étrangers? Au lieu de percevoir à la frontière les droits de douane dont il s'agit de les grever, faites-en payer le montant aux marchands qui les revendent, en les taxant suivant l'importance de leur commerce. C'est toujours le consommateur qui en fin de compte sera atteint, car, il ne faut pas s'y tromper, ce ne sont pas les producteurs du dehors, mais bien les consommateurs du dedans qui paient les droits de douane, comme tous les autres. C'est à un expédient de ce genre que M. Verckhen, secrétaire de la chambre de commerce d'Anvers, propose d'avoir recours en Belgique. Dans une brochure qui a été distribuée à l'occasion du congrès de Gand (2), il constate avec raison qu'on ne peut tou-

(1) Voyez à sujet les *Études* de M. de Parieu sur *le système des impôts*.

(2) *Des Moyens pratiques de supprimer la douane*, par M. Léon Verckhen, secrétaire de la chambre de commerce d'Anvers.

cher à la douane sans modifier l'accise. Actuellement cet impôt est payé en fabrique; ce sont le raffineur de sucre, le brasseur, le distillateur, qui acquittent directement les droits dont leurs produits sont grevés. Si au contraire on percevait ces droits chez les détaillans, on pourrait frapper du même coup tous les similaires étrangers qui auront franchi la frontière. Le meilleur moyen, suivant lui, d'atteindre ce but serait d'exiger, comme en Angleterre, une *licence* pour débiter la bière et l'eau-de-vie, et d'établir une échelle de répartition par catégorie pour les 66,000 débits qui existent en Belgique. De cette manière, le détaillant paierait l'accise au fisc et s'en ferait rembourser par le consommateur. C'est, on le voit, un moyen fort simple d'arriver à la suppression de la douane sans porter aucune perturbation dans le système général des impôts et sans diminuer les revenus du trésor. On peut faire valoir des considérations d'un autre ordre pour résoudre la question financière que soulève cette mesure. Il n'est pas douteux que le développement commercial qui serait la conséquence nécessaire de l'abolition de toute entrave provoquerait dans le pays une prospérité dont les autres branches du revenu public éprouveraient nécessairement le contre-coup, si bien qu'au bout de quelques années le déficit causé par la suppression des douanes serait infailliblement comblé.

Ces divers expédiens suffisent déjà pour montrer la possibilité pratique de la réforme réclamée, mais la meilleure solution du problème financier serait sans contredit dans les économies à faire sur les dépenses publiques et notamment sur le budget de l'armée. Ces économies sont-elles possibles? On pourrait en douter après les tentatives infructueuses dont nous avons été plusieurs fois témoins en France même. Chaque fois en effet que nos assemblées parlementaires ont essayé de réduire le budget, elles en sont toujours arrivées, après une enquête minutieuse, à constater que la plupart des employés sont insuffisamment rétribués, et que, pour ce qu'ils ont à faire, ils ne sont pas trop nombreux, en sorte qu'au lieu d'une diminution des charges publiques c'est à une aggravation qu'elles aboutissaient le plus souvent. Faut-il cependant se tenir pour battu et admettre qu'il n'y a pas d'économies à faire? Non, mais elles ne sont pas là où on les cherche. Le point de départ de toute économie doit être l'étude consciencieuse et approfondie de tout ce qui est essentiellement du domaine de l'état et la limitation absolue de ses attributions à la sauvegarde des intérêts généraux de la société. Il n'est pas douteux que l'on ne pût se passer de bien des administrations, si l'on abandonnait à l'industrie privée le soin de nous rendre les services en vue desquels elles ont été créées. La liberté des cultes, celle de l'enseignement, celle des théâtres, etc., supprimeraient les budgets correspondans; une autre organisation communale permettrait de réduire le nombre des fonctionnaires; un autre système d'impôts rendrait sans doute les frais de perception moins onéreux, etc. Quant aux administrations jugées utiles à conserver, il suffirait, pour en simplifier les rouages, d'imposer aux agens la responsabilité de leurs actes.

Néanmoins les économies à faire par les administrations civiles sont peu importantes en comparaison de celles qu'on pourrait réaliser sur le budget de la guerre. Les Belges, qu'on ne l'oublie pas, s'imaginent toujours que leur pays doit être l'enjeu d'une conflagration européenne. Aussi redoutent-ils la guerre plus que tout au monde. N'ayant avec raison aucune confiance dans l'adage : *si vis pacem, para bellum,* ils prêchent le désarmement avec une persévérance qui, pour être intéressée, n'en est pas moins digne d'éloges. La plupart, il est vrai, entendent parler d'un désarmement général; mais il en est quelques-uns qui voudraient que la Belgique donnât l'exemple et qui prétendent que leur indépendance est mieux garantie par leur neutralité que par leur armée. Dans leur opinion, celle-ci n'est pour eux qu'un danger, car elle pourrait entraîner malgré lui le gouvernement à prendre parti dans un conflit et par conséquent attirer sur le pays les malheurs qu'elle a pour objet de prévenir. Ils ajoutent que la liberté commerciale finirait par créer entre les peuples une telle solidarité qu'aucune guerre ne serait bientôt plus possible, et que par conséquent la suppression de l'armée serait la conséquence logique de la suppression de la douane.

Quoi qu'il en soit de ces argumens pour ou contre le désarmement, il est permis, tout en écartant cette question d'un ordre trop général, de ne pas constater sans une satisfaction sincère les progrès si remarquables que l'esprit d'association et de discussion a fait faire en Belgique aux questions économiques. Si cet esprit avait plus largement présidé en France aux dernières réformes commerciales, peut-être seraient-elles mieux comprises aujourd'hui dans notre pays. C'est donc à tort qu'un orateur, tout en vantant récemment au corps législatif les bienfaits de la liberté commerciale, a dit qu'on avait eu raison chez nous d'ajourner encore les autres libertés. L'exemple de la Belgique prouve au contraire que ces libertés sont elles-mêmes nécessaires pour rallier l'opinion publique à celles dont on nous juge dignes.

J. CLAVÉ.

ESSAIS ET NOTICES.

UN ÉCRIT AMÉRICAIN SUR L'ESCLAVAGE. [1]

Depuis trois longues années déjà, une terrible guerre dont la première cause est l'esclavage des noirs sévit dans les États-Unis, des milliers d'hommes sont tombés sur les champs de bataille en expiation du crime national commis contre la race africaine, et cependant le grave enseigne-

(1) *Les États confédérés et l'Esclavage,* par M. F.-W. Sargent, de Philadelphie. — Paris, Hachette, 1864.

ment que l'histoire de la lutte apporte avec elle n'a pas suffi pour éclairer toutes les intelligences au sujet des véritables raisons de la crise. Au risque d'être confondus avec la foule des personnes qui se laissent aveugler volontairement par leurs préjugés ou leurs passions, quelques hommes vraiment sincères se demandent encore si la révolte des planteurs esclavagistes n'est pas l'explosion d'une nationalité nouvelle formée peu à peu dans les états du sud sous l'influence de causes multiples, telles que le climat, le genre de vie, la prédominance du travail agricole, l'inégalité du tarif douanier. Négligeant la servitude absolue de quatre millions d'hommes, ils donnent en revanche une importance capitale à une misérable question de droits d'entrée. A ceux qui partagent encore ces illusions, nous recommandons la lecture de l'ouvrage de M. Sargent. Les connaissances profondes de l'auteur et l'étude comparative des sociétés du nord et du sud, qu'il a pu faire dans une ville libre située sur la frontière des états à esclaves, autorisaient M. Sargent à traiter après tant d'autres les questions soulevées par la crise actuelle. Il l'a fait avec une extrême conscience, une modération parfaite; ses lecteurs pourront lui rendre le témoignage que la chaleur de ses convictions ne nuit en aucune manière à l'équité de son jugement. Il n'a rien de ce patriotisme de mauvais aloi qui consiste à pallier les fautes de ses concitoyens; il se contente de chercher la vérité, et nous croyons qu'il l'a trouvée.

Armé de citations nombreuses tirées pour la plupart des ouvrages et des discours des principaux hommes politiques du sud, M. Sargent démontre que l'esclavage est bien la raison primordiale des incessantes dissensions qui ont rempli l'histoire de la république américaine pendant les quarante dernières années, et qui ont abouti à la formidable rébellion des états du sud; il prouve que l'insurrection des planteurs, accomplie contrairement au texte formel et à l'esprit de la constitution, n'avait pas simplement pour but de leur assurer l'indépendance politique, mais qu'elle avait surtout une portée sociale. Les grands propriétaires du sud voulaient s'assurer une domination incontestée sur les noirs et sur les pauvres citoyens blancs, étendre à leur gré « l'institution particulière, » et promulguer à la face du monde ce nouveau principe, que dans toute société la servitude des faibles est une garantie nécessaire de la liberté des forts. Pendant la première ferveur patriotique qui avait suivi la guerre de l'indépendance, les planteurs du sud avaient reconnu avec tous les autres citoyens que le fait monstrueux de l'esclavage devait être aboli; ils n'avaient pas même osé, en dépit de leurs codes noirs, appuyer la servitude des nègres sur une seule loi positive : pas une seule de leurs constitutions d'état ne reconnaissait d'une manière formelle la légalité de l'esclavage; mais, lorsque l'enthousiasme révolutionnaire se fut calmé, les intérêts grossiers reprirent graduellement le dessus, la triste condition des noirs ne fut plus aux yeux des planteurs qu'un mal nécessaire, puis elle fut considérée comme un bien

véritable, et finalement la condamnation de toute une race au travail forcé devint un dogme social et religieux, la condition première de tout progrès. A la devise « liberté, égalité, fraternité, » on substitua délibérément celle de « subordination, esclavage, gouvernement. » L'élève de nègres qu'on faisait dans les états du centre, et que des esclavagistes eux-mêmes ne craignaient pas d'appeler une « récolte de chair humaine, » devint une œuvre juste, chrétienne, ennoblissant à la fois le maître et l'esclave. Emportés par le vertige que donne le triomphe, des hommes du sud voyaient dans l'esclavage une « institution divine; » ils lui rendaient « un culte comme à la pierre angulaire de leurs libertés; » ils « l'adoraient, comme la seule condition sociale sur laquelle il soit possible d'élever un gouvernement républicain durable. » Les coryphées de l'esclavage en étaient arrivés à « haïr tout ce qui porte l'épithète de libre, culture libre, travail libre, société libre, volonté libre, pensée libre, école libre; mais la pire de toutes ces abominations était pour eux l'*école libre*. » Sous l'influence de ces doctrines et de la diversité des intérêts, l'Union se partageait lentement en deux nationalités distinctes : l'une, au nord, composée de citoyens égaux et libres; l'autre, au sud, n'ayant que des maîtres et des esclaves. Le contact de la servitude avait avili les populations méridionales. Les petits blancs, qui formaient avec les noirs la grande majorité des habitans du sud, devenaient par degrés les simples *cliens* des riches patriciens : ignorans, misérables, paresseux, ils n'avaient plus guère rien de commun avec les énergiques *Yankees* du nord. Ainsi que le dit M. Olmsted, « un grand nombre d'entre eux étaient décidément inférieurs aux nègres sous tous les rapports intellectuels et moraux. » Au nord et au sud, les esprits des hommes d'initiative étaient si profondément divisés et les mœurs des populations étaient devenues si distinctes que le maintien du pacte fédéral semblait tout à fait impossible : pour que la guerre civile n'ait pas éclaté plus tôt entre les deux fractions de la république, il faut que les souvenirs d'un passé de gloire et de prospérité communes, peut-être aussi une secrète frayeur de l'avenir, aient arrêté les fauteurs de la rébellion dans l'accomplissement de leur acte.

Le travail forcé des noirs et ses conséquences sociales ont seuls pu diviser les États-Unis; une seule chose pourra les reconstituer, l'abolition de l'esclavage. Certainement des victoires comme celles de Gettysburg et de Missionary-Ridge exercent une grande influence sur la durée de la guerre : elles affaiblissent les armées du sud et concentrent la rébellion dans un espace plus étroit; mais tous les triomphes stratégiques finiraient par être inutiles si la population du sud gardait l'esprit et les mœurs que lui a donnés l'esclavage des Africains. Les véritables victoires sont celles qui modifient la société méridionale dans son principe en remplaçant le travail servile par le travail des hommes libres; ce sont les décrets d'émancipation, les votes d'affranchissement, le transfert des propriétés aux mains

des affranchis. Les généraux vainqueurs et leurs soldats ne sont pas les seuls qui ont bien mérité de l'Union; leurs services sont au moins égalés par ceux des maîtres d'école et des instituteurs obscurs qui se rendent dans le sud à la suite des armées, par ceux des humbles cultivateurs qui s'établissent sur les propriétés abandonnées et labourent eux-mêmes le sol qu'épuisait autrefois le travail esclave. Ce sont là les véritables conquérans, car ce sont eux qui transforment la société du sud en l'arrachant à l'ignorance et à la paresse. Grâce à leur exemple, les petits blancs apprendront la valeur de l'instruction et le prix du travail; ils n'auront plus besoin de vivre aux gages des propriétaires de nègres, et l'amour de la grande patrie américaine naîtra chez eux en même temps que le sentiment de la dignité personnelle. Déjà plusieurs états à esclaves, jadis rebelles, le Tennessee, la Louisiane, l'Arkansas, demandent à rentrer dans le sein de l'Union en abolissant la servitude des noirs et en se reconstituant sur la base du travail libre. L'esclavage, et non le climat, séparait les deux portions de la république américaine : c'est à la liberté de les unir. ÉLISÉE RECLUS.

LETTRES INÉDITES DE VOLTAIRE (1).

—

Byron a dit quelque part, dans des vers souvent cités : « Une fois commencée, la bataille de la liberté, quoique souvent perdue, est toujours gagnée. » Peut-être le contraire est-il plus vrai, et je ne sais si on n'ajouterait pas à la justesse de la pensée en en renversant les termes. La bataille de la liberté n'a jamais été si bien gagnée que la chance n'ait, au bout de quelque temps, paru près de tourner de nouveau; ce triomphe dont on était si fier semblait sur le point de se changer en défaite. Nous ne voulons penser ici qu'à la première, à la plus précieuse de toutes les libertés, à la liberté religieuse, à la liberté de conscience. Or, en dépit des certificats que nous aimons à décerner à notre siècle, des congratulations que nous nous adressons à nous-mêmes à propos des progrès accomplis, est-ce là donc une cause si bien gagnée, un principe si universellement admis, qu'il soit désormais inutile d'y revenir, pour montrer à quelles violences et à quelles cruautés conduisent nécessairement les religions d'état et l'immixtion du pouvoir civil dans les choses de la conscience? Nous ne le pensons pas. Bien des signes avertissent au contraire les défenseurs de la libre croyance et de la libre pensée que l'heure n'est point venue de se reposer sur la foi des traités. Pour répondre à l'incessante propagande de leurs adversaires,

(1) Voltaire, *Lettres inédites sur la Tolérance*, publiées avec une introduction et des notes, par M. Athanase Coquerel fils, auteur de *Jean Calas et sa Famille*. — *Sirven, étude historique, d'après les documens originaux et la Correspondance de Voltaire*, par M. Camille Rabaud, pasteur à Mazamet; Paris, Cherbuliez.

pour combattre ce persévérant effort qu'aucun échec n'a découragé, il est bon de rappeler à la mémoire des générations nouvelles quels fruits l'intime alliance de l'église et de l'état portait encore, il y a un siècle à peine, en France même, dans une de nos plus intelligentes et de nos plus fières cités; il est bon de leur montrer par combien de larmes et de sang, par quelles souffrances noblement supportées, par quels généreux travaux ont été préparés la victoire de la conscience et le triomphe du droit. C'est ce que viennent de faire deux pasteurs de l'église réformée de France, MM. Athanase Coquerel fils et Camille Rabaud, en reprenant à nouveau la douloureuse histoire des Calas et des Sirven, en examinant l'une après l'autre toutes les pièces de la procédure. Ils ont su, malgré l'émotion dont il leur était impossible de se défendre en remuant ainsi les cendres des martyrs, rester toujours maîtres de leur langage, s'interdire toute emphase, se préserver de toute déclamation. Les faits ici parlaient d'eux-mêmes. Malgré les affirmations dénuées de preuve et les insinuations mauvaises que se permet encore à l'occasion une école qui excelle à fausser l'histoire, aucun esprit sérieux ne peut aujourd'hui conserver le moindre doute sur la parfaite innocence de ce Calas qui périt sur la roue, de ce Sirven dont la fuite seule épargna aux juges de Calas le malheur de charger leur conscience et leur mémoire d'un second meurtre judiciaire.

L'étude de M. Coquerel sur *Jean Calas et sa famille* l'a naturellement conduit à s'occuper de Voltaire et du rôle glorieux qu'il a joué dans le procès en réhabilitation par lequel, en 1765, le parlement de Paris eut l'honneur de venger la mémoire du martyr, et de rendre un premier hommage au principe de la tolérance, qui se faisait jour à travers tous les obstacles. M. Coquerel s'est trouvé conduit ainsi à se faire l'éditeur d'un certain nombre de lettres nouvelles de Voltaire, toutes relatives au procès des Calas. Dispersées dans différentes collections publiques ou privées, elles étaient pour la plupart inédites, et celles qui avaient déjà été publiées l'avaient été dans des recueils rares ou peu connus en France. Ces cent vingt-huit lettres, sans rien ajouter d'important à la gloire de Voltaire, forment un supplément intéressant à tout recueil de ses œuvres complètes, et surtout nous font encore mieux comprendre, par leur rapprochement même, quelle prodigieuse activité ce vieillard mit au service de cette noble cause et de la malheureuse famille qui la représentait alors.

Il y aurait quelque chose de vraiment puéril à s'étonner de voir un membre distingué d'un clergé chrétien, un croyant sincère et convaincu, se faire l'éditeur empressé et respectueux de Voltaire, et rendre à sa mémoire un public hommage. C'est là, si je ne me trompe, une grande marque de la puissance de cet esprit de justice et d'impartialité que l'étude de l'histoire tend à développer autour de nous, et dont s'imprègnent de plus en plus, comme par l'effet de l'air même qu'elles respirent, les générations qui nous suivent. Le temps approche, nous l'espérons, où il sera enfin pos-

sible de parler de Voltaire, comme de Lucien ou d'Érasme, avec une pleine liberté de jugement. Beaucoup d'honnêtes gens, chaque fois qu'ils rencontrent sur leur chemin, dans l'histoire des lettres ou de la société, le grand nom de Voltaire, se croient encore obligés de lever les bras au ciel et de se voiler la face, ou de jeter en passant, par respect humain, une pierre à la statue. On accuse d'avoir manqué de cœur l'homme qui, jusqu'à la fin de sa vie, ne put voir commettre en Europe un acte de fanatisme et d'oppression sans se jeter aussitôt dans la mêlée pour défendre et sauver les victimes, s'il en était encore temps, pour les venger, si, comme La Barre et l'infortuné Calas, elles avaient déjà succombé. On lui reproche d'avoir été souvent injuste; mais il était passionné, et si jamais grande et nécessaire révolution n'a été faite que par les gens passionnés, peut-on demander à ces mobiles et irritables natures, à ces flammes vivantes, un calme et une froide impartialité qu'il nous est bien facile de garder, à nous qui sommes faits d'une autre argile, et dont le pouls ne bat pas aussi vite? On lui reproche d'avoir attaqué et bafoué bien des choses respectables : cela est vrai; mais ces choses respectables, l'autorité civile et religieuse, comment étaient-elles représentées? par quels bienfaits se manifestaient-elles alors? Que valaient la royauté et ses ministres, le parlement, le clergé, la Sorbonne? Le roi se plongeait dans les honteuses débauches du Parc-aux-Cerfs, tombait de la Pompadour à la Dubarry, et par le *pacte de famine* spéculait sur la faim de ses sujets; Choiseul était chassé pour d'Aiguillon; la Sorbonne condamnait tous les livres où il y avait quelque bon sens; le parlement et le clergé s'entendaient pour défendre obstinément tous les vieux abus, pour faire rouer les ministres protestans surpris dans le royaume, et pour assassiner La Barre et Calas. Et l'on s'étonne que Voltaire, engagé dans une lutte à mort contre un ordre qui n'était que du désordre organisé, contre des préjugés qui dictaient des cruautés, ait souvent manqué de mesure, qu'échauffé par sa raison révoltée et sa conscience indignée, il ne se soit pas toujours arrêté à temps sur la pente où l'emportaient sa verve effrénée et son ardente parole! En réalité, ce qu'il défendait avec tant de chaleur, c'était la cause même de la tolérance; l'intérêt des lettres inédites qu'on vient de réunir est précisément de faire mieux comprendre Voltaire, et de rappeler quels grands principes étaient engagés dans le débat où il intervenait avec une si vaillante énergie. G. PERROT.

V. DE MARS.